

# DIGITHÈQUE

## Université libre de Bruxelles

---

*Durendal*, 2<sup>ème</sup> année (n°1-12), Bruxelles, Janvier 1895 - Décembre 1895.

---

**En raison de son ancienneté, cette œuvre littéraire n'est vraisemblablement plus soumise à la législation belge en matière de droit d'auteur.**

*S'il s'avérait qu'une personne soit encore titulaire de droit sur l'œuvre, cette personne est invitée à prendre contact avec la Digithèque de façon à régulariser la situation (email : [bibdir@ulb.ac.be](mailto:bibdir@ulb.ac.be))*

Elle a été numérisée dans le cadre du Plan de préservation et d'exploitation des patrimoines (Pep's) de la Fédération Wallonie-Bruxelles, en collaboration avec le service des Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles et l'Action de Recherche Concertée « Presse et littérature en Belgique francophone » menée sous la direction du professeur Paul Aron, à partir d'un exemplaire prêté par les Archives et Musée de la Littérature.

Les règles d'utilisation de la présente copie numérique de cette œuvre sont visibles sur la dernière page de ce document.

L'ensemble des documents numérisés par les Archives & Bibliothèques de l'ULB sont accessibles à partir du site <http://digitheque.ulb.ac.be/>

JANVIER 1895

# DURENDAL

Revue Catholique  
d'art et de littérature

## SOMMAIRE DU N° 1

1. DURENDAL. — *A nos lecteurs.*
2. POL DEMADE. — *Une Femme de tête* (nouvelle).
3. FERNAND PASSELECQ. — *Sonnatino* (poésie).
4. FIRMIN VANDEN BOSCH. — *Imogène* d'E. Picard.
5. HORAPOLLE. — *La Taupe rechignarde* (fable).
6. WILLIAM RITTER. — *Les grands néo-idéalistes allemands.*
7. EDMOND JOLLY. — *Notes d'art.*
8. *Propos des Douze Pairs.*

GISBERT  
OMBASZ 1894



ÉDITEUR  
BRUXELLES

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : 1 franc

---

### Comité de rédaction de "Durendal" :

MM. POL DEMADE, HENRY CARTON DE WIART, l'Abbé HENRY MœLLER.

### Collaborateurs :

MM. EDMOND JOLY, WILLIAM RITTER, l'Abbé HECTOR HOORNAERT,  
CHARLES BUET, HENRY BORDEAUX, M<sup>me</sup> P. DEMADE, EDMOND  
CARTON DE WIART, MAURICE DULLAERT, FIRMIN VANDENBOSCH,  
ADOLPHE HARDY, PAUL HAREL, VICTOR DENYN, MAURICE RANWEZ,  
ERNEST PÉRIER, J. SOUDAN, MAURICE CLAEYS, JOSÉ HENNEBICQ,  
LÉON LE JEUNE, GEORGES VIRRÈS, THOMAS BRAUN, JOSEPH  
SERRE, PALSAC P.

---

*« Durendal » ne publie que de l'inédit*

*Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles*

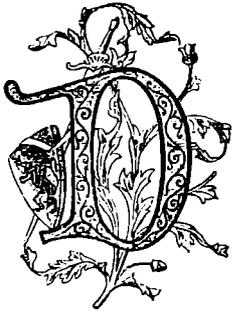
---

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**



# URENDAL

REVUE CATHOLIQUE  
D'ART ET DE LITTÉRATURE

Janvier 1895

N° 1



## *A NOS LECTEURS,*

**D**URENDAL entre dans sa deuxième année d'existence. On sait notre programme. Nous l'avons exposé l'an dernier, en quelques pages qui ont reçu l'approbation générale, et que nous pouvons résumer comme suit : constituer une revue catholique d'un art pur, d'une littérature saine et morale, une revue idéaliste, élective impartiale, indépendante.

Près de cinq cents lecteurs, l'élite de la Belgique, nous ont soutenus de leur bienveillante adhésion. Nous remercions ces fidèles de la première heure, dont la sympathie a été un précieux encouragement.

De notre côté, nous ne croyons pas avoir trompé leur confiance. La lecture de la table des matières est la meilleure attestation. Qu'on se rappelle quelques titres : Notre numéro de mars consacré à E. Hello. — L'Imagerie catholique. — La lettre si curieuse de M<sup>sr</sup> Ireland à propos du roman et du théâtre qui fut reproduite et commentée par toute la presse européenne. — La musique d'Église. — Le salon d'art chrétien. — Les pages inédites d'Huysmans. — Toutes les nouvelles, les poésies, les critiques que nous avons publiées.

Nous ferons encore mieux cette année. La Revue comportera quatre

pages de plus. Nous publierons une nouvelle au moins dans chaque numéro. Les imperfections, les retards, bref les tatonnements inséparables de tout début disparaîtront définitivement.

A *Durendal*, l'an neuf !

LA RÉDACTION.

Le numéro de février, déjà imprimé, sera envoyé à tous nos abonnés dès le 10. Il contiendra une amusante et très fine comédie intitulée *A bas le divorce*, appelée, croyons-nous, à un très grand succès.

Nous prions nos lecteurs de faire bon accueil aux quittances d'abonnement qui leur seront transmises prochainement.



NOUVELLE

# UNE FEMME DE TÊTE

A MONSIEUR ÉMILE ROUSSEL.

I



L'ENSEIGNE porte : *Au vieux Laboureur*.

C'est un estaminet de l'ancien temps. La vitre des fenêtres a des reflets verdâtres; la porte usée par un long office s'encadre lourdement d'un chambranle robuste. Au dedans l'impression de choses très vieilles s'accroît encore : plafond bas et noir à gros sommier, à poutrelles saillantes; large cheminée à manteau, bordée d'une garniture de cretonne finement tuyautée, au-dessus de laquelle s'étale un crucifix en faïence, quelques assiettes et deux

grands plats d'étain dans lesquels, une fois l'an, à la ducasse, on pose les tartes à gros bords. Au comptoir sont des verres épais et des pots, d'étain toujours, avec lesquels on descend chercher la bière à la tonne. On vous sert sur des tables peintes d'un beau jaune d'ocre et si massives que le diable s'éreinterait à vouloir les faire tourner, ~~celles-là~~ !

Dans un angle, près de la fenêtre, une vieille femme met un genou nouveau à une culotte de velours brun, couleur terre de labour. Ce travail paraît l'accaparer tout entière. C'est à peine si, de temps en temps, elle jette, par dessus ses grosses lunettes et comme à la dérobee, un regard à ce qui l'environne.

Quand j'entrai, le silence était profond dans l'estaminet. Michée, le fils de la vieille ravaudeuse, fumait sa pipe assis, le coude sur la table.

— Une chope? fis-je en m'asseyant.

Michée descendit à la cave et vint déposer devant moi un grand verre de bière d'où ruisselait une belle mousse blanche. Quelques paroles banales sur le mauvais temps, la dernière pluie, furent échangées entre nous, et le silence d'avant mon entrée recommença de régner.

Le seul bruit qu'on entendit était celui de Michée fumant sa pipe, un petit claquement de lèvres spécial aux gens de la campagne, lesquels sont des fumeurs bruyants.

Il fallut l'arrivée de deux ou trois fermiers retour des champs pour qu'un peu de vie animât l'estaminet à cette heure triste du jour baissant. Il vint s'asseoir, après deux ou trois autres, un campagnard un peu plus luron que les autres. On jasa.

Justement Michée tenait en réserve une nouvelle capable de délier les langues.

— Eh ben, Michée, avait dit le dernier entrant, quoi de nouveau?

— Vous savez, Le Putois? Y est mort, à la fin, répondit l'aubergiste.

— Le Putois! exclama la vieille, et elle abandonna du coup son aiguille sur son ouvrage pour écouter.

— Comment ça? fit un des paysans.

Michée devait être, à ce qu'il me parut, un conteur habile comme

le sont d'ordinaire les gens de la campagne. Il se tut d'abord, sans doute afin de ménager son effet, puis il articula :

— Dans la feuille, — et Michée tira de dessous son coude le journal du chef-lieu de l'arrondissement, feuille hebdomadaire dont tout l'intérêt réside en ces trois choses : le dernier discours du député du crû, des annonces de notaire, et quelques faits-divers découpés ça et là dans un journal de la capitale. Il fit mine de le tendre à celui qui avait demandé : « Quoi de nouveau? » Mais celui-ci, probablement illettré, répondit à cette offre, disant :

— J'écoute.

La vieille ne se le fit pas dire, en hâte elle alluma la lampe et Michée lut un vulgaire fait-divers disant qu'un certain Richard Lenoble, dit Le Putois, du village où nous étions, venait de mourir à la prison cellulaire après vingt-cinq ans de détention.

Ce fut à mon tour d'interroger. Je hasardai :

— Et qu'est-ce qu'il avait fait, ce Le Putois, pour aller mourir en prison?

Ce fut à qui me raconterait la chose, en me donnant le plus de détails. Michée, la vieille ravaudeuse, les paysans, tous s'en mêlèrent. On causa deux longues heures de ce Le Putois. Il y eut de tout, dans ces racontars, de l'anecdote et de l'histoire, du réquisitoire de cour d'assises et du plaidoyer d'avocats, jusque de la philosophie et des facéties; la vieille se souvenait d'avoir dansé, oh! il y avait longtemps, avec Le Putois... Bref, on restaura si exactement, à mon intention, le drame, — car c'en était un, — cela, avec le décor, les acteurs et jusqu'à la couleur du temps, que c'est absolument comme si j'avais été à leur place de spectateurs vingt-cinq ans auparavant. Je n'assume pas que je parviendrai à mettre en mon récit la vie que ces paysans, parlant un peu confusément, mirent ce soir-là au leur, tout de même je ferai de mon mieux.

Voici :

## II

L'histoire s'était passée dans la maison d'en face, justement; une maison à volets blancs, bordés d'un beau liseré vert frais. Vue de

l'endroit où nous étions, en cette tombée de jour, en appliquant le nez contre la vitre du cabaret, cette demeure n'offrait rien d'extraordinaire. C'était une vulgaire habitation de village, assez propre malgré sa vétusté, close comme un couvent, d'aspect un peu morne, sans lumière filtrant dans la rue à travers la fente des volets ni par les deux carreaux de dessus la porte. Il y a vingt-cinq ans, au moment où se passèrent les événements que j'ai à raconter, cette maison, qu'habite aujourd'hui une paire de vieux célibataires, frère et sœur, était une des auberges les mieux achalandées du hameau, une de celles que connaissaient tous les paysans à dix lieues à la ronde. On l'avait baptisée de ce nom singulier : *A la Court pendue*, le seul sous lequel l'estaminet fut connu des alentours. Il y existait bien sur l'enseigne une autre appellation que celle-là, mais l'enseigne s'est effacée avec le temps et la pluie, et, dans la mémoire des gens du pays, l'étrange vocable est le seul qui soit demeuré. Le drame dont l'auberge de *La Court pendue* fut le théâtre est bien fait, du reste, pour ancrer ce mot, et pas un autre, dans le souvenir. — Cette enseigne, l'estaminet la devait à la maîtresse du logis. *La Court pendue* c'était elle. On sait que ce terme, empruntée à la langue imagée des campagnards, désigne communément une jolie variété de pomme ni grosse, ni petite, et merveilleusement vermillonnée par le soleil, ce grand peintre ! Et Marie-Rose, la femme d'André Lagoque, Marie-Rose aux joues fraîches, à la hanche bien tournée, une paysanne assez belle, quoiqu'un peu grosse, donnait bien l'impression pittoresque de cette pomme : la court pendue. Le surnom, si cher aux paysans, était une merveilleuse trouvaille, il faut en convenir, et de la femme il avait passé à l'auberge elle-même. A vrai dire, l'auberge, c'était Marie-Rose, ni plus ni moins. André Lagoque, le mari, était un campagnard quelconque ; sa femme, au contraire, passait, et à juste titre, pour une maîtresse femme. *La Court pendue* était une de ces femmes des champs bien portante de corps et d'âme, vaillante, joyeuse, solide de muscles et d'honneur, un peu vive, par exemple, de langue et même de main ; on citait d'elle, à preuves, plusieurs mots à l'emporte-pièce, et deux

ou trois soufflets, devenus depuis légendaires, dont elle avait marqué à fer rouge le front ou la joue de certains galants trop osés.

A côté de ce portrait de saine paysanne, — mais non comme pendant, certes, — posez celui de Richard Lenoble, l'homme mort en prison et dont on parlait tantôt, au début de ce récit...

Ce nom de Richard Lenoble, inscrit sur l'acte de naissance de cet homme, constituait une double ironie de la destinée. Il n'était ni richard, ni noble cet homme là ; aussi les gens du hameau lesquels, comme tous les simples, n'entendent guère l'ironie, avaient-ils redressé ce facétieux état civil : pour eux, Richard Lenoble était devenu Le Putois (et encore, vous pensez bien que, dans leur esprit, la chose allait sans majuscules).

Le Putois était sec et maigre, mal bâti, tout en hauteur, et d'une taille qui n'en finissait pas ; mais, malgré cela, solide, résistant ; sa main fermée avait des airs d'étau, ses muscles semblaient d'acier étiré et battu ; quand il étendait le bras, chaque tendon saillant sous la mince pelure de sa peau, on eut pris son poignet pour une crosse de violon.

Ce sobriquet si juste de Le Putois disait surtout sa mine futée, son regard aigu, ses yeux à striures sanguines, une tête d'animal de proie, de carnassier humain, que Lavater n'eût pas mieux caractérisé que ces ignorants observateurs de la nature.

Le Putois, qui était braconnier, venait de temps en temps à l'auberge de *La Court pendue*, les soirs, très tard, avant l'affût. Personne ne l'y voyait d'un bon œil. On le laissait seul dans un coin. Le paysan, en ce coin de province, se méfie à l'extrême de la justice et de tous ceux qui de près ou de loin ont affaire avec elle.

Marie-Rose partageait à ce point la défiance générale envers Le Putois que, lorsque André Lagoque, son homme, était présent, elle se fut bien gardée de servir elle-même une chope de bière au braconnier. Ce qui n'était que défiance chez les autres, était de sa part une aversion véritable. Le Putois ne lui avait rien dit pourtant, ni rien fait, pour qu'elle se tint aussi soigneusement à l'écart. L'aversion ne

serait-elle pas, par hasard, une sorte d'avertissement obscur et providentiel du danger prochain? La sinistre aventure arrivée à Marie-Rose peut servir de réponse.

On était à la mi-août, vers cinq heures de l'après-midi, après goûter; pas un client dans l'auberge, la maison vide, la famille aux champs; Marie-Rose seule au logis, dans la grande cour, près du puits, un vieux puits à chaîne, rinçait à grande eau le linge retiré l'instant d'avant d'une savonnée et mis à égoutter sur une planche à ses pieds. Tout à son ouvrage, Marie-Rose semblait n'entendre et ne voir que sa lessive. Elle avait chaud; ses manches retroussées jusqu'au-dessus des coudes laissaient voir ses bras; elle portait une jupe bleue courte; ses pieds mouillés clapottaient dans des sabots noirs à brides jaunes, ses joues, sa gorge, ses bras, ses pieds nus, toute sa chair, couleur de brugnou mûr, éclatait de vie et de sang... Elle ne l'avait pas volé, vraiment, son nom de *Court pendue*.

Elle était apétissante comme une pomme mure, oui.

— Marie-Rose, un homme est derrière toi.

Il eut fallu que quelqu'un fut là pour crier ce mot, pour jeter ce cri d'alarme qui eut épargné peut-être le malheur qui suivit. Malheureusement personne n'était là pour dire ce : Prenez garde.

Le Putois étendit la main vers cette gorge de belle paysanne, comme on étendrait la main vers une grappe de raisin. Au premier contact de cette main, Marie-Rose se retourna. Ce fut prompt et vengeur comme la foudre. Le Putois alla s'allonger sur le sol.

— Pouilleux, pouilleux, pouilleux, pouilleux, cria la *Court pendue*, pâle d'une belle rage de femme offensée.

— Pouilleux, pouilleux, pouilleux!

Elle dit cela de toutes manières, elle lui enfonça ce mot coup sur coup, dans le vif, comme si elle avait enfoncé des paquets d'épingles dans sa chair, à ce chenapan.

— Pouilleux, pouilleux!

Le Putois parut d'abord ne pas entendre. Le magistral soufflet, qui l'avait renversé, en le marquant à la joue, lui tintait sans doute dans la tête avec un bruit de carillon déchaîné.

— Pouilleux, pouilleux ! continua Marie-Rose.

Le mot lui parut sans doute insuffisant ; au mot elle ajouta le geste.

— Pouilleux, pouilleux ! reprit-elle, et chaque fois quelle disait ce mot de pouilleux, elle éloignait et rapprochait tour à tour les ongles de ses deux pouces en un geste qui voulait dire : Je fais de toi ce qu'on fait des poux, je t'écrase.

— Pouilleux, pouilleux !

Elle alla dire le mot tout près de l'homme, elle lui fit son geste réaliste sous le nez.

— Pouilleux, pouilleux !

Le Putois soudain se releva. Il y eut une minute de silence terrible. Ils se regardaient.

— Pouilleux, ricana Marie-Rose.

— Te tairas-tu à la fin, répondit Le Putois.

— Pouilleux, pouilleux, répéta l'autre.

— Dis encore, je te décarcasse.

— Pouilleux, écuma Marie-Rose.

— Une fois, deux fois, trois fois, prends garde, proféra Le Putois. Mais l'autre continuait de le larder de son mot.

Le Putois jeta un regard dans la cour autour de lui, comme un homme qui cherche, pendant que l'affreuse injure allait son train. Un sceau attaché à la chaîne du puits traînait sur la margelle de brique. Il eut un mauvais sourire.

Il empoigna Marie-Rose dans l'étau de ses mains de fer ; la minute d'après, celle-ci, les pieds dans le sceau, la chaîne de fer enroulée autour du corps, descendait vers le fond de la citerne. Elle eut beau se débattre, les muscles d'acier de Le Putois la mirent à la raison, d'ailleurs comment se débattre ? La chaîne en s'enroulant autour de son corps lui avait ligotté les bras. Elle hurlait maintenant avec une frénésie sans pareille son mot : Pouilleux, pouilleux !...

Le Putois la laissa glisser un peu plus bas. Le sceau qui descendait Marie-Rose affleura le niveau de la citerne...

— Te tairas-tu, gueuse, cria le bandit.

Marie-Rose continuait sa litanie :

— Pouilleux, pouilleux !

L'eau fit irruption dans le sceau, toucha les genoux de la *Court pendue*.

— Demande pardon, cria Le Putois ?

Du fond du puits monta un dernier « Pouilleux ! » étouffé par l'eau. Marie-Rose avait de l'eau à fleur de bouche.

Le Putois trembla-t-il ? La chaîne eut une secousse. Marie-Rose avait maintenant de l'eau jusqu'au-dessus de la tête. C'était fini, sans doute. Mais non ; la secousse imprimée à la chaîne avait sans doute dégagé les bras : on vit apparaître et s'élever, au-dessus de la tête submergée, les deux mains ; le geste remplaça la parole et signifia une dernière fois encore :

— Pouilleux.

Le Putois, au paroxysme de l'exaspération, lâcha la chaîne. Il se produisit tout au fond un petit clapotement, la chaîne eut un soubresaut. Ce fut tout.

### III

Trois mois après, la cour d'assises, malgré les aveux du meurtrier et l'étincillante plaidoirie de son avocat, lequel plaida l'irresponsabilité, condamnait Richard Lenoble, dit Le Putois, aux travaux forcés à perpétuité.

Le condamné accueillit la sentence sans que la face trahit la plus légère émotion. Il demeura figé sur son banc, entre les deux gendarmes, comme il était resté immobile, ce soir de la mi-août, assis sur la bordure de brique moussue du vieux puits, à côté de sa victime.

A cet endroit de leur récit, les habitués du *Vieux Laboureur*, demeurèrent quelques minutes silencieux.

Le principal narrateur demanda qu'on remplit sa chope vide ; un autre ralluma sa pipe éteinte à la cendre chaude qu'on entretient, en ce pays là, dans des « chaufferettes », sortes d'amphores de cuivre à deux anses que les fumeurs se passent à la ronde.

— C'est égal, fit la vieille aubergiste, sur laquelle ces deux ou trois

minutes de silence paraissaient peser bien lourdement, c'est égal, c'était une femme de tête, cette Marie-Rose.

— Pour ça, oui, fit Michée.

— Y a pas beaucoup de femmes qui en eussent fait autant, remarqua un paysan qui s'était tû jusque là.

— Et c'était là, en face, la *Court pendue*, demandais-je? en faisant le geste d'indiquer la maison à volets blancs bordés de vert.

— Tout juste, répondit Michée.

— Je m'en rappelle encore, comme si c'était d'hier, parla un des assistants. Te t'souviens encore, Baptiste, fit le même, parlant à son voisin, quand y sont venus l'chercher pour l'conduire en prison.

— J'pensais qu'on l'aurait massacré, acquiesça Baptiste. Tout le monde était là hurlant, criant. On n'avait jamais vu ça. Quelle affaire...

— Du coup, remarqua Michée, en aubergiste pratique, plus un chat à la *Court pendue*. Et tenez, Monsieur, fit-il en s'adressant à moi, jamais plus personne ne mit les pieds là-dedans. C'était comme une maison de malheur. André Lagoque, l'aubergiste, mourut l'année suivante. Bignolle, le brasseur, eut son estaminet sur les bras. Ça lui resta bien vingt ans vide. V'là trois ans tout au plus, à la Saint Eloi, que quéqu'un habite là...

Nouveau silence...

— Eh ben, tu ne montres pas la chaîne? demanda la vieille femme.

Michée ouvrit une porte, monta quelques marges d'une salle basse et qu'on appelle au village : dessus la voûte, parce qu'elle est située au-dessus de la cave, et revint, au bout d'une minute, tenant entre ses mains une longue chaîne rouillée.

— Voilà la chaîne du meurtre, fit-il, en la déposant par terre...

C'était la chaîne du puits de la *Court pendue*, celle qui avait servi à Le Putois pour descendre Marie-Rose au fond de la citerne. Chacun voulut toucher la fameuse chaîne qui rendait à ce moment comme un bruit sinistre de ferraille. André Lagoque, en paysan économe, l'avait rapportée des assises où elle avait figuré parmi les pièces à conviction. Plus tard, elle avait été vendue parmi ses hardes. Elle était maintenant

la propriété de l'aubergiste du *Vieux Laboureur*, qui ne manquait pas de la montrer aux étrangers, comme la principale curiosité, sinon la seule, du village.

Je sortis de l'auberge tout impressionné par l'étrange histoire, non sans jeter un coup d'œil à la maison d'en face. Il faisait un petit vent frais, le ciel clair était tout piqueté d'étoiles, la lune éclatante de lumière blanche était justement au zénith et peut-être se mirait-elle, à cette heure même, à supposer qu'il existât toujours, dans l'eau profonde de ce puits où, vingt-cinq ans auparavant, Marie-Rose avait disparu, en faisant son geste héroïque et trivial.

POL DEMADE.

Reproduction interdite.



## SONNATINO

— A M. V. d. W.

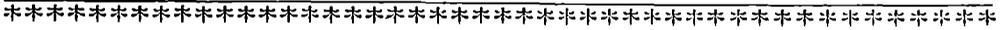
*Par les soirs automnaux où s'éploie le vent,  
Lorsque la brume, au fond d'un ciel morne, déplie  
Son voile de silence et de mélancolie,  
De bonheur et d'amour j'ai rêvé bien souvent.*

*Et de voir l'horizon se charger de tristesse ;  
Et d'entendre passer, avec un sourd frisson,  
Le vol tourbillonnant des feuilles en détresse,  
Je rêve que ces mots n'ont de vrai que le son.*

*C'est la loi d'ici-bas, hélas ! la loi de peine  
A de plus hauts destins réservant l'âme humaine,  
Qu'on ne puisse jamais avoir que des désirs...*

*Tout meurt comme l'été, les oiseaux et la brise ;  
Au fil de l'eau s'en va l'espoir ; le cœur se brise  
Tôt ou tard, quoi qu'on fasse : et vivre, c'est mourir !...*

FERNAND PASSELECQ.



# IMOGÈNE

« Qu'une aube nouvelle se lève pour nous  
aussi douce que celle du premier matin  
à la naissance du monde. »



ANDBERGEN de Gruitrode...

Edmond Picard a daté son dernier livre, *Imogène*, de ce coin sauvage de la Campine limbourgeoise, d'où déjà, l'an passé, nous arriva *Vie Simple*.

Campine aux infinis de bruyères mornes, de ciel gris, de monticules sablonneux, avec tout au plus, à l'horizon mélancolique, la survivance d'espoir de quelque clocher lointain — milieu propice aux après songeries de la virilité déclinante, alors que la pensée assombrie d'expérience et délaissée d'enthousiasme, s'harmonise si parfaitement à ces ambiances de paysages révélant en leurs grisailles une nature systématiquement marâtre!...

L'homme ainsi cherche d'instinct l'atmosphère où la flore de son intellectualité se développera le mieux en sa force nuancée de délicatesses; jadis Edmond Picard empruntait aux splendeurs romantiques des Ardennes, le cadre de ses œuvres et ses œuvres claquaient joyeusement au soleil comme d'écarlates drapeaux d'espérance conquérant; aujourd'hui ce sont les steppes brumeux de Campine qui attirent le maître et, sur le livre qu'il nous envoie, l'ombre semble se projeter des calvaires miséricordieux et délabrés qui se dressent à tous les carrefours des routes de là-bas.

*Imogène* est un beau livre — émouvant et triste comme une réminiscence d'aïeul...

Edmond Picard descend l'autre pente de la vie; il est parvenu à ce moment de l'existence où tous projets de beauté et tous rêves de vail-

lance se dissolvent d'inanité et que de leurs cendres naissent les mélancoliques et exquises fleurs des souvenirs...

Depuis sa première adolescence, Picard a dispersé au gré des courants divers toutes ses facultés de penser, de vouloir et de sentir, faisant une part aux Lettres comme à la Sociologie, au Droit comme à la Politique... Il a été tour à tour l'esthète du *Pro-Arte*, le sociologue de *Vie Simple*, le jurisconsulte des *Pandectes*, le tribun des meetings bruxellois. Une combativité aussi âpre et aussi mobile, s'expie au brusque tournant de la cinquantaine, par les décevances moroses et la lassitude physique; brusquement la fatigue abat le bras du lutteur, le doute ronge les ailes d'enthousiasme de son esprit, l'expérience tarit les débordements de son cœur... Aux horizons de la vie, c'est l'heure où le soleil fécondant de midi s'abîme dans les bleus crépuscules rêveurs du soir... Le présent est morne, l'avenir s'estompe et le passé fait des gestes d'appel amicaux.

Et l'homme semble répondre : « Me voici, ô mon Passé, sauve-moi de l'approche des bises hivernales; appuyé sur ton bras remontons doucement, par la pensée, les chemins ensoleillés de la maturité et les sentiers parfumés de la jeunesse, et de souvenir cueillons, au passage, les lauriers dorés de la gloire et les lys rouges de l'amour »...

L'amour! c'est à lui que vont les premiers regards du penseur retourné sur son passé!... Au dessus des ruines de ses chimères et de ses espoirs, c'est l'ombre flottante et symbolique d'Imogène qui lui apparaît... Imogène, ce n'est ni Marguerite, ni Laure, ni Béatrice, c'est l'Amour, l'Amour restitué « en sa grâce enivrante et sa primitive énergie », synthèse idéale de toutes les chairs et de toutes les âmes autour desquelles se déroulèrent jadis, en écharpes langoureuses de désir, les puissances d'intelligence et de sentiment du jeune homme.

« O femme à jamais chère, tu sembles me dire : « Qu'importent » les autres, je les représente toutes et je les résume. Elles peuvent » rester aux ténèbres de l'oubli, pourvu que je me lève dans la clarté » d'un souvenir puissant. Mêle et remue les incidents infinis de ta » vie, ramène à l'essentiel tout ce qu'elle fut, élimine l'accessoire,

» cristallise ce qu'elle eut de plus précieux, n'est-ce pas moi seule qui  
 » subsiste? » — Et dans ton isolement magique, toi seule es la  
 » suspendue comme une lampe pâle dans la pénombre de mon  
 » passé... Je t'ai aimée, Imogène, et de toutes celles qui éveillèrent  
 » en moi l'étrange et redoutable amour, tu fus l'ombre que j'aimai le  
 » plus. Tu symbolises mes heures vibrantes d'exaltation surhumaine.  
 » De toute cette agitation inassouvie et incurablement inexplicable  
 » qu'est la flasque vie, chaos d'insignifiances enveloppant quelques  
 » actes sonores et quelques folies radieuses; de ce feu de paille à  
 » flambée impétueuse dont il ne reste que des débris rougeoyants qui  
 » bientôt ne seront plus que des cendres, c'est toi qui t'élèves en fleur  
 » magnifique en dominant souvenir valant la peine d'avoir vécu, la  
 » peine d'avoir souffert. Tu fus l'Amour! »

L'impersonnalité d'Imogène — dont les traits et les formes nous restent voilés — sauve le livre de la banalité du conte bleu et du feuilleton, tout autant d'ailleurs que l'âcre profondeur d'une analyse qui dégage successivement, des tréfonds du cœur, la psychologie de la rupture — toute la psychologie en somme de l'Amour...

Psychologie! Vilain mot, étiquetteur d'habitude d'une même et terre-à-terre dissection d'âme mondaine, mais grandie ici à la hauteur souveraine d'un effort vers l'infini; quand le jeune homme tend amoureuxment les bras vers Imogène, c'est l'Harmonie par la Beauté qu'appelle son cœur assoiffé d'absolu, et si, lentement ses bras se dénouent du cou de l'aimée, c'est que l'inanité de son Rêve s'est insinuée en lui avec une traîtreuse progression.

Et l'éternel cri retentit alors de l'Humanité précipitée, les ailes cassées, du sommet de l'espoir : « La vie n'est qu'un vaste organisme de déception. »

Frère du poète des *Fleurs du mal*, l'amant d'Imogène pourrait s'approprier son immortelle clameur de décevance :

*Notre âme est un trois-mâts cherchant son Icarie,  
 Une voix retentit sur le pont : « Ouvre l'œil! »*

*Une voix de la hune, ardente et folle crie :*  
*« Amour... gloire... bonheur! » Enfer, c'est un écueil.*

*Chaque îlot signalé par l'homme de vigie*  
*Est un Eldorado promis par le Destin;*  
*L'Imagination qui dresse son orgie*  
*Ne trouve qu'un récif aux clartés du matin.*

. . . . .  
 Pauvre poète, pauvre amant qui prétendez abreuver de contingence votre soif d'absolu! Oublieux que l'infini du désir appelle l'infini de la jouissance, vous vous étonnez qu'ayant fait vainement le tour de toutes les humaines voluptés, l'âme désenchantée aille crier détresse au seuil de l'au-delà!

Ce cri de détresse fait la consolante beauté d'*Imogène*. Au lieu de se clore sèchement par les habituelles et brutales négations, la dernière œuvre d'Edmond Picard laisse derrière elle un sillon d'espérance éternelle — oh! brumeux et incertain encore, mais que l'œil de l'admirateur distingue et suit avec sympathie.

Aux plis du linceul d'*Imogène*, évoqué du noir de la mort par l'amour de l'écrivain, il y a comme de vagues reflets d'immortalité.

. . . . .  
 Ils sont nombreux, parmi les lettrés catholiques, ceux qui, refusant de circonscrire leurs admirations artistiques, au cycle étroit marqué par l'inepte politique, ont dès longtemps et malgré de tranchantes divergences d'idées, apporté à Edmond Picard leur admirative et reconnaissante sympathie... C'est qu'en scrutant de sincérité leur personnalité littéraire, ils constatent, ceux-là, de quels alluvions d'indépendance et d'originalité l'influence du maître, respectueuse d'ailleurs jusqu'au scrupule de leur intégrité morale et religieuse, a régénéré en eux le dépôt des routines séculaires... Il leur a donné cette grande leçon de penser par eux-mêmes et d'écrire comme ils pensent, d'avoir une pensée et un style à eux et qui ne soient tributaires ni des modes étrangères ni des traditions nationales... « Artiste, Lettré, crois et

espère en l'Idéal qui te semble le meilleur, mais *sois Toi* », n'a-t-il cessé de clamer... Et par lui l'Art a été jeté en manteau de magnificence sur les aridités du Droit ; par lui les Lettres ont été exhaussées aux altitudes d'un apostolat social... Ah! l'éclosion superbe des libres individualités littéraires et artistiques que notre petite patrie, jadis d'Académiciens et de Bureaucrates doit à Edmond Picard!

.....  
 O maître, l'autre mois, parmi une noire nuit hivernale, des appels mystiques se sont épanchés du haut des tours — tours hautaines de Sainte-Gudule, pauvre tour de Gruitrode en Campine.

Les verrières des églises se sont illuminées de splendeurs.

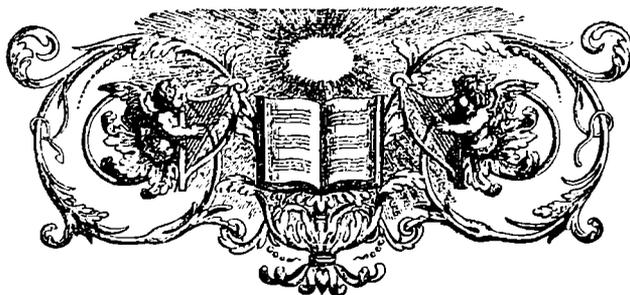
L'orgue a élevé sa voix grave...

Et l'aube s'est levé — « une aube douce comme aux premiers jours du monde », une aube consolante comme au matin de l'étable de Bethléem.

L'aube de Salvation par l'Espoir et l'Idéal — immortels!

Oh! si un rayon de cette aube avait pu descendre dans la grande âme du rêveur aigri, découragé et las d'*Imogène* et l'amener au pied de cette crèche où, depuis deux mille ans, le fils du charpentier de Nazareth enseigne *aux hommes de bonne volonté* le mot qui résoud l'énigme troublante de la vie!

FIRMIN VANDEN BOSCH.



## NOTRE FABLIER

---

Aujourd'hui toutes les revues qui se respectent ont leur fabuliste attiré. *Durendal*, qui entend ne se laisser damer le pion dans aucun genre, s'est acquis la précieuse collaboration d'*Horapolle*. Ce nom se passe de commentaires. Nous donnons aujourd'hui la première composition de notre éminent ami :

### LA TAUPE RECHIGNARDE

---

*Certaine taupe rustique  
Hérita d'un éléphant  
Par acte très authentique.  
Telle Madame Belgique  
De l'Etat Indépendant.*

*La taupe parut peu goûter cette largesse.  
Mais l'autre, qu'amenait à point l'homme de loi,  
Lui dit en son parler d'éléphant : — Eh! Princesse,  
On a souvent besoin d'un plus petit que soi!*

HORAPOLLE.

---

## LES GRANDS

## NÉO-IDÉALISTES ALLEMANDS

(Suite.) (1)

### VII

**R**EVENONS à Böcklin. Et maintenant *flectamus genua*.  
Une aube sombre et grise sur des collines de Toscane ou d'Ombrie, le Christ vient d'être décloué. J'ai dit que Böcklin s'était obstinément refusé à voir jamais l'Orient. Il abhorre la couleur locale dans l'interprétation des Evangiles et reste fidèle à la tradition des primitifs qui peignent la crucifixion dans

---

(1) Voir numéro de décembre.

les sites de chez eux, Italie, Flandres ou Allemagne, *le Christ étant mort pour tous les hommes et non point spécialement pour quelques Arabes*, comme le veulent Bida, Vareschagine, Brangwyn et autres artistes, dans la vie plus voyageurs que pèlerins.

Donc, un paysage de Toscane, éclairé comme par la couleur locale des choses, le jour n'étant pas encore levé. Ciel d'ardoise uni. La croix vient d'être abattue sur un sol de primitif semé de pâquerettes. Les cadavres des deux larrons, encore dressés à droite dans la nuit fraîche qui descend à l'horizon, sont témoins de la déchirante scène. Derrière leur gibet un mur blanc et la base d'un gros cyprès. En face à gauche, frappées par la première lueur matinale éclatent timidement les quelques taches blanches d'une Jérusalem italienne qui pourrait être Fiesole, jardins, murs et cyprès, campaniles, loggia, ensemble d'élégantes fabriques et de beaux arbres.

Un groupe magnifique central, au pied des croix, orbité normalement autour du corps jaune exsangue de Jésus. Un jeune juif, de profil, va relever les jambes inertes dans les fleurs; un autre personnage, debout mais le corps tout voûté sous une charge lourde, la tête de profil, Joseph d'Arimathie, en face de son aide, soulève les épaules d'où pend la tête livide aux longs cheveux blonds collés par la sueur du martyr de l'Homme-Dieu; à côté du vieillard, la Sainte Vierge derrière le torse divin agenouillée. Et derrière l'ami de Joseph, un second groupe composé de Sainte Marie Madeleine debout, convulsée de douleur, et de Saint Jean debout aussi et qui, malgré sa propre douleur, cherche à consoler, non point, mais à un peu calmer la pauvre créature qui se détourne de lui affolée.

Reprenons l'indication des couleurs par Marie Madeleine, depuis la gauche, par Marie Madeleine blême, à longue chevelure rousse explorée, la tête renversée en arrière, la main sur les yeux; il y a comme de la folie dans son sanglot éperdu; elle est drapée dans un manteau vert épais couvert d'un dessin losangé et liseré d'une ganse noir et or. Les étoffes, dans ce tableau, ont peut-être quelque caractère oriental; le Maître s'est souvenu des riches couvertures en poil de chameau aux fortes et sombres colorations obtenues par de très simples teintures minérales ou végétales domestiques, en Perse, au Caucase et en Arabie. Pour une scène aussi douloureuse, Böcklin devait sévèrement abandonner les mousselines, les gazes transparentes, fleuries, étoilées et ponctuées qu'il affectionne; rien que des couleurs graves dans ce tableau presque nocturne, où les contours sont un peu durs volontairement, pour plus d'implacabilité. — Saint Jean est toujours le jeune homme aux longs cheveux et « aux grands yeux sombres à fond d'azur » de la tradition ésotérique et vincienne. L'homme agenouillé est un grand juif aquilin, à chevelure et à grande barbe fauves et incultes, il est vêtu de brun losangé de jaune, à manteau d'un autre brun.

Et il touche le cadavre du Christ respectueusement avec des mains qui ont la foi de toucher à Dieu même, des mains recouvertes d'un suaire bleuissant. La pauvre vieille Sainte-Vierge, lamentable, agenouillée de face derrière le cadavre et sous les deux croix encore érigées a tout le corps sombrement encapuchonné de violet, la tête prise dans des hardes brunes et jaunes. Les corps brun pâle, à bronzure cadavérique, des deux larrons contrastent avec la fine peau blanc-verdâtre du Christ au visage traditionnel, dont la longue chevelure pend en flot d'or. Le larron maudit, de face, velu, renfrogné, hideux, vraie tête camarade d'assassin, est mort blasphémant, les yeux ouverts, et son regard vitreux et toute son expression blasphément encore; à le voir on comprend l'enfer. Au contraire le bon larron, de profil, s'est endormi en paix, la tête penchée sur la poitrine, et son visage, idée sublime, a pris la ressemblance et l'expression du Christ. Il est déjà avec Lui *depuis hier* à la troisième heure dans le Paradis. Mais pour réaliser cette idée sublime, Böcklin a été obligé de pratiquer un accroc à la tradition chrétienne, malgré l'immense respect qu'il lui porte. Le Christ ne pouvait être crucifié entre les deux voleurs, sinon il eût fallu, dans l'ordonnance du tableau, sacrifier ou l'admirable paysage d'aube italienne du fond ou l'un ou l'autre des larrons; or le contraste de leurs deux physionomies était un élément essentiel de cette austère composition. Le Christ est donc censé avoir été crucifié non pas au centre du triple gibet, mais au bord. J'admets que ce soit gênant; mais regardez les deux voleurs et vous absoudrez le peintre. Le larron maudit pend au-dessus de la vieille Sainte-Vierge abîmée de douleur en son agenouillement, élevant ses vieilles mains osseuses, ridées et tremblantes à la hauteur de sa vieille tête en un admirable mouvement de vieillard, bien humain... Elle va prendre le ciel à témoin de l'injustice et du forfait, mais elle se rappelle que le sacrifice est volontaire, et le geste s'arrête à mi-chemin, elle consent une fois de plus, et le geste n'est plus que de douleur. Il faut remonter jusqu'à Dürer pour retrouver un semblable attendrissant visage de pauvre vieille maman... De quelle intensité rude et virile celui du jeune homme roux de barbe et noir de cheveux qui va soulever les genoux du Christ; de même aussi la noble tête blanche de Joseph d'Arimatee, un vrai profil de patriarche aux yeux enfoncés et rouges, vêtu de violet feutré, épais, à passements or et rouge, à manteau vert. Des pieds du bon larron le sang coule encore, épais, sur un des bois équarris et fendu pour caler solidement la croix en terre. Quelques touffes de violettes et de pâquerettes fleurissent dans l'herbe, mêlées tristement à tout ce drame divin. Quant à la facture de cela c'est à croire que Dürer ressuscité est allé peindre en Toscane. Cela porte la date de 1876. Les chevelures, les barbes sont volontairement archaïques, des fils ondulés, très clairs, sur fond plus sombre, détaillant les cheveux, les poils, minutieusement. Mais qu'est-ce que ces questions de coloris et de facture quand il s'agit

d'une œuvre aussi poignante d'émotion et de profondeur religieuses, dont chaque coup de pinceau, chaque trait, chaque tache est un acte de foi et d'amour. Voilà un vrai tableau d'église, le seul que je connaisse dans la peinture moderne depuis Delacroix, sauf peut-être d'une part la *Décollation de Saint-Jean*, de Puvis de Chavannes, et d'autre part ce *Christ aux outrages* d'Henry de Groux qui fait l'effet, selon le mot d'Henry Bordeaux, d'un génial et colossal avortement...

Ici rien n'est avorté; que Dieu me préserve d'avoir seulement l'air de blasphémer cette œuvre sacrée. C'est plus que du génie tout plein! C'est la foi médiévale retrouvée, c'est Dürer réincarné pour une dernière, une suprême œuvre posthume, la plus belle de toutes et signée — Böcklin.

WILLIAM RITTER.



## NOTES D'ART

**Durendal aux Aquarellistes.** — Carlos Schwabe, dont chacun sait les magistrales illustrations du *Rêve*, nous a envoyé trois aquarelles. Leur intérêt s'augmente d'un charme de primeur; c'est, croyons-nous, la « première » ici, du maître. La profondeur de la pensée, l'étourdissante technique, le coloris d'une distinction parfois trop dédaigneuse, le dessin précis jusqu'à une sorte de ciselure au crayon, tout fait cet art supérieurement attractif.

*Le Destin.* Devant un portique de falaise qu'illumine la brèche vers l'au-delà, siège la déesse dont les mains déroulent un long volumen transparent écrit d'étoiles. Les villes lumineuses brillent au fond sur la mer sillonnée par les existences. Une enceinte d'hostiles lotus noirs indique, près de la déesse, le havre fatidique dont l'eau est pleine d'apparitions et de reflets lointains. Un groupe surtout, est charmant; le berceau recevant les ailes cruelles et que vient prendre une émergente déesse funèbre.

*L'Être du mal* étend félinement son corps curieusement éclairé, sur une crête rocheuse. Il présente un crâne comme pour une malédiction rituelle. Sous son geste, des villes flamboient, se renversent et l'encensent de longues fumées apocalyptiques, mêlées aux vols de proie.

*L'Effort pour la vérité*, la plus importante des trois œuvres, un chef-d'œuvre aussi, exprimant en toute sa terreur magnifique, l'éternel tête-à-tête de l'Homme et

du Livre. Parti des profondeurs qu'obscurcit l'ombre de « l'en-deçà », le vieillard nu est arrivé au sommet du mont, ne gardant que le Livre. Le sang de l'effort marque la roche. D'étranges *edelweiss* où vit l'âme des étoiles et des cristaux, le raillent, épanouissant l'énigme. L'homme, d'une main, froisse la page vainement lue; de l'autre soutient sa tête plus torturée par le grimoire, que ses pieds par l'ascension. Au-dessus, le glacier du Mystère menace de ses lames aiguës. Il porte la plaine verdoyante de l'au-delà où pose l'éblouissement du soleil, d'où s'élèvent les troncs d'arbres ignorés. C'est la demande, exaucée, du nécessaire Absolu. Mais la montée est bien finie. Un brisement, une métamorphose ou un vol est imposé. Tous les trois peut-être? E. J.

---

**Mur de grange.** — Les bonnes fortunes des flâneries au village. Sur les vieilles planches fermant une grange, une vision exquise, réelle et invraisemblable comme un dessin de Dürer.

Par une chatière inaperçue, une tête de chat regarde et doucement, remue son masque de velours. Elle semble ainsi l'âme même de la vieille mesure, son âme, triste et mystérieuse, vainement fleurissante dans les mousses des planches moisies. Par un caprice de fée, elle a pu s'épanouir en l'animation de cette rosace de poils luisants où parlent les pierres gravées des yeux verts.

Comme je demeurais en une surprise charmée, attentif à leur verbe, un à coup de changement à vue bouleversa le symbole.

La tête s'était avancée, les pattes, le corps velouté, avaient jailli; et, posé en sphynge sur la route, le chat faisait onduler sa queue touffue comme un appât au noir du trou. Il en surgit une miniature exquise de petit chat plein de frétilllements joueurs. De ses griffes puérides il saisissait le panache onduleux que, condescendant et grave, le grand chat balançait sans regarder. Des deux tableaux, la vive dissonance s'apaisait en l'accord de la révélation cruelle, la double face du Janus antique, l'inutile rêve et l'inutile action puisque périssables tous deux!

EDMOND JOLY.

---

Nous ne pouvons que mentionner l'ouverture du salon « *Pour l'Art* », en notant les influences idéalistes qui s'y montrent. Un « Jésus au milieu des docteurs », par M. Rouault, se réclamant à la fois de Rembrandt et d'Adrien Moreau, offre un vif intérêt. A y remarquer la Vierge, simple geste dans un accord de couleurs. Les lithographies de M. Dulac (litanies du Saint Nom de Jésus, cantique de saint François), mériteraient une longue étude, ainsi que les dessins de M. Sattler, curieusement contrastant. Une exquise reliure de M. Omer Coppens rassemble une Vierge priant, un vol d'encensoir, un cœur ardent et forme un parfait poème de triptyque.

---

---



---



---

## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

---

*L*e Sabot, pauvre sujet à amplification, dira quelque professeur de rhétorique. Or voici ce que dit, à ce propos, une femme qui ne sait point son latin, bien sûr, et qui n'a pas subi l'avachissement des humanités, horreur!

Lisez l'hymne au vieux sabot : « Si extrême que soit son âge, si profonde que soit sa vétusté, il garde sa rigidité d'aïeul. Ses fentes ressemblent à des rides; il a été bronzé par le soleil, patiné par la gelée; il s'est rougi dans le sang des cuiviers, blanchi dans la poudre des moulins, ambré dans le fumier des bêtes. Sur lui des aurores et des aurores ont brillé; sur lui des crépuscules et des crépuscules se sont éteints, pleurant de l'ombre sur les plaines endormies. Il a marché au signal des alouettes. Il s'est arrêté au commandement des rossignols! Et quand son temps est fait, on ne l'abandonne pas, — on le brûle. Il retourne aux nuées, flotte, parcelle d'arbre mort, au-dessus des arbres vivants; jusqu'au jour où, choisi pour apaiser leur soif, il tombe en ondée, remonte en sève, jaillit du tronc, claire, verte branche chargée de rameaux et de nids! »

L'auteur Séverine; extrait d'un dernier volume intitulé : *Pages mystiques*.

\* \* \*

*U*N petit Esculape de province, le docteur Émile Valentin, s'est fait connaître avantageusement dans le monde littéraire par sa méthode curative de l'hypochondrie. Sa dernière découverte : *Rédemption*, poème nègre, parodie d'*Africa* (franco contre un franc en timbres-poste), avait dilaté les rates les plus réfractaires. Mais l'exhilarant docteur a trouvé mieux : il vient de ressusciter le *Journal des gendelettres belges*, dont la disposition avait fait la part vraiment trop belle à Jef Castelein d'Eecloo.

Ce *journal* nous apporte, accompagnés de quelques vers de Pailleron et de Fuster (!), exhumés des chresthomathies du *Semteur* et d'une réimpression des *Idées d'un fou* de Coomans (publiées en 1871), des aperçus aussi inédits qu'irrésistibles du docteur Valentin lui-même.

Parmi ces aperçus, nous serions ingrats de ne point citer *Le défi du vidume* — grande parade en vers mirlitonesques — où l'on voit le joyeux docteur, affublé du casque et des cuissards de Mangin, menacer de sa seringue les pairs de la Table Ronde.

Ceux-ci remercient. La vie littéraire s'accommode fort bien, de temps en temps, du délassement et du réconfort qu'apportent semblables pasquinades.

Le docteur Vidame va trop loin cependant lorsqu'il s'écrie :

*Allons, prenez du champ, et maintenant en garde!*

*Je vous veux à califourchon.*

*Chevaucher tous!... Sortez votre colichemarde...*

Non, n'est-ce pas docteur? Soyez gai, mais dans les limites du code pénal. Évitez ces petits écarts de mauvais goût; mais pour le reste, continuez, continuez, comme disait Mac-Mahon au nègre qui avait inventé le poème antiesclavagiste.

Au pis-aller, que peut-il vous en advenir? Que quelques morveux, prenant au sérieux les épithètes de pion, d'épicier, d'encroûté, que vous vous décernez judicieusement à vous-même, renchérisent encore sur votre vocabulaire et vous traitent de *cuistre*.

Les gens sages trouveront que tout au moins *être* est de trop!

\* \* \*

VOICI, d'après Pierre à Thymo, chroniqueur belge du xv<sup>e</sup> siècle, les douze lois imposées aux chevaliers de la Table Ronde. Ce sont les nôtres :

I. Ne jamais déposer les armes.

II. Chercher les périls et les aventures les plus hasardeuses.

III. Appelés au secours des faibles, les défendre de tout leur pouvoir.

IV. Ne faire violence à personne.

V. Ne point se nuire entre-eux.

VI. Combattre pour le salut de leurs amis.

VII. Exposer leur vie pour leur pays.

VIII. Ne rien rechercher pour eux-mêmes que l'honneur.

IX. Ne manquer à la fois promise sous aucun prétexte.

X. Remplir soigneusement tous les devoirs de la religion.

XI. Exercer l'hospitalité, suivant leurs moyens, envers le premier venu.

XII. Enfin, rapporter exactement ce qui leur était arrivé dans les gestes de

l'ordre.

Ceci pour l'enseignement des « gendclettres belges ».

\* \* \*

UN joli mot de Gustave Planche, dit dans un salon du faubourg Saint-Germain, au cours d'une conversation où quelqu'un, défendant un mauvais poète, demandait grâce à *cause de sa pensée*.

— Sa pensée, prononça le célèbre critique! Eh que m'importe. Il me verse du *Lacryma Christi* dans des verres sales. Je refuse d'y mettre les lèvres.

**M.** Lucien Descaves publie dans le *Journal* (du 24 janvier 1895), un article ému sur la mort de ce pauvre Villiers de l'Isle-Adam. Le magnifique écrivain, enterré au cimetière des Batignolles, n'a pas un coin de terre où reposer. Le *Journal* ouvre une souscription pour qu'une sépulture décente — nous ajoutons chrétienne, — soit accordée au grand écrivain. *Durendal* s'associe à cette pensée. Nous transmettrons au comité l'offrande de nos lecteurs.

\* \* \*

**L'**ARTICLE intitulé *Léon Bloy, le misérable*, de notre collaborateur Pol Demade, est entièrement composé; il était malheureusement trop étendu pour trouver place au numéro de ce mois.

Nous donnerons très prochainement cette riposte de violente indignation. On verra (à vous Nervie!) que *Durendal* est capable de sévérité envers ses amis, quand ses amis deshonnorent la vérité.

\* \* \*

**N**OUS prions le *Journal des Gens de Lettres* de nous appeler par notre titre : *Durendal*, et non point, comme il le fait, par notre sous-titre : *Revue catholique d'Art et de Littérature*. La circoncision nous répugne, docteur E. Valentin.

\* \* \*

**L'**OUVRAGE de Max. Nordan (*Dégénérescence*), que certains intitulent : une magistrale étude de la littérature contemporaine, est tout bonnement l'œuvre d'un monomane. Nous le prouverons quand on voudra.

\* \* \*

**E**NCORE ces bons amplificateurs!

« Nous avons étudié avec intérêt, écrit l'un deux, la *Composition littéraire au moyen de textes expliqués*, par F. HOUTAIN, directeur de l'École primaire supérieure de Gembloux, et, certes, nous n'avons que du bien à en dire.

La première partie débute par une description, *parfaite en son genre* : « *L'Automne* ». Il y a d'abord l'invention, c'est-à-dire la recherche de l'idée dominante et des grandes divisions du morceau. Secondement, en vue d'ensemble de la nature en automne : Bourrasques. — Grands vents. — Chute des feuilles, etc. « Qui a vu ces choses de près, les aime ou les déteste. » Cette transition nous mène à un troisième point : La condition de l'homme des champs le soir, ce qu'il aime, ce qu'il entend. — Un quatrième point dépeint les conditions des gens retenus au dehors en automne : le marin, le chasseur, *le gendarme*, etc.

Un troisième chapitre est consacré..., etc., etc. »

La peinture des ennuis du bon gendarme, arrachée dans une description, parfaite en son genre, de *l'Automne*, ce doit être un morceau délicieux! Rien des bottes, bien entendu...



*Durendal* est la plus artistique et la moins coûteuse des revues (abonnement 5 francs par an). D'une irréprochable moralité, elle peut être mise entre toutes les mains.

*Durendal* publie, chaque mois, des nouvelles, contes, légendes, poésies; des chroniques; des articles variés sur l'art, la littérature, la musique.

Voici du reste quelques appréciations de la Presse catholique au sujet de *Durendal* :

« *Durendal*, la revue catholique d'art et de littérature, s'est donné pour mission de lutter en faveur de l'idéal et pour le réveil de l'art chrétien. Matériellement, la revue est d'une facture très artistique, enjolivée de lettres ornées et de jolis culs-de-lampe. *Durendal* est pour nous faire honneur. »

*Journal de Bruxelles.* (23 mars et 6 juin 1894.)

---

« *Durendal* mérite une mention toute sympathique dans les colonnes de ce journal, non seulement parce qu'un de nos amis et collaborateur (Jean Suis, Pol Demade) y met le meilleur de son âme, mais encore parce qu'il y a là une tentative digne d'être encouragée et louée. L'amour des lettres dans un cœur chrétien est une des formes de l'idéal. Saluons avec émotion les jeunes catholiques qui, à cette époque de positivisme plat, font une place d'honneur dans leur vie à l'amour des lettres. »

*Le Patriote.* (12 mars 1894.)

---

« *Durendal* est un noble effort littéraire, auquel nous souhaitons, de grand cœur, un vif succès. »

*L'Union.* (5 mai 1894.)

---

« *Durendal*, la nouvelle revue des jeunes catholiques, a paru dans un flamboiement de jeunesse, d'enthousiasme, d'art sincère et vrai. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette Revue qui paraît à son heure et si nécessaire à cette époque d'épanouissement d'œuvres puissantes, mais trop souvent impies, sans aucun souci de Dieu et des âmes. »

*L'Etudiant.* (20 février 1894.)

---

« *Durendal*, la nouvelle revue d'art et de littérature, mérite toute notre attention. Nous voici devant la plus noble des tentatives, celle qui répond le plus exactement à notre idéal, aussi ne saurions-nous assez la désigner aux catholiques italiens. »

*Corriere della domenica.*



FÉVRIER 1895



# DVRENDAAL

REVUE Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 2

## A BAS LE DIVORCE

COMÉDIE EN UN ACTE ET EN PROSE

de JOSEPH NICOLAS

Représentée pour la première fois à l'Association générale  
des Étudiants de Paris, en mars 1893.

J. Cassin  
ÉDITEUR  
BRUXELLES

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : 1 franc

---

### Comité de rédaction de "Durendal" :

MM. POL DEMADE, HENRY CARTON DE WIART, l'Abbé HENRY MÖLLER.

### Collaborateurs :

MM. EDMOND JOLY, WILLIAM RITTER, l'Abbé HECTOR HOORNAERT,  
CHARLES BUET, HENRY BORDEAUX, M<sup>me</sup> P. DEMADE, EDMOND  
CARTON DE WIART, MAURICE DULLAERT, FIRMIN VANDENBOSCH,  
ADOLPHE HARDY, PAUL HAREL, VICTOR DENYN, MAURICE RANWEZ,  
ERNEST PÉRIER, J. SOUDAN, MAURICE CLAEYS, JOSÉ HENNEBICQ,  
LÉON LE JEUNE, GEORGES VIRRÈS, THOMAS BRAUN, JOSEPH  
SERRE, PALSAC P.

---

*« Durendal » ne publie que de l'inédit*

*Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles*

---

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**

DURENDAL

A Madame MAX HEMELEERS.

# A BAS LE DIVORCE

COMÉDIE EN UN ACTE

Représentée pour la première fois à l'Association générale des Etudiants de Paris, en mars 1893.

## PERSONNAGES :

LE COMTE CHARLES DU SAY.

LA BARONNE MADELEINE DE GRAVES.

BAPTISTE, domestique de la Baronne.

La scène représente un boudoir meublé avec goût et élégance. Quelques fleurs. Piano. Guéridon au 1<sup>er</sup> plan à droite. Tables, chaises, etc. Lampes allumées.

## Scène I.

LA BARONNE.

LA BARONNE (*entrant par le fond à gauche. Elle est en toilette de ville. A la cantonade.*) Le journal est-il arrivé, Baptiste? (*Regardant sur le guéridon.*) Ah oui, le voilà. Voyons s'ils ont inséré mon annonce. Je ne la vois pas. Où l'ont-ils donc placée? (*Lisant.*) « Maladies contagieuses. » Ce n'est pas ça. (*Lisant.*) « Madame Lambert, accou... » Pas encore ça. Enfin! Les imbéciles! Ils m'ont placé entre un cheval pur sang à vendre et une demande de nourrice. Si ce n'est pas absurde! (*Lisant.*) « Baronne divorcée, vingt-quatre ans, très riche, jolie, sans tache, désire se remarier avec monsieur d'âge, de fortune et de rang analogue, de préférence divorcé. Ecrire rue Murillo, 64, initiales A. X. » Il faut bien passer le temps à faire quelque chose. (*D'un air très ennuyé.*) J'ai tant de distractions! (*Lisant.*) « Baronne divorcée. » Ce n'est pas tout-à-fait vrai; je ne le suis pas encore; l'affaire ne doit se plaider que dans quinze jours. Au reste, ce n'est là qu'un détail. Le divorce,

je l'obtiendrai. Les motifs ne sont pas bien sérieux cependant. Il n'est pas douteux que je sois un peu... comment dire cela... un peu... beaucoup... papillon! Mais mon mari, oh lui!... Brave homme, toutefois, très complaisant. (*Vivement.*) Somme toute, je crois qu'il y a compensation.

## Scène II.

### LA BARONNE, BAPTISTE

BAPTISTE (*entrant et tenant un plateau couvert de lettres*). La correspondance de Madame.

LA BARONNE. Donnez. (*A part.*) Des réponses à mon annonce, sans doute. Ça va vite et bien. En voilà déjà onze.

BAPTISTE (*très froid pendant toute la scène*). Madame la Baronne n'a-t-elle rien autre à m'ordonner.

LA BARONNE. Si. Nettoyez les touches du piano. (*Allant s'asseoir près du guéridon. A part.*) Je suis émue. C'est drôle, très drôle, que d'avoir entre les mains des lettres qui traitent d'un sujet aussi intéressant. (*Elle en ouvre une, puis regarde Baptiste en train de rêver.*) Baptiste, pourquoi ne faites vous pas ce que je vous ai commandé ?

BAPTISTE (*sursautant*). Je rêvais !

LA BARONNE (*pendant cette conversation la Baronne ouvre et déchire des lettres*). A quoi ?

BAPTISTE. Je n'ose pas le dire.

LA BARONNE. Sans doute à une servante qui vous aura entortillé ?

BAPTISTE. Oh! non. Dieu m'en garde, Madame.

LA BARONNE. Mais à quoi alors ?

BAPTISTE. C'est que... oui, certainement alors... c'est que...

LA BARONNE. Répondez, allons.

BAPTISTE. Je ferais tout d'abord remarquer à Madame la Baronne que je suis son frère de lait et que c'est en cette qualité que je me permets de... Enfin, j'étais en train de penser qu'il y a un moyen pour ne jamais être obligé de divorcer.

LA BARONNE (*distrainment*). Lequel ?

BAPTISTE. C'est un moyen que m'a donné mon grand-père; et mon grand-père était l'homme...

LA BARONNE (*l'interrompant*). Assez je la connais par cœur votre histoire. C'est au moins la cinquantième fois que vous me la racontez. Époussetez, vous ferez beaucoup mieux.

BAPTISTE (*à part*). Oui ça vaut tout autant, j'aurais quand même prêché dans le désert. Dommage pourtant... car, enfin, elle est ma sœur de lait et mon grand-père disait aussi qu'on devait tenir à l'honneur de sa famille et empêcher les divorces.

LA BARONNE (*à part*). Voyons ce qu'il peut bien dire celui-ci : (*Lisant.*) Madame,

Le scintillement des étoiles,  
 La vivacité de l'éclair,  
 Le ciel sans nuages, sans voiles,  
 Les grandes splendeurs de la mer,  
 Me plaisent moins que vos beaux yeux  
 Si bleus.

Le givre qui brille la nuit  
 Aux rayons de la pâle lune,  
 Et le soleil qui luit  
 Dorant le sable de la dune,  
 Sont peu, près de vos cheveux blonds  
 Si longs.

La pourpre et son éclat brillant,  
 La blanche aubépine fleurie,  
 Le feu le plus étincelant,  
 La fleur même la mieux choisie,  
 Ne valent pas vos lèvres closes  
 Si roses.

A-t-on jamais rien vu de plus idiot! S'il croit que je vais lui répondre... (*Elle jette la lettre par terre.*)

BAPTISTE (*qui a écouté*). En voilà une qui vient pour sûr du petit poète qui loge au sixième.

LA BARONNE (*voyant Baptiste qui écoute*). Baptiste, allez me chercher un coupe-papier.

BAPTISTE. Oui, Madame la Baronne. (*A part.*) Madame la Baronne n'a pas beaucoup de confiance en moi, elle me cache tous ses secrets. Elle méprise ses parents pauvres. Ça n'a pas plus de cœur qu'une puce.

LA BARONNE. S'il vous plaît?

BAPTISTE (*froissé*). J'y vais, Madame, j'y vais. (*Il sort.*)

LA BARONNE (*lisant*). « Chère, Madame, je ne crois pas me vanter en vous disant que j'ai toutes les qualités voulues pour faire le bonheur d'une femme. J'ai cinquante ans, je suis chauve, il ne me manque que neuf dents par devant, je me suis ruiné trois fois, je me suis marié et j'ai divorcé deux fois... »

Si j'ai un bon conseil à vous donner, mon cher Monsieur, c'est de ne plus recommencer. Oh! les hommes, sont-ils prétentieux? (*Prenant la dernière lettre.*) Décidément, si cela continue, je n'en trouverai pas une seule de convenable.

BAPTISTE (*entrant*). Voilà le coupe-papier demandé. (*Il se remet à la besogne.*)

LA BARONNE (*à part*). Voyons la dernière. « Madame, je viens de lire votre annonce. Elle m'a séduite, on ne peut plus. Aussi j'aurai l'honneur de me présenter moi-même chez vous ce soir, vers 6 heures. » signée « Comte de X... » (*Se levant.*) Eh bien! elle me va cette lettre. Il a beaucoup de toupet ce Monsieur. Oser venir se présenter ici, comme cela, sans façon, si vite et sans me connaître. Quelle heure est-il Baptiste?

BAPTISTE. Six heures moins un quart, Madame la Baronne.

LA BARONNE (*à part*). Il ne peut tarder à venir. Je vais réparer tant soit peu le désordre de ma toilette. C'est bien le moins qu'on puisse faire lorsque... Baptiste, s'il vient un monsieur, dites lui d'attendre.

BAPTISTE. Oui, Madame la Baronne.

LA BARONNE. Et surtout, si on vous interrogeait, n'oubliez pas mes recommandations.

BAPTISTE. Non, Madame la Baronne.

### Scène III.

BAPTISTE.

BAPTISTE (*seul, maussade*). Ses recommandations, ses recommandations ! Il faut bien avouer que Madame la Baronne a de singulières fantaisies depuis qu'elle a quitté Monsieur le Comte du Say, son mari. Au lieu de rester tranquillement à son domicile légal, comme ils appellent ça chez les juges, imaginez-vous qu'elle a loué ce petit appartement où elle vient passer plusieurs jours de la semaine sous un faux nom : Madame de Spare. Il paraît que c'est le nom d'une de ses grandes tantes morte aux temps des Croisades sous les murs de Jéricho. Le plus beau de l'histoire c'est qu'elle m'a ordonné de faire la bête sitôt qu'il arrive quelqu'un, ce qui, entre parenthèses, me réussit toujours. Je n'y comprends rien. Elle ne veut pas me dire pourquoi. Elle aura certainement commis un acte délictueux. J'en frémis d'horreur, car enfin, elle a sucé le même lait que moi. Peut-être que ma mère alors ne lui donnait que mes restes. Mais quand même elle est ma sœur de lait et...

### Scène IV.

LE COMTE, BAPTISTE.

LE COMTE. M'y voici. Il n'y a pas de mal. Je suis curieux... curieux. Tiens, c'est toi, Baptiste.

BAPTISTE (*ému*). Non... c'est-à-dire... si, Monsieur le Comte... (*A part.*) Qu'est-ce qu'il peut bien venir faire ici. Pour sûr que Madame ne l'attend pas. Faisons la bête.

LE COMTE. Il me semble que lorsque ma femme et moi nous sommes séparés, tu l'as suivie pour rester à son service. Tu as donc changé ? Tu te fatigues vite des bonnes places à ce qu'il paraît.

BAPTISTE. Je ne sais pas.

LE COMTE. Comment, tu ne sais pas !

BAPTISTE. Je crois que oui.

LE COMTE (*à part*). Aurait-il quelque chose de dérangé ! Mon brave Baptiste, chez qui es-tu en service. (*A part.*) Il faut que je m'informe un peu.

BAPTISTE. Chez Madame la Baronne.

LE COMTE. Oui, c'est bien, c'est très bien. Mais chez quelle baronne ?

BAPTISTE. Chez Madame la Baronne de Spare.

LE COMTE. Tiens, tiens, un nom que ma femme avait dans ses titres. Une parente éloignée, peut-être.

BAPTISTE. Oye... oye... il commence à flairer juste.

LE COMTE. Qu'as-tu ?

BAPTISTE. Rien.

LE COMTE (*à part*). Donnons un louis, ça l'excitera à parler. Prends, Baptiste... pour ce que tu viens de dire. Tu auras encore autant si tu allonges tant soit peu tes réponses.

BAPTISTE. Merci, Monsieur le Comte. (*A part.*) Méfions-nous.

LE COMTE. Est-ce une vraie baronne, au moins.

BAPTISTE (*à part.*) Je ne comprends pas trop bien. Répondons quand même. (*Au Comte.*) Je ne voudrais pas me permettre de lui demander cela. (*A part.*) J'allonge.

LE COMTE (*à part*). Diable, qu'a-t-il donc mangé aujourd'hui. Impossible d'en tirer quelque chose. (*A Baptiste.*) Est-elle jolie, ta baronne ?

BAPTISTE. Je ne l'ai pas encore regardée comme il faut, Monsieur le Comte. (*A part.*) J'allonge encore.

LE COMTE (*à part*). L'imbécile, et c'est que je ne puis pas me fâcher, il serait capable de ne plus rien répondre. (*A Baptiste.*) Quel âge peut-elle avoir ?

BAPTISTE. Je vous répète que ne l'ayant pas encore examinée à fond, cela m'est tout à fait inconnu. (*A part.*) J'allonge toujours.

LE COMTE (*éclatant*). Ah ça, as-tu donc étudié la diplomatie ?

BAPTISTE (*étonné et dédaigneux*). Non, Monsieur le Comte.

LE COMTE. On le croirait pourtant à t'entendre répondre.

BAPTISTE (*stupéfait*). Bah! Si je pensais seulement que toute la diplomatie consiste uniquement à savoir bien faire la bête.

LE COMTE. Allons, assez. Parle-moi franchement et sans détour, animal.

BAPTISTE (*sec*). Merci.

LE COMTE (*à part*). Cristi... animal moi-même, je me suis fâché, j'ai eu tort. (*Insimulant.*) Mon brave Baptiste, dis-moi, la Baronne reçoit-elle beaucoup de visites?

BAPTISTE. Je ne m'occupe pas de ces détails, et cætera, et cætera.

LE COMTE (*stupéfait*). Comment et cætera, et cætera?

BAPTISTE (*calme*). Mais oui. Quand on n'a plus rien à dire on dit et cætera pour allonger, et vous n'ignorez pas que je dois allonger le plus possible pour vous faire plaisir.

LE COMTE (*résigné et à part*). Quelle brute. Il faut bien que j'en prenne mon parti. (*A Baptiste.*) Va m'annoncer à Madame de Spare.

BAPTISTE (*ne bougeant pas et soupirant*). Ah! ah! ah!

LE COMTE. Pourquoi gémis-tu? Es-tu malade?

BAPTISTE. Non, je songe.

LE COMTE. A quoi?

BAPTISTE. A une observation que je voudrais bien pouvoir faire à Monsieur le Comte, si toutefois il le permet.

LE COMTE. Tout ce que tu veux, Baptiste.

BAPTISTE (*sentencieux*). Eh bien, si vous l'aviez voulu, vous n'auriez jamais dû divorcer.

LE COMTE. Ah bah! et comment ça?

BAPTISTE. C'est un moyen que m'a donné mon grand-père. Et mon grand-père était le plus savant de notre village, après le curé et le maître d'école. Il disait très souvent : Si tu ne veux pas divorcer...

LE COMTE. Eh bien?

BAPTISTE. Eh bien, ne te marie jamais.

LE COMTE (*à part*). A-t-on jamais vu un idiot semblable!

BAPTISTE. Qu'en dites-vous, Monsieur le Comte?

LE COMTE. Que ton grand-père aurait dû être décoré pour en avoir trouvé une pareille.

BAPTISTE (*heureux*). Vous êtes au moins raisonnable, vous comprenez. Ce n'est pas comme Madame la Baronne qui dit que mon grand-père était un imbécile.

LE COMTE. Allons, va m'annoncer maintenant. (*Il prend un journal.*)

BAPTISTE. Oui, Monsieur le Comte. (*A part et en s'en allant.*) Je n'y tiens pas trop; je suis sûr que Madame ne s'attend pas à cette visite, surtout en ce moment-ci où elle en attend une autre. (*Il sort et crie très fort dans les coulisses.*) Monsieur le Comte est là, Monsieur le Comte est là.

LE COMTE. Tiens! voilà une manière d'annoncer que je ne connaissais pas. Quelle singulière maison!

### Scène V.

#### LE COMTE

LE COMTE (*seul*). Me voilà lancé dans l'inconnu. Plaise à Dieu qu'elle soit aussi spirituelle, aussi jolie et aussi volage, c'est-à-dire, non, moins volage que ma femme ou sinon pas de remariage. Ah Madeleine, si tu l'avais voulu! Nous n'aurions pas été obligés de nous séparer!

On me fait attendre. Je suis curieux de faire la connaissance du petit chef-d'œuvre de femme décrit dans l'annonce... Du reste, cela ne m'engage à rien. Si je trouve la dame bête ou laide, je la flatte pendant cinq minutes, je fais semblant d'être follement épris de ses charmes, je lui demande instamment de pouvoir lui rendre des visites assidues, je pars en lui disant mille compliments et j'ai grand soin de ne plus me représenter. Très innocente cette petite récréation. (*S'asseyant près du guéridon, à droite.*) On ne se presse pas de venir. Si Madame de Spare croit me plaire en me faisant poser ici, elle se trompe. J'ai grande envie de le lui prouver en filant. (*Fausse sortie.*) Après tout, ce serait ridicule. Je me suis dérangé pour venir jusqu'ici, attendons la fin. Du reste, je n'ai rien à faire ailleurs. Si je fumais une cigarette. On aurait tort de se gêner... chez les autres. (*Il prend un journal de manière à être caché derrière.*)

**Scène VI.**

## LA BARONNE, LE COMTE

LA BARONNE (*entrant à gauche*). A-t-on jamais vu annoncer comme ça ! Baptiste devient fou. (*Apercevant quelqu'un*). Tiens, voilà mon prétendant ! Ma foi, il est sans façon. Bah ! ça me va... C'est ennuyeux, il ne me voit pas ; je ne sais que faire. (*Elle remue une chaise*.)

LE COMTE (*abaissant son journal pour regarder, puis se levant en sursaut et à part*). Saperlotte, ma femme.

LA BARONNE (*à part*). Mon mari.

LE COMTE (*pataugeant*). Comment allez-vous, Madame ?

LA BARONNE (*pataugeant également*). Oui, Monsieur, il fait assez mauvais, oui... assez...

LE COMTE. Allons... allons... tant mieux. Ça me fait plaisir, oui... plaisir.

LA BARONNE. Merci, vous êtes bien aimable... (*Silence*.)

LE COMTE (*à part*). C'est idiot de se laisser démonter pour si peu.

LA BARONNE (*à part*). N'est-ce pas ridicule de patauger ainsi.

LE COMTE (*regardant sa femme fixement et en raillant*). Il paraît, Madame, qu'on est déjà fatiguée de vivre seule.

LA BARONNE (*sèchement*). Pas plus que vous, Monsieur.

LE COMTE. Ah pardon !... certainement je suis fatigué de... certainement... mais vous l'avez été avant moi.

LA BARONNE. Et comment cela, s'il vous plaît ?

LE COMTE. Mais dame... si vous n'aviez pas mis une annonce aussi alléchante dans le journal, je ne crois pas que j'aurais eu la moindre des envies de quitter mon état de mari divorcé. C'est vous qui avez commencé, j'achève. Vous avez proposé par voie de journal, je n'ai fait qu'emballer... comme au whist. (*Silence*.)

LA BARONNE. Est-ce tout ce que vous aviez à dire ?

LE COMTE. Oui, Madame.

LA BARONNE. Eh bien, alors je vous permets de... partir.

LE COMTE. Déjà?

LA BARONNE. Oui.

LE COMTE. Je m'en vais. Mille pardons du grand dérangement que je vous cause. (*Il se dirige vers la porte du fond.*)

LA BARONNE (*à part*). Comme il est aimable aujourd'hui!

LE COMTE (*à part.*) Est-elle gentille!

LA BARONNE (*à part*). J'ai eu tort de le renvoyer si vite... Si j'osais!

LE COMTE (*à ce moment le Comte ouvre la porte puis, sur le point de sortir, il s'arrête et regarde fixement la Baronne qui, placée à l'avant-scène tout à gauche, fait de même; jeu de scène. Après quelques instants, le comte revient en scène*). Baronne... j'oubliais avant de partir.

LA BARONNE. Quoi donc?

LE COMTE. J'oubliais de vous faire un compliment.

LA BARONNE. A moi?

LE COMTE. Oui. Vous êtes vraiment ravissante aujourd'hui.

LA BARONNE. Vous trouvez?

LE COMTE. Je ne vous ai jamais vue si fraîche, si jolie.

LA BARONNE. Flatteur.

LE COMTE. Je ne flatte pas, Madame. Du reste, je n'ai aucun intérêt à le faire.

LA BARONNE. Avouez, toutefois, que vos éloges sont singulièrement exagérés.

LE COMTE (*s'emballant*). Je n'en conviens absolument pas. Tenez, par exemple, cette robe vous va merveilleusement... mais là, merveilleusement. Si vous saviez combien elle fait ressortir vos charmes, votre beauté troublante. Et puis vos cheveux dont l'arrangement délicieux...

LA BARONNE (*l'interrompant*). Ah ça, grand fou, avez-vous bientôt fini! Voudriez-vous, par hasard, que je vous fasse aussi des compliments!

LE COMTE. Oh madame! Vous interprétez bien mal ma pensée. Trop heureux de ce que vous me permettiez de vous dire ce que je ressens à votre vue.

LA BARONNE. Monsieur, on dirait que vous me faites la cour.

LE COMTE. Moi?

LA BARONNE. Oui, vous.

LE COMTE. Supposons que cela soit. Serais-je le seul? Croyez-vous que personne d'autre n'ait découvert en vous tous les charmes que vous possédez et ne se soit follement épris de votre beauté?

LA BARONNE. Je me permets d'en douter énormément.

LE COMTE. Vous avez tort, madame. Vous devez avoir beaucoup... d'admirateurs si, comme je le suppose, vous courrez encore le monde. Croiriez-vous que je suis un peu jaloux.

LA BARONNE. A vous de voir si vous avez tort.

LE COMTE (*triste et doux.*) Madeleine, allez-vous encore beaucoup dans le monde?

LA BARONNE. Oui, Charles, parce qu'il le faut pour conserver des relations. Mais c'est bien malgré moi, je trouve le monde si absurde.

LE COMTE. On doit tant compter avec les imbéciles, ils y sont si nombreux.

LA BARONNE. Et toi, sors-tu beaucoup?

LE COMTE. Non, ma chère, depuis quelque temps je ne vais plus qu'à mon cercle et cela pendant deux heures tout au plus par jour. Je vis en ermite.

LA BARONNE. Je ne te crois pas.

LE COMTE (*prenant sa femme par le bras.*) Et pour quels motifs?

LA BARONNE. Mais... dans le temps tu aimais beaucoup à sortir, trop même.

LE COMTE. Je ne dis pas non; heureusement j'en suis revenu. Oh le monde, j'en ai jusque par dessus la tête.

LA BARONNE (*allant s'asseoir avec son mari sur le fauteuil.*) Tu ne vois plus personne de mes anciennes amies, alors?

LE COMTE. Si fait, madame de Hautecornes, entre autres, qui me force à venir à ses réceptions.

LA BARONNE. Il y a longtemps que je ne l'ai plus vue. Que devient-elle donc?

LE COMTE. Elle devient de plus en plus laide et grincheuse.

LA BARONNE. Pas possible!

LE COMTE. Elle fait tout ce qu'elle peut pour être battue par son mari et tout ce qu'elle peut pour être aimée par d'autres.

LA BARONNE. Et?...

LE COMTE. Et elle n'y parvient pas; elle y perd tout son temps.

LA BARONNE. Naturellement.

### Scène VII.

LA BARONNE, LE COMTE, BAPTISTE

BAPTISTE. Madame la Baronne, c'est la vieille qui fait demander si vous recevez.

LE COMTE (*à la baronne*). Quelle vieille?

LA BARONNE. Oh rien! Une vieille et ennuyeuse douairière qui m'assomme de ses visites.

LE COMTE (*riant*). — N'empêche qu'il est sans gêne, Baptiste.

LA BARONNE (*à Baptiste*). Dites que je n'y suis pas.

BAPTISTE (*embarrassé*). Mais...

LA BARONNE. Eh bien?

BAPTISTE (*pénard*). Je lui ai dit le contraire.

LE COMTE. Imbécile.

LA BARONNE. Maladroit.

LE COMTE. Que faire?

LA BARONNE. Oui, que faire?

LE COMTE. Dis que tu es indisposée ou que tu prends ton bain.

LA BARONNE (*à Baptiste*). Baptiste, allez dire que je ne reçois pas, que je souffre de la migraine; qu'elle revienne plus tard.

BAPTISTE. Oui, Madame la Baronne. (*A part.*) Mazette, on dirait qu'ils se font de l'œil. (*Il sort.*)

### Scène VIII.

LA BARONNE, LE COMTE

LE COMTE. Elle ne va pas être contente « la vieille » de se voir ainsi congédiée.

LA BARONNE. Que m'importe! N'en parlons plus. Dis-moi plutôt des nouvelles de ta cousine Gabrielle... la papillone, comme moi.

LE COMTE (*riant*). Comment! tu ne sais pas?

LA BARONNE (*souriant*). Non.

LE COMTE (*riant toujours*). Elle est sur le point de divorcer.

LA BARONNE (*se levant et s'écartant du Comte, froidement*). Cela me rappelle, Monsieur, que nous sommes dans la même situation.

LE COMTE (*se levant aussi, à part*). Tiens, c'est vrai! je l'avais totalement oublié. (*À la Baronne.*) Vous avez raison, Madame.

LA BARONNE. Je serais fâchée de vous retenir plus longtemps. Du reste, j'ai beaucoup d'occupations; ainsi, Monsieur...

LE COMTE (*hésitant*). Avant de partir, encore une demande. Permettez-vous que je vienne vous rendre visite de temps en temps?

LA BARONNE. Le moins possible; Monsieur.

LE COMTE (*saluant*). Madame. (*Avant de partir il la regarde longuement.*)

### Scène IX.

#### LA BARONNE

LA BARONNE (*seule*). Comme il m'a regardé! M'aimerait-il de nouveau? Du reste, il y a un instant, ne nous sommes-nous pas oubliés au point de nous tutoyer. L'aimerai-je encore par hasard! Qu'y aurait-il d'impossible à cela. Il me semble qu'il est mieux maintenant que jadis; je ne sais pourquoi. Il me plaisait tout à l'heure. C'est étonnant, bizarre, étrange. J'ai ressenti un trouble inexprimable pendant qu'il me parlait. Ses yeux, lorsqu'il me fixait, me donnaient une étrange secousse. Oui, oui, je l'aime encore, je l'aime plus que jamais... j'ai beau ne pas vouloir, c'est plus fort que moi. S'il pouvait revenir! Mais lui! sais-je bien si je ne lui suis pas complètement indifférente. (*Réfléchissant.*) Si j'essayais de le ramener par la jalousie? Car je veux absolument son amour. (*Apercevant par terre un chiffon de papier et le ramassant.*) Ah! la lettre du petit poète. Au fait, voilà mon affaire. Oui, mais maintenant comment m'y prendre pour faire croire à Charles que j'ai un... amoureux, alors qu'il n'en est rien. Ce n'est pas tout-à-fait facile, les maris ne le croient jamais, même lorsque c'est vrai. Ah! une idée. (*Elle somme.*)

**Scène X.**

## LA BARONNE, BAPTISTE

BAPTISTE. Madame la Baronne m'a timbré?

LA BARONNE. Oui. Connaissez-vous le poète qui loge ici plus haut?

BAPTISTE. Je crois bien. Je crois bien. C'est le plus aimable garçon qu'on puisse trouver. Il est un peu drôle cependant, puisqu'il faut tout dire.

LA BARONNE. Comment cela?

BAPTISTE. Figurez-vous que chaque fois que je le rencontre dans l'escalier il me parle de Madame la Baronne; puis il tire une lettre de sa poche, puis il veut me la donner, puis il la remet en poche, puis il me donne cent sous, puis...

LA BARONNE. Ah!

BAPTISTE. Puis il s'en va en soupirant comme un bœuf et en tournant de gros yeux comme une grenouille expirante. Je crois qu'il aime bien Madame la Baronne.

LA BARONNE (*distraitement*). Qui vous l'a dit?

BAPTISTE. Ce n'est pas difficile à voir. Il me l'a dit plus de cent et cent fois. A preuve même qu'il fait un arbre pour vous.

LA BARONNE. Comment, un arbre?

BAPTISTE. Oui, Madame, oui. Un arbre qu'il appelle : arbre « généralogique ». Ça doit être très curieux.

LA BARONNE. Taisez-vous, imbécile, vous radotez.

BAPTISTE. Je vous jure que je ne dis que la vérité toute nue.

LA BARONNE (*à part*). Tout s'arrange. J'ai trouvé un amoureux... à distance. Voilà l'épouvantail à présenter à mon mari. Je verrai bien s'il m'aime.

BAPTISTE (*à part*). Qu'est ce qui lui prend de parler comme ça toute seule. J'ai eu tort de lui dire ça.

LA BARONNE. Baptiste.

BAPTISTE. Madame la Baronne.

LA BARONNE. Vous allez vous rendre chez le Comte, mon mari, et, sous prétexte de lui rendre un service signalé, vous lui direz que le poète dont nous venons de parler me fait la cour et me rend de nombreuses visites. Dépêchez-vous.

BAPTISTE (*sans bouger*). Non, Madame la Baronne.

LA BARONNE. Et pourquoi cela?

BAPTISTE. Parce que ce n'est pas vrai.

LA BARONNE. Que vous importe?

BAPTISTE (*digne*). Parce que je ne veux ni mentir ni dire du mal de ma sœur de lait et que je tiens à l'honneur de ma famille.

LA BARONNE (*furieuse*). Vous ne voulez pas obéir?

BAPTISTE. Non, Madame la Baronne.

LA BARONNE. C'est votre dernier mot?

BAPTISTE. Oui, Madame la Baronne.

LA BARONNE. Sortez, je vous chasse. (*Elle sort.*)

BAPTISTE. Bien, Madame la Baronne.

### Scène XI.

#### BAPTISTE

BAPTISTE (*seul*). Voilà ce que c'est que d'avoir encore un peu de pudeur. Si je n'avais plus eu de pudeur, on ne m'aurait pas chassé. Dommage que mon grand-père ne soit pas ici, il aurait fait des mots.

C'est bête d'être flanqué à la porte aussi brusquement; je ne me plaisais pas mal à ce service; j'aurais voulu pour beaucoup y rester toujours... parce que j'aime bien madame la baronne et que j'aime encore mieux Joséphine la cuisinière. Bah! soyons philosophe et allons préparer nos malles.

### Scène XII.

#### LA BARONNE, BAPTISTE

LA BARONNE (*entrant*). Comment, vous n'êtes pas parti?

BAPTISTE (*très digne*). Je m'en vais... je m'en vais, madame... je m'en vais. (*Il sort en murmurant.*)

LA BARONNE. Imbécile qui ne veut pas se charger de cette petite besogne. Mais, j'y songe, j'oubliais Joséphine. Elle voudra bien, elle. (*Elle sort à gauche.*)

### Scène XIII.

#### LE COMTE

LE COMTE (*seul*). Je reviens... c'est malgré moi... mais je reviens quand même. Elle m'a entortillé tout à l'heure. Elle me paraissait si fraîche, si jolie. Oui, plus fraîche, plus jolie que dans le temps. Je suis repincé; je ne sais trop comment... J'ai une envie folle de me réconcilier avec Madeleine. Si cela ne dépendait que de moi, ce serait vite fait. Mais c'est elle, et elle... elle m'a paru excessivement froide, quoique par moments elle se soit un peu adoucie. Si je lui avouais bien franchement mes projets. En amour il ne nuit jamais d'être audacieux : je vais risquer quitte ou double. Si je réussis, c'est le bonheur; si j'échoue, il me restera au moins la consolation de me jeter à l'eau... pour me refroidir. J'ignore comment toutes ces idées me sont venues, mais je sens bien qu'il m'est impossible de vivre plus longtemps séparé de Madeleine. Il me la faut... oui, il me la faut, m'obligera-t-elle à commettre des folies pour la ravoir.

### Scène XIV.

#### LE COMTE, BAPTISTE

BAPTISTE (*tragiquement*). Mes malles sont faites, je m'en vais, quittant cette maison, en martyr de ma pudeur.

LE COMTE. Ah! voilà Baptiste.

BAPTISTE. Oui, me voici : couronné d'une auréole de martyr.

LE COMTE. Qu'est-ce qu'il chante?

BAPTISTE. Je suis un philosophe... je suis une victime.

LE COMTE (*à part*). Deviendrait-il fou? (*A Baptiste.*) Où est la Baronne?

BAPTISTE. Je ne sais pas.

LE COMTE. Vous ne savez pas où?...

BAPTISTE (*interrompant*). Non, je ne suis plus à son service.

LE COMTE. Ah bah! Depuis quand cela?

BAPTISTE. Depuis tout de suite.

LE COMTE. Et pour quels motifs?

BAPTISTE. Parce que je n'ai pas voulu mentir. Je suis immolé.

LE COMTE. La Baronne voulait te faire mentir.

BAPTISTE. Oui, elle voulait que je vienne vous dire... quelque chose... et je n'ai pas voulu.

LE COMTE. Peut-on savoir quoi?

BAPTISTE. Non, Monsieur.

LE COMTE. Ah ça, allez-vous redevenir mystérieux comme tantôt?

BAPTISTE. Oui, je n'ai plus confiance en personne... si ce n'est en moi.

LE COMTE. Si vous me faites savoir ce qui c'est passé, je vous promets que vous rentrerez au service de la Baronne.

BAPTISTE. C'est bien vrai?

LE COMTE. Puisque je vous le dit. Réfléchissez.

BAPTISTE. Je réfléchis... et plus je réfléchis... plus je vois qu'il vaut mieux me taire. Je préfère tout perdre, même ma place et m'en aller. (*Avec emphase.*) Je m'en vais, le sort en est jeté.

LE COMTE. Qu'est-ce que vous chantez?

BAPTISTE. Je ne chante pas, Monsieur.

LE COMTE. Allez trouver un médecin pour qu'il vous soigne, Baptiste, vous en avez besoin.

BAPTISTE. Mais je ne suis pas malade.

LE COMTE. Ça ne fait rien. Vous reviendrez quand vous serez guéri.

BAPTISTE. Mais... Voilà... je suis une victime. Je suis un malade... imaginaire, sans doute. (*Il sort.*)

### Scène XV.

#### LE COMTE

LE COMTE (*seul*). Il est impossible aujourd'hui. Je ne l'ai jamais vu comme ça. Et la Baronne, je me demande pour quel motif elle peut bien le renvoyer. Que de secrets pour un rien.

### Scène XVI.

LA BARONNE, LE COMTE.

LA BARONNE (*entrant par où Baptiste est sorti, à la cantonade*). Je dînerai dans dix minutes. (*Apercevant le Comte.*) Vous voilà de nouveau, Comte?

LE COMTE (*assez mal à l'aise*). En effet, Baronne... Il paraît que vous avez renvoyé Baptiste?

LA BARONNE. C'est vrai. J'ai été un peu vive. Mais tout est fini, je viens de le reprendre à mon service.

LE COMTE. Tant mieux. Il avait l'air tout drôle, ce brave garçon.

LA BARONNE. Ça se comprend. Je l'avais chassé pour une niaiserie. (*Petit silence.*) Puis-je vous demander sans indiscretion ce qui vous ramène ici.

LE COMTE. Mon Dieu, Madame, je suis revenu parce qu'il me semblait que notre conversation de tout à l'heure n'était pas complètement épuisée. Je me suis permis de venir l'achever, si vous y consentez toutefois.

LA BARONNE (*avec une pointe d'ironie*). Avec infiniment de plaisir. J'étais justement en train de me demander ce que je pourrais bien faire pendant les dix minutes qui me séparent du dîner.

LE COMTE (*un peu vexé*). Alors je viens à propos.

LA BARONNE. Tout à fait.

LE COMTE. Eh bien! tant mieux... car franchement, je croyais le contraire.

LA BARONNE. Pour quelle raison?

LE COMTE. Mais, il m'est si souvent arrivé d'être un objet d'ennui pour vous que vraiment...

LA BARONNE. Avez-vous fini de plaisanter.

LE COMTE. Je ne plaisante pas... je parle sérieusement, très sérieusement.

LA BARONNE. C'est peut-être pour cela que vous ne savez même pas vous empêcher de sourire.

LE COMTE. Mais, Madame, je vous jure...

LA BARONNE. Oh! ne jurez pas; ce serait parfaitement inutile. Vous me forceriez à croire le contraire.

LE COMTE (*s'asseyant*). Merci de votre gracieux compliment.

LA BARONNE. Je ne dis que la vérité. Vous autres, hommes, lorsque vous faites des serments à une femme c'est toujours pour la tromper.

LE COMTE. Oh! vous êtes injuste.

LA BARONNE (*sérieusement*). Du tout, du tout. Toutes les femmes en ont la preuve. Mais vous-même, monsieur, ne vous rappelez-vous pas toutes les protestations que vous me fîtes lorsque j'étais jeune fille? Je fus assez folle pour vous croire... Et, maintenant, dites-moi, où en sommes-nous arrivés malgré tous vos serments d'amour éternel?

LE COMTE. Avouez que les reproches dont vous m'accablez doivent en partie retomber un peu sur vous.

LA BARONNE. Soit. Mais répondez? Où en sommes-nous arrivés, maintenant? Vous vivez seul comme si vous ne m'aviez jamais connue, vous vivez en garçon comme si rien n'était jamais venu troubler votre existence... De mon côté, je vis comme je puis, me laissant adorer par des gens qui m'ennuyent le plus souvent, et tâchant de trouver le plus de distractions possibles... en ne faisant rien... (*Pose.*) Dites, lorsque nous nous sommes mariés, c'était là notre idéal, n'est-ce pas? (*Silence.*)

LE COMTE. Tout cela n'est pas irréparable.

LA BARONNE. Grâce à Dieu, non.

LE COMTE. Et si vous vouliez...

LA BARONNE. Oh! soyez tranquille, j'ai déjà voulu. Il a bien fallu que je cherche à me distraire. Ce n'est pas pour rien que je suis jeune et la nature ne m'a pas faite en carton. Comme j'aimais la poésie, je me suis mis en tête d'aimer un poète, je lui ai permis de m'écrire, de me rendre des visites. Ce matin même il est venu et...

LE COMTE (*qui s'est levé, agité*). Pour la dernière fois, Baronne, car je vais immédiatement le provoquer et avant demain je l'aurai tué.

LA BARONNE (*d'un air indifférent et railleur*). Tué! Pourquoi? De quel droit s'il vous plaît?

LE COMTE. Par ce que je sens que je n'ai jamais cessé de t'aimer et qu'en ce moment, plus que jamais, je t'aime avec folie.

LA BARONNE (*se précipitant vers le Comte*). Mais moi aussi je t'aime.

LE COMTE (*l'arrêtant*). Et le poète alors?

LA BARONNE. Une invention... pour voir si tu m'aimais encore.

LE COMTE. Tu me le jures?

LA BARONNE. Ose-tu douter de moi?

LE COMTE. Oh non, tu es un ange, pardonne-moi, j'ai toujours eu tort. (*Il l'embrasse.*)

### Scène XVII.

LE COMTE, LA BARONNE, BAPTISTE.

BAPTISTE (*entrant au moment où le comte embrasse sa femme et, pour faire semblant de n'avoir rien vu, se retournant immédiatement vers le fond tout en annonçant*). Madame la Baronne est servie.

LA BARONNE. Baptiste, vous ajouterez un couvert. (*Elle sort au bras du Comte aux yeux de Baptiste, stupéfait.*)

RIDEAU

JOSEPH NICOLAS.

(Tous droits de représentation sont réservés.)



*Durendal* est la plus artistique et la moins coûteuse des revues (abonnement 5 francs par an). D'une irréprochable moralité, elle peut être mise entre toutes les mains.

*Durendal* publie, chaque mois, des nouvelles, contes, légendes, poésies; des chroniques; des articles variés sur l'art, la littérature, la musique.

Voici du reste quelques appréciations de la Presse catholique au sujet de *Durendal* :

« *Durendal*, la revue catholique d'art et de littérature, s'est donné pour mission de lutter en faveur de l'idéal et pour le réveil de l'art chrétien. Matériellement, la revue est d'une facture très artistique, enjolivée de lettres ornées et de jolis culs-de-lampe. *Durendal* est pour nous faire honneur. »

*Journal de Bruxelles.* (23 mars et 6 juin 1894.)

---

« *Durendal* mérite une mention toute sympathique dans les colonnes de ce journal, non seulement parce qu'un de nos amis et collaborateur (Jean Suis, Pol Demade) y met le meilleur de son âme, mais encore parce qu'il y a là une tentative digne d'être encouragée et louée. L'amour des lettres dans un cœur chrétien est une des formes de l'idéal. Saluons avec émotion les jeunes catholiques qui, à cette époque de positivisme plat, font une place d'honneur dans leur vie à l'amour des lettres. »

*Le Patriote.* (12 mars 1894.)

---

« *Durendal* est un noble effort littéraire, auquel nous souhaitons, de grand cœur, un vif succès. »

*L'Union.* (5 mai 1894.)

---

« *Durendal*, la nouvelle revue des jeunes catholiques, a paru dans un flamboisement de jeunesse, d'enthousiasme, d'art sincère et vrai. Nous ne pouvons qu'applaudir à cette Revue qui paraît à son heure et si nécessaire à cette époque d'épanouissement d'œuvres puissantes, mais trop souvent impies, sans aucun souci de Dieu et des âmes.

*L'Étudiant.* (20 février 1894.)

---

« *Durendal*, la nouvelle revue d'art et de littérature, mérite toute notre attention. Nous voici devant la plus noble des tentatives, celle qui répond le plus exactement à notre idéal, aussi ne saurions-nous assez la désigner aux catholiques italiens, »

*Corriere della domenica.*



MARS 1895 (DEUXIÈME ANNÉE.)

# DU REN DAL

REVUE Catholique  
d'art et de littérature

## SOMMAIRE DU N° 3

1. L'abbé E. HENRIET. — *Projet d'Institut de Clercs Minorés.*
2. THOMAS BRAUN. — *Les Mois* (poésies).
3. H. CARTON DE WIART. — *Inondations* (poésie).
4. POL DEMADE. — *Léon Bloy, le misérable.*
5. ARCHANGE DUPÉQUEUX. — *Petits Mémoires politiques.*
6. P. D. — *Roche Tarpéienne et Capitole.* (H. Bordeaux. — H. de Baets. — Ch. Martens. — V. Chevalier. — A. Charaux. — A. Giraud. — J. Casier.)
7. *Propos des Douze Pairs.*



J. Van Cassan  
ÉDITEUR  
BRUXELLES

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : 1 franc

---

### Comité de rédaction de "Durendal" :

MM. POL DEMADE, HENRY CARTON DE WIART, l'Abbé HENRY MÖLLER.

### Collaborateurs :

MM. EDMOND JOLY, WILLIAM RITTER, l'Abbé HECTOR HOORNAERT,  
CHARLES BUET, HENRY BORDEAUX, M<sup>me</sup> P. DEMADE, EDMOND  
CARTON DE WIART, MAURICE DULLAERT, FIRMIN VANDENBOSCH,  
ADOLPHE HARDY, PAUL HAREL, VICTOR DENYN, MAURICE RANWEZ,  
ERNEST PÉRIER, J. SOUDAN, MAURICE CLAEYS, JOSÉ HENNEBICQ,  
LÉON LE JEUNE, GEORGES VIRRÈS, THOMAS BRAUN, JOSEPH  
SERRE, PALSAC P.

---

*« Durendal » ne publie que de l'inédit*

*Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles*

---

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**



# PROJET D'INSTITUT

DE

# CLERCS MINORÉS

L'article qu'on va lire s'écarte assez notablement du programme de cette Revue. Toutefois nous avons cru bien faire en lui accordant l'hospitalité. L'Etude de M. l'abbé Henriet renferme diverses considérations intéressantes l'Art religieux qui devaient être dites et qu'il était utile surtout qu'un prêtre dît avec l'autorité de sa parole.

(NOTE DE LA RÉDACTION.)

## I



On ne peut, sans une véritable affliction, constater la désolation d'innombrables églises.

Combien sont mal tenues les sacristies!

Avec quelles indifférence et indécence sont traitées trop souvent les choses saintes!

De quelle manière pitoyable et ridicule, en bien des endroits, sont célébrés les S<sup>ts</sup>-Mystères et les Offices sacrés!

Il est extrêmement pénible de voir des laïques gagés chargés du culte divin; et encore ces laïques sont-ils souvent grossiers et d'une conduite peu régulière.

Quelle chose fâcheuse, qu'à l'autel, le prêtre soit assisté d'enfants mal instruits, de gens vulgaires qu'on n'a pas honte de revêtir d'ornements sacrés, à qui on fait remplir des fonctions saintes pour lesquelles la Sainte-Eglise a établi des *Clercs* qu'elle y prépare par des *Ordinations* spéciales!

Combien les fidèles sont souvent victimes de la rapacité des sacris-

tains, des employés des pompes funèbres, etc., en un mot de tous ceux que les personnes du monde désignent ordinairement sous le nom de gens d'église!

Beaucoup de sacristies ont plus l'aspect d'un bureau d'administration que d'un lieu choisi comme dépôt des vases et ornements sacrés.

Dans les pèlerinages, comment tolère-t-on que la piété des fidèles soit exploitée d'une façon si indiscrete?

De là sans doute ces récriminations interminables contre le casuel.

Tout ceci est une pierre d'achoppement pour beaucoup de fidèles peu instruits qui ne veulent plus voir dans la religion qu'une affaire de commerce et dans une église qu'une banque d'un genre tout spécial.

\* \* \*

Le *chant* de l'église est éminemment un chant populaire : il est fait pour être exécuté par toute une assemblée de fidèles. Aussi est-ce un contre-sens que de faire chanter l'office par quelques voix seulement. Comment encore le chant est-il exécuté dans la plupart des églises des petites villes et des campagnes? Dans les grandes villes, on a la prétention de faire de la musique religieuse! mais à vrai dire, ce n'est ni de la musique sacrée ni de la musique profane; c'est une espèce particulière de musique bâtarde, le plus souvent de mauvais goût. Les compositeurs n'ont pas assez l'esprit de foi pour écrire de la musique chrétienne : les artistes actuels connaissant à peine le plainchant, ne le peuvent faire exécuter qu'en le dénaturant sans le vouloir.

Bref, ou le chant ecclésiastique est pitoyable ou mal compris et très mal rendu. Les églises font cependant de grands sacrifices d'argent pour monter des maîtrises où se forment des enfants de chœur qui n'attendent que le moment favorable de vendre au théâtre le talent que la religion leur a développé en y joignant une instruction et une éducation qui les devaient mettre en état de la servir digne-ment.

\* \* \*

Maintenant construit-on une église? on cherche avant tout le com- mode, le confortable : on n'a plus guère en pratique la science du

symbolisme, on n'a plus ordinairement cette foi robuste qui enfanta tant de chefs-d'œuvre. On ne sait plus travailler comme autrefois des tabernacles, des reliquaires, des autels, des vases sacrés. Ceux qu'on admire encore aujourd'hui sont dus au travail intelligent et pieux de quelques moines qui savaient apprécier la sainteté de la maison de Dieu.

\* \* \*

Ce n'est pas à dire qu'à l'heure présente, on ne rencontre pas de belles choses dans certaines églises, des ornements et des vases sacrés d'une grande richesse et d'un travail achevé. Mais malheureusement tout ce qui se rapporte au culte est présentement tombé dans le domaine du négoce. Il y a des magasins de vases sacrés comme des magasins d'orfèvrerie et de bijouterie. Les passants voient en étalage des calices, des ciboires, des ostensoirs avant de les voir sur l'autel.

Il y a des magasins de chasubles et de chapes comme d'habillements de confection : on expose en montre des rochets et des aubes comme des toilettes de bal et des trousseaux de mariées.

Les tableaux qu'on admire justement sont dus au pinceau de peintres pieux. Aujourd'hui on ne saurait presque plus faire un tableau de religion vraiment religieux par la conception et l'exécution. Un tableau de piété est-il commandé? Il se fera comme un autre, dans un atelier rempli de toiles souvent plus que profanes!

\* \* \*

Tout ceci ne serait-il pas une des raisons qui font que tant de personnes regardent la construction, la décoration, l'ameublement d'une église, comme s'il s'agissait d'un palais de justice ou d'un hôtel de ville : les ornements sacrés dont se revêtent les prêtres qui célèbrent les Saints-Mystères, comme l'uniforme du soldat ou du fonctionnaire?

\* \* \*

Ne serait-il pas à désirer que tout ce qui est nécessaire au culte divin fût fabriqué presque en secret, à l'ombre de l'église, sous les yeux et la bénédiction de ses ministres?

Qu'on se rappelle la piété avec laquelle les moines d'autrefois préparaient avec recueillement le vin du Saint-Sacrifice, façonnaient les pains d'autel, purifiaient les linges sacrés!.....

\* \* \*

D'une part la pauvreté des églises, d'une autre l'habitude routinière d'administrer les Sacrements avec le strict nécessaire de préparatifs et de cérémonies diminuent chez les fidèles et chez les prêtres — je le crains — le respect que tous leur doivent. Peu à peu, dans l'esprit des fidèles, les cérémonies de l'Extrême-Onction et du Saint-Viatique, vont de pair avec l'apposition des scellés, et la liquidation des successions.

## II

**I**L est temps de rendre au culte la dignité qu'il mérite et que réclament la sainteté de Dieu et l'autorité de l'Eglise. A l'époque où tant d'anciens ordres renaissent, où tant de nouvelles communautés surgissent, quand toutes les misères humaines ont des asiles, Jésus-Christ seul sera-t-il toujours délaissé dans ses temples?

N'est-il pas utile de faire revivre et d'utiliser les Ordres Mineurs par le moyen d'un Institut de Clercs Mineurs?

\* \* \*

Cet institut demanderait des sujets tout particuliers, des hommes ayant un art ou un métier et de plus d'éducation et d'instruction convenables.

Le recrutement ne serait pas aussi difficile qu'on le pourrait craindre au premier abord.

Il est des artistes et des artisans chrétiens peintres, musiciens, sculpteurs, architectes, archéologues, etc. Plusieurs peut-être se consacraient volontiers au service de Dieu; mais jusqu'ici ils n'ont pas rencontré de congrégations dans lesquelles ils pussent conserver, exercer, perfectionner leurs talents.

Convenons que dans les communautés existantes les artistes sont rares, et semblent des spécialités presque gênantes.

Les œuvres militaires envoient quelquefois en religion des soldats convertis. C'est rare sans doute, mais ils n'ont guère de choix : uniquement des ordres de pénitence ou de contemplation ou ailleurs les vulgaires fonctions de frères servants. D'anciens soldats seraient très propres aux cérémonies, à la police, à la garde de l'église...

Souvent on voit sortir du séminaire des jeunes gens qui manquent d'aptitude aux sciences ecclésiastiques, ils se pourraient rendre très utiles à la Sainte Eglise en la servant dans les Ordres Mineurs.

D'autres qui entrent dans les Ordres Sacrés feraient peut-être mieux de se contenter des moindres. Ils sont arrivés au séminaire après des études trop rapides et trop tardives : la piété, le zèle, la bonne volonté ne suffisent pas toujours pour réussir dans le ministère sacerdotal : les vocations contemplatives ne s'imposent pas. Les Ordres Mineurs offriraient à plusieurs un juste milieu profitable.

\* \* \*

Outre les exercices pieux essentiels à tout noviciat, les futurs clercs devraient recevoir une instruction solidement chrétienne. Ils étudieraient les Sacrements et les Sacramentaux surtout au point de vue liturgique et canonique ; la Liturgie aussi largement que possible ; l'Écriture Sainte, en tant qu'explication du Psautier et des passages des Livres Saints insérés au Bréviaire et au Missel ; l'histoire ecclésiastique principalement sous le côté hagiographique ; le plain-chant vocal et instrumental.

\* \* \*

A toute communauté, il faut un esprit, une vie intime, une raison idéale de son existence.

N'est-il pas naturel que des hommes constitués par vocation les gardiens, les décorateurs, les amis, les défenseurs des Saints Autels, prient de parole et d'action, de cœur et de bouche, pour que tout ce qui a pris naissance au pied de ces mêmes autels persévère et se

fortifie de jour en jour dans le monde? que Dieu trouve des âmes dévouées qui se donnent aux nombreuses œuvres qu'il a suscitées dans son Eglise pour la propagation de la foi, pour le soulagement des malheureux, pour la sanctification des âmes, etc. En un mot, que la vie intime des Clercs Minorés reflète le souhait évangélique :

*Rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam!*

### III

**S**UIVONS les Clercs Minorés dans le vaste champ de travail qui, Dieu aidant, s'ouvrira devant eux.

Plusieurs pourront exercer leur art en demeurant dans la maison-mère, ou en ne la quittant que temporairement. Tels, les architectes, peintres...

D'autres pourront être attachés au service de grandes églises, et se charger du lutrin, des orgues, de la sacristie.

D'autres devront installer des ateliers catholiques à l'instar des usines chrétiennes encouragées par les Congrès catholiques. Ils dirigeront des ouvriers *laïques* dans la confection de tout ce qui a rapport au culte.

Statuaire, peinture sur verre, menuiserie, ébénisterie, serrurerie artistique, orfèvrerie, horlogerie, chasublerie, lingerie, facture d'orgues, fonderie de cloches.

\* \* \*

Rien dans le culte n'a été laissé à l'arbitraire. On ne s'en douterait pas à voir les licences que se permettent les fabricants laïques affranchis de tout contrôle.

Par exemple : les orfèvres semblent généralement croire qu'ils sont constitués vis-à-vis de l'Eglise dans une sorte d'indépendance et qu'aucune règle n'existe qui comprime leur essor et leur fantaisie; il n'en est pas ainsi.

Les peintres, imagiers, sculpteurs, etc., ne s'inquiètent guère des

prescriptions du Concile de Trente et du décret d'Urbain VIII qui soumettent les images des saints au contrôle direct de l'évêque, et rejettent impitoyablement toute innovation, toute bizarrerie et tout costume non conforme à la tradition.

De même pour les autres fournisseurs des églises.

\* \* \*

Tout au contraire, les *Clercs* directeurs des ateliers catholiques, ne feraient rien exécuter sans qu'au préalable les dessins et les plans n'aient été soumis à l'approbation épiscopale. Ils se conformeraient pour le choix et l'emploi des matières aux traditions et aux prescriptions de l'Eglise.

\* \* \*

Il est bien regrettable de voir tant de faux dans nos églises : étoffes fausses, or faux,.. presque toujours des imitations trompeuses, des simulacres mensongers, au lieu de la vérité en tout et partout. Le négoce y trouve son compte, assurément, mais le culte y perd de sa dignité. Il faudrait revenir au vrai, coûte que coûte : des matières toujours vraies, plus ou moins riches, mais arrière tout clinquant.

Evidemment cette obéissance scrupuleuse à toutes les règles n'aiderait pas beaucoup le succès financier : le gain résulte ordinairement de l'exploitation habile de tous les caprices, de toutes les fantaisies unie à une parfaite insouciance de toute règle. Les ateliers des Clercs Minorés ne pourraient s'ouvrir et subsister qu'avec le secours d'une adhésion efficace de l'épiscopat, du clergé, de tous les catholiques soucieux de reconnaître partout l'autorité de l'Eglise.

#### IV

**L**E besoin intime de rendre à l'Eglise son haut domaine sur tout le matériel nécessaire au culte, est constaté par des efforts constants, quoique épars et isolés.

Dans beaucoup de communautés religieuses on fabrique des pains d'autel.

En 1869, M. l'abbé Michelier, curé de Perthes (Vaucluse), a établi sous sa surveillance une vaste fabrication de pains d'autel; un mécanisme particulier fut inventé, un outillage perfectionné a été monté au prix de 8,000 francs. « J'ai toujours, dit-il dans son prospectus, regardé comme une honte pour le clergé que les pains d'autel fussent un article de boutique d'épicier comme dans trop de localités. »

Plusieurs négociants du Midi se munissent d'approbations ecclésiastiques avant d'offrir leur vin pour le Saint Sacrifice, et de le certifier *vinum de vite*.

Des fabriques d'églises, des séminaires cherchent à utiliser ainsi directement les produits de leurs vignes.

Les Religieux Prémontrés de Saint-Michel (près Tarascon) font aussi du vin de messe. Ils s'occupent encore de la fabrication des bougies et cierges liturgiques.

Dans plusieurs communautés cloîtrées (Carmélites, Clarisses, Bon Pasteur...) on confectionne des ornements d'église.

A Nuits (Côte d'Or) des religieuses travaillent la lingerie d'autel.

Pour les Franciscaines du Dorat (Haute Vienne, diocèse de Limoges), la confection de lingerie et d'ornements, la fourniture de tout objet de culte sont le but exprès de leur fondation.

A Saint-Médard lez-Soissons, les sourdes-muettes ont, sous la direction des Sœurs de la Sagesse, un ouvroir pour broderie, tapisserie d'ornements et bannières.

Au Mans, les Carmélites avaient établi un atelier de vitraux qu'elles ont dû céder, ne pouvant bientôt plus suffire aux commandes.

Pour la tenue des lutrins et des sacristies, nous avons :

Les Frères de Saint Viateur (Lyon).

Les Frères de la Sainte Famille (Belley).

Les Frères Maristes (Paris).

Les Frères de la Doctrine chrétienne (Namy).

Une école de Saint-Luc a été fondée à Gand (Belgique) par un éminent artiste chrétien, M. Béthune. Elle est dirigée par des frères

qui enseignent aux ouvriers l'art chrétien du moyen-âge appliqué aux diverses industries.

\* \* \*

Chaque congrès des Œuvres catholiques ne manque pas de disserter sur l'art chrétien dans ses différentes applications : imagerie religieuse, chant ecclésiastique, peinture, statuaire.

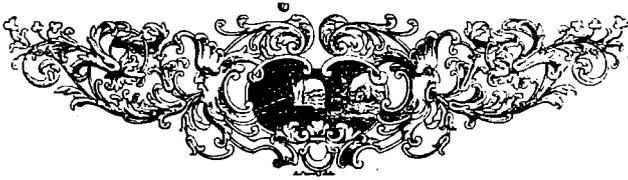
Plusieurs maîtrises, écoles *cléricales* se sont établies auprès de célèbres sanctuaires pour en rehausser les solennités.

\* \* \*

Ces travaux, ces essais et ces vœux n'indiquent-ils pas suffisamment le besoin d'un centre au rayonnement puissant? n'inspirent-ils pas l'espérance et la prière?

*Domine, opus tuum, vivifica illud!*

L'Abbé E. HENRIET.



## LES MOIS

### LES HÊTRES DE MARS

*L*es hêtres durs, et raides, haut le front,  
Tremblent au vent qui fait crier la branche...

*La couleur morne et sèche de leur tronc  
Prend, vers le soir, une apparence blanche.*

— *La lune brille et le bois se déhanche.* —

*On croit ouïr les pleurs des bois blessés  
Grinçants, des bois saignants, des bois cassés.*

— *L'averse bat les vitres de la chambre.* —

*Et l'eau se gonfle au creux des longs fossés.*

— *L'averse bat et le bois se démembre.* —

LES CHANTS D'AVRIL

*L*e ciel est vif et la joie est aux prés  
 Que le soleil fraîchit de sa lumière...  
 L'épine meurt aux ronces des fourrés  
 Et nous revient la clarté coutumière  
 Dans la campagne alerte et printannière.  
 Lors donc au val les moutons turbulents  
 Sont descendus en longs troupeaux bêlants,  
 Abandonnant les vieilles bergeries.  
 Et le pasteur promène ses doigts lents  
 Sur les pipeaux où chantent les prairies.

LES FONTAINES DE JUIN

*A*u val heureux que fleurissent les thym,  
 Les serpolets, les mauves, les lavandes,  
 Sonne la source aux fraîcheurs des matins,  
 Quand l'aube naît, riieuse, sur les landes,  
 Ou que le soir s'écrase au fond des brandes.  
 La source sonne en rires nets et doux,  
 La source sonne en passant sous les houx  
 Et fait, parfois, de larges mares claires  
 Où s'en viendront, par troupes, les bœufs roux  
 Boire et rêver aux ciels crépusculaires.

THOMAS BRAUN.



## LES INONDATIONS

*Reculant dans la nuit leurs horizons lointains,  
Les champs inondés font l'effet d'une lagune  
Où nagent les reflets sinistres de la lune,  
Où frémissent au vent des spectres incertains.*

*Sur notre âme inquiète où le deuil fait la nuit,  
Un regard dort parfois comme une flamme morte,  
Et des rêves d'ailleurs que le vent berce et porte  
Passent comme un frisson sans évoquer de bruit.*

*Mais l'aube renaîtra qui chassera le soir.  
Belles d'avoir souffert, nos âmes et les plaines  
Souriront au printemps qui finira leurs peines.  
N'aura-t-il pas tôt fait de les fleurir d'espoir ?*

H. CARTON DE WIART.

Janvier 1895.



## Léon Bloy, le misérable.

### I. — ENTRE L'OMBRE ET LA LUMIÈRE

Ah ! Seigneur ! donnez-moi la force et le courage  
De contempler mon cœur et mon corps sans dégoût !  
BAUDELAIRE.

QUELQU'UN a dit : « Les confesseurs seraient les plus tragiques des romanciers si Dieu, par un prodige sans cesse renouvelé, ne leur maintenait obstinément les lèvres closes. » Cette affirmation constituera sans doute un des *attendu* motivant le jugement suprême des Assises de la vallée de Josaphat, — aujourd'hui c'est une phrase vaine. On aurait même le droit de se demander si Dieu, brisant les scellés de ce tombeau vivant qu'on appelle une bouche de prêtre,

il en sortirait autre chose que ce qui sort d'une tombe, c'est-à-dire du silence. Le péché est un gouffre dont l'épouvantement est intraduisible.

Léon Bloy doit se sentir tranquille : le secret de la confession est bien gardé, et, du colloque sacramentel qui se tint, entre l'ancien communard qu'il était et quelque saint prêtre demeuré inconnu, le jour où la grâce de Dieu piqua d'une lueur d'espérance le baigne d'ignominie où il croupissait, de ce colloque, rien ne transpirera jamais. C'est heureux pour Bloy. Il est à supposer cependant qu'à côté de ces confidences d'âme, l'autobiographie du Désespéré, si orgiaque de malpropreté morale, est d'une teinte infiniment dégradée. Lucifer fut véritablement lésé dans ses plus chers intérêts quand on lui confisqua cette âme qu'il devait croire sienne pour avoir pris sur elle d'irrévocables avancements d'hoirie.

Au surplus, je suis chrétien d'assez de profondeur pour savoir que le sacrement de pénitence est de toute efficacité pour défanger la plus boueuse des âmes.

Bloy se convertit et nous devint frère.

Ce n'était pas, pour le catholicisme, une recrue banale que celle de ce barbare. On le vit bien, quelques années après, quand il s'installa dans la Littérature. Il apportait, au service de la Justice et de la Vérité, la plus formidable plume de ce siècle et même d'une dizaine d'autres.

Je n'ai donc rien à retirer des éloges que je lui ai adressés autrefois, et même, à cette heure, où j'assiste, plus navré encore qu'indigné, à la déchéance de celui que j'appelais naguère « l'Ange exterminateur », je confesse que, même tombé sous la boue, Léon Bloy garde encore quelque splendeur satanique.

## II. — UN SPADASSIN DE LETTRES.

Foignons un peu sur cette chiennaille.

JOINVILLE.

**D**u reste, Léon Bloy est tombé comme jadis les Anges, par orgueil. Ce puissant de la Parole Ecrite, — j'allais dire : ce Roi Salomon de l'Ecritoire, — eut l'honneur de naître à peu près pauvre et de synthétiser en sa personne étrange la plus magnifique opulence d'en haut avec la plus parfaite gueuserie d'en bas.

Malheureusement, ou heureusement, le génie est d'un placement difficile. Il fallait vivre pourtant. Bloy choisit la carrière qui s'accordait le mieux avec son incurable paresse : il se fit mendiant.

On pense bien qu'il ne fut pas un Par-les-chemins ordinaire et je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'il ne tendit pas la main sous le porche des églises.

Il s'alla poster le long d'un chemin dont seuls les élus de la misère savent tout le

rapport : la littérature. Ils ont grand cœur d'ordinaire, les chevaliers de la plume, et bien que leur bourse toujours très légère les gêne peu, dans le voyage vers la gloire, ils la vident volontiers en route...

Si Léon Bloy s'en était tenu à la mendicité pure, nous n'aurions rien à lui reprocher ; il ne serait justiciable que de Celui qui sonde les cœurs et les reins. Peu nous importe, en effet, de savoir que ce gueux-ci a achevé d'user les dix ou vingt mille culottes, défraîchies seulement, en cette seconde moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, par les gens de lettres charitables ; peu nous importe qu'il ait porté les vieux pantalons de Veullot, de Féval, d'*Hello*, de Barbey d'Aurevilly, de Bourget et de quelques autres dont l'énumération, fastidieuse ici, serait facilement remplaçable par une simple lecture du *Bottin* pour la France ou de l'*Annuaire Rozez* pour la Belgique (1). Encore une fois, ceci ne nous regarderait pas, non plus que l'inutile gaspillage qu'il a fait d'une subsistance qui aurait pu servir à l'apaisement de faims plus pressantes que la sienne... Ce que nous reprochons à Bloy, ce n'est pas d'avoir mendié ou vécu d'aumônes, *mais d'avoir brigandé*.

Bloy avait trop d'orgueil pour demeurer simple mendiant ; en effet, il s'éleva au grade de spadassin de lettres et devint, en très peu de temps, en littérature, quelqu'un comme le Vieux de la Montagne. Du premier coup il conquist la maîtrise. J'avoue cependant que son dernier crime, — celui qui est l'occasion de cet article de justice, — est vraiment de la plus superbe ignominie et dépasse de cent coudées tous ces précédents exploits.

Sur la couverture *noir* mat d'une brochure in-8<sup>o</sup> carré, s'étale, en majuscules dorées, cette phrase d'épouvante :

## Ici, on assassine les Grands Hommes.

Thésée dut être frappé par quelqu'inscription analogue le jour où il heurta, de sa massue vengeresse, la porte de la caverne où Procuste, le brigand fameux de l'Attique, menait tous les voyageurs et les étendait sur son lit, leur coupant les jambes quand elles dépassaient la mesure, ou les étirant jusqu'à les briser lorsqu'elles étaient trop courtes.

Léon Bloy, lui, travaille dans les réputations... Et, derrière cette porte à enseigne sinistre, dans la caverne littéraire où il convie le public, il lie dos à dos, pour de savantes tortures : Ernest Hello et Madame Hello.

---

(1) Authentique.

On n'aura idée des raffinements dont use le spadassin que par ce qu'il dit lui-même de ses procédés :

« Le réel, proclame-t-il, c'est de trouver des épithètes homicides, des métaphores assommantes, des incidentes à couper et triangulaires. Il faut inventer des catachrèses qui empalent, des métonymies qui grillent les pieds, des synecdoques qui arrachent les ongles, des ironies qui déchirent les sinuosités du rable, des litotes qui écorchent vif, des périphrases qui émasculent et des hyperboles de plomb fondu. Surtout il ne faut pas que la mort soit douce... Enfin, l'essentiel, c'est de faire souffrir et, de tous les instruments de torture morale, la plume d'un bon journaliste est encore ce qu'il y a de mieux. »

Cette « esthétique tortionnaire », comme il l'appelle lui-même, était applicable à quelques chenapans célèbres dont il était urgent de débarrasser les abords du christianisme, et Bloy ne s'en fit point faute; — malheureusement l'orgueil, un incommensurable orgueil « lui tourna la tête » dans la direction des gouffres de ténèbres et celui qui s'intitulait « l'Ambassadeur de Dieu » trouva bientôt « que le meilleur régal du diable c'est une innocence (1). Pour qu'on mérite les supplices précédemment décrits, deux titres sont requis : celui d'innocent d'abord, celui de bienfaiteur personnel du bourreau ensuite.

Je ne sache pas, malgré la plus minutieuse enquête, qu'on ait jamais rendu *impunément* service à Léon Bloy.

Malgré le dégoût que j'éprouve d'avance, je suis contraints de citer des faits, sinon on ne croirait pas.

Ah! l'homme est une vilaine bête.

Léon Bloy a reçu des Chartreux, à diverses reprises, de forts subsides pour écrire sur N. D. de la Salette un livre qu'il avait solennellement promis d'écrire et qu'il n'a jamais écrit.

Paul Féval, Louis Veuillot, Rodolphe Salis (2) l'ont soutenu, de mille sortes pendant des années, — Bloy les a successivement bafoués et insultés.

Il a écrit des articles immondes contre les amis de Barbey d'Aurevilly, contre M<sup>lle</sup> Read, contre Landry, qui l'empêchèrent dix ans de crever de misère et de faim.

Ernest Hello et M<sup>me</sup> Hello l'ont secouru dans la mesure de leurs forces; ils ont cherché à L. Bloy un emploi où il put honorablement gagner la vie et le misérable vient de publier à leur endroit un article que le dernier des goujats renoncerait à signer.

Si le diable n'était pas dans l'affaire il faudrait renoncer à comprendre, à moins

(1) BARBEY D'AUREVILLY.

(2) R. SALIS a été successivement sous sa plume : « Le Gentil homme cabaretier, un reître épique » — (et plus tard « un répugnant industriel, un mascarille, un bas laquais. »

de supposer que Bloy ne soit un cas exceptionnel de tératologie humaine et qu'il porte, en sa poitrine, *une crapaudière*, à la place du cœur. Mais faut-il chercher une autre explication que l'orgueil au sujet de l'homme qui va répétant partout : « Il n'existe pas un prêtre digne de me confesser. » « Je suis la seule voix éloquente que possède aujourd'hui l'Église. » « Je suis l'épée du Seigneur qui se lamente en esprit et en vérité. »

« L'égoïsme superlatif — a dit un homme dont Bloy ne récusera pas le témoignage : Roselly de Lorgues, — cette préférence de soi à toute chose, qui se nomme Orgueil, contient le germe de tout crime. *Initium omnis peccati superbia* (1) ».

### III. — LA DAMNATION DE L'ARTISTE...

Heureux ceux qui trouvent l'enfer ici bas.

BALZAC

**E**T cette exagération de l'amour propre (continue Roselly de Lorgues) qui nous pousse à nous estimer par dessus tout, à nous préférer au reste de la Création, souvent même au Créateur, peut s'accroître jusqu'à s'embraser soudain, à ravager l'intelligence dans un instant, comme une éruption volcanique. »

Aucun doute n'est permis — hélas! — Léon Bloy est bien réellement ce *ravagé de l'intelligence*. Ses dernières publications sont d'un dément et nous voyons se réaliser, en ce misérable, la terrifiante aventure du Roi de Babylone narrée par Daniel :

« *Nabuchodonosor ex hominibus adjectus est, et fœnum ut bos comedit, et rore cœli corpus ejus infectum est.*

« Nabuchodonosor fut chassé d'entre les hommes et il mangea du foin comme le bœuf et la rosée du ciel vint tremper son corps. »

Sous ce rapport, je ne sais rien de douloureux comme le parallèle qu'on fait involontairement entre les pages écrites par Bloy il y a cinq ou six ans, sur Ernest Hello — et celles tracées hier, à propos du même écrivain.

« Écrivez mon nom sur la poussière des grand routes que vous allez parcourir, comme le nom de celui qui ne peut pas se passer de voir et de toucher ce qu'il a demandé et voulu, parle Ernest Hello dans une lettre à Léon Bloy.

Vous crierez mon nom au fond de tous les abîmes et du sommet de toutes les montagnes, comme le nom de celui qui veut absolument voir, voir, voir sur la terre ce qu'il a demandé !

Et vous placerez mon nom sur toutes les lèvres, même les moins éloquentes,

(1) *De la mort avant l'homme*, par ROSELLY DE LORGUES, 1841.

même les plus médiocres, afin que tout, à la fois dise et crie mon éternelle réclamation. »

Il y a cinq ou six ans, Bloy paraissait comprendre ces paroles, il disait :

« Il faudrait être un tragique grec pour raconter les douleurs de ce chrétien (Hello) que le seul mot de résignation faisait éclater en rugissements et qui croyait sincèrement que la gloire de Dieu sortirait de sa propre gloire (1). »

C'était cela ou à peu près. Ernest Hello, en effet, s'épouvantait de l'indifférence des hommes vis-à-vis de la Parole de Dieu que ses œuvres commentaient. Il ambitionnait la gloire, certes, mais à la manière du psalmiste : *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam.*

Cette parole Hello continue de la prononcer, avec la sonorité solennelle de la mort. Mais c'est en vain, Bloy ne l'entend plus.

« On a vu — déraisonne Bloy, dans un récent écrit sur Hello — on a vu ce famélique de la Splendeur parcourir les bureaux de rédaction, s'offrir du matin au soir, à l'insolence des cochons de plume, dans l'espérance, toujours déçue, d'en obtenir quelques sales lignes!... Il eut espéré le règne de Dieu, d'un Lepelletier ou d'un Chincholle!... »

Hello, le Réclamier de Dieu... Bloy ne comprend pas!

Cette situation, comparable à la tentative de Véronique, dont elle est une transposition moderne, non seulement Bloy n'en comprend pas le grandiose, mais elle le met hors de lui-même.

Jésus-Christ, a dit Pascal, sera en agonie jusqu'à la fin des siècles. Or, Ernest Hello qui sait, à n'en pas douter, que la Passion se renouvelle chaque jour, est accouru pour voir le Christ en marche vers le Calvaire et passant sur le front de l'humanité. Hello est là, mêlé à la foule compacte des penseurs, artistes de tout genre et de toute valeur. Et on croit l'entendre crier : Celui qui passe là bas devant nous, traînant une croix, c'est mon Maître, c'est notre Maître à tous, c'est la Voix, la Vérité, la Vie. Cependant, autour de lui, les hommes demeurent indifférents ou hostiles. Alors Hello, que navre la douleur de son Sauveur abandonné, tente des efforts surhumains pour fendre la foule. Ses tentatives sont infructueuses. Ce que voyant, il demande, il supplie ceux qui l'entourent, de lui ouvrir leurs rangs, de lui faire au moins un passage, si petit soit-il, afin qu'il aille essuyer la Face Douleuruse de son maître, comme Véronique, ou le soulager en partageant sa croix, comme le Cyrénéen.

Léon Bloy hausse les épaules devant ces cris et devant ces efforts..... il déclare qu'Hello est « devenu la proie d'un sophisme de dérision. »

(1) *Brelan d'Excommuniés*, p. 54.

Quel trait citer après celui-là!

Bloy, s'emporte comme un fou furieux, au seul nom de Joseph Serre, l'auteur d'un livre sur Hello. Le seul tort de Serre, si toutefois on peut appeler cette attitude un tort, est d'être passé silencieux devant l'énergumène. Il ne l'a pas cité dans son livre. Voilà tout son crime.

Enfin, que Léon Bloy se soit conduit comme un ignoble gredin et un giffable pied plat vis-à-vis d'une femme, que la plus élémentaire bienséance, à défaut de sentiment chevaleresque, ordonnait de respecter, qui s'en étonnera! Nous devons à Madame Hello, écrivais-je l'an dernier, une reconnaissance éternelle pour ceci : qu'elle épousât Hello malade et promis à une mort prochaine, et le soutint du réconfort d'une si puissante tendresse qu'il vécut trente ans encore pour la gloire du Christ et l'honneur des lettres. C'était le témoignage que lui rendait Hello mourant.

« Trente ans! s'écrie Léon Bloy, le misérable. Il eût mieux valu, Madame, ne le laisser vivre que dix ans, et que ces dix ans eussent été d'un homme. »

Encore une fois, c'est de la démence la plus crevant les yeux. Les trente pages écrites par Bloy sous ce titre sinistre : *Ici on assassine les Grands Hommes*, sont de la première à la dernière ligne l'œuvre de la déraison. C'est à peine s'il leur manque, pour dissiper un dernier doute, à la place du nom de l'éditeur, le timbre de l'Asile où leur auteur, d'urgence, a été colloqué...

Quelle catastrophe! ou plutôt quelle punition! et pourtant, il faut conclure, avec Balzac : « Heureux ceux qui trouvent l'enfer ici-bas. »

POL DEMADE.



## PETITS MÉMOIRES POLITIQUES

D'ARCHANGE DUPÉQUEUX (1)

**A**RCHANGE Dupéqueux, décédé à Cancanville, nous ayant institué son légataire universel et son exécuteur testamentaire, nous commençons, aujourd'hui, conformément à ses dernières et sacrées volontés, la publication des papiers qu'il nous a laissés sous ce titre : *Les Mémoires politiques d'Archange Dupéqueux*. Nous avons reproduit scrupuleusement le manuscrit de notre ami, dans sa forme pitto-

(1) *Durendal* ne s'occupe point de politique; si elle consent à publier les « Petits Mémoires politiques d'Archange Dupéqueux » c'est en raison de leur très haut cachet d'intellectualité. (N. D. L. R.)

resque, sans y rien ajouter et en y retranchant que deux ou trois phrases un peu vives sur les hommes de l'époque, — mots et appréciations trop personnelles, — que notre ami aurait vraisemblablement modifiés lui-même si la mort n'était venue le prendre aussi brusquement.

## MES PRINCIPES

Un homme qui veut faire de la politique doit bien se convaincre de ceci : Lorsqu'on ne veut pas être réduit à se laver les mains, au moins de temps en temps, il ne faut pas se mettre dans la politique.

—  
Le cas de Ponce Pilate est à méditer au seuil d'une carrière politique.

Il s'était sali les mains, rien de plus naturel, — mais pourquoi se les laver en public ?

—  
Quand on est bon à rien, on est encore bon à cela : la politique.

—  
Lavez un charbonnier, il voudra se mettre dans le parlement, et il n'aura pas changé de métier, le politicien étant, par essence, l'homme qui noircit et se noircit.

—  
Tant qu'il y aura un parlement dans une nation, il y aura des gens qui achèteront et d'autres qui se vendront.

—  
Judas est un politicien qui a mal tourné.

—  
En politique si on cesse une minute d'avoir du toupet on est fini !

—  
Celui qui a dit, que la liberté était une guitare, a dit une grosse vérité. Voyez la Presse. On la dit libre.

—  
Quand on parle à un journaliste de restriction à apporter à la liberté de la Presse : *il gueule*, et quand un reporter à deux sous la ligne, parle d'exprimer dans les colonnes de son journal, son avis très net sur l'origine d'un feu de cheminée : *il engueule*. Le journaliste entend être libre, mais il ne veut pas qu'on le soit.

—  
On représente la Liberté par une femme généralement peu vêtue ; — serait-ce parce que la Liberté est une dévergondée ? Peut-être.

—  
Au village on fait de la politique en détail. Ce n'est pas plus propre. Un pou est toujours un pou, sur une souris comme sur un éléphant.

« Celui qui a dit que la première qualité d'un politique était de savoir changer d'avis a dit une grande vérité. » — Ainsi parle Joseph De Maistre. — Malheureusement beaucoup de politiciens manquent de cette *essentielle qualité*, à preuve ce mot de Gladstone : « J'ai dans ma carrière politique entendu au moins 8,000 discours. Sur ce nombre, il n'y en a eu que trois qui m'aient fait changer d'opinion... mais pas de vote. »

—  
Les honnêtes gens parlent de leurs vices, les autres de leurs vertus.

—  
On ne s'imagine pas assez la toute puissance de la médiocrité.

—  
Les médiocres ne devant pas descendre de beaucoup, se trouvent tout de suite au niveau nécessairement bas de la politique.

PALSAC,

*Exécuteur testamentaire d'Archange Dupéqueux.*



## Roche Tarpéienne et Capitole

**Ames modernes**, par HENRY BORDEAUX. (Un vol., PERRIN, Paris, 3.50.)

Nous avons publié, à cette même place, l'an dernier, sur Henry Bordeaux, une page que nos lecteurs n'ont peut-être pas tout à fait oubliée. « L'auteur, disions-nous, est un des meilleurs écrivains de la jeune école catholique contemporaine. Il possède ces dons d'enthousiasme et d'amour qui font le vrai critique, etc., etc. » Nous n'avions de l'auteur, à cette époque, pour établir notre jugement, que des pages éparses sur l'Art et la Littérature. C'est d'hier seulement que nous avons une œuvre, ce volume des *Ames modernes*. Nous ne changerons rien à notre jugement. L'arbre en fruits réalise toutes les promesses de l'arbre en fleurs. Voici de la critique comme nous l'aimons, de la critique qui a des nerfs, du sang, du cœur, de la vie enfin — et, ce n'est pas tout : de la critique qui aime la vie, que la vie intrigue et passionne.

L'intérêt de ce livre, en effet, — nous ne ferons qu'indiquer, il faut lire soi-même,

— consiste en ce que Bordeaux a cherché, dans les œuvres de ceux qu'il juge, « les lambeaux saignants de leur cœur que tous les écrivains portent dans leurs œuvres », et que les ayant trouvés, il les découvre délicatement devant nous, ces lambeaux qui sont quelque chose des âmes non vulgaires d'Ibsen, de Loti, d'Hérédia, de Lemaître, de Villiers de l'Isle Adam.

Voilà certes de la grande critique et il faut louer sans réserve M. Bordeaux de nous en avoir donné la joie...

\* \* \*

**Le Droit privé et la Question sociale.** — Discours prononcé à la Fédération des Avocats belges, le 23 décembre 1894, par HERMANN DE BAETS. (SIFFER, Gand, 0.50.)

Encore que cette brochure soit étrangère au programme de notre revue, nous en recommandons chaleureusement la lecture à tous nos amis. Il y a, pour tous, profit à lire de nobles pensées noblement dites.

\* \* \*

**L'Origine des Contes populaires,** par CHARLES MARTENS. — M. Charles Martens a réuni en plaquette les si curieuses études sur l'origine des contes populaires qu'il a données (en 1894) à la Revue Néo-Scholastique. Ce travail, entrepris ensuite de la lecture du livre de Joseph Bédier : *Les Fabliaux*, études de littérature populaire et d'histoire du moyen-âge, est plein d'aperçus intéressants, de remarques piquantes, d'observations judicieuses. C'est à la fois l'œuvre d'un aimable chercheur et d'un lettré délicat. M. Ch. Martens possède admirablement son sujet, c'est un charme qu'étudier avec un tel guide; nous espérons qu'il n'en restera pas à ce début et qu'il édifiera l'œuvre dont ceci est tout au plus le portique. L'histoire de la littérature populaire! La matière est séduisante. Laissez-vous séduire, M. Martens.

\* \* \*

**La poésie liturgique traditionnelle de l'Eglise catholique en Orient,** par ULYSSE CHEVALIER. (DESCLÉE. Prix : 5 francs.)

Les 339 pièces de ce volume, distribuées suivant l'ordre du Bréviaire et du Missel, constituent, dans la pensée de leur auteur, une anthologie de notre poésie chrétienne traditionnelle. M. Chevalier est un de nos savants les plus réputés; il le prouve du reste abondamment dans cette belle introduction à l'histoire de l'hymnologie catholique qui ouvre le livre; il avait donc tous les talents qu'il fallait pour mettre à la portée du grand public notre magnifique littérature liturgique... et pourtant, qu'il nous permette de le lui dire, en toute sincérité et sympathie, le présent volume n'atteindra pas ce but. Son livre sur la *Poésie de l'Eglise* est une

œuvre trop exclusivement savante; s'adressant à l'élite tout au plus. Nous ne sommes plus au temps où le peuple chantait lui-même à l'église, un latin liturgique compris de tous. L'éducation du peuple est à refaire. Pour ce, un livre simple, avec traduction intelligente, débarrassé de tout appareil extérieur de la science, est nécessaire. M. Chevalier peut nous donner ce livre, contenu en germe dans l'œuvre actuelle. Puisse ce souhait être entendu.

\* \* \*

**L'histoire et l'esprit de la littérature française au moyen-âge**, critique idéale et catholique, par A. CHARAUX, professeur à l'Université de Lille. (DESCLÉE. Prix : 4 francs.)

L'auteur de ce livre entend faire « une histoire critique, philosophique, morale, religieuse et sociale de la littérature française ».

Avoir une prétention et la justifier est l'impertinence de la force, prononce de Balzac. M. Charaux a cette impertinence de la force. Malheureusement il ne la justifie pas et sa tentative de critique idéale ou catholique n'est, au plus, qu'une bonne histoire littéraire, — comme on en a tant fait, — mais dont nous le félicitons très sincèrement pour la largeur d'esprit, la belle impartialité, l'enthousiasme catholique qu'il y a mis.

\* \* \*

**Hors du Siècle**, par ALBERT GIRAUD. (LACOMBLEZ. Prix : 3 francs.)

Les poètes, a dit, je crois, d'Aureville, enfoncent les historiens. Ce mot n'est pas un paradoxe. Les historiens, quand par hasard ils ont cette puissance de l'histoire, peignent à froid, leurs couleurs sont du soleil mort. Les poètes, au contraire, — et je dis cela pour M. Giraud, à propos de ce livre dont le sous titre porte : Sous la Couronne, Devant le Sphinx —, les poètes peignent à chaud. Eh! même pourquoi parler couleur de ceux qui manient mieux que la couleur : le sang et le soleil, celui-ci faisant bouillonner celui-là. Albert Giraud n'est pas qu'un descriptif, c'est un évocateur. Il vous met bien hors du siècle, sous Charles IX et Henri III, et l'illusion est telle, ou plutôt tel est le réalisme de l'évocation, que la dernière page lue, il faut un effort pour rentrer dans cette vie-ci. Il y a un instant les Mignons étaient là, Quélus vient de mourir, le Roi se désespère, Entraguet essaie en vain de le consoler, la Reine de Navarre n'est pas loin, Pierre de l'Estoile écoute aux portes... Giraud fait vivre et vit. Lui-même mêle son âme à l'âme du temps qu'il évoque. C'est Hamlet errant à la Cour des Valois, Hamlet qui s'oublie quelquefois à se poser des énigmes, à se ressouvenir de l'Evangile, à se désespérer avant Schopenhauer. *Hors du Siècle*, d'un poète, c'est déjà, suivant le mot de Baçon, une âme ajoutée aux choses; de Giraud c'est de l'art, et du meilleur, du plus grand, s'additionnant à la Vérité.

**Flammes et Flammèches**, par JEAN CASIER, un volume, chez LACOMBLEZ.

Notre ami Jean Casier ne se plaindra pas d'avoir eu une mauvaise presse. Le *Bien Public*, l'*Indépendant*, la *Revue Générale*, le *Magasin littéraire* l'ont mené au Capitole en triomphe. Il ne saurait nous en vouloir de compléter la cérémonie en jouant le rôle du romain, chargé de rappeler le triomphateur à la modestie.

Chacune des 52 pièces de ce recueil renferme une pensée belle ou touchante, c'est incontestable, — mais, hélas! cette pensée est invariablement trahie, à quelque tournant de phrase, par une expression assassine ou, ce qui est pis, ridicule. M. Jean Casier n'est qu'un demi poète, puisqu'il est impuissant à rendre le rêve qui le hante. Qu'il s'examine la conscience, littérairement, et il reconnaîtra, selon le mot pittoresque de Ed. Pilon, « *qu'il mutile la douceur de son âme dans l'inutile parade des mots.* »

POL DEMADE.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

LE *Journal des Gens de Lettres* m'accuse d'avoir, dans mon conte *Une Femme de tête*, imité *Eune Entêtée* d'un certain Descamps. Or je ne connais ni cette œuvre ni cet auteur. Qui me rendra le service de me les faire connaître?

P. D.

\* \* \*

MONSIEUR Jules Onraet publie dans la *Quinzaine* (n° du 1<sup>er</sup> janvier), sous le pseudonyme de Villefranche, une fable au titre profondément suggestif : *L'Huître incrédule*.

\* \* \*

LE poète le plus délicat et le plus raffiné de la France ». Ainsi débute M. Camille Renard, professeur à l'Académie royale des Beaux-Arts de Liège. (*Bulletin bibliographique de la librairie Castaigne*, mars 1894.) Le poète le plus délicat et le plus raffiné de la France! Vous vous imaginez tout de suite que ce doit être Musset, Verlaine Hérédia... Oyez la fin de la phrase : « A dit que *ce qui se comprend bien s'énonce clairement.* »

Boileau! le poète le plus délicat et le plus raffiné de la France! Ces professeurs sont d'une force surprenante. Il est vrai qu'ils se gardent bien de lire les œuvres de

Monsieur, eh puis! leur esthétique est si rudimentaire qu'ils seraient très capables, les ayant lues, de prendre le Joseph Prudhomme du Parnasse pour quelqu'un en littérature.

Rétablissons la vérité. Boileau n'est pas poète. Ce fut un homme d'un certain bon sens étroit qui eut le tort de mettre en vers, peu délicats et peu raffinés, des aphorismes qui eussent gagnés à être énoncé en prose. Quant à sa fameuse phrase :

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement  
Et les mots pour le dire arrivent aisément. »

Chacun sait par expérience ce qu'elle vaut!

\* \* \*

**N**OUS avons cru reconnaître déjà, au *Magazin littéraire*, Monsieur J. M. Villefranche sous le pseudonyme bien belge de Jules Onraet.

\* \* \*

**M**ONSIEUR Valentin ne décolère pas contre Maurice Maeterlinck. Pensez donc : le Maeterlinck s'enlève à plus d'éditions qu'il ne se liquide d'exemplaires du Monsieur Valentin.

*Rédemption*, il est vrai, a été sujette à deux éditions (encore faudrait-il savoir où diable tout cela a passé!), mais Jules Lemaître ne dira jamais d'elle ce qu'il écrivait (*Débats*, 8 juillet 1894) de l'ensorcellant dramaturge gantois : « Je continue, je l'avoue, à subir le sortilège des petits drames de M. Maurice Maeterlinck. *La Mort de Tintagiles* ne m'a pas moins pris qu'*Alladine* ou *Intérieur*. »

\* \* \*

**C'**EST une sottise de notre temps de vouloir faire des gens de lettres au collègue, dit quelque part Veillot : les gens de lettres se font eux-mêmes, dans la vie; au collègue on ne fait que des grimauds. » L'influence des académies sur la formation des artistes est quelque chose d'analogue. Les artistes se font eux-mêmes en face de la nature, les académies ne produisent que des croûtes. Sait-on l'histoire de Puvis de Chavannes? Elle repose de l'histoire de tant de peintres que la vocation tourmentait déjà en nourrice.

Bourguignon par ses origines, Puvis de Chavannes naquit à Lyon, le 14 décembre 1824. Sa famille aurait voulu le voir ingénieur. Docilement, il prépara l'Ecole polytechnique, fit une année de mathématiques spéciales. Mais, pressé par l'âge, il dut renoncer à l'école et abandonna les sciences.

— Et je vins à Paris, raconte le maître, sans projet bien arrêté, avec une envie vague de faire de la peinture.

Au bout de quelque temps, continue Puvis, j'allai trouver Ary Scheffer et lui demandai de me conseiller. Il ne put me prendre avec lui et me présenta à son

frère. Henry Scheffer, qui avait beaucoup de talent et qui était le plus charmant compagnon du monde, n'imposait pas à ses élèves une très étroite discipline. Je n'étais pas encore possédé par le goût du travail et ma paresse seule profita de la liberté qui m'était laissée. Aussi, quand je partis pour l'Italie, quelques mois après, je ne savais, à vrai dire, rien. Mais à Florence, où je passai un an environ, seul avec un camarade, je me mis à la besogne sérieusement. Je travaillais dans ma chambre, peignant, dessinant sans relâche d'après le modèle.

Il m'a toujours plu d'aller ainsi à l'aventure, abandonné à mon goût et n'écoutant que mon instinct. A part trois mois passés dans l'atelier de Couture, j'ai toujours travaillé solitairement.

J'admire les Maîtres, certes, mais je n'ai pas vieilli dans les musées, allez! ni dans les bibliothèques. J'étais trop pressé de donner la liberté à ce qui s'agitait en moi.

Je n'avais pas trouvé ma voie du premier coup. Je travaillais depuis assez longtemps déjà et j'accumulais les études (j'ai brûlé tout ça dernièrement, ça faisait un tas si gros que je le remuais avec une fourche), mais je n'avais pas encore une orientation sûre, lorsque j'entrepris la décoration d'une salle à manger de campagne.

Il me parut tout de suite que j'entraï dans un pays déjà connu de moi et, dès lors, j'ai continué à m'avancer sans hésitation...

C'est par un funeste préjugé, poursuit Puvis de Chavannes, qu'on conseille d'étudier les Maîtres afin d'apprendre d'eux le métier, les secrets de l'art. Mais en art il n'y a pas de métier, sorte de domaine commun, accessible à tous. Il n'existe pas non plus, que je sache, de traité de rhétorique permettant à l'écrivain de trouver un style. Sous peine de n'être pas, il faut que l'écrivain, l'artiste, inventent leur style, leur métier. La seule chose qu'on puisse prendre des Maîtres, c'est leur naïveté, leur humilité devant la nature.

Hors de cette première vertu, qui est la mère de toutes, que peut-on demander aux Maîtres? Ils n'ont de transmissible que leurs défauts. Je ne connais guère que l'antique dont l'étude soit soit sans danger. Car l'antique, c'est la nature même. Allez! Vous pouvez copier le torse de *l'Illissus*, sans craindre de prendre une manière.

Il me semble donc qu'il est imprudent de diriger de trop près l'admiration des jeunes gens. L'admiration doit aller librement. J'aime mieux la voir s'égarer que s'asservir.

Je dirais volontiers à l'apprenti d'art : Ton secret, ne le demande pas aux autres, c'est en toi-même qu'il faut le chercher.



## A LIRE

Dans la *Nervie* : Une très réjouissante critique de *Rédemption*.

Dans la *Jeune Belgique* : De magnifiques vers de Gilkin, Cartuyvels, etc. — Le sonnet *l'Apôtre*, signé *Ch. Descamps*, doit se lire Chevalier Descamps.

*Au Magasin* (février) : Une fable de M. Jules Onraet.

Dans *Pages d'Art* : La Flore de l'Océan. — Quand cette revue se débarrassera-t-elle de son odieux frontispice ?

*La Justice sociale*. Organe des démocrates catholiques. — Hebdomadaire. — Abonnement 5 francs. — Rue Montagne-aux-Herbes-Potagères, 16, Bruxelles.

*L'Alimentation*. Habitation et santé du peuple, revue de la vie individuelle et sociale. Mensuel. Abonnement 1 franc par an. — Rue du Parchemin, 15-17, Bruxelles.

---

## PETITE CORRESPONDANCE

*A nos abonnés de France*. — Nous prions nos abonnés de France de nous envoyer spontanément le montant de leur abonnement par la poste, afin de nous éviter des frais trop considérables.

ERNEST PÉRIER. — Nous attendons l'exécution de votre promesse.

A E. LECOMTE. — Puisqu'il est un Barbet tout court, sans plus, on peut le traiter comme un vulgaire quatre-pattes.

*A divers jeunes*. — Nous ne comprenons pas votre manie de fonder revues sur revues. Nous sommes éclectiques en principe et en pratique. Vous vous plaignez de ce que nous sommes inhospitaliers, et vous n'êtes jamais venus frapper à notre porte !

A J. C., à Gand. — Vous dites : (Printemps gris) *Au ciel sérieux...* En douteriez-vous ? Gare l'excommunication !

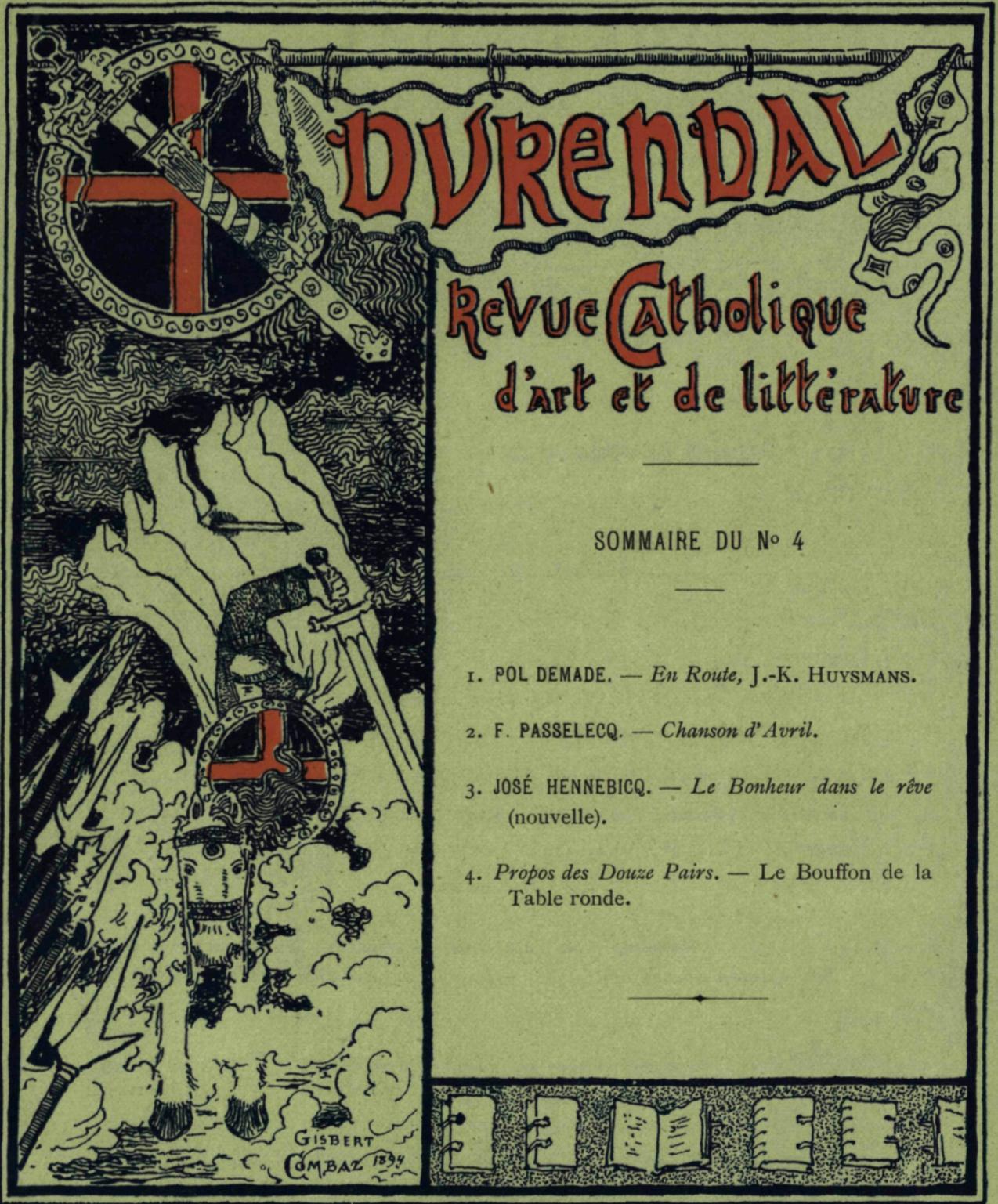
*On demande un illustrateur* pour ce quatrain extrait de *Flammes et Flammèches* :

Oh ! par dessus la contingence  
Aux inextricables rameaux,  
Asseoir sa pâle intelligence  
En l'Être, pénétré sans mots !

A F. A., Louvain. — Sommes à votre disposition pour toutes explications désirables.



AVRIL 1895 (DEUXIÈME ANNÉE.)



# DURENDALE

REVUE Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 4

1. POL DEMADE. — *En Route*, J.-K. HUYSMANS.
2. F. PASSELECQ. — *Chanson d'Avril*.
3. JOSÉ HENNEBICQ. — *Le Bonheur dans le rêve* (nouvelle).
4. *Propos des Douze Pairs*. — Le Bouffon de la Table ronde.



J. Van Cassan  
ÉDITEUR  
BRUXELLES

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : 1 franc

---

### Comité de rédaction de "Durendal" :

MM. POL DEMADE, HENRY CARTON DE WIART, l'Abbé HENRY MÖLLER.

### Collaborateurs :

MM. EDMOND JOLY, WILLIAM RITTER, l'Abbé HECTOR HOORNAERT,  
CHARLES BUET, HENRY BORDEAUX, M<sup>me</sup> P. DEMADE, EDMOND  
CARTON DE WIART, MAURICE DULLAERT, FIRMIN VANDENBOSCH,  
ADOLPHE HARDY, PAUL HAREL, VICTOR DENYN, MAURICE RANWEZ,  
ERNEST PÉRIER, J. SOUDAN, MAURICE CLAEYS, JOSÉ HENNEBICQ,  
LÉON LE JEUNE, GEORGES VIRRÈS, THOMAS BRAUN, JOSEPH  
SERRE, PALSAC P.

---

*« Durendal » ne publie que de l'inédit*

*Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles*

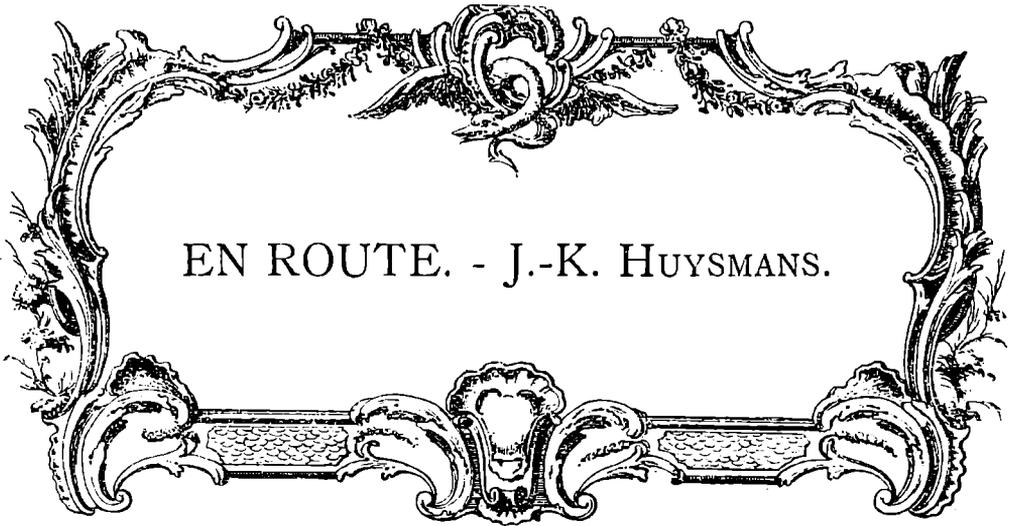
---

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**



A ma chère femme, ces pages  
pensées ensemble.



EN ROUTE que nous soyons pygmées, nous, les teneurs de plume, pour avoir parlé de ce livre sous ces vains titres de *Chronique littéraire*, de *Bulletin bibliographique*! C'est un phénomène déconcertant que nous ayons pu parcourir les cent premières pages d'*En Route* sans autre souci que celui de la critique, et il me paraît absolument prodigieux que nous ayons pu atteindre sans inquiétude, j'allais dire sans angoisse, la 458 et dernière page de ce livre tragique et douloureux. Et pendant cette lecture l'envie ne nous est jamais venue de nous assurer du titre réel du livre! Je viens de refermer le volume et je ne peux contenir mon étonnement. Des mots, différents de ceux que j'avais cru voir tantôt, m'apparaissent maintenant sur cette couverture où, sous le nom d'Huysmans inscrit en noir, le mot d'*En Route* flambait en rouge.

J'éprouve comme l'impression confuse que je viens de jeter un regard dans ce livre mentionné au verset mystérieux du *Dies Ira* :

*Liber scriptus proferetur,  
In quo totum continetur,  
Unde mundus judicetur.*

et que c'est l'histoire d'une âme que j'ai lue, l'histoire de J.-K. Huysmans, telle qu'elle est inscrite au Grand Livre de la Dette humaine. Et puis, l'instant d'après, j'oublie tout-à-fait cette forme accidentelle du livre et l'œuvre se dresse devant moi sous une forme autrement violente et tenace : *En Route* s'anime et vit, et j'assiste, spectateur horrifié, à ce drame effrayant et rendu visible, d'une âme « effarée par la grâce » et luttant à la fois contre Dieu et contre Satan.

D'autres fois enfin, on s'imagine, — à lire ce livre unique, ce livre non pareil, — que la Vallée du Jugement fourmille déjà de l'Invisible foule des ombres et que, les trompettes des anges étant redevenues silencieuses, la confession publique a commencé pour J.-K. Huysmans.

Histoire intime, drame spiritualiste, confession publique... *En Route* est tout cela. Il n'en fallait certes pas autant pour désarçonner la critique et la jeter par terre !

Le spectacle d'une âme perdue, errante, affolée, dématée, n'eut point étonné les faiseurs de compte-rendu, mais que cette âme, par des chemins inaccoutumés d'art, cinglât droit vers le christianisme et s'y ancrât à jamais, ce dénouement devait mener à de belles incompréhensions de divers côtés et surtout chez les catholiques, où l'abbé Klein, seul peut-être, fit preuve d'intelligence. Il est vrai que c'est un prêtre et que le volume — qui n'est pas un livre pour enfants, — est écrit uniquement pour les inquiets ou les soucieux de l'Au-delà.

\* \* \*

Pour ceux-ci, *En Route* est de l'intérêt le plus passionnant. Blaise Pascal, le janséniste, a beau dire que le *moi est haïssable*, il n'est

encore rien pour intéresser l'homme comme l'homme lui-même. Et voilà comment je m'explique que ce vaste monologue d'un demi-millier de pages, en lequel J.-K. Huysmans, sous le nom de Durtal, met en scène son âme très douloureuse, nous empoigne, comme jamais spectateurs de drames ne se sentirent empoignés.

Mais, qu'est-ce que je dis ! ce n'est pas du théâtre, c'est de la vie ; ces larmes sont vraies, le sang qui saigne de ces blessures fume ; ces cris, ces soupirs, cette désolation, ces passions agitées, ce n'est pas une mise en scène, c'est la formidable réalité ; ce n'est pas un rideau qui se lève, c'est une poitrine déchirée, lamentable, qui s'entr'ouvre et nous laisse voir à nu une âme douloureuse elle-même et saccagée...

Voici, en résumé, cette tragédie, si poignamment triste, et belle aussi, comme tant de choses tristes...

« Je suis allé à l'hôpital des âmes, à l'Eglise, — écrit Durtal (ou Huysmans), — on vous y reçoit au moins, on vous y couche, on vous y soigne ; on ne se borne pas à vous dire, en vous tournant le dos, ainsi que dans la clinique du Pessimisme, le nom du mal dont on souffre !

Durtal avait été ramené à la religion par l'art. Plus que par son dégoût de la vie même, l'art avait été l'irrésistible aimant qui l'avait attiré vers Dieu... Saint-Séverin par ses effluves et l'art délicieux de sa vieille nef, Saint-Sulpice par ses cérémonies et par ses chants l'avaient ramené vers l'art chrétien, qui l'avait, à son tour, dirigé vers Dieu...

Non, plus j'y songe, s'écriait Durtal, plus je trouve l'Eglise prodigieuse unique ! plus je suis convaincu qu'elle seule détient la vérité ! — L'Eglise, elle est le haras divin et le dispensaire céleste des âmes ; c'est elle qui les allaite, qui les élève, qui les panse... L'Eglise, elle est indéfectible, elle est suradmirable, elle est immense...

Oui, mais alors, il faudrait suivre ses prescriptions et pratiquer les sacrements qu'elle exige ! »

Et la chair, soudain, se dresse en déconcertante barrière de boue, infranchissable. C'est alors que Durtal a ce qu'il appelle « un éclat

d'âme », une involontaire prière et qu'il tombe à genoux, disant à la Vierge :

« — Ayez pitié, écoutez-moi ; j'aime mieux tout plutôt que de rester ainsi ! Pardonnez, Sainte Vierge, au salaud que je suis, car je n'ai aucun courage pour me combattre ! Ah ! si vous vouliez ! je sais que c'est bien fort d'oser vous supplier... etc. »

La lutte continue sous les yeux de l'abbé Gévresin, avec des alternatives d'espoirs et de défaites, puis d'espoir encore, jusqu'au jour où le prêtre se décide à appeler au secours du malheureux Durtal la prière toute puissante des monastères de Carmelites et de Clarisses. L'accalmie se fait un instant dans l'âme de Durtal. C'est à ce moment que l'abbé Gévresin propose comme moyen suprême une retraite de quelques jours à la Trappe, quand soudain la barrière de boue, qui semblait s'être abaissée tantôt, s'exhausse plus formidable que jamais. Durtal cherche à établir le bilan de son âme. « Le Doit est terrible. » L'Avoir : la confession, passe encore, mais la communion, « proposer au Christ de descendre ainsi qu'un puisatier dans ma fosse ! »

« ... Je me dégoûte... j'ai l'âme détraquée : dès que je veux prier, mes sens s'épandent au dehors, je ne puis me recueillir... Mon âme est un mauvais lieu ; elle est sordide, elle est mal famée ; elle ne vaut pas cher, elle ne vaut rien... Je me vomis. »

« Il n'y a pas à tenter de se faire le comptable de son âme — se dit à la fin le pauvre, — d'établir les doit et avoir ; je suis poussé, sans savoir comment, par une impulsion qui me monte du fond de l'être et à laquelle je suis parfaitement certain qu'il faudra céder. »

Et Durtal cède, il porte son âme désolée à la Trappe, où la lutte reprend avec une acuité qu'aucun adjectif ne saurait qualifier. Entendez la prière du premier soir de la Trappe, dite en sanglotant sous le crucifix. « Père, j'ai chassé les pourceaux de mon être, mais ils m'ont piétiné et couvert de purin et l'étable même est en ruine. Ayez pitié, je reviens de si loin ! faites miséricorde, Seigneur, au porcher sans place ! je suis entré chez vous, ne me chassez pas, soyez bon hôte, lavez-moi ! » Cette prière est suivie de la plus épouvantable des nuits

en laquelle « les cauchemars dépassèrent les limites des abominations que les démenées les plus périlleuses rêvent. » Et cette situation va s'aggravant, affreuse, suant la peur, le remords, l'agonie, jusqu'à l'explosion d'un premier aveu.

« — Je ne me suis pas confessé depuis mon enfance; j'ai mené, depuis ce temps-là, une vie ignoble, j'ai... j'ai commis toutes les débauches..., j'ai fait tout... tout... »

Une deuxième confession suit la première. Enfin « le moine leva les bras et les manches de sa coule volèrent ainsi que deux ailes au-dessus de lui. Il proférait, les yeux au ciel, l'impérieuse formule qui rompt les liens; et trois mots prononcés, d'une voix plus haute et plus lente : « *Ego te absolvo* » tombèrent sur Durtal qui frémit de la tête aux pieds. Il s'affaissa jusque sur le sol incapable de se réunir, de se comprendre, sentant seulement et cela d'une façon très nette, — que le Christ était en personne présent, était là, près de lui dans cette pièce, — et ne trouvant aucune parole pour le remercier, il pleura, ravi, courbé sous le grand signe de croix dont le couvrait le moine. »

Durtal a fini de pécher, il n'a pas fini de souffrir. Il quitte la Table Sainte dans un effrayant état de torpeur. « Il avait eu jusqu'à cette heure, dans le ciel interne, la pluie des scrupules, la tempête des doutes, le coup de foudre de la luxure, maintenant c'était le silence et la mort. Les ténèbres complètes se faisaient en lui. Pis que le scrupule, pis que les tentations contre la pureté ou contre la foi, c'est l'abandon supposé du ciel que rien ne peut rendre. *La nuit obscure!* » Il faut une deuxième communion pour l'apaisement de Durtal.

« Alors, doucement, sans effets sensibles, le Sacrement agit; le Christ ouvrit, peu à peu, ce logis fermé et l'aéra; le jour entra à flots chez Durtal. Des fenêtres de ses sens qui plongeaient jusqu'alors sur il ne savait quel puisard, sur quel enclos humide et noyé d'ombre, il contempla subitement, dans une trouée de lumière, la fuite à perte de vue du ciel. » La paix et la joie lui viennent enfin. « Il se promena, soulevé de terre par une joie confuse. Il se vaporisait en une sorte de griserie, en une vague éthérisation où montaient, sans même penser

à se formuler par des mots, des actions de grâces ; c'était un remerciement de son âme, de son corps, de tout son être, à ce Dieu qu'il sentait vivant en lui et épars dans ce paysage mouillé qui semblait s'épandre, lui aussi, en des hymnes muettes. »

Je ne sais rien, dans la littérature de ces dernières années, de cette intensité de passion, d'angoisse, de vérité, de tristesse et de beauté aussi. C'est de la vie la plus ardente et c'est à la fois de l'art le plus magnifique. « Huysmans, dit fort justement l'abbé Klein, parle de ses impressions en termes qu'on n'invente point si l'on n'a pas fait pour de bon ces expériences-là. » Or, dans ce chef-d'œuvre, — j'ai pesé le mot avant de l'écrire et ne l'ai pas trouvé trop lourd pour *En Route*, — la puissance du style double encore la puissance du fait. Ce n'est pas, je le sais, l'avis de tous ; mais qu'on dise ce qu'on voudra, je prétends que ce livre ne pouvait pas être écrit dans une autre langue et d'une autre écriture que l'écriture volontairement chaude, vivante, violente, brutale parfois de J.-K. Huysmans. Les passions sont des guerrières, elles vont à la bataille vêtues d'airain.

\* \* \*

Je n'ai pas tout dit encore. Ce qui m'a empoigné dans ce livre c'est l'histoire de cette âme « effarée par la grâce », selon le mot de l'auteur, mais il me reste à parler du milieu où cette âme évolue et c'est là moitié de l'œuvre.

Ce milieu, c'est « l'art admirable créé par l'Eglise », ce sont les chapelles, la littérature mystique, la liturgie, le plain chant. Ce thème, Huysmans l'a orchestré de pages merveilleuses : il a éprouvé comme croyant, il a exprimé en artiste prodigieux. Lisez ses commentaires sur le *De Profundis*, « cette requête sublime finissant dans les sanglots », sur le *Dies Ira*, « ce cri de la désolation absolue et de l'effroi » (1). C'est absolument inouï. Lisez ses pages sur l'hagiographie,

---

(1) Je ne peux retenir mon indignation à la pensée qu'un religieux a écrit, à propos du *Dies Ira*, cette phrase imbécile : « Ce ne sont point là les chefs-d'œuvre qui éveillent dans les jeunes âmes touchées de « l'Influence secrète », le *Mens divinus* ou qui remplissent d'un chant frémissant l'*Os magna Sonaturum*. » Ah ! le bon crétin !

sur Sainte Lidwine (2), sur les Saints, sur les Heures canoniales, sur le cycle liturgique. Les écrivains sacrés n'ont rien écrit qui atteigne à cette magnificence.

Lisez encore, ah oui lisez toujours... la Messe des servantes à Saint-Sulpice, la Prise de voile rue Monsieur, la Scène du crucifiement de Jésus, d'après Catherine Emmerich, la Confession de Durtal à la Trappe, le Portrait de frère Simon le porcher, autant de chefs-d'œuvre dans un Chef-d'œuvre !

Huysmans « a été ramené à la religion par l'art » et, à son tour, animé du prosélytisme qui semble être l'essence même du catholicisme, il espère, à *force d'art*, faire accepter Dieu par la génération d'incrédules qui l'entourent. Réussira-t-il ? L'art aura-t-il sur les autres la puissance qu'il a montré sur lui. Je ne sais. Pourtant j'aime à constater que le livre obtient par le monde un succès retentissant, et le succès prouve au moins que le lecteur a goûté avec et un peu comme Huysmans, sans doute, l'art admirable de l'Eglise. La toute puissance de l'art opère donc, et l'auteur peut, dès aujourd'hui, se rendre témoignage qu'il a fait œuvre d'apôtre en même temps qu'œuvre d'artiste, puisqu'il a haussé, moralement haussé, par son admirable livre, le niveau d'un certain nombre d'âmes. Quoi qu'il en soit, qu'il sache que Dieu tient plutôt compte de l'effort que du succès, et l'effort il l'a donné tout entier, formidable, superbe et, j'espère, triomphant...

Un mot encore avant de finir, pour répondre d'avance au reproche qu'on me fera, d'être un critique enthousiaste. Oui certes, j'ai jugé avec mon cœur, parce que c'est mon dogme, comme c'était celui d'Ernest Hello : « que là où l'amour n'a aucune place, il n'y a rien ni de vrai, ni de beau, ni de fécond, » et que pour accomplir sa tâche, il faut que la critique ait de l'âme. » *En Route* a ses défauts, je le reconnais ; il reste tout au fond, çà et là, un rien de fange naturaliste qui monte et vient faire écume à la surface ; l'écrivain manque de temp

---

(2) Ce fragment a été publié ici même à DURENDAL, avant l'apparition du volume. (*Durendal*, 1<sup>re</sup> année, n° de décembre.)

en temps de charité, d'humilité. J'oublie, je pardonne. Durtal vient à peine de se convertir, il a chassé de son cœur tous ses vices, il n'a pas encore eu le temps d'installer toutes ses vertus. Il vient de *Là Bas*, il est *En Route*, laissez-lui le temps d'arriver *Là Haut*... En attendant, si vous êtes de vrais chrétiens, vous prierez pour J.-K. Huysmans.

POL DEMADE.

Semaine Sainte 1895.



## CHANSON D'AVRIL

A MON AMI M. V., A ROME.

*Connais-tu les frissons de l'herbe  
Sous le vent,  
Quand, dans les prés, Avril imberbe,  
Se levant  
Les cheveux perlés de rosée,  
Fette à l'aurore sa risée?...*

*Des torsades d'or ruisselé,  
Par les fées  
Des nuits, au gazon constellé,  
Agrafées,  
Le font, au soleil, scintiller  
Comme un écrin de joaillier.*

*Avec ses aubépins en haies,  
Bouquetés  
De blanc, — telles des fiancées —  
Et hantés  
D'églantiers frêles, la prairie  
A des airs de tapisserie.*

*Mille bourgeons frais entr'ouverts,  
En leur robe  
De satin brun à crevés verts,  
Fêtent l'aube;  
Sans plus d'hivernales pâleurs  
Déjà se déclosent les fleurs.*

*Il passe dans les pommiers grêles  
Je ne sais  
Quels mystérieux froufrous d'ailes  
Empressés...  
Tandis que, bien loin, l'on peut voir,  
Penchés, des bœufs à l'abreuvoir.*

*Calme, sous un voile de brume  
Dont le bord  
Bleuit, sans remous, sans écume,  
L'étang dort :  
Parfois, sur l'onde, une clarté  
Court en rubans d'or pailleté...*

*Ecoute! là-bas, dans ce saule  
Qu'un réseau  
De rayons, du brouillard isole,  
Un oiseau  
Ègrène de sa voix pleurante  
Quelque chanson d'amour, navrante...*

*Et lointaine, en nous, on dirait  
 Que nous froisse,  
 Malgré le soleil guilleret,  
 Une angoisse...  
 ... Oiseaux et fleurs et clairs Avrils,  
 Mon Dieu! combien dureront-ils ?...*

*Si proche est ici-bas l'automne  
 Du printemps...  
 Si tôt jaunit la feuille qui bourgeonne,  
 Aux antans...  
 Un rêve vite éteint, hélas! voilà la vie...  
 Et le bonheur n'est jamais qu'en envie!*

Avril 1893.

F. PASSELECQ.



## Le Bonheur dans le rêve



LE château des Flaments était une solitaire demeure de campagne : castel par son architecture rudimentaire et barbare, moutier par ses gothiques tourelles qui mitigeaient de mysticisme la rudesse de l'ensemble.

Des bois séculaires le sertissaient d'une paisible solitude et le protégeaient des tempêtes et des rafales.

Les musiques discrètes de leurs murmures, l'harmonie plaintive de leurs frémissements, leurs rumeurs tristes et déchirantes tour à tour emparadisaient ou épouvantaient le vieux manoir.

Forêts! primitives basiliques aux insondables voûtes d'azur; temples du mystère où vont prier les saints; retraites des poètes!

Où les vierges entendent les voix élyséennes;  
Où les simples ouïssent les chœurs des séraphins;  
Où les Jeanne d'Arc reçoivent des divines missions;  
O forêts! qu'émouvait la lyre enchanteresse du poète magique;  
Propices aux bergers nonchalants et rêveurs;  
Où les ophélie pleurent, où les amants s'esseulent;  
Forêts où s'exubère la sève du printemps; chaudes forêts d'été;  
forêts d'automne d'or et de mélancolie; forêts d'hiver, givrées et  
féeriques, forêts fantômes ou bien de fiançailles;

Forêts où semblent vibrer des harpes éoliennes, calmes ou furieuses,  
intimes ou vengeresses, que d'âmes avez-vous trouvées confuses ou  
émues!

Nos rêves comme vos arbres montent vers les nuées; vos rythmes  
et vos chants enivrent les cœurs purs et vos clameurs pareilles aux  
tumultes des flots nous troublent étrangement.

Un lac serein et clair, où régnait la suzeraine pâleur des cygnes,  
lissait ses eaux limpides s'alanguir aux pieds des murs noircis. Les  
astres s'y miraient par les nuits diaphanes, alors que lentement, dans  
le silence des choses, passaient des ombres chères. Des biches vaga-  
bondes, que n'effrayait jamais nul inquiétant Nemrod, s'abreuvaient  
confiantes aux sources désirées; des flaments familiers dormaient  
dans les clairières...

*Stéphane et Gabrielle* vivaient en ce séjour paradisiaque, parmi tout  
le rayonnement de leur jeunesse, emmi toute l'irradiance de leurs  
âmes émerveillées.

Leurs mains s'étaient jointes pour la même prière et même-  
ment aussi leurs cœurs avaient battu pour le plus pur Idéal. Leur chair  
n'avait jamais connu les corrosifs frissons des luxures qui damnent.

*Elle* avait été tout d'abord pour *lui* cette âme au loin dont rêvent  
les poètes : âme très chaste, ignorante du vice et des charnels désirs;  
femme idéale d'une insexuelle beauté, être impalpable et pourtant  
espéré.

Il *la* rêvait impeccable : belle ainsi qu'Aphrodite, pure ainsi qu'Hyppathie au long regard très doux tel qu'un rayon de lune. Parfois il lui semblait *la* voir en contemplant l'impavide et immortelle Vénus de Milo et il croyait entendre ses appels quand très seule et très lente une cloche tintait au loin...

Il vivait avec *elle*, elle pensait avec lui. Il la concevait habitant un pays de rêve, là-bas par delà les pôles et les mers, sur une terre étrangère, — créée peut-être, — aux flores inconnues. Ange plutôt que femme, pour lui *elle* n'était pas de ce monde : *elle* avait l'âme et le sourire de la Joconde.

Par une mystérieuse attirance, — ô insoluble problème d'amour — ils avaient pressenti devoir se rencontrer. Leurs cœurs s'étaient promis l'un à l'autre en d'immatérielles et mystiques fiançailles. Lointaines? Qu'importent les espaces aux âmes adelphines? Celles-ci se savaient cinglant l'une vers l'autre pour se croiser un jour et faire voiles ensemble au ciel ou bien cy-bas.

Et d'ailleurs Stéphane et Gabrielle étaient-ils jamais de ce monde et n'avaient-ils pas d'avance emparadisé leur vie, puisqu'ils la rêvaient. Dans le poudrolement d'or des lointains *elle* lui apparaissait, parmi les auréoles, les nimbes et les palmes, d'une lumineuse candeur.

Il ne la rattachait à aucune ancestrale lignée : pour lui *elle* était née d'un dieu telle qu'Aphrodite. Ou peut-être était-ce une étoile perdue que l'Invisible Semeur d'astres avait laissé choir lors des firmamentales semailles.

Et *elle* gardait pieusement, en la très orfévrée chapelle de son âme, l'extatique vision de l'Inconnu du rêve. Nouvelle et tendre Elsa sùre de son Lohengrin et confiante en lui. Pendant ses songes couleur d'aube, elle avait souvent vu le cygne prophétique amenant, sur les eaux calmes et cérulées, le chevalier béni cuirassé de soleil. Elle avait entendu le cor — clair annonciateur — prédire *sa* venue fabuleuse, mais certaine, parmi l'aurore vermeil. Et à travers l'éblouissante armure, elle avait senti battre un cœur ardent et pur.

Elle vivait ainsi extasiée et heureuse sous la tutélaire égide du Glaive fulgurant qui garde le Saint-Graal et les blanches Elsas.

Aussi toute naturelle avait été leur rencontre. Pour eux, elle n'eut rien d'étrange ou d'inexplicable, pressentie qu'elle était par leur infail-  
libile amour. La raconter, ne serait-ce donc pas en atténuer le charme  
et le mystère?

Et depuis, Stéphane et Gabrielle s'étaient retirés dans le familial  
manoir. Quelle existence était la leur! Supra-terrestre et peut-être  
pareille à celle qui attend les Bienheureux là-haut.

Il *lui* disait parfois : « Le bonheur, chère âme, meurt au seuil de la  
réalité, il est l'œuvre de notre vouloir : le rêve est la seule réalité.  
Nous sommes heureux, car notre bonheur est en nous; nous sommes  
en dehors du destin, puisque nous nous sommes créé nous-mêmes  
une destinée, et la bonne fortune nous est aussi indifférente que les  
choses adverses. Les contingences ne nous ont point touchés : nou-  
veaux Icares, nous nous sommes essorés vers l'Ether et nos ailes ne  
se sont point brisées. Nous avons compris que notre vie en ce monde  
n'est qu'un devenir : nous sommes en voyage vers l'Eternité, que le  
rêve soit notre viatique. Nous nous sommes revêtus de foi ainsi que  
d'une armure que nul ne peut fausser. De nos âmes nous avons fait  
des temples où s'irradie la Lumière Incréée.

Nous sommes loin des humains frêles jouets des passions et des  
illusions. Nous ne nous sommes jamais abaissés jusqu'à la sexualité;  
pour nous la chair ne frissonne plus; elle a l'impassibilité des marbres.  
Nos lèvres ne s'effleurent jamais et pourtant nos cœurs battent et nos  
cerveaux palpitent en même effort d'Idéal... »

Et leur vie s'écoulait calme et sereine comme ces beaux fleuves qui  
s'en vont tranquilles, entre deux rives ensoleillées, à l'océan.

C'était le printemps et c'était l'heure incertaine et indéfinissable où  
l'ombre envahit la lumière.

En une salle exigüe et basse, aux tentures sombres, aux meubles  
rares, Stéphane et Gabrielle rêvaient, alanguis sur des divans. Un  
bleu nuage d'encens planait, nimbant de vague les choses ambiantes  
et son mystique parfum incitait au songe ou à la prière. De sa voix

immatérielle, Gabrielle venait de chanter de lentes et mélancoliques mélodées.

Ils rêvaient maintenant et leurs yeux se reposaient sur des statuettes de marbre — icônes des belles œuvres grecques — qui semblaient surgir de l'Ether.

— Vivons-nous encore? dit-elle soudain.

— Vous vivons et nous ne vivons plus, répondit Stéphane. Pour les hommes nous sommes morts depuis longtemps, ou plutôt nous avons perdu la raison. Mais nous, ne savons-nous pas que nous vivons de la vie la meilleure, puisque nous avons élevé, comme un lys, notre amour vers l'Idéal?

Si nous ne sommes pas encore des dieux, nous ne sommes plus des hommes.

Gabrielle l'interrompit :

— Est-ce cette magnétique soirée qui me trouble et me grise, ou bien serait-ce votre voix? Je me sens mal, sortons un peu, voulez-vous?

Ils se dirigèrent vers le lac.

Languissante, elle prit le bras de Stéphane. Ils marchaient lentement, lui songeur, elle fiévreuse et comme en proie à un malaise.

— Je me sens lasse, dit-elle, reposons-nous.

Ils s'arrêtèrent et elle reprit :

— Non, mon frère, c'est vrai, nous ne sommes *peut-être* plus des hommes, mais n'avons-nous pas le tort de vouloir être des dieux? Est-ce possible? N'est-ce pas surhumain? N'est-ce pas violer les lois naturelles?

Et ce disant elle darda ses regards inquiets sur le jeune homme.

Lui la regarda aussi et il la vit anxieuse de la réponse. Depuis quelque temps, il doutait d'ailleurs du devenir de celle qu'il avait élue. Il lui semblait qu'elle souffrait et il se demandait s'il n'exigeait pas trop de Gabrielle. La femme réapparaissait, par des fois, en elle; elle devenait câline, insidieuse, féline même. L'étrange question de ce soir lui déchirait des voiles : il comprenait.

Calme en apparence, il répondit :

— Non, mon amie, ma sœur, ce n'est pas impossible.

Nous ne pourrons jamais être des dieux, c'est vrai, mais nous pouvons devenir supra humains. Ceux qui nous entourent boivent, mangent, reproduisent, c'est toute leur vie. Ils œuvrent comme la taupe creuse, comme le castor bâtit. Ils ne pensent pas : ce sont des organismes. Pensons et rêvons. Aimons le Beau Idéal comme une des manifestations du Divin, faisons le bien et surtout restons purs. C'est pourquoi, Gabrielle, je vous appelle ma sœur d'élection, voulant par ce mot conjurer vos désirs. Vous êtes ma sœur par la foi, par la pensée, par le rêve.

Après un silence, elle reprit :

— Stéphane, vous avez été pour moi le Révéléateur du Beau, vous m'avez, nouveau et cher Sésame, ouvert les temples de la Pensée et de l'Idée. Vous avez révélé, à mes yeux éblouis, à mon âme émerveillée, les grandes œuvres et les belles gestes. C'était bien vous que j'attendais recéleur de mirages, dispensateur de méthodes. C'était bien vous que je devais rencontrer; pourtant vous êtes, j'ai honte de l'avouer, vous êtes trop haut pour moi. Vous êtes le pèlerin arrivé à la cime, je suis la voyageuse qui désespère d'y atteindre jamais. Poète et penseur, vous planez déjà — j'essaie seulement d'escalader !

Cependant tout mon vouloir y tend : je voudrais vous suivre afin que nos deux pensées ne fassent plus qu'une, comme nos cœurs ne font plus qu'un.

Mais vous n'êtes plus un homme et moi je suis encore une femme. Voilà un an que nous vivons ici côte à côte : je sens que j'ai trop présumé de moi-même. Aujourd'hui je défaille et il faut que je vous le confesse, je vous aime, non comme une sœur, je le sens, mais comme... Oh! ne vous effrayez pas, Stéphane, je ne chercherai pas à vous faire oublier la fin que vous vous êtes proposée. Mon amour sera pour vous le précieux cordial qu'on prend aux heures de défaillance, le réconfortant viatique, rien de plus.

Ne suis-je pas votre vassale, n'êtes-vous pas mon suzerain? Redescendez pour un instant des sommets où vous vous êtes hissé; venez me tendre la main et aimez-moi plus qu'une sœur.

Pourquoi vous obstiner à ne voir en moi qu'une amie, car malgré tout ce que vous pourrez me dire, je sens bien que je ne vous ai pas tout entier.

Il me manque cette communion d'amour qui scelle à jamais les pactes de fiançailles.

Elle me grandira, elle me métamorphosera, elle me fera mieux vous comprendre. Et vous, Stéphane, vous n'en serez pas moins pur, car notre amour sera trop haut pour tomber dans la fange des luxures. Vous serez toujours le stylite, le solitaire hautain, le noble poursuivant de l'Idéal.

J'ai souffert longtemps avant de vous dire ces choses et je souffre encore de vous faire cet aveu. Mais aime-t-on une sœur? Moi je t'aime, Stéphane, aime-moi aussi.

Et elle effleura passionnément la joue du jeune homme de ses lèvres de fièvre.

Il la repoussa doucement :

— Le printemps vous trouble, ma sœur, les effluves brûlants de cette soirée vous grisent. Vous me faites souffrir beaucoup en ce moment, car vous venez encore de crever un mirage — le dernier des mirages humains, peut-être.

Je vous avais rêvée pure, exempte de désirs. Je vous avais transfigurée et j'étais heureux. J'aurais dû ne jamais vous rencontrer. Car aujourd'hui voilà la brutale réalité qui tue le rêve d'or. Vous n'étiez pas une femme pour moi, vous étiez un ange, une étoile, une fée, que sais-je. Vous n'étiez pour moi qu'un beau marbre. Vous êtes donc une femme comme toutes les autres? Je vous aime plus qu'un frère a coutume d'aimer une sœur. Mon amour pour vous restera toujours pur. D'autres partiraient, j'aurai la volonté de rester après d'aussi dangereux aveux. Je resterai et je vous guérirai. Rentrons.

Il resta, mais l'amour de Gabrielle était de ceux qu'on ne peut guérir.

Il partit donc en lui laissant cette lettre :

« Ma pauvre amie, je pars. Où vais-je? Je ne sais encore. Je voudrais faire un voyage sans fin, sur un vaisseau sans nom qui ne trouverait jamais son port. Je vous le disais bien que le bonheur était dans le rêve, c'est vous qui l'avez brisé. Vous étiez la seule figure humaine que je pouvais me résoudre à regarder et je vous contemplais avec une sereine et chaste volupté : je vous aimais sans vous désirer.

Je pars afin de ne pas nous voir malheureux. Je pars afin que nous n'ayions pas honte de nous-mêmes.

Je souffre et je souffrirai encore, mais après les heures de tristesse, après les larmes et les regrets, il me restera encore un Idéal : mon cœur comme un Phénix renaîtra pour l'aimer.

Vous qui demeurez en ce lieu où nous fiançâmes nos âmes, où nous vécûmes pareils à des ombres heureuses, rappelez-vous celui qui vous avait voué un amour vierge et beau; que mon souvenir soit votre viatique. Guérissez-vous en contemplant les œuvres que je vous fis connaître. Méditez devant les marbres impeccables des Grecs immortels, devant la Joconde et le Saint-Jean énigmatique et mystérieux prometteur de félicités. Réfugiez-vous dans la prière.

De loin je serai encore votre thérapeute et peut-être reviendrai-je un jour. »

Et, en effet, Stéphane partait vers l'Inconnu.

L'aveu de celle qui était sa sœur de dilection l'avait troublé plus qu'il n'osait se l'avouer et toute sa volonté avait été nécessaire pour triompher.

Si intellectuel qu'il pouvait être, il souffrait cependant de devoir délaissier cette âme qu'il avait liée à la sienne. Il se reprochait d'avoir voulu faire atteindre à son amie des hauteurs inaccessibles à une femme et il regrettait par des fois de ne pas avoir laissé faiblir son cœur et sa chair.

Gabrielle était seule maintenant, désespérée peut-être, sans âme pour pleurer avec elle.

Il eut un remords et il revint aux Flaments.

Les cygnes du grand lac exhalaient leur chant crépusculaire, l'eau semblait morte.

Rien ne répondit aux appels de Stéphane, que l'écho des grands bois. Il pénétra dans le château et sur une table il trouva ce mot :

« Vous aviez raison, mon frère, le printemps me brûlait les sens, j'étais folle ce soir-là. Hélas! j'ai brisé notre rêve, nous étions si heureux avant cette fatale soirée! Le calme est revenu maintenant en mon âme.

L'orage s'est dissipé. Vous m'avez ouvert des horizons, des contrées et des mondes. Merci à vous. Vous aussi vous étiez le seul que je pouvais contempler, que je devais aimer. Vous avez bien fait de fuir. Vous êtes resté pur et je n'ai point succombé.

Je pars, moi aussi, car ce manoir me rappelle des instants si doux, si énivrants, des heures d'oubli si chères, que les larmes me viennent, que le désespoir me hante. De fatales pensées me torturent.

Adieu solitaire château, adieu forêts aux murmures enchanteurs, adieu belles œuvres, adieu mes cygnes, rois des eaux mortes... Adieu mon frère, je pars et vais me réfugier dans la prière. »

Un grand désarroi régna dans le cœur de Stéphane. Son amour pour Gabrielle était d'autant plus grand qu'il était immatériel.

Il lui avait offert sa pensée avec ses secrètes batailles, son cœur avec ses battements, ses espoirs et son sang. Il lui avait donné ses souffrances et ses joies, ses aspirations et ses luttes.

Il avait élevé vers elle, comme vers une madone, la blanche hostie de son âme et le calice auguste de sa vie.

Et cette sœur qu'il attendait, il l'avait donc rencontrée pour qu'elle brisât son bonheur et son rêve. Elle avait fui aussi, le cœur mutilé, l'âme en détresse.

Stéphane repartit vers les Hasards.

Il traversa des villes qu'il ne voulut pas voir, le commerce des foules lui étant une irrémédiable souffrance.

Une nuit il s'arrêta pourtant dans une cité d'un autre âge où s'égrènent encore les notes argentines des carillons. Il erra par les

rues ensommeillées, le long des canaux aux eaux léthargiques et leurs cygnes dormants lui rappelèrent ceux des Flaments.

Le lendemain il s'en fut s'esseuler dans un village perdu près de la mer.

La mer l'attirait comme elle attire les cœurs dévastés par les tempêtes. Ses rumeurs innombrables et rythmiques bercent les plaintes du triste. Ainsi en fut-il pour Stéphane : seul enfin devant elle, il sentit sa douleur s'atténuer, sinon s'évanouir.

La vue des vagues aux changeantes couleurs fut pour lui un Léthé.

Les aurores et les couchers l'hallucinaient surtout. Cette mer du matin sous Helios naissant — mer de nacre et de diamant, mer sidérale — exaltait son âme. Il rêvait de fabuleux départs vers d'éblouissantes contrées, d'épiques appareillages ou de légendaires conquêtes de toisons d'or.

Il songeait au vaisseau Fantôme et aux conquistadors, au Révélateur du globe, à Cortès, à Pissaro, et l'âme de ces grands morts semblait envahir la sienne.

Au coucher, cette mer d'or ou de cuivre rouge, cette mer de sang ou de feu, cette mer d'incendie et d'apothéose, cette mer couleur des cœurs meurtris, l'attristait et lui rappelait le passé.

Parmi cette solitude, sur cette grève déserte, Stéphane pouvait supposer que les hommes n'avaient jamais existés : Aucune voile sur cette mer qui lui paraissait sans bornes.

Il était seul enfin, loin des humains qu'il abhorrait et de leurs vaines clamcurs, entre l'infini d'en haut et l'infini d'en bas.

Par cette nuit sans étoiles et sans lune surtout, les deux infinis semblaient s'être confondus. Nul chant de marins, nul bruit de la terre n'arrivaient jusqu'à lui. L'on n'entendait que la plainte lointaine des flots aux rumeurs accalmées.

Stéphane se promenait à pas lents sur la grève en rythmant des vers à la Beauté.

Devant lui c'était l'infini noir, l'inferral empire des Ténèbres.

Soudain, là-bas, à l'horizon, apparut une clarté timide : étoile d'un

ciel dantesque l'appelant comme celle des Mages vers un Messie nouveau? ou phare d'un port inhospitalier? ou vaisseau en détresse? ou quoi?

Et maintenant il regardait cette étrange lueur tandis que son bras s'était tendu vers elle en un geste d'effroi.

Là aussi, dans cette immensité de bronze, vivaient des hommes qu'agitaient des passions, que torturaient des vices.

Il n'était donc pas seul sur cette côte silencieuse, car devant lui, au loin, quelque chose vivait qui l'obsédait.

Il n'était donc pas seul et où le serait-il pour ne pas voir ses semblables, ses frères — ô ironie! — ses frères à lui qui demandait des déluges nouveaux pour les races nouvelles!

Triste mais résigné, il quitta ce rivage, pour quelques heures hospitalier. A cette heure où d'étranges hallalis sonnaient en son cœur, il se souvint qu'il pouvait encore prier et il s'arrêta dans une miséreuse église de village. Il pria pour oublier qu'il est en ce monde des êtres vils et fourbes, pour oublier le passé et pour ne plus se souvenir qu'au dessus des pestilentiels charniers d'ici-bas, la divine clarté de l'Idéal brille pour les Elus.

Et Stéphane revint au solitaire manoir.

Pour lui toutes les lèvres se sont tues, tous les yeux se sont clos. Que lui importe si les femmes sont perverses, s'il est des baisers et des aveux, des spasmes et des étreintes. Les marbres seuls l'émeuvent. Que lui font les souffrances d'amour, les lâchetés des amants!

Il ne haït ni n'aime plus, il ne rit ni ne pleure. Il s'est taillé un masque de pierre : les traits en sont impassibles et calmes.

Il passe dans la vie comme une ombre en un rêve et il habite très loin. Loin des villes et des foules qu'il méprise, mais qu'il plaint, dans une contrée inconnue, en un castel muet.

Il y contemple de belles icônes, des œuvres impeccables, et quand sous ses doigts de songe l'orgue exhale ses accords mystiques, il lui semble ouïr les chœurs des séraphins.

Les heures de détresse ont fui et — ainsi que Stéphane l'avait prédit — son cœur renaît comme un phénix, son âme comme un beau lys s'épanouit encore dans l'Ether pur.

JOSÉ HENNEBICQ.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

*Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

MONSIEUR Camille Doucet (de l'Académie française) s'est définitivement endormi le 1<sup>er</sup> avril.

\* \* \*

UNE annonce délicieuse :

« *La Fédération des Sociétés de tempérance* ouvre un concours de pièce dramatique originale, en langue française ou flamande, sans rôle de femme, et d'une morale anti-alcoolique saisissante. Un prix de 100 francs sera décerné à la meilleure pièce. S'adresser à M. Buse, avocat, rue des Douze-Chambres. à Gand. »

Et maintenant à vos pièces, les dramaturges! Est-ce compris? Originale, pas de femme, morale anti-alcoolique saisissante. Pour compléter la chose, la *Fédération des Sociétés de tempérance* aurait dû, ce nous semble, poser ces deux conditions supplémentaires :

1<sup>o</sup> Le dramaturge sera tenu de prouver qu'il s'est abstenu de tout alcool depuis le jour de sa naissance;

2<sup>o</sup> Le lauréat prend l'engagement d'honneur de ne pas dépenser les 100 francs fastueusement offerts comme prime en folles orgies.

\* \* \*

LE théâtre de l'Œuvre a donné l'autre mois, à Paris, *Intérieur*, de Maurice Maeterlinck. M. Sarcey, qui s'entend en beauté à peu près autant qu'un éléphant à la culture des orchidées, confesse que « la pièce a obtenu un succès énorme devant un public spécial », mais il la trouve mauvaise pour cette admirable raison

« qu'il s'est ennuyé ferme, ce soir là ». M. Sarcey avait probablement trop bien dîné avant le spectacle, et comme ce ventripotent imbécile a la digestion lente, il aura bâillé, d'où cette appréciation, qu'un de nos journaux nationaux qualifie d'appréciation autorisée! Autorisée par quoi? Par la dyspepsie?

\* \* \*

NOTRE collaborateur et ami M. William Ritter, dont on a lu ici même tant de belles pages, vient d'entreprendre *L'Art en Suisse*, encyclopédie artistique de l'art des étrangers en Suisse et celui des Suisses à l'étranger. L'œuvre paraîtra à intervalles irréguliers en brochures et volumes indépendants dont l'ensemble constituera un tout complet. La première livraison a paru (Siffer, Gand), elle est consacrée à Edmond de Pury. Nous ne faisons que signaler l'entreprise de M. W. Ritter. Nous nous réservons d'en parler sous peu, plus à loisir.

\* \* \*

SE moquera qui voudra de Péladan, comme métaphysicien, comme romancier, comme artiste, comme dramaturge, le Sâr est sans conteste une des personnalités les plus hautement remarquables de la génération présente : il honore, à l'égal des plus illustres, les lettres, l'art et la pensée de son époque.

Citons de lui cette définition de l'amour, emprunté à son admirable pastorale : le *Fils des Etoiles* et que le public acclama longuement, lors de la représentation :

*L'Amour est la forme attrayante de la douleur.*

\* \* \*

TARTARIN DE TARASCON est dépassé.

Nous nous en voudrions de ne pas faire connaître à nos lecteurs *La Lyre universelle*, « revue poétique lamartinienne illustrée, bulletin officiel du Salon Lamartine, des Banquets Lamartiniens, etc., etc. (Directeur-fondateur : Jules Canton, 17, rue Souffiot, Paris. Abonnement, 6 francs par an.) » Oyez ces extraits délicieux :

« Les Banquets Lamartiniens, organisées par *La Lyre Universelle*, sous la direction de M. Jules Canton, en souvenir des célèbres banquets Lamartiniens de 1848, ont lieu, à sept heures précises du soir, tous les premiers dimanches du mois, dans les salles de l'*Hôtel des Banquets Lamartine*, 21, rue Valette (Panthéon). Ces banquets, admirablement servis, sous la direction de l'intelligente et distinguée maîtresse de la maison, sont présidés, chaque fois, par une célébrité contemporaine qui y prononce un discours et sont suivis d'une soirée musicale, artistique et littéraire donnée par les poètes de *La Lyre Universelle* et les artistes des théâtres et concerts de Paris. La maison possède une jolie salle à manger et un beau salon,

ayant vue sur un magnifique jardin, où les heureux convives des banquets Lamartiniens accordent, tous les mois, leur lyre, pour chanter en chœur, à la fraîcheur des soirs, et la grandeur de la science, et la beauté de l'art et leur joyeux délire. — Le prix, dîner, café, liqueurs, punch ou thé et droit à la soirée compris, fr. 3.50. »

Avis à nos abonnés de passage à Paris.

Mais voici bien autre chose : nous citons textuellement, nous bornant à l'une ou l'autre parenthèse explicative !

#### « QUATRIÈME GRAND VOYAGE LAMARTINIEN

« Le 25 août dernier, lit-on dans *La Lyre Universelle*, numéro de janvier, vers la tombée de la nuit, on pouvait voir s'acheminer modestement vers la gare du Nord un voyageur, une valise à la main et muni seulement de quelques légers bagages. Si l'appareil qui l'accompagnait était simple, le but qu'il se proposait était grand, car il ne projetait rien moins que de parcourir les départements du Nord de la France, la Belgique et tout le royaume des Pays-Bas. Était-ce un simple touriste ? Non, c'était un penseur, mieux que cela, un poète...

Tous les lecteurs de *La Lyre Universelle* ont déjà deviné qu'il s'agit de notre sympathique Directeur, M. Jules Canton, qui partait pour sa quatrième grande tournée Lamartinienne... M. Jules Canton se précipite, son bagage à la main, dans un compartiment de première classe, (*bigre!*) le sifflet retentit et voilà l'express qui s'ébranle avec rapidité et disparaît... Nous voici arrivés à Soissons, où notre Directeur ne fait qu'une station d'une heure, en y saluant sur son passage la cathédrale, *l'ombre* de Clovis et le *souvenir du vase célèbre* que le guerrier franc brisa de sa hache pour ne pas le voir tomber entre les mains de son rival. (*M. Canton serait-il assez aimable pour nous dire à quoi on distingue l'ombre de Clovis d'une autre et comment on salue un souvenir?*)

Notre Directeur reprend son express et, traversant comme une flèche les villes de Vervins, Fourmies, Maubeuge et la belle ville *flamande* (*Pourquoi flamande?*) de Mons, il brûle l'espace et arrive à Bruxelles. Mais, pressé par le temps, ce dernier ne peut multiplier ses visites comme il le voudrait, et faire adhérer les poètes à l'Œuvre Lamartinienne. (*C'est regrettable.*) Le Congrès d'Anvers va ouvrir ses portes et notre Directeur doit se trouver au milieu de ses confrères le 28 courant; il s'arrache avec peine aux splendeurs de la vieille cité brabançonne qu'il visite rapidement et, se jetant de nouveau dans un coupé-lit, gagne Anvers avec la rapidité de l'éclair. (*Coupé-lit, à cause de la longueur du voyage, bien sûr!*) La presse locale signale comme partout, mais ici en langue néerlandaise, le passage du Directeur-Fondateur de *La Lyre Universelle* et du *Salon Lamartine*. »

Si tous les convives des Banquets lamartiniens sont de la jovialité de Jules

Canton, on doit s'amuser ferme 21 rue Valette, à Paris, et on comprend ce terme de *joyeux délire*. Oh les farceurs! Nous ne serions pas fâché de faire la connaissance de ce M. Jules... Provisoirement les Douze Pairs le proclament le Bouffon de la Table Ronde.

\* \* \*

UNE ineptie de Michelet :

« L'Eglise ne sait et ne peut chanter... Elle en reste au plain-chant; c'est sa condamnation. »

L'historien-poète avait décidément des trous dans le cerveau!

\* \* \*

RÉFLEXION d'un habitué des tribunes de la Chambre :

« Otez au peuple belge le lien commun, gloire de La Palisse, ce peuple n'aura plus d'avocats! Supprimez la *Brabançonne*, les leaders politiques lui manquent! Proclamez ce dilemme : la syntaxe ou la mort, la Chambre est abolie. »

\* \* \*

IL n'y a de beau en ce monde que ce qui est pur.

(J. BARBEY D'AUREVILLY.)

\* \* \*

LA littérature antimaçonnique est bien faite pour donner des nausées. Les maçons même convertis demeurent répugnants. Les ex-frères, au lieu de provoquer tant de tapage autour d'eux, à l'occasion de leur conversion, agiraient plus proprement en observant une attitude modeste et moins cabotine. La paperasserie des Taxil, des Rosen, des Maggiotta est écœurante. Il paraît que ça rapporte cependant, la Franc-Maçonnerie dévoilée, révélée, expliquée, commentée, illustrée, etc. Nous n'en voulons pour preuve que l'adresse de cette ordure de Taxil, ainsi conçue :

« *Château de Sévignacq, à Sévignacq Meyrac, près de Pau, Basses-Pyrénées, et à Paris, 137, rue d'Alésia.* »

Les fidèles goulus se jettent, nous assure-t-on, sur cette littérature avec une avidité de gens qui n'auraient pas mangé depuis 40 jours! C'est du propre!



## A NOS ABONNÉS

---

Nous recommandons très instamment, à tous nos lecteurs, une active propagande en faveur de cette revue que nous voudrions voir s'agrandir et se développer de plus en plus. Nous serions heureux d'élargir nos cadres, de faire la place plus large aux nouvelles, à la critique, aux questions actuelles, de donner des portraits, des dessins, etc. Surtout nous voudrions réaliser en cette revue un projet qui nous est cher : réunir les éléments de l'Histoire des lettres catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont ni les sujets, ni les talents qui manquent. Malheureusement l'apathie des catholiques, en ce qui concerne les choses de l'intelligence, est grande — pour ne pas dire plus. Que nos lecteurs s'efforcent de réagir contre ce courant d'indifférence.

Que chacun de nos abonnés, par exemple, nous amène un ou deux de ses amis et, d'ici peu, grâce à ces recrues nouvelles, nous pourrions réaliser une partie de nos désirs.

*Durendal*, il est à peine besoin de le dire, est une œuvre de désintéressement; mais justement, à cause de cela, nous voudrions que nos amis nous aident, chacun dans la mesure du possible, à faire de la revue une publication digne de l'Art et de la Littérature catholiques.

Puisse cet appel être entendu.

LA RÉDACTION.

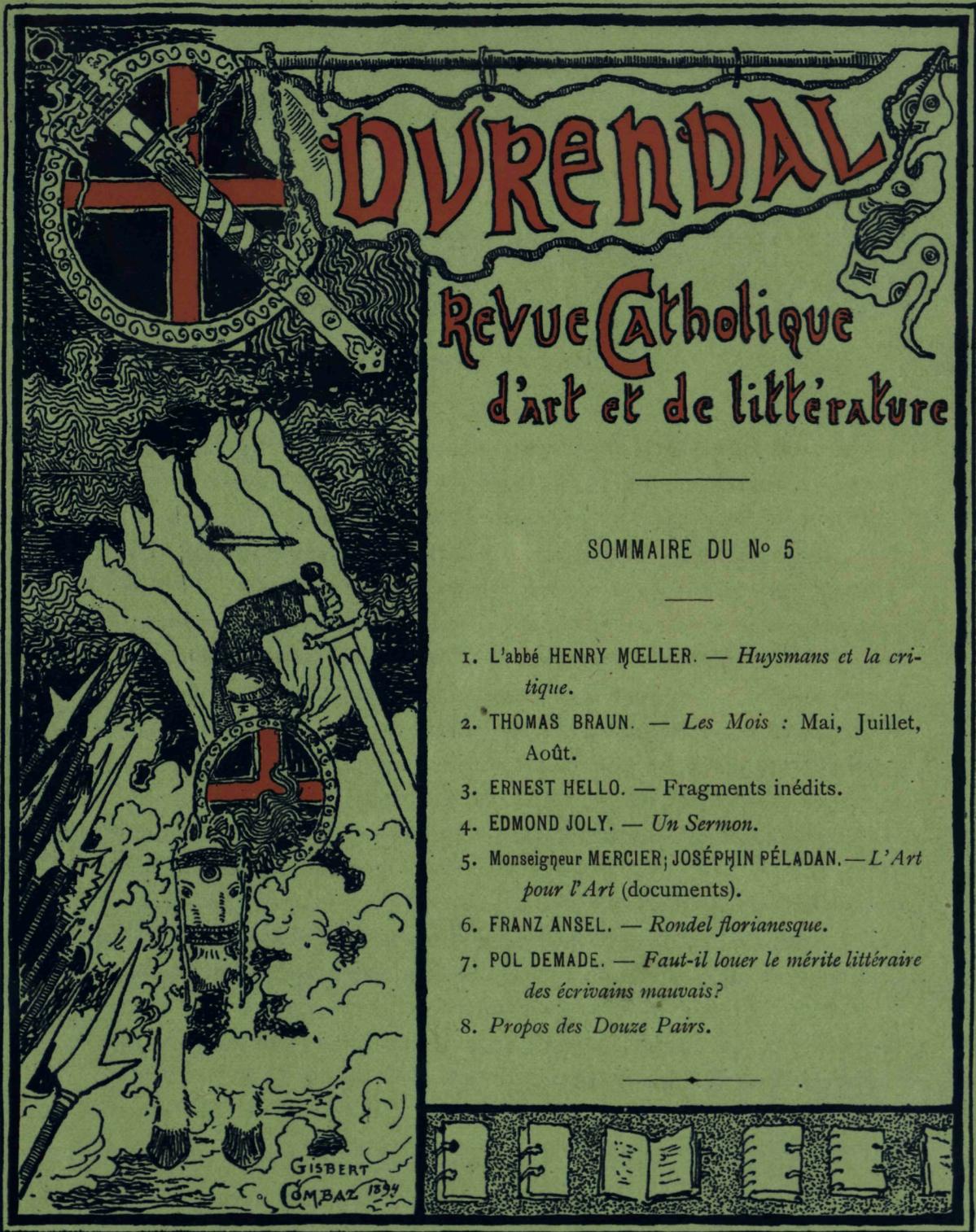
---

### PROCHAINEMENT

L'Art pour l'Art, par Monseigneur MERCIER. — Le Suiveur de cloches (nouvelle) par H. BORDEAUX. — Une page inédite d'Ernest Hello. — L'œuvre de M. l'abbé GUILLAUME. — Les Mois, de TH. BRAUN (suite). — Bibliographie : Les Disciples à Saïs et les fragments de *Novalis*, traduction Maeterlinck, un vol., Lacomblez, 4 fr. — Passé le Détroit, par GABRIEL MOUREY, vol. Ollendorf, fr. 3.50.



MAI 1895 (DEUXIÈME ANNÉE.)



# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 5

1. L'abbé HENRY MÖLLER. — *Huysmans et la critique.*
2. THOMAS BRAUN. — *Les Mois : Mai, Juillet, Août.*
3. ERNEST HELLO. — *Fragments inédits.*
4. EDMOND JOLY. — *Un Sermon.*
5. Monseigneur MERCIER; JOSÉPHIN PÉLADAN. — *L'Art pour l'Art (documents).*
6. FRANZ ANSEL. — *Rondel florianesque.*
7. POL DEMADE. — *Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais?*
8. *Propos des Douze Pairs.*

J. VAN CASSEL  
ÉDITEUR  
BRUXELLES

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : 1 franc

---

Nous recommandons très instamment, à tous nos lecteurs, une active propagande en faveur de cette revue que nous voudrions voir s'agrandir et se développer de plus en plus. Nous serions heureux d'élargir nos cadres, de faire la place plus large aux nouvelles, à la critique, aux questions actuelles, de donner des portraits, des dessins, etc. Surtout nous voudrions réaliser en cette revue un projet qui nous est cher : réunir les éléments de l'Histoire des lettres catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont ni les sujets, ni les talents qui manquent. Malheureusement l'apathie des catholiques, en ce qui concerne les choses de l'intelligence, est grande — pour ne pas dire plus. Que nos lecteurs s'efforcent de réagir contre ce courant d'indifférence.

Que chacun de nos abonnés, par exemple, nous amène un ou deux de ses amis et, d'ici peu, grâce à ces recrues nouvelles, nous pourrions réaliser une partie de nos désirs.

*Durendal*, il est à peine besoin de le dire, est une œuvre de désintéressement; mais justement, à cause de cela, nous voudrions que nos amis nous aident, chacun dans la mesure du possible, à faire de la revue une publication digne de l'Art et de la Littérature catholiques.

Puisse cet appel être entendu.

LA RÉDACTION.

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**

# Huysmans et la critique

L'homme médiocre est le plus froil et  
le plus féroce ennemi de l'homme de génie.  
ERNEST HELLO.

A MON TRÈS CHER AMI J.-K. HUYSMANS.



DANS le numéro précédent de cette revue, notre ami Pol Demade a fait une lumineuse et enthousiaste analyse du beau livre d'Huysmans, *En Route*. Ce livre est tout à la gloire des lettres catholiques, mais il est écrit par un artiste et c'est assez pour que les catholiques réactionnaires le condamnent. Ils n'y ont pas manqué. On a couvert l'auteur de boue. Des articles vraiment insensés et de la plus insigne mauvaise foi ont paru, à cette occasion, dans les quotidiens catholiques français. Un journal a fait exception cependant, *Le Monde*. L'abbé Klein, dont les vues larges et les idées généreuses nous étaient déjà connues par des écrits antérieurs, y a publié une magnifique étude d'*En Route*. Il contient quelques réserves, sans doute, et nous en partageons certaines, mais en somme il est des plus élogieux.

Une revue s'est distinguée entre toutes par sa violence dans la guerre qu'on a faite à Huysmans, les *Études religieuses de Paris*. L'article de M. Noury est le fait ou d'un impuissant ou d'un homme de mauvaise foi. C'est une véritable infamie. Je tiens du reste de source certaine qu'il a excité l'indignation des confrères eux-mêmes du susdit écrivassier et que plusieurs d'entre eux ont même envoyé leur protestation à l'auteur d'*En Route*.

L'ouvrage d'Huysmans est une des plus superbes apologies du catholicisme qui ait été écrite en ce siècle. L'art catholique, surtout le grand art du XIII<sup>e</sup> siècle, avec ses incomparables cathédrales ogivales,

y est dépeint dans toutes ses splendeurs en des pages rutilantes d'art et de poésie. Les incomparables mélodies grégoriennes et la majestueuse liturgie de l'Église qui se marie si admirablement avec le plain-chant, cette musique toute céleste qui devrait être chantée par des anges, y sont décrites d'une plume vraiment idéale par un enthousiaste convaincu. M. Noury lui en fait presque un reproche. Il trouve l'enthousiasme de l'auteur exagéré, délirant. Il lui reproche sa haine de tout ce qui est moderne dans l'Église. Huysmans eut sans doute, à son avis, dû préférer à nos belles églises du moyen âge les odieuses et mesquines églises modernes, notamment celles des Jésuites qui ressemblent à tout, excepté à une église. Il suffirait d'enlever le Saint-Sacrement, les autels, les confessionnaux et les statues de saints pour les transformer en Eden, en Alhambra, en Waux-Hall.

Aux ravissantes mélodies grégoriennes, notre critique préfère sans doute les messes infâmes et vraiment indécentes, dont la musique est souvent celle d'un opéra, qui s'exécutent dans nos temples aujourd'hui. Tout mon sang bout dans mes veines, quand j'entends chanter par des artistes qui, la veille au soir, chantaient au théâtre, des *Tantum Ergo*, des *O Salutaris*, des *Ave-Maria* sur des airs d'opérette et de café-concert. Oh! si c'est là l'art moderne religieux, qu'on le supprime, grand Dieu! Je le méprise et je le haïs autant qu'Huysmans. C'est un scandale. Il peut servir d'aliment à des chrétiens sensuels qui viennent à l'église pour se distraire et par mode, ou à des mondaines dont la piété n'est qu'un vernis et qui viennent à l'église pour se pavaner bien plus que pour y prier Dieu.

A ces orgies musicales, je préfère mille fois une humble messe basse où l'âme peut au moins se recueillir dans le calme et la paix du Ciel.

Mais M. Noury fait un reproche bien plus grave et plus sanglant à l'auteur d'*En Route*. A l'en croire, ce livre ne serait qu'un tissu de turpitudes. Cette affirmation est vraiment incroyable. Le livre d'Huysmans est la confession d'un artiste qui, après avoir été ballotté par les tempêtes des passions et entraîné par les séductions du monde, est ramené à Dieu par l'art catholique.

---

Huysmans adresse cette confession à la fois douloureuse, angoissante et vraiment poignante à ses confrères en art. Il voudrait leur faire partager son bonheur en leur faisant partager sa foi. Pour montrer toute la puissance de la grâce qui l'a frappé, comme Saül sur la route de Damas, il décrit la lutte terrible dont son âme a été le théâtre, duel gigantesque entre Satan et Dieu, entre le vice et la vertu, et qui se termine finalement par le triomphe le plus absolu de la grâce dans la paix de l'amour de Dieu.

Je ne dis pas que l'auteur ne soit allé peut-être un peu loin dans l'autopsie de ce cadavre fétide qu'est une âme privée de la grâce de Dieu et engluée dans les passions de la brute. Ses descriptions sont parfois un peu trop naturalistes, peut-être. Mais l'intention et la bonne foi de l'auteur paraîtront évidentes à tout esprit loyal et intègre. L'auteur n'a eu qu'une chose en vue, rendre plus saillant le triomphe final de Dieu.

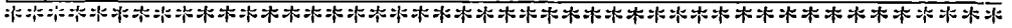
On oublie bien vite ces petits détails relevés par une critique veule et odieuse autant qu'étroite, en face de ces pages ravissantes sur la beauté idéale de la mystique chrétienne, dont l'auteur a une conception étonnante, qui forment la partie principale de cet admirable livre.

J'aurais encore bien des inepties à relever dans la critique imbécile de M. Noury. Mais en voilà assez pour en donner une idée. Pourquoi du reste s'inquiéter plus longtemps d'un critique qui a la naïveté de déclarer lui-même *son incompetence en art*. Le critique s'est jugé et condamné lui-même par cette parole imprudente. Pourquoi vous occuper alors, Monsieur, d'une chose qui ne vous regarde pas et sur laquelle personne ne vous demandait votre avis?

L'ouvrage d'Huysmans est avant tout et essentiellement une œuvre d'art et j'ajoute une œuvre d'art chrétien, et c'est à ce point de vue là qu'il faut le juger. Notre ami Pol Demade l'a fait d'une façon supérieure dans notre numéro précédent. J'y renvoie le critique maladroit et inepte des *Études religieuses*.

L'abbé HENRY MCELLER.

---



## LES MOIS

### LES VERGERS DE MAI

*L'*aube s'éveille aux touffes de lilas  
 Où tiédissent les brises parfumées,  
 Et les vergers en de blancs falbalas  
 Ont entendu dans les jeunes ramées  
 Poindre le chant des oiselles aimées.  
 Sous le soleil qui l'argente, l'étang  
 Près des sapins, au fond du clos, s'étend,  
 Et, tout à coup, la verte libellule  
 Frôlant l'eau calme en son vol miroitant,  
 Zèbre l'azur de ses ailes de tulle.

---

### LES PAPILLONS DE JUILLET

*A*u ras du sol volent les papillons  
 Par les jasmins et par les herbes mûres...  
 Les épis roux se lèvent aux sillons  
 Et dans la paix des ombreuses ramures  
 S'épand le bruit d'indéfinis murmures.  
 Sur les bleuets vibre l'or des couleurs;  
 Les rouges bruns et les jaunes brûleurs  
 Mêlent une aile aux pistils des corolles,  
 Et l'on croit voir de belles neuves fleurs  
 Fléchir au vent dans les avoines folles.

---

## LES ROSES D'AOUT

D'après une estampe ancienne.

*L*es prés sont lourds et lourds les arbres verts  
 Dans la chaleur tranquillissante et douce...  
 L'ombre se calme au fond des hauts couverts  
 Et les geais bleus s'abattent sur la mousse.  
 Adieu! tout a germé! Plus rien ne pousse;  
 L'alouette, haute, dessus les champs  
 Monte dans l'air, éclatante de chants...  
 Un bel enfant cueille des roses blanches  
 Dans un jardin où, tristes, deux vieux paons  
 Traînent leur queue au milieu des pervenches.

THOMAS BRAUN.



## FRAGMENTS INEDITS



ous sommes tellement finis que pour exprimer l'Infini, nous nous servons d'un mot négatif. Infini, non fini. Nous sommes obligés de prendre le fini pour base du mot, et puis de le nier.

Le mot infini a trois syllabes, et le fini occupe deux d'entre elles. Deux sur trois, c'est beaucoup.

Quand nous essayons de parler de l'Infini, le fini nous remplit la bouche. L'affirmation absolue devient entre nos lèvres une négation.

Autant faut-il en dire de l'Immense.

Nous sommes obligés de parler de mesure pour dire qu'il n'y en a pas. Notre limite éclate et s'affirme par les efforts même que nous faisons pour parler d'autre chose.

Pour parler d'Infini, on dirait qu'il nous faut prendre le mot *fini* comme victime et l'offrir en sacrifice...

Est-ce qu'il y aurait quelque rapport entre cet acte de la langue humaine et cet acte de la flamme qui, voulant parler d'Infini à sa manière, cherche une victime pour la brûler.

Dans un cas comme dans l'autre, est-ce que l'Infini nous dirait :  
« Qu'y a-t-il de commun entre Vous et Moi? »

\* \* \*

Voilà un I qui désigne un siècle. Faites-le suivre d'une rangée de zéros...

Vous aurez un milliard, dix milliards, cent milliards; allongez la rangée, faites-la courir une lieue de terrain; vous ne nommerez pas cette quantité, les chiffres seront depuis longtemps vaincus.

Il s'agit de siècles absolument innombrables.

La rangée de zéros couvre une lieue; faites-la couvrir mille lieues; l'imagination recule. Mais il y a des étoiles dont la lumière, à 75,000 lieues par seconde, ne nous est pas encore parvenue depuis 6,000 ans.

Faites courir cet espace innommé par la rangée des zéros.

Multipliez ce chiffre par lui-même autant de fois qu'il y a de feuilles dans les arbres, autant de fois qu'il y en a eu depuis la création du monde.

L'Éternité commence-t-elle?

Pas encore!

Tout cela c'est le temps, et elle lui dit dans son langage :

« Qu'y a-t-il de commun entre Toi et Moi? »

(1872)

ERNEST HELLO.



## UN SERMON



ENTRÉ à l'église Sainte-Gudule, pendant le sermon du père Ollivier. C'est une surprise de voir tant de monde entassé vous arrêter au transept. Devant le rare tableau de l'auditoire sous la grande verrière incendiée, le problème d'entendre se pose. Tout à coup, une surprise encore, et plus grande. Dans cet auditoire, il s'est produit un mouvement si vif, que des souvenirs profanes apportent un charme dissonnant. Il faut approcher. La réussite d'un mouvement tournant et voici qu'enfin les mots arrivent. C'est une exposition dogmatique : Le Fils de Dieu fut pauvre et, de là, les pauvres le représentent. Langue et débit d'un homme de talent. Rien, au prime abord, d'extraordinaire. Mais, bien vite, apparaît ce que reflètent les visages attentifs ; la vie. Elle vient de se révéler dans le discours comme l'eau sous une prairie ; à des étincelles, à un mouvement de lumière. Dès lors nous pensions à dire, en Durendal qui bataille contre toutes les routines, quel pouvoir peut prendre la parole, délivrée et animée par l'art.

La doctrine est celle qui tant de fois a frappé des oreilles, hélas ! respectueusement inattentives. Mais, d'être dépouillée de ces formules banales qui, ordinairement, l'enserrent comme une gangue terreuse, elle sonne, au choc des âmes, un son clair de métal. La parole divine est comparable au glaive à deux tranchants. C'est bien un brandissement d'arme, cet enseignement d'actualité, pressant comme un avis personnel. Le plus souvent, un langage d'une tenue spéciale ne laisse arriver en chaire aucun reflet direct de notre vie. Nos défauts, nos vices, ne nous y apparaissent plus qu'en des formes conventionnelles ; et les anathèmes divins, tombant sur celle-ci, semblent ne pas nous atteindre. Ce n'est pas notre avarice, notre égoïsme qui sont frappés ;

c'est, plutôt, ceux des contemporains de Louis XIV. Ici, notre vie actuelle est redite par le P. Ollivier du haut de l'éternelle chaire. Sa mesquinerie criminelle se dénonce rien que par les mots proférés là. L'éveil de curiosité, le misérable plaisir de l'anecdote se transforme d'art, d'un art qui fait l'œuvre de Dieu en mettant notre vie, toute *vivante*, sous les coups du Verbe sacré. C'est par là que Jean-Bouche-d'Or remuait Constantinople; sans cesse, faisant l'Évangile juge du siècle, de la ville, et du palais impérial même. Ah! évidemment, la cité mugissait comme l'eau où l'on plonge un fer rouge. Ici, le P. Ollivier a su tenir tout un auditoire éveillé. Le respect des choses religieuses n'en souffrira-t-il pas? Craignons plutôt qu'elles ne soient ensevelies sous ce vain respect. Le bâillement n'est pas plus chrétien que le sourire; et le talent, comme la piété, sépareront toujours saint Jérôme, ou Grignon de Montfort, des abjects prédicateurs de la ligue. D'ailleurs, il ne s'agit pas de heurter des coutumes religieuses, mais des servitudes mondaines; et le prédicateur s'en rehausse devant l'auditoire selon ces charmantes excuses : « Je prêche depuis 37 ans... Tous mes sermons de charité m'ont valu des blâmes mondains. Je m'y attends encore. Permettez-moi seulement une entière franchise. Du reste, vous ne me la permettriez pas que ce serait absolument la même chose! »

La grande question de la charité, qui engage la légitimité de la richesse, évoque, en accusation, toute notre vie. Donc celle-ci apportera devant le Verbe divin tous les mots par lesquels nous la célébrons, pour lesquels les pauvres la dénoncent. Voici le couturier, le club, les « échos » mondains, les réputations d'élégance ou de vice généreux. Et, après le jour où une vanité inlassable consuma ce superflu qui appartient au pauvre dont il est le nécessaire (1), c'est le sommeil sans remords « sur lequel, Mesdames, plane la malédiction de Jésus! » Un frissonnement, presque, passa dans la foule des chapeaux fleuris, la formidable défense de frivolité.

---

(1) Le superflu des riches devrait servir pour le nécessaire des pauvres. Et c'est le nécessaire des pauvres qui sert pour le superflu des riches. (Le Jurisconsulte DOMAT.)

Mais le prédicateur véritable, sent, encore, dans ce premier émoi, la complaisance mondaine se rehaussant des libertés qu'elle concède au ministre de Dieu comme l'exclusivisme des salons s'égaie d'indulgences pour les poètes bohêmes, ou les amuseurs professionnels. La liberté apostolique, reconquise par l'art vivant sur les formules rhétoriciennes, poursuit ce subtil et suprême orgueil. « C'est une des plus dures condescendances de la charité que ces fréquentations inévitables, ces papotages qui réforment le siècle autour des tasses de thé. Ah! bien souvent, j'ai dû alors me faire violence pour ne pas siffler; comme après, dans les galetas, pour ne pas dire à la révolte que, souvent, elle a raison. »

Elle est bien brisée de ce coup, la convention qui sépare la chaire de la vie qu'elle doit diriger. Toute notre vie apparaît et c'est le Christ, qui était hier, qui est aujourd'hui, qui sera demain, c'est le Christ qui la juge. Sous la misère sacrée, du haut de la croix, il condamne toutes ces choses que son ministre accuse devant lui et dont les coupables sont là. C'est par la chaire, seulement, que le Seigneur jugera notre siècle pour le sauver. On le cite beaucoup ailleurs, aujourd'hui. Mais est-ce encore lui, cette étrange, presque sacrilège figure de rêveur blond, évoqué d'ordinaire? Un homme, un grand homme de plus; que nous importe? C'est un Dieu seul qui nous peut sauver. C'est ce Dieu qu'annonce la parole apostolique, le Seigneur, qui, après avoir pris sur lui notre misère, est remonté sur son trône tout puissant. On pense à cette image du Christ *Pantocrator*, qui domine toute église grecque, et, par-dessus les fresques pleines d'anges et de saints, règne par la bénédiction de sa main et le livre de sa parole, éternels également.

L'écriture ne nous donnera jamais cet émoi entier. Il appartient à la prédication, où ces trois termes magnifiques de la vie des âmes : la parole sacrée, l'orateur, l'auditoire, se réunissent pour d'incroyables magnificences de vie.

Il serait curieux de constater combien la civilisation matérialiste sent le besoin du prédicateur. L'art, la science, la politique s'efforcent

à nous le donner; en vain, naturellement. L'âme moderne, pourtant, n'aura eu qu'alors toute sa floraison d'art, en unissant à la majesté d'une parole divine la plus complexe humanité qui fut, peut-être, jamais. Ce pourrait être la merveille des merveilles, *un prédicateur moderne.*

EDMOND JOLY.



## L'ART POUR L'ART

(DOCUMENTS)

*Pulchrum trahit ad se desiderium.*



À l'apparition de cette Revue catholique d'Art et de Littérature, on a fait, de divers côtés, à ses rédacteurs, cette question : « Êtes-vous partisans de la formule moderne de l'art pour l'art? » Notre programme était cependant assez clair. Nous profitons de la publication, dans la *Revue Néo-Scholastique*, de Louvain, d'une étude de M<sup>sr</sup> Mercier sur le beau dans la nature et dans l'art pour préciser. A cet effet, nous reproduirons une page du sympathique professeur qui veut bien nous écrire : « J'accède très volontiers au désir que vous voulez bien m'exprimer de faire passer une page de scolastique dans votre jeune et vivant recueil. »

L'auteur a exposé les notions *d'ordre de beauté*, manifestation de l'ordre, *et d'art*, expression du beau; il a parlé de la conception et de

l'expression du beau dans l'art et il vient à se demander, sous forme de conclusion, quelles relations il y a entre l'art et la morale. Voici ses paroles :

« L'Art ne s'adresse pas à l'intelligence seule, il *exprime un sentiment* et se donne pour mission de le faire passer dans l'âme d'autrui. L'art cherche à faire *impression*. Or cette impression est un appel à la volonté.

Toute œuvre d'art est donc de sa nature en relation nécessaire avec l'ordre moral.

Que penser, dès lors, de la formule courante : « L'art pour l'art? »

Prise au pied de la lettre, cette formule n'a pas de sens. L'art est un moyen. Dire qu'un moyen a sa raison d'être en lui-même, qu'un moyen est pour lui-même et non pour le but par rapport auquel il est moyen, c'est ne pas s'entendre soi-même.

Aussi n'est-ce pas là le sens de la formule, d'ailleurs peu heureuse, de « l'art pour l'art ».

Ceux qui la préconisent veulent dire que l'art n'a pas de fin *extrinsèque* à poursuivre. Il ne doit pas servir des buts utilitaires ou professionnels, comme un vulgaire métier, mais doit être désintéressé. Sa fin *intrinsèque*, la seule digne de lui, c'est le beau, la conception et l'expression du beau.

**Ainsi entendue, la formule est correcte, élevée; elle exprime en termes concis la noble mission de l'art.**

S'ensuit-il que l'art puisse s'affranchir des lois de la morale et de la religion et peindre indifféremment la vertu ou le vice, le respect ou le mépris de ce qui est sacré?

Non, car l'art a pour but intrinsèque de susciter, par l'expression du beau artistique, un sentiment de complaisance ou de jouissance dans les facultés émotives du sujet qui le perçoit. Or, faire une peinture immorale ou irréligieuse qui est de nature à susciter chez celui qui la contemple un sentiment de complaisance, c'est blesser la morale et la religion.

Donc, l'art comme tel relève de la morale.

S'ensuit-il au moins que l'art *puisse* ou *doive* s'interdire de favoriser *positivement* la morale ou la religion.

Sans aucun doute, l'art *peut* ne pas tendre positivement à un but moral ultérieur.

Le beau en lui-même peut être indifférent et il n'est pas interdit à l'homme de vouloir des choses indifférentes. Il suffit d'une intention subjective générale qui soit honnête, pour que la volition d'une chose indifférente devienne moralement bonne. Or, **par le fait seul qu'il poursuit directement le beau, l'artiste a une intention droite, car il sert incontestablement la cause du vrai et du bien en contribuant à faire prévaloir les jouissances esthétiques sur les satisfactions grossières de l'animalité.** Donc l'art ne *commande pas* la recherche expresse d'un but positivement moral ou religieux.

Est-ce à dire que l'art l'*exclue* ?

Tant s'en faut. Pour le prétendre, il faudrait soutenir que dans le domaine moral et religieux il n'y a ni ordre ni perfection, ou que l'ordre et la perfection, s'il y en a, ne sont pas susceptibles d'être traduits en des formes sensibles en harmonie avec notre nature intelligente. Or, aucune des deux hypothèses ne résiste un instant à l'examen.

Aussi bien, les faits ne parlent-ils pas plus haut que toutes les discussions ? Les pieuses fresques de Fra Angelico, la Cène de Léonard de Vinci, les Vierges de Murillo ; la poésie de nos livres sacrés et des hymnes liturgiques ; la majesté de nos cathédrales ; la noblesse du chant grégorien, ne sont-ce pas autant d'éternels chefs-d'œuvre enfantés par l'inspiration religieuse ?

Le domaine de l'art est aussi vaste que celui du beau. Or le beau, c'est la manifestation de l'ordre. Peu importe le domaine, profane ou religieux, où il est réalisé, l'ordre est beau et son expression est digne de tenter le génie de l'artiste.

Seul le désordre, physique et moral, est ennemi du beau et par conséquent de l'art.

Plus il y a d'éléments de désordre, physique et moral, dans une œuvre, plus elle est laide.

Plus, au contraire, il y a d'ordre, physique ou moral, plus aussi elle est belle en elle-même et capable, par conséquent, de produire sur la nature raisonnable de l'homme l'impression du beau.

D. MERCIER. »

A côté de ces considérations philosophiques, il sera piquant de rappeler quelques-uns des axiomes énoncés par un esthète et un artiste de carrière, J. Péladan, dans son livre : *L'Art idéaliste et mystique* (Paris, Chamuel 1894).

« Il n'y a pas d'autre Beauté que Dieu.

L'Art ou recherche de Dieu par la Beauté.

Qu'est-ce donc que la Beauté? sinon la recherche de Dieu par la Vie et la Forme.

L'Art est l'ensemble des moyens réalisateurs de la Beauté.

Si la Beauté est le but, l'Art le moyen, quelle sera la règle? L'Idéal.

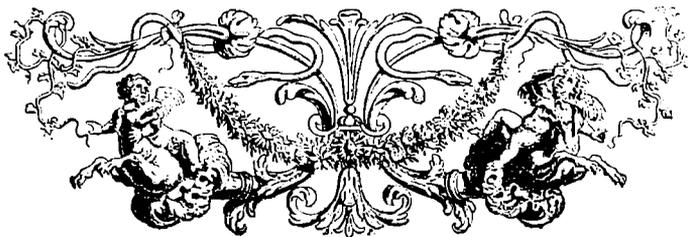
L'Art idéaliste est donc celui qui réunit dans une œuvre toutes les perfections que l'esprit peut concevoir sur un thème donné.

L'œuvre d'art qui ne suscite pas des pensées afférentes à l'au delà n'a pas atteint son but, celui de toute chose créée, rendre témoignage à la lumière.

Il faut que l'œuvre d'art nécessite un haussement moral chez le spectateur.

Réconcilier l'idée et la forme, le sentiment et la technique, l'art et l'idéal : tel est le devoir où quiconque a reçu d'En Haut l'amour de la beauté doit travailler de ses forces entières.

J. PÉLADAN. »



## RONDEL FLORIANESQUE

*Ma bergère, prends ta houlette,  
Et mets ta robe de satin :  
Dans les fraîcheurs du clair matin,  
Nous cueillerons la violette.*

*Un ciel rose et bleu se reflète  
Au cristal du lac argentin :  
Ma bergère, prends ta houlette,  
Et mets ta robe de satin !*

*En voltigeant, leste et follette,  
Tu riras ton rive argentin,  
Tandis qu'au val fleuri de thym  
Je chanterai mon odelette :  
Ma bergère, prends ta houlette !*

FRANZ ANSEL.



## Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais ?



'IMPERTINENTE question qu'on vient de lire fut posée dans la *Civiltà catholica* et résolue par la négative dans une étude qui a pour auteur le P. Gallerani S. J.

Cette étude, traduite en français, fut reprise par le crochet diligent de ce chiffonnier belge qui a nom le *Courrier de Bruxelles* et étalée, bien en place, au rez-de-chaussée de ce marchand de bric à brac de toutes les antiquailles conservatrices. Jusque là il n'y avait pas à s'inquiéter.

Mais voici que les articles du P. Gallerani apparaissent en brochure, aggravés encore, si possible, par les commentaires du R. P. Lin-

telo S. J. et recommandés spécialement, — ainsi s'exprime une note des éditeurs, — aux hommes d'éducation, aux critiques de la presse, à la jeunesse catholique. Cette fois c'est trop fort et je ne résiste pas à la tentation de dire quelques mots de la brochure et des idées qu'elle renferme.

Je demande pardon de ma franchise aux excellents amis que je compte dans la Compagnie de Jésus, mais je ne peux m'empêcher d'admirer leur audace en la circonstance. Non, je ne m'attendais pas à m'entendre poser cette question par les partisans acharnés des classiques païens !

Ce n'est un mystère pour personne que les Jésuites répudient les classiques chrétiens et les Pères de l'Église, pour s'en tenir aux classiques païens parce que ces derniers sont d'un mérite littéraire supérieur !

Du reste, voici les paroles formelles du R. P. Delaporte extraites des *Études religieuses* : « *Les pères n'avaient ni langue, ni style... Ils manquent totalement de goût... Il n'y a point de modèles chez eux, etc., etc.* » C'est net, j'espère. Et de fait, les Jésuites s'attachèrent et demeurent attachés aux païens. Plutôt Horace que Prudence, plutôt Cicéron que saint Jérôme. Voilà comment fut résolue, cette fois, par la Compagnie, la question du mérite littéraire des écrivains.

Le mérite littéraire doit l'emporter sur tous autres mérites ! On se soucia aussi peu que possible de la pensée ; la perfection littéraire, tout était là !

Aussi avons-nous souri, pour ne pas dire plus, quand nous avons lu le paragraphe de la brochure intitulé : *Comparaisons qui rendent sensible l'absurdité de louer les qualités secondaires*. Entendez cette phrase du dit paragraphe : « Et nous devrions nous extasier devant la souplesse de leur esprit, admirer l'élégance de la phrase et la perfection du style ! Mais la beauté de la forme n'a ici d'autre effet que de rendre plus pernicieux le mal causé par le fond. Et pour ce motif, au point de vue moral, bien loin de louer cette belle forme, nous ne lui devons que notre horreur et nos dégoûts. »

Tantôt le R. P. Delaporte se déclarait pour les classiques païens... à *cause du mérite littéraire*; — et voici maintenant que le R. P. Gallerani, soutenu par le R. P. Lintelo, déclare *absurde* la louange accordée aux qualités secondaires, c'est-à-dire *au mérite littéraire*.

Selon que vous serez classique ou moderne, les jugements des Jésuites vous rendront blanc ou noir!

Laissons cette casuistique à ceux que l'équilibrisme divertit.

\* \* \*

Quand nous avons fondé *Durendal*, nous avons inscrit à notre programme cette déclaration très nette :

« *Durendal* sera éclectique sans restriction aucune. Nous serons attentifs à toutes les manifestations du Beau. Nos sympathies iront donc aux sincères, aux vrais, où qu'ils soient, fussent-ils à cent mille lieues de nous. »

Notre réponse ne saurait être douteuse. *Il faut louer le mérite littéraire partout où il se rencontre*. La brochure du R. P. Lintelo n'est pas faite pour nous convertir, au contraire. Nous admirons donc, comme les Jésuites, dans les auteurs païens tout ce qui est admirable; mais on nous permettra, au nom de la logique, d'admirer également dans les auteurs modernes, quels qu'ils soient, tout ce qui est admirable. On ne nous ôtera pas de l'esprit cette croyance que *tout ce qui est beau est digne de l'admiration des catholiques*. Nous sommes plus d'un à penser cela.

Qu'on nous permette d'opposer à la brochure mentionnée ces nobles paroles de M<sup>gr</sup> d'Hulst :

« Vous les connaissez comme moi, *ces chrétiens timides et moroses* que la civilisation humaine inquiète, pour ne pas dire qu'elle les scandalise. Ils font mauvaise mine au progrès. Passe encore, disent-ils, pour *les lettres et les arts*. L'Église les a cultivés dans tous les temps. Aux âges de barbarie, elle les a même préservés du naufrage. C'est elle qui a sauvé l'étincelle et rendu possible à l'humanité de rallumer le foyer. Toutefois, *même dans cet ordre*, on les voit, je ne sais pourquoi, *suivre*

*d'un œil maussade les transformations du goût.* L'architecture du moyen âge et la sculpture du xv<sup>e</sup> siècle, *la littérature du xvii<sup>e</sup>* devraient, à les en croire, borner les préférences des chrétiens. L'antiquité classique et *toute la culture moderne* représentent, à leurs yeux, ce qu'ils appellent un art païen, c'est-à-dire damnable.

Les incroyants recueillent avidement ces déclarations; ils s'empres- sent de les mettre *au compte de la religion elle-même* pour désigner celle-ci au mépris et au ressentiment des niais, toujours flattés de s'entendre appeler les champions du progrès.

Répondre aux amis qui se trompent, c'est donc confondre les adver- saires à qui, sans le vouloir, ceux-là ont fourni des armes.

L'erreur de ces *chrétiens pusillanimes* est de croire qu'une chose est mauvaise parce qu'elle ne peut être maniée sans péril : s'il en était ainsi, c'est la vie humaine elle-même qu'il faudrait déclarer mauvaise, c'est l'œuvre de Dieu qu'il faudrait condamner; car Dieu a fait la liberté et toute liberté est périlleuse.

Oui, la littérature antique et *la littérature contemporaine* contiennent un poison de scepticisme et d'immoralité; mais elles contiennent aussi *des formes admirables, des merveilles de pensée, de sentiment et d'ex- pression, une psychologie profonde, de puissantes aspirations vers l'idéal.* Est-il donc impossible de leur prendre tout cela et d'exclure le reste? *Pour demeurer croyant et chaste, l'écrivain n'a pas besoin d'être froid et roide.* L'ont-ils donc été, ces grands maîtres qu'on prétend imiter parce qu'on les répète, et *qu'on imiterait bien mieux en étant de son temps comme ils ont été du leur,* en mariant, comme l'a fait Dante, à la fermeté d'une foi sûre d'elle-même, *toutes les audaces et toutes les ardeurs de son siècle.*

L'art aussi, j'en conviens, est plein de séductions dangereuses : c'est le Jardin de la Tentation. Mais, si Dieu n'a pas été complice du péché en plaçant le premier homme dans les bosquets de l'Eden, une civili- sation humaine *ne mérite pas l'anathème pour rechercher le beau, même à travers l'inévitable risque moral,* pourvu qu'elle se tienne ferme à l'affir- mation du devoir et qu'elle proclame bien haut l'alliance possible et

nécessaire d'une *esthétique toujours en quête de procédés nouveaux* et d'une éthique fortement appuyée aux règles du bien (1). »

La brochure parle quelque part de dédain envers la littérature catholique. Ce dédain serait-il tout à fait immérité? Je ne le crois pas. Il n'y a pas à se le dissimuler : littérairement nos adversaires sont plus forts que nous. Ce n'est pas que nous manquions de penseurs; mais nous habillons d'ordinaire notre pensée beaucoup moins bien que nombre de nos adversaires. De là notre infériorité. Eh bien! ce mérite littéraire qui nous manque, nous devons l'acquérir absolument, sous peine de manquer à l'un de nos devoirs de catholiques.

Je signale ce point aux éducateurs de la Compagnie de Jésus. Quand la Vérité, pardon de la vulgarité de la comparaison, s'en ira dans le monde aussi bien mise, sinon mieux, que le mensonge, on l'accueillera plus volontiers, n'en doutez pas.

Et sous ce rapport je vous en veux un peu, mes Révérends Pères, de mériter le dur reproche qu'on vous a fait en ces termes : « *Grands dans tant de choses, les Jésuites sont petits dans les Arts.* » Petits, mais c'est très doux encore; j'aurais écrit *nuls*, moi.

Voyons, mes Pères, lorsqu'on est le premier ordre d'un temps passionné pour l'art et la littérature, on n'a pas le droit de se contenter d'écrire des Guides du Jeune Littérateur ou même des brochures ridicules. Faites-vous artistes, littérateurs et aidez-nous à infuser un peu de sang à l'Art et à la Littérature catholiques qui se meurent d'anémie.

POL DEMADE.

(1) Carême 1895, 6<sup>me</sup> conférence.



---

 MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE
 

---

 Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.
 

---

LE Père Ollivier, parlant à Sainte-Gudule, de l'opinion mondaine, cette tyrannie qui dispute l'âme à la Loi unique, a fait une vraie trouvaille. Il a incarné l'opinion mondaine dans la Presse, puis il a ajouté : « *Mais Dieu se moque des journalistes.* » Aristophane apparaissant dans une chaire d'église, sous le froc dominicain, ce n'est pas le spectacle de tous les jours.

\* \* \*

SIGNALONS à ceux qu'intéressent les choses pédagogiques :

Une *Très élémentaire psychologie de l'art d'écrire*, par Arthur Daxhelet, professeur à l'Athénée royal de Bruges.

La publication du premier volume de la *Collection des classiques latins chrétiens et païens comparés*, sous la direction de l'abbé Guillaume.

\* \* \*

NOTRE vaillant collaborateur et ami l'abbé H. Møeller relève plus haut, comme il méritait de l'être, l'article des *Études religieuses*, article de la plus insigne mauvaise foi. Qu'ajouter à sa protestation, sinon ceci : que des critiques du genre de celles de Noury déshonorent la cause qu'elles prétendent servir. Du livre de J.-K. Huysmans j'ai assez parlé pour me contenter d'une simple remarque concernant sa moralité particulière. *En Route* est une manière de sermon sur l'Impureté et, selon le mot vrai de Barbey d'Aurevilly, pareille peinture est toujours assez morale quand elle est tragique et qu'elle donne l'horreur des choses qu'elle retrace. Or, cette horreur du péché, le livre d'Huysmans l'inspire à un degré suprême. Je ne dis pas, bien entendu, qu'à ce sermon il faille mener les enfants, non ; du reste, on ne prêche pas pour eux et cela n'empêche pas la prédication d'être bonne et utile. M. J. Noury préfère évidemment à Jérôme Savonarole, tonnante, avec une belle impudeur chrétienne, contre les vices de son temps, le R. P. Didon buvant à petites gorgées, en pleine chaire, entre le premier et le second point d'une conférence élégante, un verre d'eau sucrée. Aussi le style d'Huysmans lui semble-t-il d'un « réalisme effréné ». Hélas ! que dirait le bon critique des *Études religieuses* s'il avait à juger le réalisme bien autrement effréné de saint Clément d'Alexandrie, de

saint Bernard, d'Odon de Cluny... Il faut en prendre son parti; le roman usurpe sur le sermonnaire, mais à qui la faute? Les maires du palais prennent la place des rois fainéants.

P. D.

\* \* \*

PAROLES d'André Lemoyne à l'un des derniers dîners de la *Société des Gens de Lettres*, transcrites ici pour la consolation de plusieurs poètes.

« Dans un siècle d'industrie, de houille et de vapeur, un mauvais plaisant a comparé le poète de nos jours à un pauvre papillon effaré qui heurterait une locomotive en marche. — Sans aller aussi loin, on peut affirmer qu'à notre époque, pour l'article « poésie », *l'offre passe la demande*. Si Leconte de Lisle, de glorieuse mémoire, avait dû vivre de sa plume, ou plutôt de sa lyre, il aurait gagné tout au plus six cents francs chaque année, juste la somme qu'un conseil municipal de province attribue quelquefois au jeune peintre aspirant au premier prix de Rome. »

\* \* \*

UN beau cas (signalé à Monsieur Max Nordan).

Certain monsieur se livre contre moi, derrière la table de rédaction d'une de nos plus infimes revues, à des violences verbales absolument énormes...

On sait l'influence déplorable du printemps sur certains cerveaux. Pendant que la sève monte aux arbres, la raison, chez certains sujets, opère en sens contraire. Il y aurait de la cruauté à insister. Des cas de cette espèce ne relèvent pas de la critique, mais de la douche.

\* \* \*

J'AI dit, dans une précédente étude sur *En Route*, de J.-K. Huysmans, que M. l'abbé Klein, seul peut-être parmi les catholiques, avait fait preuve d'intelligence en sa critique. Le souci de la vérité m'oblige à confesser une erreur involontaire. Notre confrère et ami de la *Revue Générale*, M. Eugène Gilbert, a rendu, lui aussi, pleine justice à l'œuvre d'Huysmans, et il l'a fait avec la sincérité et le fier talent que tout le monde lui connaît. L'exemple a du reste été suivi par MM. Maurice Dullaert et Firmin Vandebosch. Du courage, il y a encore des Preux!

P. D.

\* \* \*

L'ABONDANCE des matières nous oblige à remettre au prochain numéro des notes bibliographiques sur diverses œuvres : *L'Ame en exil*; *Les Disciples à Saïs*; *Passé le Détroit*.



## PETITE CHRONIQUE

Nos remerciements très chaleureux à maître J.-K. Huysmans, qui a dit de nous cette parole flatteuse, trop assurément :

« Ah! DURENDAL! Quelle lame! Si nous avions cela en France! »

(*L'Escholier*, 6 mai 1895.)

Des remerciements encore au journal *L'Union démocratique*, lequel, dans son numéro du 9 mai, nous a consacré un « Premier Bruxelles » fort bienveillant; des remerciements, mais des regrets de la méprise concernant Ernest Hello.

---

## PROCHAINEMENT

*Lettre ouverte à Pol Demade*, par F. VANDENBOSCH.

*Sir Edward Burne Jones*, par WILLIAM RITTER.

*L'Éducation anarchique*, par POL DEMADE.

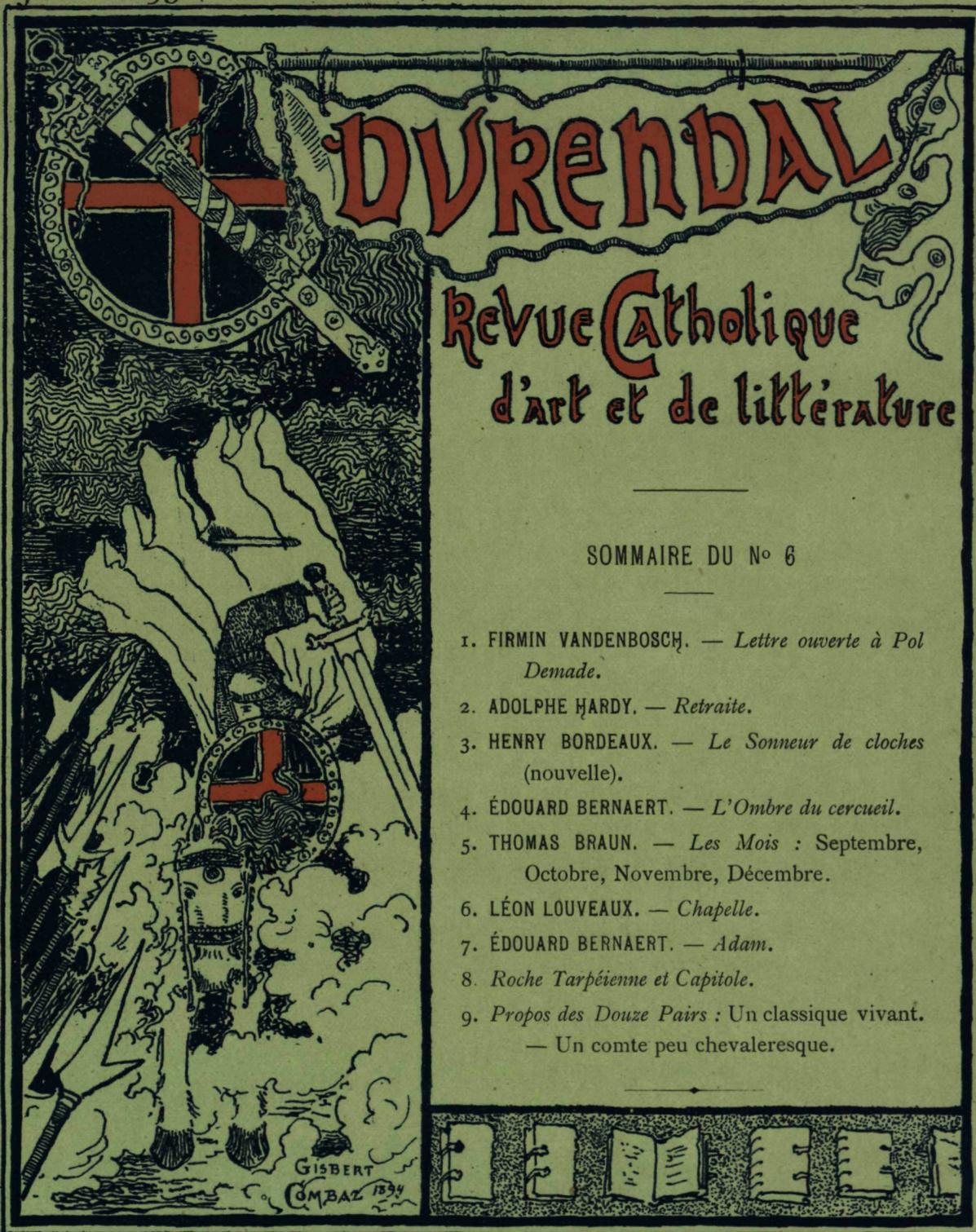
*Le Suiveur de cloches* (nouvelle), par H. BORDEAUX.

*Les Mois* (suite), par THOMAS BRAUN.

*Bibliographie*. — PAUL HAREL : Les Voix de la Glèbe. — L'abbé FÉLIX KLEIN : Autour du Dilettantisme.

---





SOMMAIRE DU N° 6

1. FIRMIN VANDENBOSCH. — *Lettre ouverte à Pol Demade.*
2. ADOLPHE HARDY. — *Retraite.*
3. HENRY BORDEAUX. — *Le Sonneur de cloches (nouvelle).*
4. ÉDOUARD BERNAERT. — *L'Ombre du cercueil.*
5. THOMAS BRAUN. — *Les Mois : Septembre, Octobre, Novembre, Décembre.*
6. LÉON LOUVEAUX. — *Chapelle.*
7. ÉDOUARD BERNAERT. — *Adam.*
8. *Roche Tarpéienne et Capitole.*
9. *Propos des Douze Pairs : Un classique vivant.*  
— *Un comte peu chevaleresque.*

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : 1 franc

---

Nous recommandons très instamment, à tous nos lecteurs, une active propagande en faveur de cette revue que nous voudrions voir s'agrandir et se développer de plus en plus. Nous serions heureux d'élargir nos cadres, de faire la place plus large aux nouvelles, à la critique, aux questions actuelles, de donner des portraits, des dessins, etc. Surtout nous voudrions réaliser en cette revue un projet qui nous est cher : réunir les éléments de l'Histoire des lettres catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont ni les sujets, ni les talents qui manquent. Malheureusement l'apathie des catholiques, en ce qui concerne les choses de l'intelligence, est grande — pour ne pas dire plus. Que nos lecteurs s'efforcent de réagir contre ce courant d'indifférence.

Que chacun de nos abonnés, par exemple, nous amène un ou deux de ses amis et, d'ici peu, grâce à ces recrues nouvelles, nous pourrions réaliser une partie de nos désirs.

*Durendal*, il est à peine besoin de le dire, est une œuvre de désintéressement; mais justement, à cause de cela, nous voudrions que nos amis nous aident, chacun dans la mesure du possible, à faire de la revue une publication digne de l'Art et de la Littérature catholiques.

Puisse cet appel être entendu.

LA RÉDACTION.

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**



## Lettre ouverte à Pol Demade

MON CHER DEMADE,



E moment ne vous paraît-il point venu de donner suite à l'idée née jadis — il y a trois ans — de nos causeries à bâtons rompus sous les hauts arbres du Jardin de Tronchiennes... Presque par hasard, nous nous étions rencontrés là quelques-uns que passionne l'art chrétien et moderne, et aux heures de récréation, dans nos flâneries le long du ruisseau clair où le printemps mirait son virginal renouveau de feuilles et de fleurs, nous devisions de nos projets et de nos espérances... « Si on essayait un Congrès? » proposa l'un de nous (n'était-ce point Dullaert?). Et tout d'abord nous nous enthousiasmâmes, comme à toute idée nouvelle et téméraire... Et déjà un plan s'esquissait; déjà la ville, le local même étaient choisis; déjà les rôles se distribuaient, quand la cloche de la retraite nous voua au silence. Et quelques heures plus tard, toutes réflexions faites, nous eûmes la nette notion de l'irréalisation de ce beau rêve audacieux : le jeune Art catholique venait à peine de s'affirmer par une vigoureuse sortie au Congrès de Malines et par quelques battues de Routine menées sous les auspices du *Drapeau*; certes nous sentions, éparse autour de nous, l'encourageante et vibrante sympathie de nos cadets, mais en même temps l'ombre nous dominait d'un organisme antique et officiel qui « s'estraidait » du dernier pion de collègue à M. Godefroid Kurth — tête de cette pyramide d'hostile résistance; dans les revues c'était le

dédain; dans les journaux c'était la gouaillerie; si, en un Congrès, nous eussions tenté alors de débattre nos idées et, en conclusion, d'esquisser le programme de l'Art et des Lettres catholiques, la conspiration du silence eût alterné contre nous avec le chantage laïquement excommunicatoire... Et sous les hauts arbres du Jardin de Tronchiennes, nous causâmes d'autre chose...

Depuis lors les idées ont marché; les grands pontifes de la « Tradition intangible » — tel M. Joseph Demarteau — ne rendent plus d'oracles; les minces follicules ont trépassé où les « bons jeunes gens inintelligents » dont parle quelque part J.-K. Huysmans, vendaient hebdomadairement leur indépendance et leur jeunesse pour le plat de lentilles de l'approbation professorale; la *Revue générale*, le *Magasin littéraire* rivalisent d'ardeur avec *Durendal* dans la défense du modernisme catholique, auquel l'*Escholier* et ses confrères apportent de leur côté l'adhésion sans réserves de « ceux du dernier bateau »; seules les *Études religieuses*, des R. P. de la Compagnie de Jésus, ont à présent le monopole de déposer d'intervalles quelques petites saletés au pied des granitiques statues de gloire de Barbey, de Hello, de Villiers, de Verlaine — maîtres et modèles aimés auxquels notre admiration et leur hostilité ont déjà ajouté le grand écrivain chrétien d'*En Route*.

Eh bien, mon cher Demade, que vous en semble-t-il et l'heure propice n'aurait-elle point sonné de nous rendre compte en commun des étapes parcourues sur le chemin de l'Art en même temps que de mesurer les étapes encore à parcourir?

Et quelle abondance de questions à traiter : en littérature, la triple et passionnante théorie du roman catholique, de la poésie catholique, de la critique catholique; en peinture, en sculpture, en architecture, la démarcation à tracer entre les utiles et réellement artistiques conquêtes du néo-gothique et ses grotesques et hideuses exagérations; enfin, d'autre part, le délicat examen de la musique religieuse... Dites, — sans tenir compte même des inévitables lacunes de cet inventaire hâtivement dressé au courant de la plume, — dites, n'y a-t-il point là de quoi dégoûter rétrospectivement de l'incolore et fade

salmigondis qu'on nous servit jadis à Malines? Et la jeunesse catholique, en qui s'infiltré de plus en plus le souci de l'Art, pourrait-elle ne pas *s'emballer* d'enthousiasme pour un programme mettant en vedette des problèmes aussi tentants par leur nouveauté que par leur opportunité... Or l'emballément acquis, l'enthousiasme amorcé, le reste, c'est-à-dire l'organisation matérielle de l'œuvre, la date, la ville à choisir (et ne s'impose-t-elle pas au choix, la vieille ville universitaire — Louvain — d'où depuis toujours l'idée catholique rayonne sur la Belgique?), le reste viendra par surcroît.

... Tandis que ce soir, en la solitude de ma chambre, je cause ainsi familièrement avec vous de l'avenir de nos chères lettres catholiques, là-bas, à Gand, plusieurs centaines de jeunes gens chrétiens, venus de tous les coins du pays, resserrent, en de joyeuses et tintamarresques fêtes, la solidarité estudiantine... Oh! qu'ils savourent jusqu'à l'ivresse cette volupté profonde et communicative de l'enthousiasme en commun — rien de mieux!... Convenez cependant que les réunions habituelles de notre jeunesse, à vague but de fraternisation, gagneraient à être orientées vers un idéal moins facile et moins platonique... Certes la compréhension de la haute mission de l'Art n'est départie qu'à quelques privilégiés — et ceux-là seuls qui ont cette compréhension sont aptes à l'apostolat viril et fructueux... Mais encore importe-t-il que ces « privilégiés », enlisés souvent dans le marasme de la tradition classique, soient initiés à l'intrinsèque vérité et à l'urgence incontestable du modernisme catholique!...

Et c'est pourquoy, mon cher Demade, je vous rappelle notre beau rêve audacieux d'autrefois, convaincu que si *Durendal* le veut, il en fera une belle réalité de demain.

FIRMIN VANDENBOSCH.

15 mai 1895.



## RETRAITE

*J'ai fait plus d'une fois ce rêve : vivre ici !  
 Acheter ce vieux chaume et, nouveau Sans-Souci,  
 Couler mes jours, tranquille et libre, sous ces hêtres.  
 Rien que des nids au toit, de la vigne aux fenêtres,  
 Et des fleurs dans la chambre où le soleil virait ;  
 Puis le petit jardin, la route et la forêt...  
 Ce serait bon. J'aurais quelques chambres bien closes,  
 Une femme, un enfant, des livres et des roses,  
 Et, dans leurs lits de foin, de vieux vins endormis  
 Pour les soirs où viendraient, parfois, les bons amis.*

ADOLPHE HARDY. .



## LE SONNEUR DE CLOCHES

A M. LE CHANOINE FRÉCHET, CURÉ DE NOTRE-DAME D'ANNECY.

### I

**S**UR la charrue il se courbait, hâtant son labour dans la crainte de l'ombre prochaine. Car les brises du soir, légères et frissonnantes, couraient déjà sur les choses, calmant les ardeurs du jour et rafraîchissant les plantes lasses et le sol fatigué. Le soleil achevait de descendre là-bas, derrière les lignes bleues et régulières du Jura; le lac Léman reflétait en ses eaux paresseuses la colonne d'or de l'astre déclinant, et déjà les plaines se chargeaient des tristesses nocturnes, les grands sapins noirs de la chaîne des Hermones s'enténébraient, recélant en leurs profondeurs obscures de mystérieuses

douleurs, tandis que les pics lointains, la Dent d'Hoche et les Cornettes de Bise, déchiquetant leurs formes élancées dans la gloire du couchant, s'auréolaient de lumière et rosaient de teintes ineffables leurs flancs abrupts et rocailleux.

Ainsi le jour agonisait. Le paysan, tout en sueur, excitait son attelage, en appuyant de toutes ses forces sur les barres de la charrue afin de pénétrer jusqu'au cœur de la terre féconde. Mais les grands bœufs placides continuaient lentement leur trajet, indifférents aux clameurs du gamin qui marchait à leur tête, et presentant dans la fraîcheur de l'espace le prochain repos et la saveur du foin qu'ils rumineraient tout à l'heure en leurs songeries inachevées.

Soudain, emplissant les airs, à cette heure calme où l'espace est d'une étrange sérénité, ~~égales~~ au loin leurs ondes sonores, qui s'en allaient mourir tout au bout de l'horizon triste, les cloches du soir sonnèrent l'Angélus. Elles se répondaient de village en village, unissant leurs invitations à la prière, pleurant les mêmes appels de foi, et enlaçant leurs douces âmes musicales dans un dolent carillon. Les plus rapprochées, celles du Lyaud, pressaient leurs sons qui fuyaient dans les airs, comme un vol de colombes échappées du clocher : elles étaient la souveraine mélodie qu'accompagnaient en sourdine, très doucement, les cloches d'Armoy et d'Orcier aux murmures éloignés.

A cette mélopée des cloches, plus rafraîchissante même que le calme silence qui l'avait précédée, le jeune paysan se redressa sur les barres de la charrue, et arrêta son attelage. Sa poitrine se dilata, aspirant avec joie l'air serein du soir, et ses yeux s'emplirent d'espace et de lumière, et comme il écoutait la douce musique courant dans les airs, il sentit cet étrange frisson intérieur qui est comme une révélation de l'éternelle Beauté. Les notes graves et pleurantes des cloches venaient mourir sur son cœur et avec elles son esprit vaguait au loin, intimement uni à leur mélodie, intimement troublé des paroles qu'elles lui disaient.

Il regardait, droit devant lui, la mort du soleil qui fièrement s'en allait derrière le Jura, se reflétant en colonne d'or dans les eaux pares-

seuses. Et l'astre ne fut bientôt qu'une moitié de disque, puis un croissant, puis une simple étoile de diamant posé sur la montagne, et dans le lac la colonne d'or s'amincissait de plus en plus, et ne fut bientôt qu'un long glaive d'or, magique reflet de l'étoile suprême. Puis l'étoile et le glaive s'éclipsèrent, indicibles illusions d'or trop vite disparues, mais éternellement renouvelables. Et le recueillement descendit sur les choses dont les teintes s'adoucirent, et dont les mélancolies s'attestèrent. Le bleu du ciel s'appâlit, et le bleu du lac frissonna comme s'il avait froid : une longue bande rougeoyante précisa le sommet du Jura, et une brume impalpable et rose flotta dans l'espace rafraîchi.

Comme le paysan se retournait instinctivement pour contempler les montagnes, il les vit, les montagnes lointaines, étincelantes encore de lumière, et heureuses de leur magnificence. L'ombre qui avait gagné la plaine, n'avait point gravi les sommets, et un instant le soleil, par-delà l'horizon, les drapa de splendeur. Puis ils se voilèrent à leur tour, se mêlant presque au ciel très pâle dans la brume à peine visible.

Les cloches avaient fini leur concert. Elles avaient salué la mort du soleil sur leur rythme très doux, et se taisaient maintenant, livrant tout l'espace au silence, comme si la prière avait répondu à leur appel et s'était agenouillée dévotement sur toute la terre.

Longtemps, longuement, le jeune homme laissa flotter dans les airs sa pensée fuyante. Il avait découvert son âme dans l'harmonie de ces cloches du soir. Jusqu'alors son âme lui était demeurée fermée, et voici que les notes envolées dans les airs avaient pénétré jusqu'à lui-même, lui disant les paroles révélatrices et les vérités profondes.

Confusément il sentait ces choses, et nulle parole n'aurait pu dévoiler le mystère qui s'accomplissait en son être. Il ne se demanda point ce qui se passait en lui, mais comme si l'attraction de ces cloches lui symbolisait sa vie, il éprouva, durant cette heure sereine, un immense amour pour elles, un immense désir de s'unir à la douceur de leur voix.

Et comme ses bœufs placides le fixaient de leurs bons yeux craintifs,

il détela sa charrue et s'en revint dans le soir encore tout rose et doré, ruminant, comme ses animaux aux lointaines songeries, ce vague amour des cloches qui s'était installé en son cœur.

## II

Dès cette radieuse soirée septembrale, où dans l'harmonie des cloches il découvrit son âme, davantage encore il s'absorba en lui-même, s'isolant des autres hommes et percevant obscurément en lui la palpitation des choses invisibles. Il passait de longues heures environné de calme et de solitude, parmi l'ombre fraîche des bois, dans l'attente des sonneries aimées. Plusieurs semaines, il chercha l'endroit le plus favorable pour entendre les mélodies des clochers lointains, et il sut découvrir, sur le flanc des Hermones, la lisière d'un bois de jeunes chênes d'où la vue s'étendait magnifiquement sur l'horizon, où venaient, comme à un rendez-vous d'amour, les chansons de toutes les cloches des villages voisins. Joyeusement les sonneries volaient dans l'espace, solitaires tout d'abord, puis se mariant aux sonneries prochaines, puis s'unissant en un chœur de voix célestes qui montaient parmi les coteaux et s'envenaient mourir là-haut à la lisière du bois où les attendait le jeune homme extasié.

Toute la vie humaine flottait dans la chanson des cloches. A toutes volées, en gais carillons, elles disaient la venue au monde d'un nouvel être destiné à comprendre, à aimer, à souffrir, et affirmaient ainsi la bonté de la vie en saluant l'apparition de l'enfant et sa consécration dans la Foi consolatrice.

Elles étaient également joyeuses, les sonneries annonçant l'éclosion de l'amour, et le bonheur fécond des époux : blanches comme les voiles des jeunes mariées, riantes comme le fond de leurs cœurs, amoureuses comme les regards de leurs yeux sincères, elles couraient à travers l'espace, grisant les fleurs parfumées de leurs musiques caressantes, disant aux choses les douceurs de la tendresse, répandant au loin l'annonce des unions heureuses : et sous le baiser de leurs notes cristallines les fleurs, se sentant plus belles, relevaient leurs

tiges lasses, et les choses souriaient confusément, et les hommes, épars dans les campagnes, murmuraient : « Quel est donc ce bonheur qui passe ? »

Puis les matinales sonneries invitaient à la paix bienfaisante des chapelles ; et l'âme, en les entendant, sentait en elle pénétrer toute la caresse des aurores limpides. Et l'Angelus du soir, qui chantait la fin du travail et le repos nécessaire, courait sur les bois et sur les prairies, comme un ange invisible apportant aux hommes de bonne volonté le calme intérieur.

Mais quand le soir de la vie s'achevait et s'acheminait vers la nuit définitive, le glas des cloches tristes entraît au cœur des êtres, leur rappelant que rien ne dure sur terre, que les désirs, les rêves et les amours ne sont que passagers et illusoire, que tout disparaît dans l'éternel Inconnu, et que la Mort est là, guettant les vies humaines. Cependant, même dans ces chansons plaintives des cloches, clamant l'inanité des êtres, même dans cette douleur immense qu'elles propageaient à travers les airs, des musiques d'espérance se mêlaient aux sonneries funèbres, annonçant le repos des âmes dans le Bonheur futur.

Ainsi toute la vie des hommes se résumait dans ces paroles qui s'envolaient de clocher en clocher. Les âmes des cloches étaient sœurs des âmes humaines et exprimaient leurs pensées profondes. Le poème de la vie naissante, le chant des amours heureuses, l'inexprimable désir d'Infini, le problème douloureux de la mort étaient tous contenus dans leurs musiques, tour à tour joyeuses et folles, mélancoliques et attristées, dévotes et mystiques.

... Inconsciemment il subissait l'attrait des chanteuses divines. Les heures se passaient pour lui à les attendre : du sommet de son bois écarté il guettait leur venue, comme un amant espère son amoureuse. Et lorsqu'elles commençaient à se répandre au loin dans les campagnes, il souriait d'aise, il se sentait revivre, comme si toute sa vie était suspendue à cette chanson des cloches.

Dans les villages, les gens accoutumés à voir sa silhouette immobile

sur les prairies et son regard perdu en des rêves incertains, le déclaraient volontiers atteint de folie. Si d'aventure quelque fraîche et jolie fille passait près de lui à la tombée de nuit, et s'arrêtait, surprise de son indifférence, il ne daignait même pas lever sur elle ses grands yeux songeurs, et elle s'enfuyait, rieuse, avec peut-être quelque regret au cœur, disant de lui : « C'est un simple. » L'une d'entre elles, Marie, dont l'enfance fut chère à la sienne et qu'il regarda longtemps, sans lui parler, comme sa promise, sentait défaillir sa pauvre âme en comprenant qu'il était si loin d'elle, et que son amour n'était plus qu'un souvenir. Seuls, quelques vieillards, saisissant davantage sa pensée, parce que la mort prochaine leur éclairait la vie, causaient avec lui encore, sur le pas de leurs portes.

De plus en plus il s'écartait des hommes, et de plus en plus son âme suivait les cloches et se confondait avec leur musique.

Le jour où le vieux sacristain trépassa, il demanda comme une extraordinaire faveur que désormais on lui laissât le soin des sonneries. Et ce fut lui qui devint l'annonciateur des joies et des douleurs humaines. Comme il les aimait et comme il les comprenait, il fit passer dans la chanson de ses cloches un peu de son amour : plus douces et plus profondes, plus sincères et plus charmeuses, plus imprégnées de bonté et de pitié, elles répandaient sur les campagnes leurs pieux appels et leurs paroles bénies, et pénétraient jusqu'au cœur des hommes, éveillant en eux les dévotions oubliées. Et sans le savoir, c'était son âme qui chantait ainsi : il s'exprimait lui-même, cet humble qui n'avait jamais songé à s'analyser et à se comprendre.

Sa vie s'enchantait, les premiers jours, de répandre sur les fidèles les mystiques effluves des cloches, et il fut comme grisé de la réalité de son rêve.

Puis un profond chagrin s'empara de lui. Les sonneries étaient rares dans la petite paroisse du Lyaud. Et les heures s'allongeaient dans l'espoir des voix pieuses, et son âme souffrait de ne s'exprimer qu'à de longs intervalles et d'incertaines occasions.

Un beau jour il réalisa son héritage et s'en alla, cherchant ailleurs

des sonneries plus fréquentes et des cloches plus nombreuses. Et pourtant, sur le chemin qui l'éloignait, il se retourna plusieurs fois, regardant avec un immense regret la petite église blanche du Lyaud, adossée à la montagne, et le champ labouré où son âme s'était révélée, et la lisière du bois de chênes où la musique des cloches l'avait tant caressé. Un peu de son cœur restait en ces lieux chéris.

Comme il passait devant la porte de Marie, celle-ci se leva, et lui posant ses deux mains suppliantes sur l'épaule, et le regardant jusqu'au fond de ses yeux, elle lui dit, peureuse : « Pourquoi t'en vas-tu ? » Il lui prit les mains, baissa les yeux et répondit : « Je ne sais pas, je vais à la recherche d'autres cloches... »

Elle le vit s'éloigner dans le soir frileux, et se mit à pleurer, en songeant à ce pauvre fou qui lui avait pris son cœur.

### III

Il traversa les hameaux de Trossy et de Charmoisy, et s'arrêta à Orcier dont l'église apparaît comme un vieux château gris et sombre, dominant la campagne. Trois cloches habitaient le clocher tranquille, et comme la paroisse était plus populeuse que celle du Lyaud, le sonneur annonça plus fréquemment les naissances, les mariages et les morts, les aurores, les épanouissements et les couchants.

Mais à mesure qu'il livrait davantage son âme à la musique des cloches, il devenait plus expert à saisir les nuances de leurs sons, et plus apte à comprendre leurs paroles. Et s'élançant, toujours plus profondément, dans les rêves indécis où flottait son imagination, il concevait des carillons plus moelleux et plus larges, un rythme plus parfait et plus doux, une mélodie plus filée et plus sublime. Insatisfait de ce qu'il entendait, il songeait à des harmonies continues qui exprimeraient tous les secrets des âmes, et révéleraient tout ce qui est en nous et que nous ignorons. Ces pensées étaient inconscientes chez lui : son intelligence, très lente et confuse, présentait sans les définir les impressions intérieures qui le tourmentaient. Et une force inconnue, cette même force qui de son âme avait fait la sœur des âmes

musicales des cloches, le poussait à chercher plus loin, toujours plus loin, les sonneries qui exprimeraient tout son être, les pays où les cloches sont plus belles et sonnent toujours.

Bientôt il quitta Orcier. Il s'en alla à Draillant, puis à Perrignier, entraîné par un pouvoir mystérieux qu'il ne raisonnait pas et auquel il n'essayait pas de se dérober. Quelque temps il demeura sur la colline des Allinges : son âme s'accordait avec la beauté sauvage des vieilles ruines qui subsistent parmi la verdure sombre des arbres. Du haut de ces lieux bénis, il écoutait joyeusement les concerts de toutes les cloches de la plaine : Armoy, le Lyaud, Orcier, Draillant, Perrignier, Mesinges, Margencel envoyaient jusqu'à lui leurs mélodies pénétrantes, et les cloches sonores de Thonon, sur cet accompagnement grandiose, brodaient leurs vibrantes variations. Et il reconnaissait, parmi ce chœur pieux, ses favorites, les cloches du Lyaud, celles qui, les premières, avaient ensorcelé son cœur.

Puis il s'en alla encore, toujours insatisfait, toujours suivant son rêve qui l'entraînait ailleurs.

Il traversa le lac Léman, et atteignit la rive suisse : il avait ouï dire que dans les cantons catholiques de la Suisse romande, les cloches étaient plus aimées et sonnaient plus longtemps. De course en course, il arriva à Fribourg et dans la vieille ville il s'arrêta.

De nombreux clochers et clochetons attiraient ses regards : et comme il attendait, anxieux, la musique des cloches, il eut un sourire triomphant, car, à de brèves distances, la cathédrale, les églises, les chapelles, se répondaient en chœur, insistant sur les âmes qu'elles appelaient à la prière, réitérant leurs accents, répétant leurs douces harmonies. Presque à toute heure des cloches sonnaient, et le son de ces cloches était plein et sonore, s'éparpillant au loin, et se heurtant aux échos qui doubtaient leurs appels. Il connut ainsi la joie : son visage grave prit une habituelle expression de béatitude ; son âme se dilata, comprenant vaguement que sa vie augmentait d'intensité puisque son expression s'attestait dans le chant plus nourri des cloches.

Il ne parlait presque plus, il écoutait. Ses yeux reflétaient les

effusions mystiques de son cœur qui couraient jusqu'au ciel, en hymne de bonté et d'amour, parmi les pieux cantiques des églises. Son âme s'identifiait de plus en plus aux sonneries harmonieuses : il ne vivait plus, il s'écoutait vivre dans le chant des cloches.

Là-bas, dans son village, on avait presque oublié l'*amoureux des cloches*, ce fou qui était parti un soir d'été, et Marie, sa promise, après l'avoir pleuré, s'était mariée à un voisin, et ne se souvenait plus que très lointainement, comme d'une fleur aux parfums trop doux qui se serait fanée, de son grand amour d'autrefois. Lui, pendant ce temps, goûtait une joie sans bornes, car son âme flottait sur les autres âmes humaines, en hymne de piété et d'amour.

#### IV

Cependant un étrange phénomène se produisait en lui. A mesure qu'il vieillissait et que s'affaiblissait son ouïe, il entendait davantage la résonnance de ses cloches aimées : elles chantaient *intérieurement* en lui et son âme était pleine de carillons.

On le surprenait à toute heure, arrêté soudainement dans sa marche, écoutant des cloches qui ne sonnaient pas, souriant à d'absentes harmonies. Son âme était une musique continue et frissonnante, toute baignée de mystiques songeries.

Bientôt, comme il était très vieux, il devint sourd. Et sa surdité était bienheureuse, car les bruits extérieurs ne vinrent plus troubler la splendeur des cloches qui sonnaient en lui. Et ses heures se passaient, très douces, dans l'audition constante de symphonies inconnues aux hommes.

Il mourut presque inconsciemment, écoutant sa vie pleurer son chant du cygne, et son âme sonore s'exhala dans la gloire du couchant, parmi les musiques des Angelus bleus que sonnaient les cloches de tous les clochers lointains...

HENRY BORDEAUX.

Thonon-les-Bains, octobre 1893.

---

## L'OMBRE DU CERCUEIL

*Un hasard ce soir-là me mit à la fenêtre.  
Bon gré, mal gré, le mur de la cour me fit voir  
Sur d'étranges clartés se découpant en noir  
Le cercueil du voisin défunt la veille, — un prêtre.*

*A ce funèbre aspect, je n'eus plus ni vouloir  
Ni raison : la terreur écrasa tout mon être :  
Je criai comme un fou sans plus me reconnaître,  
Tandis que se brisait au parquet mon bougeoir.*

*Sans peur, le jour, j'avais dans la chapelle ardente  
Baisé la blanche croix de l'étole pendante  
Et tout contre le mort prié paisiblement...*

*Quelle source assigner à ce retour bizarre  
Et d'où vient que l'esprit plus troublé, tant s'effare  
Des maux qu'idéalise un vague éloignement ?*

ÉDOUARD BERNAERT.



## LES MOIS <sup>(1)</sup>

### LES MEULES DE SEPTEMBRE

*Aux chemins creux où s'accroche le foin,  
Les chars s'en vont odorants vers les fermes,  
Et de la plaine indéfinie, au loin,*

(1) Voir nos numéros de mars et mai.

*On voit les chars descendre lourds et fermes,  
Bourrés de grains, de sèves et de germes.  
Un chant de grive a traversé les airs.  
Les chaumes nus grincent aux soleils clairs.  
Les blés sont mûrs, on arrondit les meules.  
Dans les pailles, la faux n'a plus d'éclairs.  
Les lauriers sont coupés sur les éteules.*

---

### LES RAMIERS D'OCTOBRE

---

*Dans la forêt aux jaunes frondaisons,  
Les blancs ramiers perchent au haut des chênes,  
Cherchant encor les jeunes floraisons,  
Les arbres verts dans les forêts prochaines,  
Et les semeurs bienfaisants dans les plaines.  
Parfois l'un d'eux aux grands chaumes glanés  
Qu'hélas! la bise effrayante a fanés,  
S'abat pesant par la brume nouvelle.  
Et voici que, vers les cieux fortunés,  
S'envole et fuit la dernière hirondelle.*

---

### LES BROUILLARDS DE NOVEMBRE

---

*Dans le brouillard où blémit la clarté,  
On entend choir et choir les feuilles mortes,  
Les feuilles d'or, les feuilles de l'Été,  
Les oiseaux gris descendent en cohortes...  
Or, au logis, bien closes sont les portes,  
La paille hachée et les blés remisés,  
Tandis qu'au loin, sur les coteaux boisés,*

*La nuit s'étend apaisante et charmée,  
Et qu'un vieux chien aux horizons rosés  
Pleure au perdu, navrant, par la ramée.*

### LES SAPINS DE DÉCEMBRE

*L* e froid durcit les plaines, les marais  
Et les chemins où les feuilles inertes  
Vont s'entasser au sortir des forêts.  
Plus rien ne vit. Les branches sont désertes  
Et les mousses aux givres durs offertes.  
Seul, dédaigneux du gel et de l'hiver,  
Un grand carré de sapins reste vert.  
Et la couleur des rigides ramures  
Tranche au ciel mat, immobile et couvert,  
Où se sont tus les plus faibles murmures.

THOMAS BRAUN.



### CHAPELLE

*Mon cœur, mignonne, est désormais  
Une chapelle très fleurie  
Comme pour la Vierge Marie  
De lys et blanches fleurs de Mai!*

*Et sur un trône, je l'ai mise,  
Tout parfumé de frais matin  
De chants d'oiselets et de brise  
Et de bruyères et de thym.*

*Et, quand la neige du silence,  
Tombe, en ta chapelle, le soir,  
O notre dame d'espérance,  
Effeillant les fleurs de l'espoir.*

*Par des chemins de rêverie,  
Vite, j'accours en ta maison  
Et je chante ta litanie  
O notre dame d'amour blond!*

*Mon cœur, mignonne, est désormais  
Une chapelle très fleurie,  
Comme pour la Vierge Marie,  
De lys et blanches fleurs de Mai!*

LÉON LOUVEAUX.



## ADAM

*Adam ne parle pas dans la Sainte Écriture :  
Soupirant exilé de l'édenal bosquet,  
Noyé dans le flot noir de son amer regret,  
Il ne s'émouvait pas des champs de la nature.*

*Inconscient auteur des maux qu'il nous léguait,  
Pressentant les sanglots de sa progéniture,  
Sonda-t-il des humains la misère future?  
Oh! son trépas alors ne dut pas être gai!*

*Pourtant, il avait, lui, présent à la pensée,  
Le souvenir vivant de sa splendeur passée,  
Rayon consolateur que je sens vaguement.*

*Il ne pouvait gémir, angoissé par le doute,  
Et la main de la Mort que tout homme redoute,  
Rendait à la clarté ses yeux en les fermant.*

ÉDOUARD BERNAERT.



## Roche Tarpéienne et Capitoie

**L'Ame en exil.** GEORGES MARLOW. — Oh oui, elle est bien en exil ici-bas, l'âme du poète. Sa patrie c'est le pays du rêve, le ciel bleu sans ombre et sans nuages de l'Idéal. Le monde d'en bas lui est mauvais. Son bruit agaçant l'énerve, le distrait dans ses méditations solitaires. Sa brutalité le révolte, le dégoûte. lui donne envie de le maudire. Il le fuit avec horreur. Il sent un besoin impérieux de se cloîtrer dans l'ermitage de son âme, où le monde n'a pas accès, dans ce sanctuaire caché aux regards indiscrets du profane, où il peut donner libre cours à ses épanchements poétiques, sur ce Thabor où il n'est plus attristé par la vue écœurante des vilénies, des turpitudes et des bassesses de la terre et d'où son âme prend son essor vers les régions de la Lumière, sur les ailes azurées de la contemplation et de l'amour.

Qu'elles sont douces ces premières chansons du jeune poète, dont l'âme, orientée du côté de l'Idéal, n'est pas encore ternie par le souffle impur de la matière, est encore ouverte aux choses de l'esprit, capable de s'élever jusqu'à la contemplation, susceptible d'émotion vraie et forte! Qu'y a-t-il de plus poétique que l'âme du jeune homme! Et quand cette âme est celle d'un inspiré, quand elle a reçu le don, quand elle est le ciboire qui contient le mystère, oh! que sa voix est charmeuse et enivrante.

Tel est bien le poète de *L'Ame en exil*. J'ai lu et relu, avec enthousiasme, ces poésies naïves et berceuses, d'une délicatesse infinie, ravissantes d'ingénuité, tissées d'une main frêle et tendrement nerveuse. Délicieuses oh! combien, les heures passées en compagnie du jeune poète, à travers les rues endormies de la ville dolente et recueillie. Oh! ces chansons d'amour de *L'Eau du soir*, qui jase entre les tours et conte de douces folies à ces vieilles inconnues!

Qu'elles sont naïves et charmantes aussi les douces cantilènes que l'âme des vieilles chantonne :

*A la bonne Vierge Marie,  
Au petit Jésus endormi,  
Qui protègent des ennemis,  
Le simple cœur qui songe et qui prie,*

*Au petit Jésus de Noël  
Elles ont offert leurs mains blanches,  
Pleines de lys et de pervenches,  
Et leurs beaux yeux couleur de ciel.*

Quel adorable tableautin que celui de ces vieilles, qui, comme le dit si bellement le poète :

*... sont des enfants  
Que charme un rien, qu'un rien étonne*

On croit entendre réellement :

*Et les rouets et les fuseaux  
Chuchotant de vagues prières.  
— Plainte du soir dans les roseaux  
D'une frêle île hospitalière.*

Voilà une des ingénieuses chansons de notre jeune poète. Il faudrait les citer toutes, car toutes nous ont charmé, toutes sont ravissantes. Il n'y a pas de faiblesse, nous semble-t-il, dans cet album d'un jeune poète. Prenez-le vous-même, lecteur, et vous serez fasciné comme moi, par ces voix poétiques qui disent si bien les rêves des choses :

*Oh ! le vague des choses mortes.*

*. . . . .  
Leur âme en mon âme chantonne !*

L'abbé H. MÖLLER.

\* \* \*

**Les Disciples à Saïs et les Fragments de Novalis**, traduits de l'allemand et précédés d'une introduction, par MAURICE MAETERLINCK. (L'ACOMBLEZ, un vol., 4 fr.) — J'ai fort goûté d'être introduit chez Novalis par Maurice Maeterlinck.

J'avouerai même ingénument que, sans ce beau guide ténébreux, je ne me serais jamais aventuré dans les compliquées catacombes de la pensée de Novalis, de ce rêveur ainsi annoncé : « C'est un mystique presque inconscient et qui n'a pas de but... Son enseignement est bien vague et il n'apporte pas de solutions nouvelles aux grandes questions de l'essence... Il joue simplement dans les jardins de l'âme, il sourit aux choses avec une indifférence très douce et regarde le monde avec la curiosité inattentive d'un ange inoccupé et distrait par de longs souvenirs. »

\* \* \*

**Passé le Déroit**, par GABRIEL MOUREY. (PAUL OLLENDORFF, Paris, un vol., fr. 3.50.) — Je recommande à tous les fervents de l'Art, à tous les curieux d'esthétique, ce très noble livre de Gabriel Mourey. Ce volume, consacré à l'Angleterre, — par delà le déroit, — renferme peut-être les pages les plus *pénétrantes* qu'on ait encore écrites sur cette si curieuse école d'Art intitulé : Les Préraphaélites anglais. Je souligne à dessein ce mot de *pénétrantes*. « L'art, a dit Bacon, c'est l'homme ajoutant son âme à la nature. » Ajouter son âme, les Préraphaélites ont admirablement réalisé ce programme. Or, et c'est de quoi je suis reconnaissant envers Gabriel Mourey, nul mieux et plus que lui ne nous a découvert cette âme que les artistes anglais ajoutèrent non seulement à la nature, mais à l'histoire, mais à la poésie, mais à tout ce qui sortit de leur cerveau ou de leurs mains.

On sait l'origine du Préraphaélitisme anglais. Mourey la résume en ces termes : « C'est l'imitation de Raphaël qui a corrompu l'art; c'est avec Raphaël que commence, pour s'achever dans la Renaissance, la désuétude du naturalisme pur et sain du moyen âge et l'éclosion d'un matérialisme bientôt dégénéré en convention fautive et superficielle. Le pseudo-classicisme de la Renaissance a desséché les sources mêmes de la vie et de l'art, c'est-à-dire la nature; les peintres apprirent à peindre comme on apprend un métier manuel; toute interprétation personnelle fut détruite, les élans de l'imagination et de la fantaisie étouffés dans la pratique de formules toutes faites, les mêmes pour tous, dans l'esclavage d'une scolastique sèche et bornée. Le premier mouvement préraphaélite se révèle essentiellement naturaliste, dans le sens élevé du mot. »

Les préraphaélites furent des réactionnaires merveilleux; leurs œuvres nous donnent l'idée de l'art débarrassé de toutes les malheureuses conséquences de la Renaissance; les artistes pratiquèrent le culte de l'idéal, de la beauté, nous dit l'auteur, ils se nourrirent de l'étude passionnée des Primitifs et considérèrent comme un sacerdoce l'exercice de leur art, cet art pour la pratique duquel il fallait, selon le mot de l'un d'entre eux, « être pur de cœur et libre de toute sensualité intellectuelle ». On devine que l'âme de pareils artistes est d'une passionnante

étude; et ceux-là en seront convaincus qui auront lu, dans *Passé le Déroit*, les merveilleuses psychologies de Dante Gabriel Rossetti, de Burne-Jones, Brown, Millais, Hunt, Aughes, Walter Crane, W. Turner, Whistler, Swinburne.

Mais Gabriel Mourey n'est pas qu'un psychologue, un anatomiste d'âme, non. Ce critique, passionné pour ceux qu'il critique, s'élève jusqu'à eux et artistiquement les égale. De là, en la présente œuvre, des pages d'une poésie délicieuse. que je ne peux que signaler, hélas! L'histoire d'Elisabeth Siddal et de son mariage avec Rossetti; — les femmes de Burne-Jones; — la Lumière du monde, d'après William Holman Hunt; — la Synthèse sensationnelle; — la Visite à Swinburne.

De la lecture du livre de Gabriel Mourey on sort un peu plus homme; c'est un de ses livres qui nous ajoutent quelque chose à l'âme. Tant d'œuvres aujourd'hui nous diminuent qu'il faut vouer une particulière reconnaissance à celles qui nous augmentent.

P. D.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

UN classique vivant. — Les « pions » (prononcez ce mot avec un dédain à la F. Vandenbosch) en feront assurément une maladie : les *Trophées de Jose Maria de Hérédia*, ont obtenu un succès triomphal. Le public a été unanime, son auteur a été acclamé même par l'Académie française. Constatation plus grave encore : le livre des *Trophées*, un seul volume et de sonnets encore, vaut la gloire à son auteur, qui est entré tout vif dans l'immortalité littéraire. « Ah! monsieur, s'est écrié François Coppée, en pleine Académie, vous mettez un jour dans un cruel embarras les faiseurs de florilèges! »

Les fanatiques de l'antiquité, qui n'admettent point qu'on soit célèbre et qu'on ait du génie, si on n'est pas mort et enterré depuis un certain nombre de siècles, devront en prendre leur parti. Voici un homme vivant : HÉRÉDIA, et une œuvre d'hier : les *Trophées*, dignes d'être admirés tout de suite, dans les classes, à côté et peut-être même au-dessus d'Homère, d'Horace, de Virgile, de Racine, de Monsieur Boileau Despréaux.

Le seul reproche que ces vieux messieurs de l'enseignement pourraient encore faire à Hérédia, ce serait, tort impardonnable, de n'avoir pas écrit ces admirables sonnets en grec ou en latin !... Contre cela il y a une ressource, c'est d'attendre que le français soit une langue morte pour révéler ces merveilles littéraires à la jeunesse. D'ici là il crèvera probablement un nombre incalculable de professeurs de rhétorique et de cuisiniers de l'espèce Rolin Broeckaert et C<sup>ie</sup>.

Quand donc se décidera-t-on à faire, dans l'éducation, une place à la vie et aux vivants ?

Un certain Chamillac, correspondant parisien d'un journal belge, accouche de cette énormité :

« L'Académie est partagée en trois coteries qui se disputent l'influence : les ducs, les auteurs dramatiques et les indépendants. Aucune élection ne peut aboutir sans un accord préalable entre deux, au moins, de ces fractions. Or, il est habituel que, lorsqu'un candidat a la bonne fortune de plaire à messieurs les ducs, les auteurs dramatiques et les indépendants l'ont, par cela même, prodigieusement dans le nez ; tandis que le protégé des auteurs dramatiques et des indépendants devient la bête noire des ducs. D'où il résulte que l'oiseau rare qui, à force de notoriété, de relations, d'intrigues ou de courbettes, est parvenu à se créer des intelligences dans les trois groupes, ne passe, le plus souvent, que parce que l'on veut en écarter un autre. Exemple : M. de Hérédia, en personne. »

Il faut être un bel imbécile pour prétendre que Hérédia est parvenu à l'Académie par ces moyens. Et le talent ? Est-ce que ça ne compte pas, illustre et gâteux Chamillac !

\* \* \*

**A**NECDOTE du même Chamillac :

Jules Janin se donna jadis un mal énorme pour endosser l'habit à palmes vertes, et comme un de ses amis s'étonnait de cette insistance :

— A moi, mon cher, répondit il, cela m'est égal ; mais si je n'entrais pas à l'Académie, ma belle-mère ne croirait jamais que j'ai du talent.

\* \* \*

**F**ACÉTIES administratives :

L'Administration des Beaux-Arts est transférée au ministère de l'agriculture et des travaux publics. On verra désormais dans l'antichambre du ministère de l'agriculture les éleveurs de bestiaux attendre l'audience pêle-mêle avec les éleveurs de statues !

Les Belles-Lettres, elles, ont failli passer parmi les affaires étrangères... au pays. Adorable fumisterie!

\* \* \*

LA vache bretonne sera l'étincelle qui, se répandant comme une tache d'huile, infusera un sang nouveau à notre cheptel indigène. (Propos tenu au cours de la discussion du dernier budget du ministère de l'agriculture... et des beaux-arts!)

\* \* \*

MONSIEUR le comte E. de Kératry a publié, récemment, dans le *Figaro*, à propos de la conversion de M. Valabrègue, un article dont nous extrayons ces lignes :

« L'œuvre de Jésus est un Triptyque immense, déployé par lui le long de l'humanité. Sur une face est écrit : *Religion*, et c'est le passé; sur la face du milieu, maintenant visible, est écrit : *Philosophie*, et c'est le présent; sur la troisième et dernière face est écrit ce mot : *Science*, et c'est l'avenir.

» Le XIX<sup>e</sup> siècle fut un siècle d'entr'acte. »

Un Triptyque à trois faces, pourquoi pas un sou à trois faces? Si vous disiez encore : panneau, on pourrait s'entendre. Cette citation d'un joli tonneau est de Valabrègue.

Voici maintenant du Kératry de derrière les fagots : « Un jour qu'il se plaisait lui-même sur un récent insuccès de théâtre, tour à tour il s'affligeait des violentes polémiques suscitées contre sa race. »

Et ceci donc : « Quoiqu'il en soit, au point de vue philosophique, cette nouvelle œuvre, pleine d'idées neuves, suivant pas à pas la parole du Christ, n'en restera pas moins une tentative originale et un curieux spécimen de ce que peut produire ce grand creuset de Paris, la fournaise des idées toujours en ébullition. »

Une œuvre qui suit pas à pas une parole et qui est en même temps une tentative et un spécimen du grand creuset. Quel jargon. Le *Figaro* passe cependant pour le premier journal littéraire de France et à l'occasion il ne manquera pas de s'esclaffer, à propos du parler belge, savez-vous, une fois! Francis Magnard, tout Belge qu'il fût, n'eût pas laissé imprimer de pareilles sottises.

\* \* \*

UN comte peu chevaleresque.

Les *Études religieuses* ont publié, sous la signature d'un certain J. Noury, une critique violente et, de l'avis de beaucoup, injuste du livre de J.-K. Huysmans. Le *Bien Public* s'est empressé de reproduire cet article (26 avril).

Nous avons fait remarquer immédiatement à M. le comte Guillaume Verspeyen, rédacteur en chef du *Bien Public*, que l'avis de M. J. Noury n'était pas l'avis unanime des catholiques, tant s'en faut; et que l'abbé Klein notamment, dans le *Monde* (12 mars) et dans son livre du *Dilettantisme*, avait émis sur l'œuvre un jugement tout différent. Nous demandions à M. le comte Verspeyen de publier l'article de l'abbé Klein, afin d'éclairer en toute impartialité le public. M. le comte Verspeyen n'en fit rien.

M. le baron de Haulleville, professeur à l'Université de Louvain, publia dans le *Journal de Bruxelles*, sous son pseudonyme habituel (Félix de Breux), une longue lettre ouverte au *Bien Public* (26-27-28 mai) sur le même sujet. M. le comte Verspeyen n'a pas encore répondu.

Nous nous permettons, malgré tout le respect et toute l'admiration que nous éprouvons pour la personne et le talent du rédacteur en chef du *Bien Public*, de trouver ses procédés fort peu chevaleresques et surtout fort peu catholiques. Si les adversaires du *Bien Public* agissaient de cette façon, le rédacteur en chef ne manquerait pas de les traiter de gens ce mauvaise foi. Nous sommes forcé d'appliquer à M. le comte Verspeyen la mesure qu'il applique à ses adversaires. P. D.

\* \* \*

**M**AITRE Joris Karl-Huysmans nous a promis sa précieuse collaboration.

\* \* \*

**O**N annonce l'apparition prochaine du quinzième volume des *Œuvres et des Hommes*, de Jules Barbey d'Aureville, sous ce titre : *Journalistes et Polémistes*.

\* \* \*

**L**E *Coq rouge*, à la voix chaude et sonore, a chanté le 15 juin pour la deuxième fois. Puisse-t-il aider au réveil littéraire des Belges sommeillants.

\* \* \*

**M**ONSIEUR J. Devallée a publié, dans la *Gazette de Liège*, une chronique sur le livre de J.-K. Huysmans, *En Route!* On sait que la même gazette a reproduit, jadis avec un enthousiasme délirant, une *Ode à la médiocrité!* d'un certain Xavier Francotte. C'est dire l'inintelligence de la présente chronique! Bienheureux les pauvres!

\* \* \*

**L**A douleur est comme cette tige de fer que les sculpteurs mettent au sein de leur glaise, elle soutient, c'est une force.

(BALZAC.)

Ceux que nous avons aimés et que nous avons perdus ne sont plus où ils étaient; mais ils sont toujours et partout où nous sommes.

(A. DUMAS.)

\* \* \*

**M**ONSIEUR Henry Carton de Wiart, notre collaborateur et ami, vient d'avoir la douleur de perdre son père. La Rédaction de *Durendal* le prie de trouver ici l'expression de ses plus affectueuses condoléances.

Notre vaillant collaborateur Pol Demade publiera cette année une Étude documentée sur l'Éducation, sous ce titre : *VOUS VENEZ EN AIDE A L'ANARCHIE*. Un prochain numéro de *Durendal* contiendra le premier chapitre de ce travail appelé, pensons-nous, à faire sensation dans divers milieux. Voici le sommaire du chapitre premier.

## CHAPITRE PREMIER

### I. — D'UN CATHOLIQUE A DES CATHOLIQUES.

1. Déclaration de l'auteur. — 2. L'Éducation auxiliaire de l'anarchie. — 3. L'impuissance des meilleurs. — 4. Preuve historique. — 5. Attitude vis-à-vis du progrès. — 6. Conservatisme. — 7. Le recrutement socialiste. — 8. Esclaves et Révoltés. — 9. Ce n'est pas la faute du catholicisme. — 10. Division de cette étude : Éducation physique; Éducation morale; Éducation intellectuelle. — 11. Trois faits : Force et inertie des catholiques; les Défenseurs de l'Église pris hors de l'Église; l'Intoxication éducatrice.

A F. P. — De ceux qui restent. Vous avez fait mieux.

A FRANZ ANSEL. — Vers incendiaires.

A E. PÉRIER. — J'accepte de tout cœur. P. D.

A LAURENT FIÉRENS. — Ne nous oubliez pas.

A J. SERRE. — Votre tour viendra.

A G. BALD. — *Sur mon seuil!* Faites mieux, nous insérerons.

A A. C. — Travaillez, prenez de la peine. C'est le *fond* qui manque le moins.

A M. VICTOR DENYN. — Nos félicitations et nos vœux de bonheur. Prouvez-nous que le mariage est compatible avec le culte des lettres.

A ANGEL. — Faites-vous connaître, s'il vous plaît.

N. B. — Nous ne tenons aucun compte des manuscrits ou des lettres dont les auteurs ne se font pas connaître.

---

Nous recommandons à nos lecteurs la *Démocratie sociale*, revue sociale paraissant le 8 de chaque mois. Abonnement : 7 francs par an. Administration : rue Nicolas Leblanc, 25, à Lille.

---

On nous demande de différents côtés des collections de notre première année. A notre grand regret nous n'en possédons plus une seule.

Nous pouvons cependant fournir quelques collections des six derniers mois au prix de 5 francs.

La Revue désirerait racheter des collections de la première année.

Au numéro de juillet :

*Réponse à Firmin Vandenberg.* DURENDAL.

*L'Inversion sentimentale* (conte), par POL DEMADE.

*Sir Edward Burne-Jones*, par WILLIAM RITTER.

*La Musique chez les Hébreux*, par l'abbé GRUEL.

*Bibliographie.* — PAUL HUREL : Les Voix de la Glèbe. — L'abbé FÉLIX KLEIN : Autour du Dilettantisme. — FERNAND SEVERIN : Un Chant dans l'Ombre. — PAUL ARDEN : Par les Chemins. — JEAN DEVILLE : Dialogue entre nous. — LÉON PASCHAL : Paroles intimes. — Le comte DE BOUSIES : Deux Comédies. — FIRMIN VANDENBOSCH : J.-K Huysmans.

Au numéro d'août :

*Vous venez en aide à l'anarchie*, par POL DEMADE.

# SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, TREURENBERG, BRUXELLES

---

*Annuaire complet du Clergé belge et Répertoire des Établissements  
religieux*, 1895, un beau volume cartonné . . . . . fr. 3.00  
N. DEJUSSÉ. *La Dame noire* (roman). . . . . 3.00

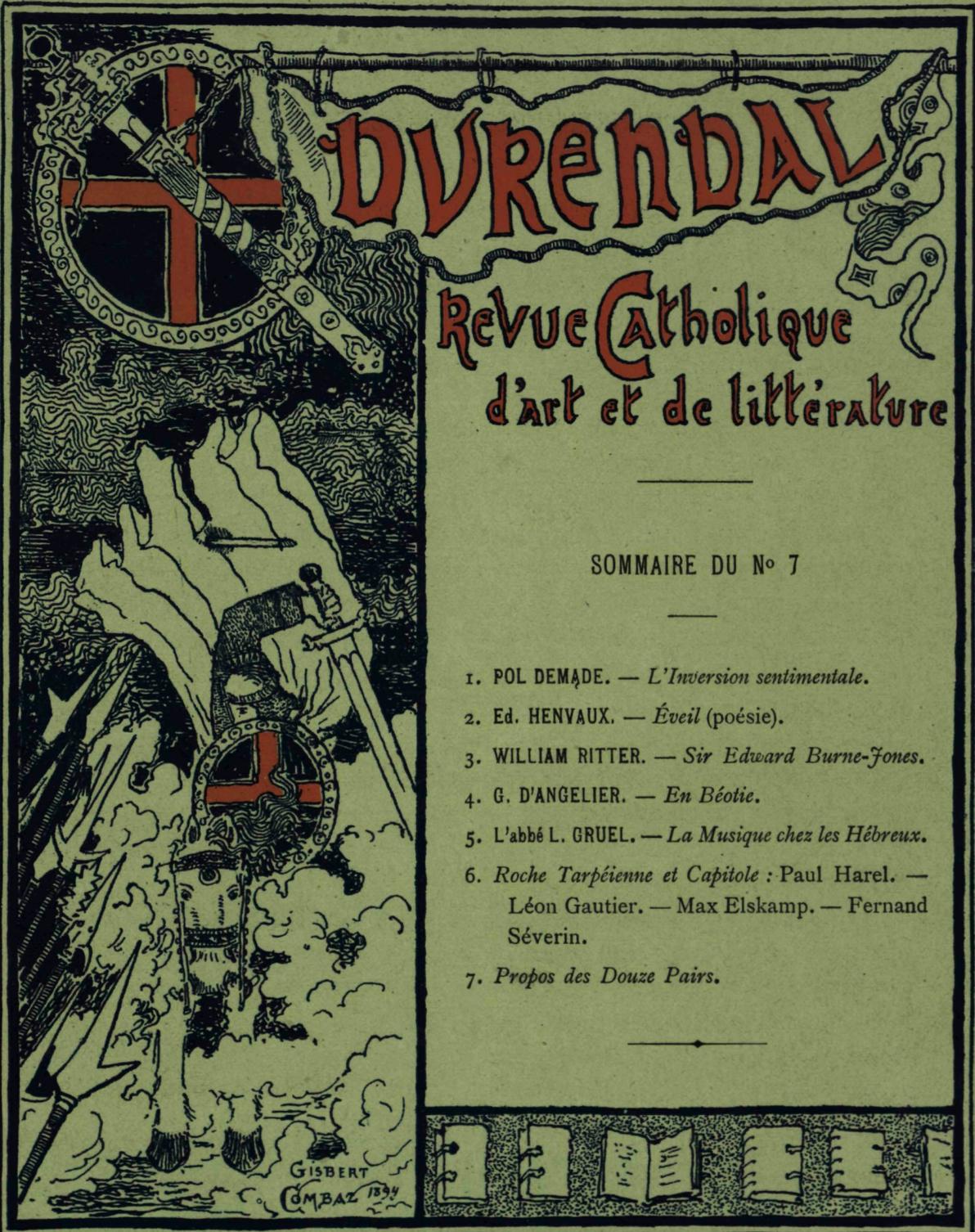


## PAUL LACOMBLEZ, Éditeur

31, RUE DES PAROISSIENS, BRUXELLES

---

FERNAND SÉVERIN. *Un chant dans l'ombre*, in-32 raisin. . . . fr. 3.00  
PAUL ARDEN. *Par les chemins*, petit in-12 . . . . . 2.50  
MAURICE MAETERLINCK. *Les Disciples à Saïs de Novalis* . . . . 4.00  
ALBERT GIRAUD. *Hors du Siècle. Sous la couronne*. . . . . 3.00



# DU REN DAL

REVUE Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 7

1. POL DEMÀDE. — *L'Inversion sentimentale.*
2. Ed. HENVAUX. — *Éveil* (poésie).
3. WILLIAM RITTER. — *Sir Edward Burne-Jones.*
4. G. D'ANGELIER. — *En Béotie.*
5. L'abbé L. GRUEL. — *La Musique chez les Hébreux.*
6. *Roche Tarpéienne et Capitole* : Paul Harel. —  
Léon Gautier. — Max Elskamp. — Fernand  
Séverin.
7. *Propos des Douze Pairs.*

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : fr. 0.60

---

Nous recommandons très instamment, à tous nos lecteurs, une active propagande en faveur de cette revue que nous voudrions voir s'agrandir et se développer de plus en plus. Nous serions heureux d'élargir nos cadres, de faire la place plus large aux nouvelles, à la critique, aux questions actuelles, de donner des portraits, des dessins, etc. Surtout nous voudrions réaliser en cette revue un projet qui nous est cher : réunir les éléments de l'Histoire des lettres catholiques au XIX<sup>e</sup> siècle. Ce ne sont ni les sujets, ni les talents qui manquent. Malheureusement l'apathie des catholiques, en ce qui concerne les choses de l'intelligence, est grande — pour ne pas dire plus. Que nos lecteurs s'efforcent de réagir contre ce courant d'indifférence.

Que chacun de nos abonnés, par exemple, nous amène un ou deux de ses amis et, d'ici peu, grâce à ces recrues nouvelles, nous pourrions réaliser une partie de nos désirs.

*Durendal*, il est à peine besoin de le dire, est une œuvre de désintéressement; mais justement, à cause de cela, nous voudrions que nos amis nous aident, chacun dans la mesure du possible, à faire de la revue une publication digne de l'Art et de la Littérature catholiques.

Puisse cet appel être entendu.

LA RÉDACTION.

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**



## L'INVERSION SENTIMENTALE

A MAURICE DULLAERT

Le savant s'endort sur l'oreiller  
du doute.

Le chimiste JEAN STAS.

**T**OUT le monde sait que la chevelure humaine peut, en une nuit, sous l'empire d'une émotion sérieuse et conséquente, changer absolument de teinte. Vous vous endormez sans aucune arrière-pensée facétieuse, de ce sommeil si bien qualifié de sommeil des justes; vous couchez sur l'oreiller, parmi les blancheurs du linge, des cheveux plus noirs que l'Erèbe antique; votre repos est traversé par l'éclair d'une secousse morale grave... et vous vous réveillez avec une tête d'un blanc neigeux. C'est là un axiome établi par tous les reporters du monde et vulgarisé par d'innombrables faits divers.

Je dois vous prévenir que la science était tout à fait muette sur ces brusques métamorphoses, avant l'étrange aventure survenue au docteur Zéphirin, aventure que j'ai dessein de vous conter ici.

Il serait oiseux, me paraît-il, de faire, à ce propos, une minutieuse psychologie du personnage ou d'abuser pour lui pouiller l'âme.

Que le lecteur veuille bien se contenter de ces simples détails biographiques : le docteur Zéphirin était un vieux praticien septuagénaire qui avait pris ses invalides, il y avait de cela dix ans. C'était un vieillard très vert encore, droit comme un if; d'allure militaire; un peu sec; aux yeux d'un bleu de la teinte pâle des anciennes faïences de Delft. Et, avec ça — insistons — le plus admirable système capillaire, chevelu et poilu, qu'on peut s'imaginer : une belle tête blanche,

aux cheveux drus, très légèrement crespelés, au toupet frondeur, la moustache courte mais puissante, l'impériale à rendre jaloux un vieux maréchal de France; le tout d'un blanc d'argent éclatant, tapageur, sonore presque. Dans le village où, depuis sa retraite, chaque année, il allait passer la belle saison, on l'avait surnommé — les campagnards adorent le sobriquet pittoresque — la Tête d'argent.

Le docteur Zéphirin — oh! ces coïncidences! — était l'auteur d'un traité bizarre (d'envieux confrères disaient : grotesque), intitulé : *De la couleur dans les sentiments*, livre qui avait eu son quart d'heure de célébrité et avait valu à son auteur le titre de correspondant de je ne sais quelle académie de province.

Ce traité de la couleur fera, quelque jour, lorsqu'on le redécouvrira, les délices de l'école décadente; il dépasse d'une infinité de longueurs, si on peut dire, l'*Audition colorée de Baratoux* et le *Traité du Verbe*, de René Ghil. Le docteur Zéphirin était descendu, plus profond que tous les psychologues connus, dans ce gouffre de l'âme humaine, qu'il appelait : un *maelström* vertigineux. Quelques chapitres de son livre ont failli devenir classiques : les pages en lesquelles le docteur examine les sept couleurs de la colère sont vraiment remarquables. Songez que nous ne connaissions guère, avant le docteur Zéphirin, que la peur bleue et sa variété livide, et, de la colère, que les variétés bleu-rouge et pâle. Sa description de la colère orange mériterait de rester.

Mais, j'ai hâte d'arriver à l'aventure dont j'ai promis le narré et que l'auteur du traité avait vaguement prévue, quelque part, en son œuvre, sous le nom ténébreux d'*Inversion sentimentale*. Voici le fait :

« Dans la nuit du vendredi 13 septembre, le docteur Zéphirin, qui reposait à l'unique étage de sa modeste maison de campagne, fut tiré brusquement de son sommeil par un bruit insolite de serrure violentée. En un instant le vieux praticien fut sur pied et apparut sur le pas de la porte de sa chambre, le revolver d'une main, un bougeoir de l'autre. Ce qui se passa en ce moment fut rapide comme l'éclair. La bougie s'éteignit, en même temps qu'éclataient les huit décharges successives de l'arme à répétition. Il se fit un grand bruit tumultueux

sur les marches de l'escalier, suivi d'un pesant silence et bientôt après on entendit comme le glissement d'un corps le long d'un tapis. Le docteur Zéphirin, anxieux, attendit dans l'ombre, quelques minutes qui lui parurent des heures. Enfin, tout bruit ayant cessé, il se décida à rallumer la bougie éteinte qui, tout de même, tremblait un peu dans sa main gauche; il rechargea son arme par précaution et descendit.

» Un homme, frappé en pleine poitrine, gisait sur le palier; autour les murs blancs étaient éclaboussés de sang frais. Le docteur, machinalement, prit le pouls, plus rien; se pencha sur le cœur, inutile. Il enjamba le cadavre chaud. La porte de la maison s'ouvrait béante sur la nuit étoilée. Il écouta : des pas, comme d'un fuyard, s'entendaient sur le pavé voisin; un chien de ferme hurlait furieusement, secouant sa chaîne dans l'ombre épaisse.

» Le docteur Zéphirin ferma l'huis, revint près du bandit mort et, comme il n'y avait plus rien à faire pour lui près de cet homme, stoïquement il regagna sa chambre.

» Il se passa alors quelque chose de si inattendu, de si inoui, de si invraisemblable, que je ne sais comment l'exprimer.

» Au moment où le docteur Zéphirin, après avoir posé son bougeoir allumé sur la cheminée et s'être versé de l'eau, prenait du savon pour se laver les mains ensanglantées, ses regards rencontrèrent la glace de sa toilette... et il poussa un cri d'effroi... Lui, qui n'avait pas tremblé face à face avec les deux bandits aperçus dans l'escalier, recula presque de terreur devant sa propre image.

» *Ses cheveux*, la veille d'un blanc d'argent, *étaient devenus*, en quelques minutes, cette nuit-là, tout d'un coup, sous la secousse morale, *complètement noirs*, du noir le plus profond qu'on vit jamais; seule, la barbe était demeurée blanche. »

Voilà le fait, fait d'observation indéniable, et le seul de cette espèce que la science ait enregistré... sans l'expliquer du reste.

Je me refuse à toute espèce de commentaire. Je note toutefois que, des deux brigands qui avaient pénétré nuitamment chez le docteur

Zéphirin et qui lui étaient apparus masqués de *noir*, l'un d'eux, celui-là même que le docteur, en cas de légitime défense, avait tué, était un *nègre*.

D<sup>r</sup> POL DEMADE.

1<sup>er</sup> juillet 1895.  
(Reproduction interdite.)



## ÉVEIL

*Par les blanches matinées,  
Quand s'éveillent aux forêts  
Les nids de chardonnerets  
Et les mousses satinées;*

*Quand les toiles d'araignées  
Frissonnent sous le vent frais,  
Quand les fleurs font les apprêts  
De leurs douces hyménées;*

*Notre âme est à l'unisson :  
Elle a le même frisson,  
Et l'aurore aussi l'arrose;*

*Notre cœur s'épanouit,  
Comme le lis et la rose  
Que le matin réjouit.*

ED. HENVAUX.



## Sir Edward Burne-Jones



LE moment est venu où la gloire hautaine du grand préraphaélite persuasif et subtil, successeur encore affiné de Rossetti et de Watts, va sortir de sa nuée lumineuse emmi les embruns d'Albion. Et pour avoir atterri au continent, le rayonnement de cette gloire a déjà suscité une mode, hélas! et cette mode va devenir presque de la popularité... Je serais tenté de le regretter. Il fait si bon garder pour soi tout seul, parmi les poètes et les artistes, quelques rares, quelques exquis, quelques inaccessibles que le vulgaire aura beau faire semblant d'apprécier, mais ne comprendra jamais, d'autant plus que ces intangibles ne peuvent que perdre à être divulgués, comme les belles mélodies lorsqu'elles descendent dans la rue et dans la caisse des orgues de Barbarie.

En 1893 Paris a vu pour la première fois, au Champ de Mars, deux compositions et un portrait de ce transcendental Burne-Jones que prônait et annonçait depuis si longtemps la *Petite Classe* groupée autour du comte Robert de Montesquiou-Fezensac, de la comtesse de Greffulhe, des princesses de Chimay et du vicomte Robert d'Humières pour *moniteurs*, comme dit Barrès. A Munich et à Berlin, le Maître avait déjà exposé bien des fois, et il est classé en Allemagne aussi haut que Böcklin auprès duquel il détonne comme une gazelle auprès d'un cheval pie mecklembourgeois.

Enfin voici sonnée l'heure où chacun peut avoir Burne-Jones à domicile, l'admirer au coin du feu. Un photographe artiste de Londres, M. Hollyer, a donné de merveilleuses reproductions au charbon de cette œuvre dont l'intérêt excessif git bien plus dans le dessin et la

recherche que dans la couleur. Enfin la grande librairie de luxe George Bell & C<sup>o</sup> vient, par la plume de M. Malcolm Bell, de consacrer à Sir Edward Burne-Jones le plus beau livre de la librairie anglaise cette année. Le feuilleter nous remémorera toute l'œuvre, si une et d'une si souveraine beauté, du plus grand idéaliste contemporain d'Outre-Manche, et nous permettra d'en dégager les principaux caractères.

## I

Parmi les innombrables bêtises que l'étranger a dites l'année dernière à l'avènement en Suisse des surprenantes peintures de M. Léo-Paul Robert, la plus énorme est d'avoir voulu bombarder ce bel artiste fondateur d'un art religieux protestant. Il n'y a pas deux façons de faire de la peinture religieuse, et je ne vois pas que les plus grands peintres religieux actuels, sauf Puvis de Chavannes, et grâce à des causes que *Durendal* est le premier à signaler et déplorer, tous protestants (je cite : Böcklin, Thoma, Burne-Jones, Grasset, Paul Robert, Carlos Schwabe, etc.), aient rien à gagner à être éliminés de la tradition catholique, catholique voulant dire universel, alors que dans leurs œuvres, inconsciemment ou non, tous ces artistes en adoptent les éléments essentiels. Toutefois *ma religion* étant *du culte* catholique, moi-même je ne soutiendrai point ici cette thèse, ce qui, aux yeux de beaucoup de monde, aurait l'air de réduire à une querelle de clocher une question d'esthétique qui se meut bien par-delà Rome et Genève — (l'art du reste s'il peut être hérétique ne saurait être schismatique) — et je m'en abstiens d'autant plus que naturellement personne en Angleterre ne me croirait impartial, et ne songerait à considérer une seule minute qu'à tout prendre le catholicisme est assez riche pour se passer de l'art, fût-ce de Burne-Jones et de Böcklin, que pourtant j'admire, on le sait, au delà de toute expression, puisqu'il serait assez fort pour se passer de l'art même de Rembrandt. Mais je voudrais rendre attentif à ceci : c'est qu'à parler de peinture religieuse protestante, si l'on y tenait, il y avait à citer en première ligne Burne-Jones

dont l'œuvre, anglicane avant tout, est d'un art infiniment plus éloigné de la tradition catholique, tout en n'arrivant pas à s'en séparer, malgré tout, et s'y rattachant par Ravenne et Byzance, que celui de M. Léo-Paul Robert qui y rentre, lui, et en pleine Renaissance, par tout ce qu'il a de meilleur, et cela au point d'errer chaque fois qu'il s'en éloigne. Je n'insiste pas davantage aujourd'hui et admetts l'existence d'un art protestant *pour le moment* ; je n'en réserve pas moins l'intégrité de ma thèse fondamentale à développer dans d'autres circonstances et qui est : dès que l'art protestant est tout à fait religieux et tout à fait beau, il n'est plus protestant, il est catholique.

Anglican veut presque dire anglais. L'épithète flotte entre le culte et la nationalité et va de l'une à l'autre, renvoyée par celui-ci à celle-là. Dans le cas particulier, elle dit la qualité d'âme, d'inspiration et de composition du Maître, le vernis particulier appliqué à sa religiosité artistique. Quant à ses parrains et instituteurs dans l'histoire de l'art, Burne-Jones procède de trois chefs : la statuaire grecque, Botticelli, et l'art décoratif japonais. Nous l'examinerons sous ces quatre aspects. La forme rigoureuse et grave d'un sermon classique en un exorde, trois points, et une péroraison, semble créée exprès pour mouler une étude complète sur ce talent tout d'une pièce, divers avec tant d'unité, parfait du premier effort au dernier, qui semble avoir atteint de prime abord à la pleine possession de lui-même, et s'est toujours répété sans jamais se renouveler, de même que sans jamais d'autre monotonie que celle de la perfection. Au reste qu'on se rassure, mon sermon demeurera un simple article, et pour avoir établi un plan en quatre points (dont un, le plus important, va faire exorde), je tâcherai de n'être pas pédant le quart de ce qu'il faut pour être cru.

## II

Le livre de M. Malcolm Bell raconte et catalogue la vie du profond et méditatif poète avec une autorité, une certitude de documentation en même temps qu'une sagesse synthétique dans l'emploi des renseignements, également éloignées du fatras compact allemand et de

l'aimable et intermittente suffisance ou insuffisance latine. J'y renvoie les curieux, tenant à me cantonner dans l'examen de l'œuvre, d'autant plus que dans le cas particulier cette œuvre et la vie du peintre ne font qu'un. Lui est né le 28 août 1833 à Birmingham, et il a travaillé, réalisant d'une façon uniforme, mais jamais monotone, des rêves tous de même nature. L'homme de cette œuvre n'a pas d'histoire, et quand bien même il en aurait une, l'œuvre l'annulerait puisqu'elle témoigne de l'unité absolue de cette vie et de préoccupations toujours identiques à elles-mêmes. Sir Edward Burne-Jones faillit entrer dans les ordres; son admiration pour Dante Gabriel Rossetti l'en détourna, néanmoins il est foncièrement religieux, non point parce qu'il sépare nettement le religieux du profane comme le croient bon, avec la meilleure foi du monde, certaines personnes puritaines, mais au contraire parce qu'il apporte de la religion dans tout ce qu'il fait, qu'il sublime tout ce à quoi il touche, et que les saintes entités de ses vitraux, fussent ceux de l'église Saint-Philippe à Birmingham, et de ses mosaïques, fussent celles du chœur du temple de la Sainte-Trinité à Rome, ne sont ni plus ni moins religieuses que son histoire de Pygmalion, que son *Enéïde* et que ses portraits. Il a la constante gravité extérieure britannique, et touche au nu rarement, mais respectueusement et avec la même austérité qu'à la draperie; il a le respect de ses modèles et de leur corporéité, il a le respect de lui-même et des autres. Lui seul, de tous les vrais amoureux de la forme, n'éprouve jamais, que je sache, le besoin de la caricature pour se détendre, comme je l'ai constaté chez certains des plus enthousiastes et des plus fervents de la beauté, Stuck entre autres, à qui l'on doit les plus beaux nus masculins modernes et les plus vilaines trognes bavaroises, Edmond de Pury qui est aussi difficile dans le choix de ses modèles que dans celui de ses caricatures et qui charge le ridicule comme il exhalte le beau. Et ce continuel, ce pénétrant sérieux, cette consciencieuse et douce gravité, cette complaisance à se maintenir dans les idées élevées, cette *propreté* intellectuelle et morale, cette suprême et continuelle distinction de tenue, toutes ces belles et nobles qualités qui rendent une vie

décorative sans actes, sans faste, sans coups d'éclats, tout cela dont est pénétré la peinture du Maître le fait, à mes yeux, si complètement anglican.

Voyez cette mosaïque déjà citée pour le chœur du temple de la Sainte-Trinité à Rome : le Christ, fontaine de grâce, entre les anges... et dites, si pour avoir placé en pleines splendeurs de la Renaissance italienne, en pleine gloire des chefs-d'œuvres catholiques, sans hésitation aucune, sans sourciller, cette rigide et presque byzantine conception, toute de raison et de froideur, en opposition à la vie, au sang, aux nerfs, aux passions, aux surexcitations des sens, aux cris du cœur et aux extases de l'âme de l'art italien, il ne faut pas être anglican jusqu'aux moelles. Pas une fibre de l'être intime de ce peintre n'a tressailli dans le déploiement des pompes romaines, ne s'est émue dans cette Italie qui avait tant pénétré Dante Gabriel Rossetti. Au contraire, il a fait son art d'extérieur et d'abord encore plus glacial. Il est resté l'anglais imperturbable, qui ne sourit ni ne pleure, dont on ignore la pensée intime, mais qui exprime l'inébranlable volonté de sa raison. Il n'a été vulnérable que par un côté, et précisément un côté bien anglais, bien anglican : la distinction ; le seul peintre italien qui soit distingué, Botticelli, l'a séduit, l'a conquis, a passé en lui ; sir Edward Burne-Jones a communiqué de Botticelli, et lui-même en a donné un double ; ce n'est plus lui qui vit, mais Botticelli en lui.

### III

Depuis Taine on a souvent fait le parallèle de certaines similitudes d'existence et de conditions géographiques qui auraient donné aux Anglais certaines similitudes morales et même physiques avec les Hellènes de l'antiquité. Ce parallèle serait à refaire à propos de Sir Edward Burne-Jones comme de Alma Tadema, le plus impeccable et probablement le plus exact restaurateur de la vie et des êtres antiques et lequel, pour cela, voyez, n'a qu'à se servir de modèles anglais. Feuillotez tout l'œuvre de Burne-Jones, vous verrez qu'on peut réduire toutes ses créatures à un nu masculin et à un nu féminin, qui ne sont

qu'un dédoublement sexuel et pour ainsi dire jumeau de la même académie. Et cette unique académie c'est le premier venu des plus beaux antiques traditionnels, l'Apollon du Belvédère ou la Vénus de Milo un peu allongés, un rien maigris à la Botticelli. Je dis *traditionnels* parce qu'à mon sens les plus beaux antiques ne sont pas ceux que l'on pense et je crois que là encore il y aura à bouleverser de fond en comble la routine de l'admiration.

L'admiration de l'antiquité qui appert des œuvres de Sir Edward Burne-Jones est encore anglicane, c'est celle que l'on retrouve dans le chef-d'œuvre de Lawrence *Guy Livingstone*, aussi bien que dans le *Pygmalion* de lord Gladstone, ou que dans les travaux du cardinal Manning ; c'est celle que suce tout étudiant d'Oxford ou de Cambridge et qui est adéquate à l'anglais comme la bonne tenue et les bonnes manières. Elle aussi est identique à elle-même, elle est infaillible, indiscutable et indiscutée. Chez Burne-Jones on la constate non seulement dans le nu, mais dans la draperie. Tout le système de plis de ses étoffes est inspiré textuellement de certains fragments grecs, à commencer par la victoire de Samothrace et par la fameuse victoire inclinée renouant sa sandale que j'ai autrefois tellement copiée que je la dessinerais bien par cœur encore aujourd'hui. J'ai beau retrouver dans le volume de M. Malcolm Bell de magnifiques études de draperie sèche ou mouillée, d'après nature, je constate simplement un fait : c'est que Sir Edward Burne-Jones, tout en copiant la nature, a bien soin de faire, au préalable, concorder cette nature élue, c'est-à-dire le modèle vêtu, avec la tradition de beauté hellénique inhérente à son intellectualisme.

Il découle de là à peu près sûrement que l'œuvre de Burne-Jones est bien l'une des plus plastiques qui soient de notre temps. Mais cet art, étant moderne, a beau répudier les nus anguleux, décharnés ou souffrants, les lourdes étoffes en plis cassés des primitifs et de Dürer, il lui faut quand même l'expressivité, et l'art grec, selon la croyance commune, en manque. Et l'on a raison, généralement, de le croire, car c'est généralement vrai. Il y a cependant des exceptions, mais ces

exceptions sont si peu connues ou même si inconnues : ce sont, il va sans dire, les plus belles. Or nous venons de voir que chez Burne-Jones la compréhension de l'antique est régulièrement universitaire anglaise ; il a donc cherché ailleurs. Nous avons vu aussi que, sur la voie de cette recherche, il devait infailliblement, de par son anglicanisme, rencontrer Botticelli. De sorte que par l'anglicanisme aussi bien que par la contradiction expressive de l'antique plastique, nous voici arrivés au même point, au même nom.

#### IV

L'influence de Botticelli sur Sir Edward Burne-Jones n'a pas besoin de se démontrer. Elle saute aux yeux. C'est la force de l'évidence. Elle rayonne sur son œuvre comme la lumière du soleil par les étés fleuris. Et le chemin par lequel cette influence a pu pénétrer, nous l'avons indiqué. Paul Bourget — bien un nom à citer en pareille matière — nous a analysé les raisons d'être du charme que Botticelli fait éprouver aux âmes d'élite modernes, ce charme un peu musical d'apaisement, de discrétion, de charité, subtilement nuancé, et cela au moyen de visages diamétralement opposés au masque conventionnel de la beauté grecque. C'est la force des contraires, le besoin de réaction qui a amené à lui Burne-Jones, et puis, je le répète, en lui seul le Maître anglais trouvait moyen de satisfaire sans déchoir de son atmosphère de propreté, de distinction et de suprême élégance, l'esprit de contradiction foncier qui est dans tout homme, il n'y a pas eu une minute d'hésitation possible. Ce serait ici le lieu de décrire certaines créatures de Burne-Jones et de montrer comment cette étroite alliance, bien plus, ce mariage de la beauté grecque et de l'expressivité botticellienne, parfois même d'un corps grec et d'un visage botticellien, a créé une nouvelle originalité tout à fait spéciale et qui fait de tels et tels personnages des formes personnelles toutes neuves et appartenant en absolue propriété à Burne-Jones tout seul. Mais j'aime mieux indiquer ici le défaut de la cuirasse d'airain qui semble enfermer et comprimer l'âme passionnelle du prestigieux

peintre anglais, le point faible, à la nuque comme chez Siegfried, ou au talon comme chez Achille, par où la pureté volontaire et obstinée de cette vie aurait pu être ternie, le point où sous le beau lac « qu'aucun souffle ne ride » dort un abîme...

L'être humain, à un certain degré de culture, n'est plus tout bonnement pécheur, il est pervers. Eh bien! il y a parfois une nuance de perversité dans les goûts quintessenciés du noble préraphaélite. Très bravement je dirai que, pour moi, là surtout est le charme de cette peinture ou plutôt de ce dessin tout en intentions délicates et discrètes. Pour en arriver spontanément, par la propre impulsion de sa personnalité, à adorer tellement les contradictoires formes grecques et expressivités botticelliennes, à les adorer au point de les allier et de les fondre en soi avec une telle originalité, il faut un raffinement de sensibilité, une délicatesse d'esprit, une compréhension si subtile des *dessous* et de la forme et de l'expression, que là gît un danger. Ce danger, on le pressentait dans presque toutes les œuvres du grand préraphaélite, mais il le masquait si bien, avec une telle pudeur angélique, qu'il apparaissait, ce danger, entrant en lutte avec la volonté de pureté du peintre, mais toujours vaincu. Il était garotté fermement dans les formules d'idéalité éburnéenne, mais on l'entrevoit. Or un beau jour il a rompu ses entraves, et peut-être — il serait si piquant d'en acquérir la certitude — au contact, dans une exposition allemande, de l'inspiration de Böcklin, ce violent, ce sanguin. Rien n'indique cependant, il va sans dire, que Sir Edward Burne-Jones ait succombé à ce mystérieux danger, mais il n'a plus même essayé d'en cacher l'existence. Il l'a démasqué très franchement, et a replié, comme on replie un éventail, ses ailes d'ange. Et du coup, par le fait même d'avoir une fois tressailli à un penser pervers et charnel, il a été doué d'un sursaut de vie nouvelle, et de ce coup, subitement, a bondi de Botticelli à Léonard. L'invisible fêlure du cristal a résonné en bruit de cloche.

Je vise ici le sourire de la femme-poisson attirant au fond de la mer le cadavre d'un jeune homme, un sourire par lequel le sujet acquiert

une acuité pécheresse insondable. Mettez cette œuvre inouïe à côté de cette autre œuvre très belle : le *Péché* de Franz Stuck, et si vous n'avez pas encore compris la différence qu'il y a entre le *péché* et la *perversité*, elle vous sautera aux yeux, à moins que vous n'ayez — et c'est la grâce que je vous souhaite de tout mon cœur — l'aveuglement de l'innocence. Tout est pur qui va aux purs.

La reproduction du tableau en question manque au grand ouvrage de M. Malcolm Bell qui est un ouvrage d'étrennes. Au point de vue anglais, c'est significatif.

## V

Comme les grands maîtres de la Renaissance, comme les grands idéalistes allemands contemporains, Sir Edward Burne-Jones n'a pas méprisé la diversité des moyens d'expression artistique : la peinture, le vitrail, la mosaïque, la tapisserie, les applications métalliques ont été les agents de ses idées. Il a enluminé la traduction anglaise de *Virgile* par William Morris; Il a peint l'extérieur et l'intérieur d'un couvert de piano; Il a dessiné les costumes de l'exquise féerie du vicomte Robert d'Humières, la belle au bois dormant réveillée de corps tandis que son âme dort encore au bois; Il a sculpté en bas-relief sur une dalle mortuaire un paon éblouissant; le relief fulgure de couleur alors que la couleur du peintre est terne dans ses tableaux. C'est dire que le sentiment décoratif ne fait pas défaut au poète recueilli et pieux des vieilles légendes populaires celtiques et anglo-normandes de sire Galaad, du roi Cophetua, de Merlin et de Viviane. Il faut ajouter que son sentiment décoratif ne pouvait être que ce qu'est tout le reste de son talent; si le mot exquis n'existait pas, il faudrait l'inventer pour désigner l'art de Burne-Jones.

Connaît-on rien de plus grossier que les trois quarts des imitations japonaises que tentent en art décoratif les occidentaux qui n'ont pas la force d'assimilation et de transformation des Grasset, des Walter Crane. Tout aussi admirable est Burne-Jones quand il se prend à des

motifs de pure décoration, j'allais dire : quand il s'amuse, mais cet artiste est trop concentré, il doit ne jamais s'amuser en œuvrant, et ce mot même de délassement appliqué au travail artistique, la plénitude du bonheur intellectuel, doit lui paraître une profanation. Le Japon qu'il rappelle, a été absorbé par lui, est devenu sa chair et son sang, sa personnalité, et s'est surajouté à tout ce qu'il tenait de lui-même et d'ailleurs pour le suprême épanouissement de sa radieuse individualité... Il est des êtres surnaturels qui se nourrissent de roses. Comme les Japonais, s'il a un buisson d'épines à interpréter, Burne-Jones se contentera de quelques ronces, si c'est une forêt, de quelques arbres, si c'est un arbre, de quelques branches ; mais les lignes de ces ronces, de ces branches seront d'une asymétrie pleine d'imprévu et de grâce décorative. A ce point de vue il faut consulter tous les paysages de ses tableaux dans l'une ou l'autre reproduction du livre Bell. Si l'on y trouve des roses minutieusement copiées d'après nature, on peut être sûr que c'est pour s'en approprier le caractère et non point pour en utiliser la copie. Et voyez, dans son tableau aussitôt la rose se hiératise, il s'introduit au cœur de la fleur un délicat profil féminin, et la fleur s'enlace des entrelacs artificiels et précieux d'un rosier conçu comme par une imagination d'Extrême-Orient. L'artiste affectionne en effet les arabesques onduleuses — tel en mathématiques le signe de l'infini — auxquelles les grandes lignes des châles de Cachemire nous ont familiarisés avant les estampes japonaises. Beaucoup de ses arbres, celui par exemple qui sert de support au nid de pélican tout à fait japonais d'un de ses vitraux, répercutent la forme de leur feuille : le pétiole devient tronc, les nervures branches, et le limbe feuillage. S'il représente le buisson ardent, Burne-Jones se gardera de faire un brasier, mais fleurira l'arbre de flammèches régulières. Et l'on dirait réellement une feuille ayant en elle le germe de l'arbre et de ses fruits, car les lignes ont bien l'aspect des germes au printemps lorsqu'ils font éclater la graine. Traduire un arbre par une section de bourgeon est un procédé à coup sûr peu réaliste, mais il n'en est que plus philosophique et symbolique, presque spectaculaire, et pour comprendre le

résultat décoratif auquel ce procédé peut atteindre, il faut réserver son jugement jusqu'en présence du fait accompli.

Il me resterait maintenant à tenter, ce devant quoi je me récusé d'une façon absolue, de donner la sensation de Burne-Jones par quelques descriptions ou au moins indiquer la nature des sujets auxquels il se complait ; je n'en ai ni la force, ni le courage, je suis trop lourd et gauche pour effeuiller ces exquisités, et je veux espérer que tous nos lecteurs, s'il en est qui m'ont suivi jusqu'ici, ont vu sinon l'un ou l'autre des tableaux du Maître, au moins l'une ou l'autre de leurs reproductions. Et si l'on peut dire des Burne-Jones, à un point de vue : « qui n'en a vu qu'un seul n'a rien vu », on en peut dire également, à un autre point de vue : « qui en a vu un les a tous vus » ; car si en voir un seul ne suffit pas à juger de l'extraordinaire variété dans l'unité de ce peintre et de son œuvre, un seul suffit à estimer l'extraordinaire mérite de sa peinture et sa préexcellence sur plus des quatre-vingt-dix centièmes de l'art actuel. Je ne sais plus qui le constatait, mais avec autant de franchise que de justesse : au Champ-de-Mars de 1893, à côté de Burne-Jones tous les autres peintres apparaissaient de vulgaires maçons. On avait la sensation du Vinci *revenu* et exposant en plein bazar *xix<sup>e</sup> siècle* ; il semblait que cette seule présence suffisait à chasser les vendeurs du temple. Hélas ! les vendeurs ne s'en sont même point aperçu ; ils ont passé incompréhensifs, mais respectueux quand même, à tout hasard, parce que l'opinion publique leur imposait ce respect, et aujourd'hui, paraît-il, leur *patriotisme* se ligue contre l'évidence.

Or, qu'il peigne un être humain doué d'âme et de souffrance, ou une simple fleur, rose ou lis, le Maître botticellisé demeure le poète impeccable et blanc à nul autre pareil ; et le lis de lui chanté par le comte Robert de Montesquiou est le symbole de son œuvre.

*Burne-Jones traça des dessins de lis pâle,  
D'une mine de plomb délicate à l'excès ;  
Lis divin sur lequel n'a de prise aucun hâle,  
Et digne à l'infini d'un suave succès.*

*Tous les pistils y sont comme chaque pétale ;  
C'est puéril et fort, c'est puissant et subtil ;  
Le blanc n'y paraît point, et la blancheur s'étale  
Au pétale, on ne sait comme, et l'or au pistil.*

*C'est le beau lis des champs qui n'œuvre ni ne file ;  
(Or Salomon, jamais, fût-il tel que l'un d'eux ?)  
Le pur lis au-dessus de la foule servile  
Du liseron rampant, ou de la flore vile  
De l'ortie envieuse et du chardon hideux.*

A ce penseur, à ce poète du pinceau, à Burne-Jones mieux encore qu'à tout autre peuvent s'appliquer les deux sonnets de la *Maison de Vie* où Dante Gabriel Rossetti, enorgueilli à se comparer aux artistes de son temps, s'humilie aussitôt au souvenir des artistes du passé, des maîtres d'autrefois.

De même pour Sir Edward Burne-Jones, il n'est de maîtres que dans le passé.

WILLIAM RITTER.



## EN BÉOTIE

Je trouve à ceci comme une vague odeur  
d'obscurantisme. TRIBULAT BONHOMET.

MM. Destrée et Demblon, de la gauche socialiste, ont profité de la discussion du budget de l'instruction publique, à la Chambre belge, pour discourir sur les lettres nationales. Le petit cours de littérature que les deux députés ont donné à leurs collègues, du haut de la tribune, et, à leurs concitoyens, lecteurs des *Annales parlementaires*,

complétera utilement, espérons-le, l'éducation littéraire des uns et des autres. Il n'y aurait qu'à louer ces professeurs improvisés, s'ils n'avaient mêlé, à leur leçon, des considérations politiques et socialistes tout au moins intempestives.

Nous nous flattions, nous catholiques, de voir quelqu'un des nôtres monter à la tribune, afin de compléter les lacunes volontaires ou involontaires des députés socialistes. On venait de rendre justice, une justice méritée, aux écrivains de la *Jeune Belgique*, de la *Société nouvelle*, de l'*Art moderne* (1); un membre de la droite se serait honoré, nous semble-t-il, en rendant à nos littérateurs et à nos revues catholiques la part d'éloge qui leur est dû. M. Ch. Woeste, dont le nom figure au tout premier rang du comité de rédaction de la *Revue générale*, aurait pu prendre la parole avec quelque compétence.

Disons-le à notre honte : notre attente a été trompée. M. Woeste a objecté que Wagner était un jouisseur, et qu'il fréquentait les palais!

M. Hoyois a parlé de l'art du moyen âge!

M. Schollaert, ministre, a répondu par quelques lieux communs déjà en usage à la période lacustre.

M. Coremans a traité la littérature — (Une bonne marchandise finit toujours par trouver des acheteurs. Textuel. Séance du 10 juillet.) — en marchand de chandelles.

Nos condoléances, Messieurs!

G. D'ANGELIER.

(1) M. Jules Destrée s'est bien gardé de citer, parmi les revues belges : *Durendal*. Il la connaît cependant puisque, détail piquant, il fut, l'an dernier, *un de nos abonnés de la première heure*. M. Destrée nous envoya, à cette occasion, tous ses bons souhaits. Nous possédons la pièce dans nos archives.

N. D. L. R.



## La Musique chez les Hébreux



La musique est d'origine hébraïque. Son nom est dérivé d'un verbe qui a formé également le nom de Jésus, c'est-à-dire de Celui qui est la parole éternelle. L'harmonie de la terre emprunterait ainsi son nom à l'harmonie du ciel, au Verbe de Dieu venu faire entendre au monde assoupi l'hymne divin.

La musique est l'art de bien moduler; or la modulation dans les sons n'est autre qu'une convenance dans leurs rapports. Cette convenance est l'image de celle qui existe en Dieu à un degré infini; et elle se retrouve nécessairement à des degrés divers dans chacune de ses productions : car Il a disposé toutes choses selon les règles de l'équilibre, du calcul et de la mesure. (*Omnia in pondere numero et mensurâ disposuisti.* SAGESSE, XI, 21.) Mais c'est surtout dans l'homme que cette convenance se montre et on peut dire que le roi de la création a été admirablement organisé pour en devenir le chantre.

La musique se trouve ainsi associée à l'essence même des êtres; aussi la voyons-nous en usage dès les temps les plus reculés. Nous lisons au chapitre III<sup>e</sup> de la *Genèse* que Jubal enseignait, de son temps, à jouer du chinor et de l'hougab, c'est-à-dire des instruments à corde et à vent. Après le passage de la Mer Rouge, Miriam, sœur d'Aaron et de Moïse, prit un tambour et suivie des femmes d'Israël, armées elles-mêmes de tambours et de flûtes, elles répétèrent en chœur le *Cantique de Moïse*, « Chantons le Seigneur; il a fait éclater sa magnificence et sa gloire; il a précipité dans la mer le cheval et le cavalier. » Dans le premier livre des *Rois*, chapitre X, verset v, nous lisons que lorsque Saül vint à Bethel, après qu'il eut été consacré

comme roi d'Israël par Samuel, il rencontra des prophètes qui descendaient de la montagne ayant avec eux des lyres, des tambours, des flûtes et des harpes. Plus loin il est raconté, dans le même livre, que lorsque Élisée se trouva en présence des rois d'Israël, de Juda et d'Édom, il appela un joueur de harpe et pendant que cet homme jouait de son instrument, l'Esprit du Seigneur descendit sur Élisée et le fit prophétiser. Ces textes nous montrent l'alliance qui existait alors entre la musique et la prophétie.

On peut dire que David a été le véritable organisateur de la musique des Hébreux. Il avait appris, dès sa jeunesse, à jouer du chinor et il était devenu tellement habile dans cet art, qu'il lui suffisait toucher de son instrument pour éloigner l'esprit mauvais qui tourmentait Saül. Quand il monta sur le trône et qu'il se fut emparé de Jérusalem, il fit transporter l'Arche du Seigneur de la maison d'Obédédon dans la cité sainte. Cette translation se fit avec grande solennité. David dit aux chefs des lévites d'établir quelques-uns de leurs frères pour chanter et pour jouer de tous les instruments, de la lyre, de la cythare, des cymbales, afin de faire retentir jusque dans les cieux le bruit de leur joie. Les lévites Heman, Asaph et Ethan, furent chargés de jouer des cymbales d'airain. Zacharie, Oziel, Semiramith, chantèrent sur le nebel les hymnes sacrés. Mathatias, Eliphain, Obédédon, chantèrent sur des cythares à huit cordes des cantiques de triomphe. Le chef des lévites, Chonenias, présidait aux chœurs et commençait le premier la symphonie parce qu'il était très habile. Le peuple faisait entendre de temps en temps de grandes acclamations en accompagnant l'arche, au son des trompettes, des hautbois, des cythares et des nebels.

Plus tard, quand David réunit les éléments pour la construction du temple, il fit le recensement des lévites depuis trente ans et au-dessus, et ils se trouvèrent au nombre de 38,000. Parmi eux, il choisit 4,000 musiciens pour faire résonner les louanges du Seigneur.

Outre la musique sacrée, David organisa la musique profane. Il avait des chanteurs et des chanteuses. Nous en avons la preuve

dans la réponse que lui fit Berzélius de Gigal qu'il voulait retenir auprès de lui :

« J'ai quatre-vingts ans, est-ce que mes sens ont encore la puissance de distinguer entre le doux et l'amer, de goûter les mets et les vins délicats et d'entendre la musique de tes chanteurs et de tes chanteuses. »

Salomon se montra, comme David, son père, grand amateur de musique. Il fit éclater ce goût dans la dédicace solennelle du temple de Jérusalem. Les lévites accompagnèrent le chant des cantiques avec les cymbales, les psaltérions et les guitares.

Avec la division du royaume de Juda et d'Israël, la musique, comme tout le reste, tomba en décadence. Ezéchias s'efforça de la remettre en honneur. Puis vint la captivité. Les Juifs condamnèrent au silence leurs instruments de musique, témoin leur réponse aux Babyloniens qui leur demandaient de faire entendre leurs chants :

« Nous avons suspendu nos instruments aux branches des saules; comment ferions-nous entendre les cantiques de Sion sur une terre étrangère. »

Avec le christianisme, la musique sacrée a continué à être en honneur. Saint Jean, dans la *Vision de l'Apocalypse*, qui nous représente les différents états de l'Église militante aussi bien que de l'Église triomphante, vit les vingt-quatre vieillards ayant le chinor à la main et il entendit le son des harpes de la terre et du ciel.

L'abbé L. GRUEL.



\*\*\*\*\*

## Roche Tarpéienne et Capitole

**Les Voix de la Glèbe** (Paris, Lemerre, fr. 3.50). — M. Paul Harel vient d'écrire, sous ce titre, un beau livre à l'honneur des Terriens. L'auteur est un enfant de la campagne; il connaît les champs et il les aime : doué d'un vrai talent de poète, il a su trouver, pour parler des gens et des choses de la terre, une langue forte et fière. La lecture de ces poésies, et nous espérons que tous les amis de *Durendal* les liront et les reliront, m'a procuré une jouissance intellectuelle que je ne peux mieux comparer qu'à la satisfaction de respirer l'air pur et bienfaisant de la campagne elle-même. C'est fort, c'est bon, c'est généreux. Lisez, dans ce livre : *Le Laboureur, Plebs rustica, Les Corbeaux, A la santé des gueux...* Si vous lisiez tout, comme moi? Bravo, Harel!

\* \* \*

**Portraits du XIX<sup>e</sup> siècle** : *Nos Adversaires et nos Amis*, par LÉON GAUTIER, avec portraits (Vromant, Bruxelles, fr. 4.50). — Le nom de Léon Gautier est un de ceux qui honorent les lettres catholiques. Nous signalons avec plaisir ce volume, où le lecteur trouvera réunie tout une série d'études et de portraits très curieux. Léon Gautier n'est pas un catholique à idées étroites, à restrictions mesquines; on le savait déjà par des pages vaillantes dans lesquelles il proclamait le droit des catholiques au roman, au théâtre, etc., etc. On le saura mieux encore après lecture de certaines pages de ce volume. On y trouvera notamment une réponse péremptoire à l'impertinente question posée naguère en ces termes : « Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais? » Gautier rend hommage à V. Hugo, à Alex. Dumas fils, Feuillet, Loti et à d'autres. « Tout effort vers le bien est déjà catholique », écrit Gautier. Voilà, j'espère, des idées un peu plus généreuses que celles de la brochure janséniste des RR. Gallerani et Lintelo.

\* \* \*

**En Symbole vers l'Apostolat**, par MAX ELSKAMP (chez Lacomblez) — Je ne trouve pas de paroles assez frêles pour dire adéquatement ce que je pense des vers de M. Max Elskamp et je me réfugie dans la comparaison. En automne, les matins, après les nuits fraîches, on trouve suspendues aux arbres des toiles d'araignées toutes blanches, dont chaque fil est comme un bout de collier fait avec des perles de rosée. *En Symbole vers l'Apostolat* me donne, littérairement, la même impression : c'est aussi ténu et aussi joliet, c'est aussi exquis et aussi vain.

M. Max Elskamp dépense un incontestable talent à tisser des riens. C'est Botticelli s'amusant à dessiner des gravures de mode. Cette mode, fût-elle la mode mystique, je suis bien obligé de lui dire : il y a plus beau et meilleur à peindre.

\* \* \*

**Un Chant dans l'Ombre**, par FERNAND SÉVERIN (chez Lacomblez, 3 francs). Fernand Séverin est un très grand poète, et ce *Chant dans l'Ombre* est une œuvre superbe. Ces vers m'ont jeté et tenu dans le ravissement, de la première à la dernière strophe : pensée, expression, beauté, rythme, suavité, splendeur, souffle, tendresse, le poète possède tout cela, et si j'avais un reproche à lui faire — reproche que je lui fais bien volontiers — c'est d'être trop beau. Nous en reparlerons du reste. Je ne me tiens pas quitte envers Séverin pour ces quelques lignes brèves.

POL DEMADE.

\* \* \*

A suivre :

L'abbé F. KLEIN : *Le Dilettantisme*.

PAUL ARDEN : *Par les Chemins*.

JEAN DEVILLE : *Dialogue entre nous*.

JULES BOIS : *Le Satanisme et la Magie*.

LÉON PASCHAL : *Paroles intimes*.

Comte DE BOUSIES : *Deux Comédies*.

F. VANDENBOSCH : *J.-K. Huysmans*.

WILLIAM RITTER : *Ed. de Pury*. — Arnold Böcklin.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

NOTRE article, en réponse à la fameuse question : « Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais? » nous a valu quelques critiques, faciles à prévoir et faciles à réfuter.

*Les jésuites, nous objecte-t-on, ont inscrit certains classiques chrétiens à leur programme, ne leur reprochez donc pas d'être les ennemis des classiques chrétiens.*

On est habile, mes Pères! — on inscrit les classiques chrétiens au programme et

on les démolit dans les études religieuses. (Voir articles du R. P. Delaporte, mai, juin, juillet 1893.) Adorable restriction!

*Les classiques païens sont sans danger, nous dit-on encore, on les a expurgés minutieusement.* Eh bien! répondons-nous, expurgez de même les œuvres de ceux que vous appelez : « les écrivains mauvais », anciens ou modernes. Mais ne vous servez pas de ce prétexte, qu'on n'a pas expurgé, pour vous refuser obstinément à nous faire part des beautés, soit de la langue latine chrétienne, soit de la langue française moderne. L'éducation païenne et antique, exclusive ou à peu près, est une pure stupidité éducative. Nous sommes des chrétiens et nous vivons au XIX<sup>e</sup> siècle, n'oubliez pas cela, pédagogues rétrogrades! Vous nous *embêtez* à la fin, avec votre siècle d'Auguste et de Louis-le-Grand. Il y en a eu dix-sept autres siècles, dont vous ne paraissez tenir aucun compte.

« *Les jésuites sont petits dans les arts... — nous écrit un de leurs amis — je crois bien, ils ne s'en occupent pas.* » La belle raison!

Eh bien, mais je leur reproche justement de ne pas s'occuper d'art! Les jésuites constituent le premier ordre d'une époque passionnée d'art, et les jésuites ne s'occupent pas d'art! Ils ont tort, cent mille fois tort. L'art fait partie intégrante de l'apostolat intellectuel au XIX<sup>e</sup> siècle et les jésuites, en ne s'occupant pas du culte du beau, manquent à un de leurs premiers devoirs.

En voulez-vous un exemple : ces bons pères écrivent des brochures contre les écrivains modernes et font force sermons contre la lecture des romans. Les RR. PP. Cornut et Lintelo, pour ne citer que ceux-là, s'en donnent à cœur joie. Ces braves gens perdent en ces exercices, dont le résultat est problématique, un temps considérable. Or, s'ils consacraient seulement la moitié de ce temps à rivaliser de style avec les écrivains modernes et à écrire de beaux romans, ils feraient infiniment mieux; ils sauveraient plus d'âmes. L'an dernier, un jésuite espagnol, le P. Luis Coloma — celui-là, je le porte au fond de mon cœur — publia (dévotement voilez-vous la face), un beau roman que tout le monde catholique s'empressa de lire.

Pendant qu'on lisait le roman orthodoxe du père, on ne lisait pas les cochonneries de Zola et C<sup>ie</sup>. C'est évident.

« Le roman est une arme avec laquelle nous pouvons combattre toutes les passions, toutes les calomnies, tous les mensonges, écrivait le catholique Léon Gautier, mais c'est une arme dont il faut se servir en soldat et il y faut quelque rudesse de poigne avec quelque vigueur de muscles, etc., etc. »

On en peut dire autant de la musique, du théâtre. On verrait assurément moins de nobles dames, *pénitentes* des RR. Pères, dans nos petits théâtres de Bruxelles, si la littérature catholique produisait de belles pièces de théâtre.

Il ne suffit pas de tonner contre son temps, il faut aider à rendre son temps meilleur...

Les jésuites poussèrent des cris de paons le jour où on les supprima — et voici maintenant qu'ils se suppriment eux-mêmes!

P. D.

\* \* \*

**N**OUS recevons la lettre suivante :

Bruxelles, le 1<sup>er</sup> juillet 1895.

MON CHER DEMADE,

Dans une lettre ouverte que *Durendal* publia le mois dernier, notre enthousiaste ami Firmin Van den Bosch insinue que j'aurais naguère, sous les hauts arbres de Tronchiennes, proposé un Congrès de l'Art et des Lettres catholiques.

Souffrez que je repousse de toutes mes énergies un tant immérité certificat de candeur. Jamais, au grand jamais, cette idée, « nouvelle et téméraire » au dire paradoxal de notre ami, ne me vint, je le jure. Mon estomac n'est point congressiste et je doute que l'on résolve, par une escrime de mâchoires, le moindre problème intellectuel.

Bien vôtre,

MAURICE DULLAERT.

\* \* \*

**L'**ACADÉMIE FRANÇAISE, dans sa dernière séance, a accordé un prix de 500 francs à M. Charles Buet, notre ami et collaborateur, pour son livre *l'Aînée*, un délicieux récit de famille.

Nos plus chaleureuses félicitations à l'auteur.

\* \* \*

**A** lire dans le numéro de juin de la *Jeune Belgique* : En route, d'ARNOLD GOFFIN. — De très beaux vers d'IWAN GILKIN. — A propos d'un livre nouveau de Séverin, par ALBERT GIRAUD.

\* \* \*

**O**N demande un aquafortiste pour illustrer les situations suivantes :

1. Un ministre en train de *caresser le résultat* de ses efforts.
2. Un politique *nourrissant un secret espoir*.
3. Un conseil provincial disposé à *mettre la voirie sur le dos des riverains*.
4. L'esprit chrétien *pénétrant les masses sans les avoir encore dégrossies*. (Parole des M. Hoyois. Séance de la Chambre, 4 juillet.)

Bon salaire. (N. D. L. R.)



## CHOSSES ET AUTRES

*N. B.* — Nous ne tenons aucun compte des manuscrits ou des lettres dont les auteurs ne se font pas connaître.

---

Nous recommandons à nos lecteurs la *Démocratie sociale*, revue sociale paraissant le 8 de chaque mois. Abonnement : 7 francs par an. Administration : rue Nicolas Leblanc, 25, à Lille.

---

On nous demande de différents côtés des collections de notre première année. A notre grand regret nous n'en possédons plus une seule.

Nous pouvons cependant fournir quelques collections des six derniers mois au prix de 5 francs.

La Revue désirerait racheter des collections de la première année.

---

Au numéro d'août :

**Vous venez en aide à l'anarchie**, par POL DEMADE.

### CHAPITRE PREMIER

#### I. — D'UN CATHOLIQUE A DES CATHOLIQUES.

##### SOMMAIRE :

1. Déclaration de l'auteur. — 2. L'Éducation auxiliaire de l'anarchie. — 3. L'impuissance des meilleurs. — 4. Preuve historique. — 5. Attitude vis-à-vis du progrès. — 6. Conservatisme. — 7. Le recrutement socialiste. — 8. Esclaves et Révoltés. — 9. Ce n'est pas la faute du catholicisme. — 10. Division de cette étude : Éducation physique; Éducation morale; Éducation intellectuelle. — 11. Trois faits : Force et inertie des catholiques; les Défenseurs de l'Église pris hors de l'Église; l'Intoxication éducatrice.
- 

Les annonces littéraires de notre couverture n'engagent en rien la Rédaction.

# SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, TREURENBERG, BRUXELLES

---

- Annuaire complet du Clergé belge et Répertoire des Établissements religieux*, 1895, un beau volume cartonné . . . . . fr. 3.00  
N. DEJUSSÉ. *La Dame noire* (roman). . . . . 3.00

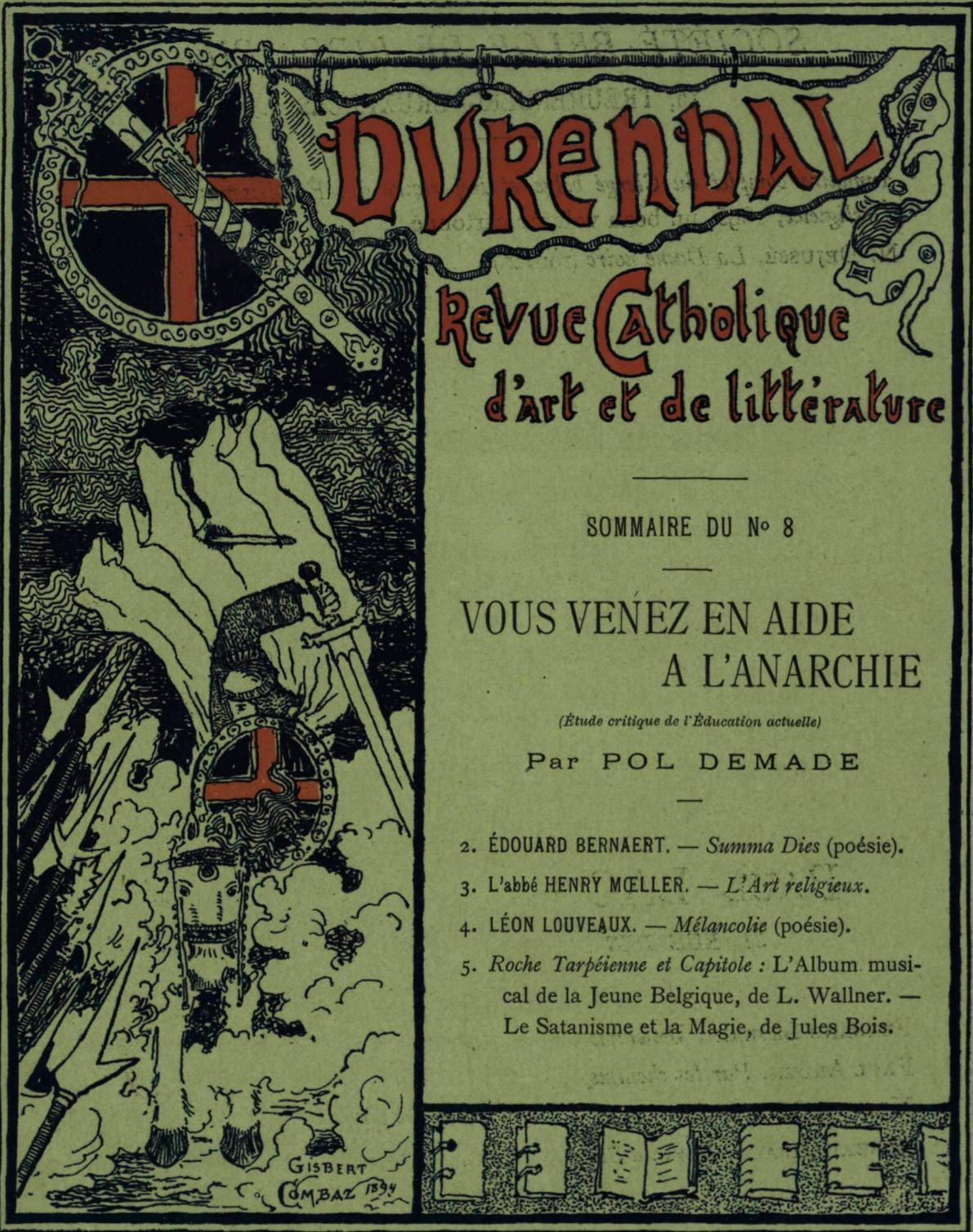


## PAUL LACOMBLEZ, Éditeur

31, RUE DES PAROISSIENS, BRUXELLES

---

- FERNAND SÉVERIN. *Un chant dans l'ombre*, in-32 raisin. . . . fr. 3.00  
PAUL ARDEN. *Par les chemins*, petit in-12 . . . . . 2.50  
MAURICE MAETERLINCK. *Les Disciples à Saïs de Novalis* . . . . 4.00  
ALBERT GIRAUD. *Hors du Siècle. Sous la couronne*. . . . . 3.00



# DU RENOUAUX

Revue Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 8

## VOUS VENEZ EN AIDE A L'ANARCHIE

(Étude critique de l'Éducation actuelle)

Par POL DEMADE

2. ÉDOUARD BERNAERT. — *Summa Dies* (poésie).
3. L'abbé HENRY MÖLLER. — *L'Art religieux*.
4. LÉON LOUVEAUX. — *Mélancolie* (poésie).
5. *Roche Tarpéienne et Capitole* : L'Album musical de la Jeune Belgique, de L. Wallner. — *Le Satanisme et la Magie*, de Jules Bois.



# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. : . . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : fr. 0.60

---

### Comité de rédaction de « Durendal »

MM. POL DEMADE, HENRY CARTON DE WIART, l'Abbé HENRY MÖLLER.

### Collaborateurs :

MM. FIRMIN VANDENBOSCH.  
HENRY BORDEAUX.  
THOMAS BRAUN.  
L'abbé H. HOORNAERT.  
JOSÉ HENNEBICQ.  
EDMOND JOLY.  
L'abbé L. GRUEL.  
LÉON LOUVEAUX.  
ED. CARTON DE WIART.  
ÉDOUARD BEERNAERT.  
ADOLPHE HARDY.

MM. J.-K. HUYSMANS.  
WILLIAM RITTER.  
GEORGES VIRRÈS.  
MAURICE DULLAERT.  
MAURICE CLAEYS.  
JOSEPH SERRE.  
PAUL HAREL.  
ERNEST PÉRIER.  
CHARLES BUET.  
VICTOR DENYN.

*« DURENDAL » ne publie que de l'inédit  
Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles*

---

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**



# Vous venez en aide à l'Anarchie

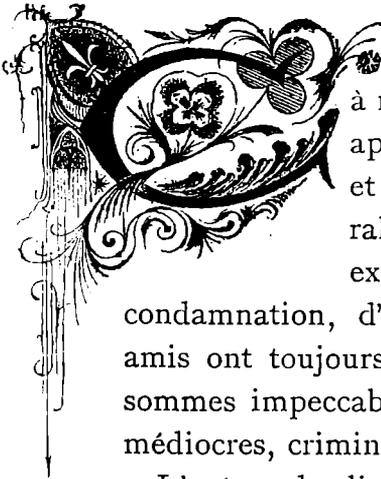
## PRÉFACE

### I. — D'UN CATHOLIQUE A DES CATHOLIQUES

1. — Déclaration de l'auteur. — 2. L'Éducation auxiliaire de l'anarchie. — 3. L'impuissance des meilleurs. — 4. Preuve historique. — 5. Attitude vis-à-vis du progrès. — 6. Conservatisme. — 7. Le recrutement socialiste. — 8. Esclaves et Révoltés. — 9. Ce n'est pas la faute du catholicisme. — 10. Division de cette étude : Éducation physique; Éducation morale; Éducation intellectuelle. — 11. Trois faits : Force et inertie des catholiques; les Défenseurs de l'Église pris hors de l'Église; l'Intoxication éducatrice.

Il n'y a pas de meilleurs que vous,  
mais vous êtes impuissants.

IUSEN.



'EST un dogme, en politique, qu'il faut laisser à nos ennemis le soin de nous blâmer. De là ces applications, déconcertantes pour les non initiés, et dont l'ensemble constitue cependant la moralité conventionnelle des partis. De là, par exemple, cette formule d'acquiescement ou de condamnation, d'usage quotidien dans les Parlements : nos amis ont toujours raison, nos adversaires toujours tort; nous sommes impeccables, magnifiques, parfaits, vous êtes vicieux, médiocres, criminels.

L'auteur des lignes qui vont suivre a la chance de ne pas être un homme politique; conséquemment, il échappe à la tyrannie de la morale très particulière dont il vient d'être parlé; dès lors il est tenu à faire preuve de sincérité absolue. Il dira donc carrément tout ce qu'il pense, fût-ce à raison d'un ennemi à la ligne, et comme il est « plein de paroles », il ne désespère pas de se faire beaucoup d'ennemis.

2. La vie sociale, si intense, en cette veille du xx<sup>e</sup> siècle, est une admirable matière à pensées. Et je ne m'étonne pas de l'abondance des *choses écrites* en ces dernières années par les penseurs, dont les œuvres rappellent, tout au moins comme l'ombre rappelle la lumière, ces fameuses *Considérations* que Joseph De Maïstre écrivait au soir du xviii<sup>e</sup> siècle. De ce siècle, dont nous sommes la fin, on a tout discuté, tout étudié, tout critiqué, les origines, l'histoire, les dernières heures; le passé, le présent, l'avenir, l'avenir surtout, ont été l'objet de discussion, de louange, de blâme, de menace, d'espérance; on a fait de l'analyse sociale et même un peu de synthèse... Nous n'avons, nous, aucune de ces hautes prétentions à l'histoire, à la sociologie et nous n'apportons, à cette somme, qu'un seul fait, à savoir : *que l'Anarchie trouve dans l'Éducation actuelle un puissant auxiliaire*. Et encore! n'étudierons-nous le fait qu'au point de vue catholique.

L'anarchie est un mot qui provoque chez nous une telle panique, que nous n'osons jamais nous retourner pour le bien voir. Anarchie, ainsi définit Littré : Absence de gouvernement et par suite désordre et confusion. Nous voulons bien convenir que ce siècle s'en va dans le désordre et la confusion; il n'y a pas d'élégiaques qui nous soient comparables quand il s'agit de lamentations sur le malheur des temps! Mais comment nous faire avouer que ce monde, que nous disons mauvais, nous avons contribué à le faire, tel qu'il est?

Je veux bien que nous n'en prenions pas notre parti; il n'en est pas moins exact que les catholiques contribuent inconsciemment et pour une large part à la poussée anarchique, par leur système d'éducation. Je compte bien prouver ce que j'avance par des arguments très positifs.

Je m'empresse d'ajouter que nos adversaires auraient tort de se réjouir du qualificatif d'anarchique que je joins ici à notre éducation catholique. C'est logiquement que leur éducation athée mène à l'anarchisme, tandis que c'est illogiquement que nous menons les nôtres à cette abominable extrémité. La différence est radicale : chez nous c'est aveuglement volontaire, chez vous c'est fatalité.

3. Un mot nous a paru juger avec justice les catholiques de ce temps, c'est celui qu'Ibsen prononce sur Rosmer et qui sert d'épigraphe à ce premier chapitre.

« *Il n'y a pas meilleurs qu'eux* », leur dévouement est admirable, leur charité est étonnante : « *mais ils sont impuissants* » à faire ou même, simplement, à désirer la justice, qu'il s'agisse d'eux-mêmes ou d'autrui. Les catholiques constituent de touchantes victimes; nous avons dans la persécution de magnifiques attitudes; tandis que la victoire, le triomphe nous trouvent d'ordinaire assez faibles et même un peu ridicules. Nous faisons bon effet dans l'opposition légale; au pouvoir nous nous contentons d'être économes, soucieux de ne pas mal faire, probes par tempérament plutôt que par effort. Nous réalisons dans la société un monde où l'action n'est pas la sœur du rêve. Nous savons bien, nous ne pouvons pas. Nous sommes plutôt passifs qu'actifs. Nous avons la *vertu inerte*.

4. Portez les catholiques au pouvoir; toute leur ambition sera d'y vivre le plus longtemps et le plus paisiblement possible. Ambition négative, mais suffisante pour résoudre cette énigme : Pourquoi les catholiques, depuis 1830, ont-ils toujours été les dindons de la farce politique? Je sais la réponse qu'il faut faire, mais je préfère que ce soit un autre qui réponde; je préviens seulement que la réponse sera féroce de sincérité.

Cette réponse résultera des citations suivantes que j'emprunte à l'*Histoire contemporaine de Belgique*, par l'abbé Balau.

« Le ministère (1836) fut *dupe, comme les catholiques l'ont été presque incessamment*, de la tactique libérale uniformément suivie jusqu'à nos jours. Plus l'opposition élève haut ses cris, plus d'ordinaire le *parti catholique multiplie les concessions*, s'efforçant de prouver, à son propre détriment, qu'il n'est pas si coupable... etc. (1). »

« Les catholiques négligèrent trop longtemps d'user de leurs droits

---

(1) *Soixante-dix ans d'Histoire contemporaine de Belgique*, 1815-1884, par l'abbé Sylvain Balau, 4<sup>e</sup> édition, 1890. Page 78.

politiques... et, si *quelquefois* les catholiques déployèrent *quelque énergie* à se faire représenter aux Chambres, ils laissaient, à la base de l'édifice constitutionnel, leurs adversaires s'emparer de tous les conseils communaux importants. Ainsi *s'affaiblissait graduellement* ce grand parti, qui au Congrès national comptait environ 140 membres sur 200... (1). »

« Les *ministres n'eurent pas l'énergie* du roi. L'émeute restait victorieuse. Le cabinet déclarait qu'un gouvernement prudent doit tenir compte de l'opinion publique, alors même qu'elle est égarée par la passion ou le préjugé (2). »

« Quant aux catholiques, ils ne s'étaient point encore résolus à montrer *l'énergie nécessaire* dans l'affirmation de leurs croyances et dans la défense de leurs droits (3). »

« Le ministère était faiblement défendu par une partie de ses amis que *l'inertie* et la timidité de sa politique avaient voués au découragement... Le parti conservateur s'use au pouvoir plus tôt que le parti libéral, tout en agissant beaucoup moins (4). »

« Les catholiques peuvent peu de choses par l'État (5). »

« Le défaut du libéralisme est de trop gouverner. Peut-être pourrions-nous ajouter que le défaut du parti conservateur, c'est de trop peu gouverner (6). »

Les hommes dont nous venons de parler, et auxquels, l'histoire en mains, nous adressons le dur reproche d'avoir manqué d'énergie, appartenaient, pour la plupart, à l'élite de la nation ; ils avaient reçu ce qu'on appelle, avec emphase, une forte éducation classique et religieuse, laquelle, comme on sait, comporte la gymnastique des humanités réputée souveraine pour la formation des intelligences, et la discipline chrétienne toute puissante sur les âmes. Cependant, deman-

(1) Page 80.

(2) Page 172. A propos des événements de 1857.

(3) Page 200. A propos de la période doctrinaire 1857 à 1870.

(4) Pages 281-282. Année 1878.

(5) Page 352.

(6) Page 355.

dez-vous ce qu'ils ont fait au pouvoir; demandez aux Dedecker, aux Malou, aux Delcour, aux Devolder, etc., etc., quelles ont été leurs œuvres? Le plus sincère d'entre eux a répondu d'avance à cette question avec une désarmante sincérité : « Nous avons vécu ! » Hélas, il n'avait même pas vécu, celui-là, il avait tout au plus vivoté.

Non, je ne calomniais pas les catholiques en parlant de leur manque d'énergie au pouvoir. On pourrait donner des exemples plus récents. Nous sommes au pouvoir depuis 1884... Nous avons révisé la Constitution à contre-cœur, adopté le vote plural sous la menace de la rue, voté une loi communale peureuse et une loi scolaire mesquine... Mais oserais-je dire tout ce que nous n'avons pas fait, et tout ce que nous aurions pu et dû faire, si nous en avions eu l'énergie?

5. Cette impuissance, devenue présentement notre vice, donne beau jeu à nos adversaires.

Je le répète, « il n'y a pas *meilleurs* que nous », même dans le domaine de la science; nous possédons des savants de premier ordre en histoire, en géographie, en langues, en astronomie, en chimie, bref, en toutes espèces de connaissances, et cependant, *en bloc*, nous passons pour ennemis du progrès et nous méritons cette mauvaise réputation. Les catholiques connaissent peut-être mieux que n'importe qui la direction du progrès, ils sont orientés de ce côté, malheureusement ce sont des paralysés de la volonté; pour les déterminer à avancer, il faut que l'adversaire les raille, les terrorise, les affole, et finalement les remorque. Mieux, ou plutôt pis que cela : nous en connaissons parmi nous qui nient le progrès pour ne pas devoir se donner la peine de le suivre. Je citerai à ce propos un fait typique. Un *journal catholique* fort répandu en France, *La Croix*, publiait une charge à fond contre les laboratoires de psychologie qu'il qualifiait « *d'invention de cerveaux malades* (1) » — pendant que l'*Université catholique* de Louvain, imitant l'exemple de l'Allemagne savante, créait, à

---

(1) *La Croix*, 29 mai 1894.

l'Institut Thomiste, avec la haute approbation du Pape, une chaire et un laboratoire de psycho-physiologie! (1).

Cette répugnance instinctive à l'action explique ce phénomène curieux : notre idolâtrie du passé. Nous nous sentons à l'aise vis à vis de lui, il flatte nos désirs d'inactivité. Et voilà comment, sans même nous douter de l'énorme ridicule dont nous étions du coup menacés, nous avons fort bien souffert qu'on nous affublât de l'épithète de conservateur, dont le caractère grotesque rappelle le fait de gavroche, suspendant surnoisement un mannequin de papier à la redingote du monsieur bien mis, lequel continue sa route solennel et risible!

Conservateur! Conservateur! Que serait-il advenu du christianisme si les Romains, les Grecs et, en général, les contemporains des apôtres avaient été d'invétérés conservateurs et ne s'étaient pas *convertis* à la démocratie chrétienne prêchée par les novateurs venus de Judée?

6. Le conservatisme! Il s'agit bien de cela! Monseigneur Ireland, dans son beau livre : *L'Église et le siècle*, écrit : « Léon XIII a eu le courage de sa sublime mission. Tel qu'il est, il a ses adversaires dans le sein de l'Église même : ceux dont les nerfs souffrent des trépida-tions du vaisseau qui sous sa main s'avance avec accélération de vitesse, les réactionnaires pour qui toute la sagesse et la direction providentielle de l'Église se trouvent dans le passé... (2) » L'archevêque de Saint-Paul est tout ensemble sévère et juste, vis à vis de certaine fraction du parti catholique.

Le vaisseau social s'avance positivement avec une accélération de vitesse; des souffles nouveaux tendent ses voiles; la boussole marque l'idéal, comme l'aiguille aimantée marque le nord; par malheur pour l'équipage, on se bat autour du gouvernail. Les conservateurs supplient qu'on arrête et qu'on rétrograde; les socialistes exigent qu'on poursuive la route toutes voiles dehors, quel que soit le péril possible et où qu'on doive aboutir; les démocrates chrétiens n'entendent point

(1) *Revue néoscolastique*, deuxième année, n° 2. A. Thiery. Introduction à la psycho-physiologie.

(2) Page 52.

reculer non plus que courir à l'aventure, ils demandent qu'on oriente vers la Justice et qu'on marche sans imprudence, mais résolument. Il n'est pas difficile d'apercevoir où sont les vrais sages, puisque le progrès exige qu'on poursuive; mais est-ce que la sagesse triomphera? Je l'espère. Ce qui est positif, ce sont les progrès de l'idée socialiste ou anarchiste, car l'une c'est l'autre. C'est effrayant, me dira-t-on. Il est un fait plus effrayant que cela : c'est l'aide apportée à l'anarchie par le conservatisme tout puissant en matière d'éducation.

7. *Nos écoles catholiques sont les fournisseurs les plus productifs du parti socialiste.* Vous vous récriez! Je le conçois; il est très pénible d'entendre des vérités aussi cruelles. Mais que voulez-vous, il en est de l'extirpation du mensonge comme de certaines opérations, ce n'est pas parce qu'elles sont épouvantables qu'il faut y renoncer, du moment qu'elles sauvent.

Vous êtes-vous jamais posé cette question fort simple : Où se forment les socialistes?

Les socialistes ne possèdent pas d'écoles et cependant leurs rangs s'augmentent tous les jours. Admirable matière à réflexion. Je sais peu de phénomènes aussi curieux. Le socialisme n'a point d'éducateurs, mais il a des élèves innombrables. Est-ce que le socialisme serait un produit de génération spontanée? Le socialisme ne sème pas, et pourtant il récolte. Quelqu'un sèmerait-il pour lui, par hasard?

Les R. P. Bénédictins de Ligugé, dans le numéro d'août de leur *Bulletin des Livres et des Revues*, écrivent : « La classe dirigeante est élevée principalement dans les collèges congréganistes; pourtant, elle n'est pas chrétienne. »

Et plus loin :

« La classe dirigeante a été en grande partie élevée dans des établissements religieux et elle compte une majorité écrasante d'impies ou d'indifférents... Pourquoi ce résultat, puisque, d'après des renseignements officiels, 50 % des élèves de l'enseignement secondaire sont formés par nous? »

Voilà ce qui se passe en France.

En Belgique, où l'éducation nationale est conservatrice 100 fois sur 100 et religieuse 90 fois sur 100, le socialisme progresse d'une manière étonnante. Oh! je sais bien, nous serions heureux de nous débarrasser de cette constatation en disant : « C'est la faute à l'enseignement neutre, c'est lui qui cultive la plante socialiste. » Voyons, soyons sincères, et reconnaissons tout au moins qu'il sort autant de socialistes de chez nous que d'ailleurs (1).

8. Max Leclerc, dans son volume sur *L'Éducation en Angleterre*, parlant de l'éducation française, conclut :

« Au lieu de former des citoyens prêts à la vie libre, des hommes capables de se conduire, des caractères fermes et droits, ayant l'horreur du mensonge et le goût de l'action, *on fabrique des révoltés ou des êtres sans vouloir* (2). »

Le R. P. Didon s'exprimait, ces jours derniers, en des termes à peu près identiques : « Nous préparons ou des hommes mûrs pour le servage ou des individus encore plus mûrs pour la révolte; nous faisons des apprentis serfs ou des apprentis révoltés, aussi prompts à obéir qu'aussi prêts à s'insurger (3). »

Fabriquer des révoltés ou des êtres sans vouloir, mais c'est tout le programme — involontaire! — de nos écoles catholiques, que Monseigneur Cartuyvels, vice-recteur de l'Université de Louvain, a qualifiées publiquement de *laminatoires*.

(1) « Les socialistes actuels se sont formés du temps où le prêtre trônait en autorité à l'école. » M. Vandervelde, Anvers, 24 juillet 1895.

« Dans les écoles qui, au 31 décembre 1894, avaient à leur programme l'enseignement de la religion et de la morale, il y avait 639,876 élèves et, dans les 153 écoles qui n'ont pas la religion à leur programme, il y avait 54,071 élèves. » M. Schollaert, ministre, séance du 31 juillet 1895.

« Les électeurs socialistes de 1894, — écrivait la *Réforme* (29 mai 1895), dans un article intitulé : *École primaire et socialisme*, — ont été préparés à la vie par les écoles primaires de 1842, à base essentiellement religieuse, et par les écoles libres congréganistes, ainsi que par l'enseignement religieux donné dans les églises catholiques par le clergé lui-même. » En fait, sur 5,778 écoles officielles, 143 seulement manquent d'enseignement religieux.

(2) Page 65.

(3) R. P. DIDON. *L'Homme d'action*. Discours prononcé à la distribution solennelle des prix à l'École Albert-le-Grand, le 22 juillet 1895. Paris, Mersch, éditeur. Page 10.

Les conséquences de notre éducation sont désolantes. Sous prétexte de polir les caractères et de leur enlever ce qu'ils ont d'abrupt, la lime éducative a tellement passé et repassé sur tous les angles du bloc humain, que, angles et bloc, tout s'en est allé en poussière au gré du vent. La résistance humaine en est diminuée d'autant et nous voyons nos jeunes hommes entrer dans cette lice de la vie, où la lutte est si âpre, désarmés et battus d'avance.

Ceux qui résistent à cet émiettement deviennent aisément des révoltés; — ceux qui le subissent sont des hommes destitués de vouloir. On voit le profit que le socialisme retire de cette navrante situation.

9. Qu'on ne dise pas que c'est la faute au catholicisme! C'est la faute à l'éducation et à elle seule. Si on écoutait mieux, si on suivait avec plus d'exactitude les leçons du catholicisme, nous n'aurions pas à jeter ce cri d'alarme. D'ailleurs nous ne sommes pas seuls à voir le danger. Toute la société souffre. Il y a longtemps que Taine a prévu le danger et montré ce qu'il appelle : la *disconvenance croissante entre l'école et la ville*.

Cette même idée préoccupe Paul Bourget, et quand il parle de cette Amérique où l'idéal peut se résumer d'un mot : *la complète identité de l'Éducation et de la Vie*, on sait quelle critique il entend faire.

10. Nous examinerons successivement, au point de vue catholique, *l'Éducation physique, l'Éducation morale et l'Éducation intellectuelle*, telles qu'elles sont aujourd'hui et telles qu'elles devraient être, telles qu'elles seront demain, espérons-le.

M. Alph. Proost, professeur à l'Université catholique de Louvain et inspecteur général de l'agriculture, qui apporte, depuis près de vingt ans, à l'étude de ce grave problème de l'éducation rationnelle, une intelligence et une ténacité merveilleuses, nous paraît avoir résumé toute sa critique, indiqué toute la réforme qu'il propose en une phrase :

« On viole par ignorance, dans les collèges, non seulement les lois

du développement physique, mais aussi les lois du développement harmonique des facultés intellectuelles en développant outre mesure les facultés que saint Thomas appelait si justement facultés organiques, aux dépens de la raison, de l'esprit d'observation, de l'esprit de suite, de la réflexion, de la volonté (1). »

L'éducation, telle qu'elle se donne aujourd'hui, mériterait de s'appeler : une éducation contre nature.

*L'Éducation physique.* — On définit l'homme : une intelligence servie par des organes, et il n'est pas un catholique qui ne soit convaincu de la vérité du vieux proverbe : *mens sana in corpore sano*. Voilà pour la théorie ; quant à la pratique, on peut affirmer sans crainte de démenti sérieux : « Les hommes chargés d'élever les autres sont souvent (pour ne pas dire toujours) absolument ignorants des lois de l'hygiène du corps et de celles de l'âme, et semblent ne pas se douter qu'ils sont consciencieusement responsables des suites souvent fatales de cette ignorance (2). » Nous estimons, quant à nous, avec Herbert Spencer : « Il faut être un bon animal, c'est la première condition du succès ; et d'être une nation de bons animaux est la première condition de la prospérité nationale. » Il y a loin de cet idéal d'éducation physique au collège ou au pensionnat actuels qui constituent pour nos enfants de vrais bagnes, pis que cela, des enfers.

*L'Éducation morale.* — Les éducateurs catholiques se font une grosse illusion de s'imaginer que l'enseignement religieux suffit à tous les besoins de ce qu'on appelle l'éducation morale. Certes, cet enseignement est de première importance, mais il n'est absolument efficace qu'à la condition d'être appliqué dans tout son esprit. La lettre, seule, est vaine. Or, la pratique chrétienne a trop souvent pour support une personnalité-fantôme. La morale catholique a beau être toute puissante, si on la fixe sur un être inconsistant, elle ne tiendra pas. Malheureusement l'expérience quotidienne nous apprend qu'il en est de la religion comme de ces clous très solides enfoncés inutilement

(1) Extraits des *Annales de la Société scientifique de Bruxelles*, 1895, t. XIX, 1<sup>re</sup> partie, p. 74.

(2) *Le Monde*, 10 mai 1878, cité par M. Proost.

dans un mur trop frêle. L'éducation doit s'efforcer de créer des hommes, des caractères. Elle n'attentera point à la dignité personnelle en exigeant l'obéissance aveugle, en imposant une surveillance tracassière ou blessante. Sous prétexte de formation, elle ne sera pas niveleuse et déformante. La puissance doit être respectée, la faiblesse aidée. L'école doit être l'apprentissage sincère d'une vie qui requiert l'originalité, une liberté honnête, la spontanéité, etc., etc.

*L'Éducation intellectuelle* — C'était un proverbe, parmi nous, écrit quelque part J. De Maistre, qu'au collège on pouvait seulement apprendre à apprendre. Je ne veux pas rechercher si le proverbe était bien exact au temps de De Maistre, j'estime seulement que le proverbe est bon. Mais apprendre à apprendre suppose un système différent du système actuel (1).

Dussent les partisans aveugles des vieilles humanités, nous accuser d'américanisme, d'irrespect envers le passé, nous nous refusons à voir, dans leurs *humaniores litteræ*, autre chose qu'une aberration mentale et une monstruosité psychologique. Comment! on interne une jeune intelligence, avec les mots de deux langues défuntes, c'est-à-dire avec deux cadavres de langues, en dehors et très loin de tout contact avec la vie, la nature, la réalité, le progrès, l'humanité en somme; on n'autorise comme unique occupation, à cette prisonnière, que ces jongleries de mots nommés, grammaire, versions, thèmes, vers, amplifications, et quand cet embastillement à devenir fou a duré six ans, on ouvre tout à coup les portes qui donnent sur le monde en disant : « Va, nous t'avons humanisé, tu es un homme maintenant. »

A ce système de déformation intellectuelle, nous demandons qu'on substitue un autre, basé, cette fois, sur les lois du développement harmonique des facultés intellectuelles de l'enfant.

« L'intelligence, dit M. Jean Martin, est la faculté de lire l'idée sous le signe, la loi sous le fait. Il lui faut donc à la fois, pour qu'elle se développe, d'une part des faits et des signes, de l'autre des idées et

---

(1) Comment se fait-il, écrit spirituellement Alex. Dumas, que tous les petits enfants étant si intelligents, la plupart des hommes soient si bêtes? Ça doit tenir à l'éducation.

des lois(1). » L'éducation actuelle est purement littéraire ou esthétique ; c'est insuffisant, même littérairement ; nous demandons que l'éducation soit en même temps scientifique et littéraire. Ne nous bornons pas à enseigner la beauté, enseignons la vérité et la beauté, à la fois. Qu'on introduise donc dans l'éducation l'étude de la nature et des sciences qui s'y rattachent. Les sciences naturelles apprennent à penser, disait Cuvier, parce qu'elles développent tour à tour les facultés d'induction et d'analyse, de synthèse et de généralisation. Enseignez les faits d'abord (culture scientifique), les signes après (culture littéraire). Le culte du fond est hiérarchiquement supérieur au culte de la forme, c'est indéniable !

Nous n'avons pas la prétention d'apporter en cette étude des lumières nouvelles. La lumière existe, elle n'est pas à réinventer. Il s'agit tout au plus de s'en servir pour diriger son rayon sur les faits et en éclairer les parties obscures ou peu connues. Le mérite d'un semblable travail est nécessairement fort faible, mais l'intérêt en pourrait être considérable, si l'on veut bien nous prêter quelque attention.

Nous ne sommes, dans cette circonstance, qu'un modeste porteur de lanterne ; nous consentons à servir de guide au penseur, ce voyageur immatériel, dans la Grotte de Han des idées, mais à lui de voir.

II. Dès le seuil de cette étude, déjà, nous signalons à l'attention des méditatifs quelques faits dont nous leur abandonnons l'explication.

Les catholiques détiennent une *force statique* incomparable, en même temps qu'ils souffrent d'*inertie dynamique*. Ils possèdent la puissance, mais à l'état latent, inactif. Notre parti est semblable à ce prince d'un conte de fée auquel ses toutes puissantes marraines jetèrent ce sort étrange et contradictoire, l'une d'elles lui disant : « Je te ferai tous les dons imaginables », tandis que l'autre ajoutait tout aussitôt : « Mais tu ne t'en serviras pas. »

Le cardinal Gibbons, au cours d'une visite faite à Paris en mai 1895, prononça ces mémorables paroles :

---

(1) *Outre-Mer*, t. II, p. 92.

« Il ne faut pas de timides en notre siècle. Il faut des hardis et des vaillants. En vérité, nous, les huit à dix millions de catholiques des États-Unis, nous avons plus d'influence sociale au milieu d'une population de 60 millions d'hommes que les 30 millions de catholiques de France dans un pays de 36 millions d'habitants. »

Les Belges peuvent prendre leur part de cette leçon de faits. Que serait-il advenu de nous, grand Dieu, si les libéraux ne nous avaient pas positivement exaspérés avec leur loi scolaire de 79, que nous avons appelée scélérate et qui fut plutôt providentielle. Il a fallu ce coup d'aiguillon pour nous faire sortir de notre inertie, depuis... hélas!

Maintenant cherchez ce qui nous dévirilise, et, peut-être, comme moi, vous reconnaîtrez que c'est l'éducation.

Autre phénomène bien intéressant, c'est celui que Drumont signalait en ces termes (*Libre Parole*, 15 mars 1895) : « Il est curieux de constater que ceux qui, en notre siècle, ont défendu le Christ avec le plus d'énergie, n'ont pas été élevés par l'Église. » On pourrait citer, à l'appui de cette thèse, bien des exemples; voici quelques noms pris au hasard : Louis Veillot, Lacordaire, Drumont lui-même. Et que d'autres, que d'autres! Regardez autour de vous.

Or, je vous prie, dites : où devraient se recruter les défenseurs du Christ et de l'Église?

Enfin, ne criez pas au paradoxe, je ne crains pas d'ériger en axiome que, en règle générale, *l'impuissance d'une classe est directement proportionnelle à la somme d'éducation actuelle que cette classe a reçue*. Plus la dose — il semble qu'il s'agisse d'une sorte d'intoxication, — d'éducation est considérable, plus le déchet de force est important. Faites l'application de cette loi à la société, osez cela, et vous serez étonné des constatations. Voyons, est-ce que l'avènement de la démocratie ne vous dit rien? La noblesse est en plein à cet âge des vanités, dans lequel Chateaubriand nous la montre finissante. La bourgeoisie, quelque soit son degré d'intellectualité, patauge dans l'impuissance complète, dans la médiocratie totale; elle parle beaucoup, mais elle

est incapable d'action ; si on lui coupait la langue, il ne lui resterait rien.

Il n'y a qu'une classe, — après le peuple, bien entendu, — qui ait gardé quelque énergie, c'est le clergé. Le clergé demeure puissant pour une raison divine, sa proximité de Dieu, et pour cette raison humaine, — oh ! très curieuse dans l'espèce, — c'est que le clergé étant avant tout éducateur, il ne subit pas l'éducation, il la donne. Le clergé nous a jadis offert une magnifique preuve de son énergie, c'était vers 1879, en se révoltant contre la loi scolaire.

Quant au peuple, c'est-à-dire à la seule puissance que l'éducation n'ait pas atteinte encore jusqu'aux moelles, Dieu la tient vraisemblablement en réserve pour l'œuvre de demain.

POL DEMADE.

15 août 1895.

A suivre, comme développements spéciaux de cette idée générale, trois études intitulées :

*L'Éducation physique ;*

*L'Éducation morale ;*

*L'Éducation intellectuelle.*



---

## SUMMA DIES

---

*Nuit obscure. — Dans la campagne autour de Troie,  
Sous les rouges reflets tombant des hautes tours,  
Les fleuves, déroulant leurs infinis détours,  
Semblent deux serpents noirs tournant de loin leur proie.*

*Par les places, le peuple, à l'appel des tambours,  
Danse, et chante, et s'exalte, ivre de folle joie;  
En leurs palais, les grands, couchés parmi la soie,  
Célèbrent, coupe en main, l'aube de meilleurs jours.*

*Cependant, attentifs aux clameurs populaires,  
Tels des fauves tapis en l'ombre de terriers,  
Muets, aux flancs du monstre, attendaient les guerriers.*

*Et là-bas, sur la plage où s'ancrent les galères,  
Echelonnant sans bruit ses bataillons épars,  
L'armée impatiente épiait les remparts.*

ÉDOUARD BERNAERT.

13 juillet 1895.



## L'ART RELIGIEUX



SPLendeur des chefs-d'œuvre de l'art catholique des siècles défunts montre à quelle hauteur le génie peut atteindre, quand il parvient à saisir, dans toute sa magnificence, l'objet de l'art religieux et quand il est doué des qualités suréminentes que cet art si difficile exige.

L'objet de l'art religieux, c'est le monde surnaturel ; c'est Dieu, ses saints et ses anges ; c'est la vie mystique de l'âme ici-bas, la vie extatique du ciel là-haut. Il est absolument différent de l'objet de l'art profane. Il s'en suit qu'un très grand artiste profane peut être absolument impuissant à créer une œuvre d'art religieux et faire même des choses ridicules s'il essaie de produire des œuvres religieuses.

Une condition essentielle pour être un artiste religieux, c'est d'avoir la Foi. La Foi seule nous fait pénétrer dans le monde religieux, nous en donne la compréhension, nous fait saisir la splendeur de ses mystères.

Il est impossible de rendre par le pinceau ou le ciseau un idéal que l'on ne saisit pas soi-même. « *Un homme n'invente que d'après son propre cœur* (1) », a dit Taine dans sa belle étude sur l'art mystique italien. On n'est artiste qu'à condition d'avoir un idéal. Or, comment l'artiste aurait-il un idéal religieux s'il ne croit pas à la religion ? Un artiste profane aura beau s'évertuer à peindre ou sculpter des saints, des anges, ses œuvres seront toujours lourdes. Elles seront peut-être belles en elles-mêmes, c'est-à-dire bien peintes, bien ciselées, elles seront à cent mille lieues de l'art religieux. Le caractère essentiel, qui fait

(1) TAINE. *Voyage en Italie*, t. II, p. 17.

d'une œuvre d'art un chef-d'œuvre religieux, leur manquera. La beauté surnaturelle, si essentiellement différente de la beauté purement humaine, en sera fatalement absente. Les personnages peints ou sculptés seront des hommes magnifiques, des femmes splendides peut-être, ce ne seront pas des anges, ce ne seront pas des saints. « *Les fortes et splendides vierges, les archanges bien musclés*, dit encore Taine, *nous ramènent sur la terre; leur chair est si visible, que nous ne croyons pas à leur divinité* (1). »

Jamais un artiste animé de sentiments purement profanes n'atteindra l'idéal divin. Jamais il n'arrivera à donner aux physionomies des saints ces traits sereins et candides, cette auréole virginale, cet air sésaphique, cette expression supraterrrestre qui sont les fruits de la vie de la grâce. Pour faire reluire, sur la physionomie des anges et des saints, le reflet de la Face de Dieu, dont la contemplation ininterrompue est la vie des élus, il faut avoir au moins une idée de l'extase éternelle du ciel. Le chrétien a cette idée, parce que la vie de la grâce n'est autre chose que la vie du ciel commencée ici-bas.

L'idéal divin est donc absolument hors de la portée de l'artiste profane. Le monde surnaturel lui est fermé. On n'y pénètre que par la Foi, et il ne croit pas; on n'y est initié que par la contemplation et l'amour, et on ne peut contempler ni aimer ce en quoi on ne croit pas.

Cette vérité primordiale a été bien comprise par l'école de Saint-Luc. On ne s'y borne pas à éveiller le sens esthétique chez l'élève. Convaincu qu'on ne fera jamais un vrai artiste religieux d'un mauvais chrétien, on s'efforce d'inspirer aux jeunes élèves, avec l'amour de l'art, l'amour de Dieu par la pratique de la vie chrétienne, qui n'est autre chose que la contemplation amoureuse de la Beauté absolue, de l'Idéal divin, de Dieu, le plus grand et le plus bel Idéal que l'art puisse rêver, la source infinie de toute beauté terrestre et divine.

Aussi je professerais une admiration absolue pour l'école de Saint-Luc, n'était sa tendance exagérée à l'imitation servile d'un certain

---

(1) TAINE. *Voyage en Italie*, t. II, p. 25.

siècle, qui est pour cette école ce que le xvii<sup>e</sup> siècle est pour les classiques intransigeants.

Quelle admirable école d'art religieux ne serait pas l'école de Saint-Luc, si elle était animée d'un souffle plus large, si on y laissait plus de liberté à la spontanéité dans la formation de l'artiste, si on ne cherchait pas à couler tous les élèves dans le même moule. La formation esthétique y laisse encore à désirer, en ce qu'on n'y tolère pas l'étude du modèle vivant par une crainte exagérée d'inspirer à l'élève le goût de l'art purement profane.

Évidemment la Foi ne suffit pas pour créer un artiste, même religieux. Il faut en plus le talent. N'est pas artiste qui veut. Pour être artiste, il faut posséder le don. Le génie ne s'acquiert pas. On l'a ou on ne l'a pas, et si on ne l'a pas, on ne l'aura jamais. On ne fera jamais un artiste d'un homme qui ne possède pas en lui-même, indépendamment de toute influence extérieure et de toute éducation, le fond nécessaire. On peut développer un talent, lui donner l'occasion de se manifester, l'éveiller, le révéler à lui-même, l'aider à s'éclorre, mais on ne crée pas l'artiste. Ce don intime, indispensable à la formation de n'importe quel artiste, l'art religieux l'exige encore bien plus impérieusement. Plus, en effet, l'idéal à réaliser est élevé, plus vastes devront être les capacités de celui qui veut y atteindre.

Or, l'idéal religieux est le plus haut que l'on puisse imaginer. Il s'élève jusqu'à Dieu. Il est d'une beauté toute spirituelle, d'autant plus difficile à être exprimé d'une façon sensible, qu'il est immatériel. L'idéal de beauté, qui est l'objet de l'art religieux, n'a rien de commun avec la matière, et l'artiste n'a à son service, pour l'exprimer, que des outils purement matériels. C'est une œuvre presque immatérielle qu'il doit produire. Il doit spiritualiser en quelque sorte la matière. On devine dès lors la dose de talent requise pour parvenir à produire un chef-d'œuvre d'art religieux. L'art religieux, s'il est le plus beau, est aussi le plus difficile de tous les arts.

Telles sont les raisons essentielles de la disparition presque complète, à peu d'exceptions près, en notre siècle athée, de l'art religieux.

Ou c'est la Foi qui manque, ou c'est le don qui fait défaut, et il faut essentiellement les deux.

Il ne suffit pas, pour faire une statue ou un tableau représentant, par exemple, la Mère de Dieu — je parle, bien entendu, d'une œuvre d'art — il ne suffit pas, dis-je, de peindre ou de sculpter une femme quelconque, de lui mettre dans les bras un bébé quelconque et de placer au dessous cette inscription : « Sainte Vierge Marie, priez pour nous. » Telles ces caricatures grossières et ineptes, façonnées par de vulgaires et infâmes statuaires qui souillent nos églises modernes. Ce n'est pas de l'art, cela, c'est la prostitution de l'art. J'ai la mort dans l'âme, quand je vois nos temples déshonorés par la présence de ces misérables statues de saints et de saintes qui s'œuvrent actuellement non dans des ateliers d'artistes, mais dans des fabriques de mannequins. Elles ont une physionomie stupide, un air sentimental idiot, elles regardent bêtement le ciel, elles sont laides à faire pleurer. Le seul moyen de ne pas perdre toute dévotion à l'objet qu'elles ont la prétention insolente de représenter, c'est de fermer les yeux pour ne point les voir. Bien loin d'inspirer l'enthousiasme pour l'idéal religieux, elles en donneraient la nausée.

Pour faire une image vraiment esthétique de la Vierge, l'artiste doit être initié au radieux mystère de la maternité divine. Il doit être épris lui-même de l'idéale beauté mystique de toutes ces grandes choses : Virginité, Maternité divine, Incarnation du Verbe éternel, Conception immaculée.

L'œuvre de l'artiste doit atteindre un tel degré de perfection, qu'il enlève d'admiration l'âme émue du spectateur et fasse jaillir naturellement de ses lèvres la salutation de l'ange : Oui ! Vous êtes pleine de grâces, — le Seigneur est avec vous, — vous êtes bénie entre les femmes, — et Jésus, le fruit de vos entrailles, est béni.

Demandez à un athée, fût-il le plus puissant artiste, de faire cette œuvre, il n'y réussira jamais. Pareil chef-d'œuvre exige presque un génie doublé d'un saint, et plus l'artiste sera saint, plus beau sera son chef-d'œuvre, même au point de vue purement esthétique. A

talents égaux, l'œuvre d'un saint sera infiniment plus artistique que celle d'un chrétien ordinaire.

Là est la supériorité de Fra Angelico. Il fut à la fois un grand saint et un grand artiste. C'est tout le secret de la beauté vraiment angélique de ses chefs-d'œuvre. Il ne faut pas la chercher ailleurs. C'est ce qui fait que les vierges de Fra Angelico sont infiniment plus artistiques que celles de Raphaël, au point que Taine ne craint pas d'écrire que « *les Vierges de ce dernier ne sont que de belles paysannes à côté des Vierges d'Angelico* (1). »

L'art vraiment religieux élève l'âme, la dégage de la matière, la détourne des bassesses et des trivialités de la terre, l'oriente vers le ciel, lui donne un avant-goût des joies et des splendeurs éternelles et l'unit à Dieu même, source infinie de toute beauté en même temps que de toute sainteté.

Le chef-d'œuvre d'art religieux, enfin, doit être tellement beau et tellement vrai, que de lui-même, par une beauté et une puissance d'expression intrinsèque et jaillissante de l'œuvre même, elle arrache des cris d'admiration à l'impie lui-même, lui bouleverse l'âme, le fasse rentrer en lui-même, lui fasse vomir sa vie et le ramène à l'Idéal divin.

L'abbé HENRY MÖLLER.



(1) TAINÉ. *Voyage en Italie*, t. II, p. 155.

---

## MÉLANCOLIE

---

*La cloche geint tout en langueur,  
Et la pluie tombe, tombe, lente,  
Et, d'un manteau gris de torpeur,  
Couvre la ville somnolente...*

*Tout est sombre, couleur d'ennui,  
Et je ne sais pour quelles causes  
Mes pensers tristes et moroses  
Sont pleins de larmes aujourd'hui.*

*La cloche geint là-bas, au loin,  
Et pleure, et prie, et se lamente...  
Et, vague, dans mon cœur fermenté  
Je ne sais quel chagrin lointain.*

*En son manteau gris de torpeurs,  
S'endort la ville somnolente;  
La cloche égrène au loin ses pleurs  
Et la pluie tombe, tombe, lente...*

LÉON LOUVEAUX.

Malines, 189...



## Roche Tarpéienne et Capitole

**Album musical de la « Jeune Belgique ».** — *Mélodies et morceaux pour chant et piano sur les textes des poètes de la « Jeune Belgique »*, par LÉOPOLD WALLNER.

— Je suis heureux de trouver cette occasion de présenter aux lecteurs de *Durendal* M. Léopold Wallner, le compositeur du recueil dont je viens de donner le titre. M. Wallner est professeur à Bruxelles, mais, je me hâte de le dire, ce n'est pas un de ces vulgaires professeurs, plus ou moins habiles, exerçant leur profession plutôt par calcul que par amour de l'art, aptes à apprendre à leurs élèves à tapoter d'une façon telle quelle. Non. M. Wallner est non seulement un professeur de toute première valeur, et je dirai même, sans crainte d'exagérer, l'idéal du professeur, mais un artiste dans la plus haute acception du mot, un artiste aux inspirations originales, aux aspirations élevées, aimant passionnément son art et sachant communiquer la flamme de son enthousiasme esthétique, aux élèves qui ont la bonne fortune de l'avoir pour professeur. Comme tous les vrais artistes, il a l'âme ouverte au Beau sous tous ses aspects et dans tous ses rayonnements. Aussi est-il l'ami des jeunes littérateurs. Lui-même nous a donné, dans la *Jeune Belgique*, la traduction des contes russes d'un charme exquis.

M. Wallner donne chaque année des conférences aux élèves du cours de piano de M<sup>lle</sup> Desmet. C'est un véritable cours d'esthétique musicale. J'ai eu le bonheur d'assister plusieurs fois, grâce à l'amabilité charmante de M. Wallner, à ces conférences. Quel régal pour l'intelligence que ces admirables conférences! On ne sait ce qu'il faut le plus admirer, ou de l'érudition immense du professeur, ou de la finesse et de l'élévation de sa belle intelligence. Il possède parfaitement toute l'histoire de son art et vous l'expose avec une lucidité rare. Il a un talent remarquable à pénétrer le génie spécial, à analyser l'âme de chaque artiste en particulier et développe toute la genèse de l'art musical d'une façon admirable. Jamais je n'oublierai la superbe conférence qu'il nous fit sur l'immortel Beethoven.

Mais M. Wallner n'a pas seulement au plus haut degré le talent d'interpréter et d'exprimer le génie musical des autres, il est compositeur lui-même. Aimant à la fois passionnément la musique et la littérature, il a donné satisfaction à son double enthousiasme, en interprétant, par de ravissantes mélodies, les compositions des jeunes poètes de la *Jeune Belgique*.

L'éloge de ces poètes n'est plus à faire. Ils ont depuis longtemps conquis l'admi-

ration de tous les amateurs de vraie littérature. Ils comptent parmi eux deux des plus grands poètes de la littérature française actuelle, Ivan Gilkin et Albert Giraud.

J'offre ici mes plus vives et plus enthousiastes félicitations à mon cher ami M. Wallner, pour ces charmantes compositions musicales qu'il vient de livrer au public. Non seulement elles répondent à ce que nous avons le droit d'exiger de lui, connaissant son grand talent, mais elles dépassent notre attente.

L'abbé HENRY MÖLLER.

\* \* \*

**Le Satanisme et la Magie**, par JULES BOIS, avec une étude de J.-K. HUYSMANS. — Jules Bois, l'auteur de ce livre, n'est pas un catholique, mais c'est un spiritualiste convaincu, c'est une âme sincère et loyale. Quoique séparé de nous par son *Credo*, qui n'est pas le nôtre, nous éprouvons pour lui la plus vive sympathie. Il est du devoir d'un vrai catholique de respecter toutes les convictions sincères, surtout quand celui, dont nous ne partageons pas les idées, est une âme propre, droite, s'inclinant avec respect devant la grandeur du catholicisme. C'est éminemment le cas pour Jules Bois. Tous les catholiques qui le connaissent l'aiment et le respectent.

N'étant pas catholique, J. Bois a inévitablement mêlé, à des idées justes, des opinions fausses, que des catholiques ne peuvent admettre. Un sujet aussi ardu et aussi délicat, aussi mystérieux et aussi redoutable que le satanisme devrait être traité par un catholique et non pas par un catholique ordinaire, mais par un catholique à la fois philosophe et théologien. Et pour atteindre l'idéal, je voudrais, en plus, que ce catholique fût un artiste.

Je dois reconnaître cette dernière qualité à Jules Bois. C'est un parfait littérateur. Son livre est écrit dans un style élevé, poétique et tout à fait charmeur. Il suffit de lire son livre pour l'admirer de ce chef.

Enfin, un des grands mérites de ce livre, c'est que, comme le dit si bien mon cher ami Huysmans, « si ce volume n'est pas écrit par un auteur catholique, il » combat, dans tous les cas et hardiment, la Magie noire et le Satanisme. C'est » cela qui me séduit dans ce livre, et aussi, je me hâte de le dire, l'art dont le poète » a su enrôler ses savantes gloses. »

Jules Bois nous donne dans son livre le panorama du Satanisme. C'est une étude d'ensemble très complète et bien travaillée sur la matière. Il nous donne une idée générale très bien conçue et artistement exprimée du Satanisme, de ses horreurs, de son abominable culte et de l'affreux esclavage qui vincule les suppôts de Satan. On a l'âme toute imprégnée d'une tristesse angoissante en assistant, avec J. Bois,

au déroulement de ces terrifiantes scènes diaboliques, de ces ignobles mystères de luxure démoniaque. En fermant ce livre à la fois triste et beau, triste à cause du sujet qu'il traite, beau à cause de l'incomparable talent esthétique de l'écrivain, je me disais : Comment se fait-il que J. Bois ne soit pas catholique? Croire au satanisme et ne pas croire au catholicisme, c'est un mystère insondable pour moi. Le satanisme n'a pas de raison d'être si le catholicisme n'existe pas, s'il n'est pas absolument authentique et divin.

Le satanisme est l'antithèse du catholicisme, comme l'Antechrist est l'antithèse du Christ. Chose remarquable, les convoitises de Satan s'acharnent d'instinct et avec une rage et une furie toutes infernales, à profaner les deux sanctuaires qui renferment les deux plus grands trésors de l'Église catholique : celui de l'âme chrétienne et celui du tabernacle de nos autels. L'âme, Satan s'efforce de la saccager par la plus infecte luxure et de lui arracher son plus précieux trésor : la chasteté, vertu essentielle du catholicisme. Le corps sacré du Christ, il le fait profaner par ses adeptes, dans le sacrilège lubrique de la Messe Noire, qui n'est pas autre chose que la parodie diabolique, blasphématoire et impudique de la Messe Blanche des chrétiens.

Comment, dès lors, croire à Satan, sans fléchir le genou devant le Dieu des catholiques, dont Satan est l'ennemi mortel et juré. Si le catholicisme est faux, le satanisme n'est qu'une sottise, ridicule et odieuse comédie.

Le livre de J. Bois est illustré. Ces gravures me déplaisent par leur réalisme.

Je préviens les lecteurs de *Durendal* que ce livre n'est pas précisément écrit pour tout le monde.

L'abbé HENRY MÖLLER.



## CHOSSES ET AUTRES

*N. B.* — Nous ne tenons aucun compte des manuscrits ou des lettres dont les auteurs ne se font pas connaître.

---

Nous recommandons à nos lecteurs la *Démocratie sociale*, revue sociale catholique paraissant le 8 de chaque mois. Abonnement : 7 francs par an. Administration : rue Nicolas Leblanc, 25, à Lille.

---

On nous demande de différents côtés des collections de notre première année. A notre grand regret nous n'en possédons plus une seule.

Nous pouvons cependant fournir quelques collections des six derniers mois au prix de 5 francs.

La Revue désirerait racheter des collections de la première année.

---

Au prochain numéro :

H. CARTON DE WIART. — *Pages de Chevalerie.*

G. D'ANGELIER. — *Le Journalisme et la Littérature*, à propos d'un livre récent de J. Barbey d'Aureville. (Journalistes et polémistes, chroniqueurs et pamphlétaires.)

POL DEMADE. — *Un Prêtre de ce temps.* L'abbé Félix Klein.

*Koche Tarpéienne et Capitole.* — Quelques-uns : Paul Arden : *Par les Chemins.* — Jean Deville ; *Dialogue entre nous.* — Léon Paschal : *Paroles intimes.* — Comte de Bousies : *Deux Comédies.* — F. Vandenbosch : *J.-K. Huysmans.* — William Ritter : *Ad. de Pury ; Arnold Böcklin.* — Émile Greyson : *Sous les Brumes et les Clartés des Flandres.* — Eugène de Solenière : *La Femme compositeur.* — Jean Van Malderghem : *Le Goedendag.* — Joséphin Péladan : *La Prométhéide.*

---

Les annonces littéraires de notre couverture n'engagent en rien la Rédaction.

# SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, TREURENBERG, BRUXELLES

---

- Annuaire complet du Clergé belge et Répertoire des Établissements religieux*, 1895, un beau volume cartonné . . . . . fr. 3.00  
N. DEJUSSÉ. *La Dame noire* (roman). . . . . 3.00

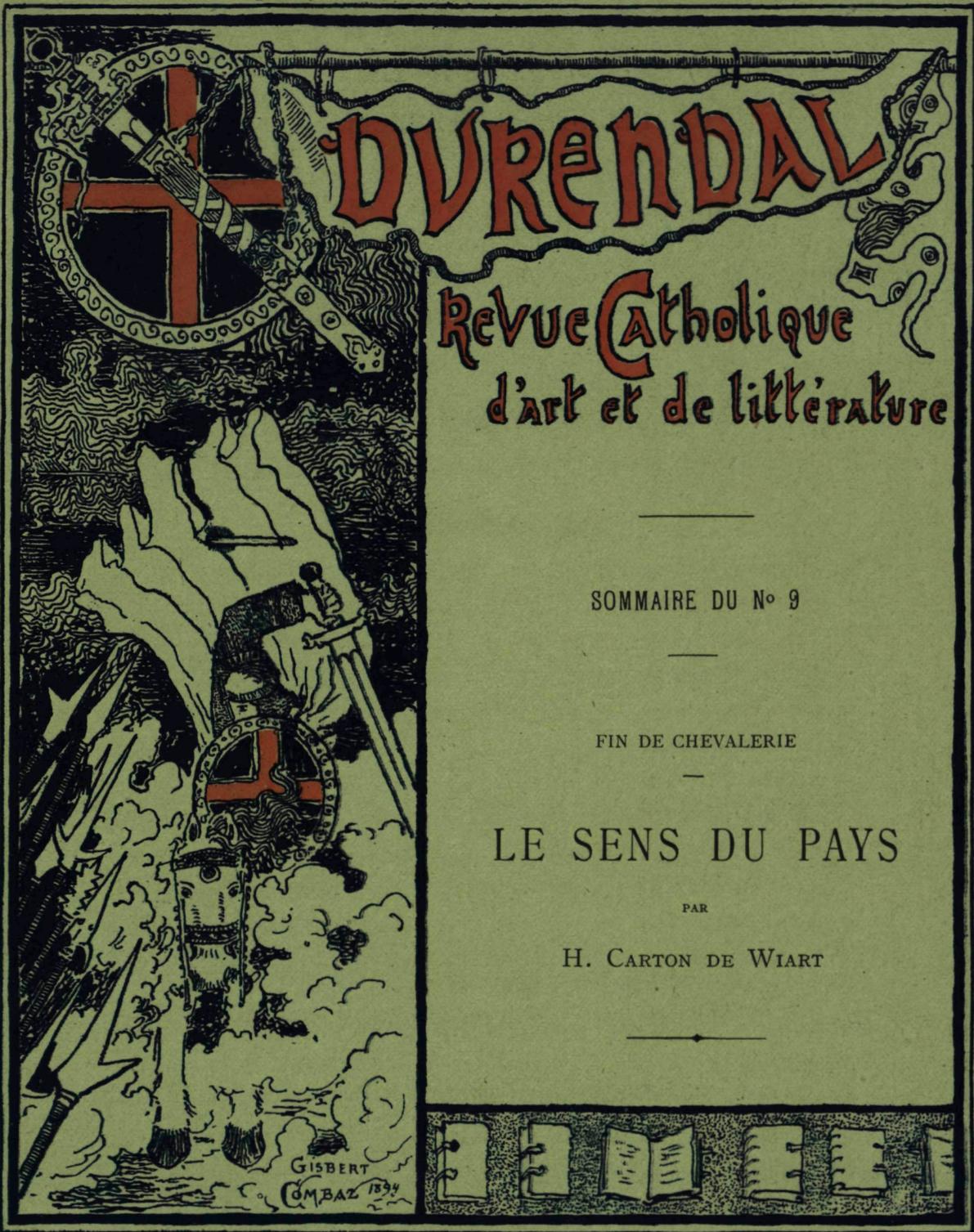


PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR

31, RUE DES PAROISSIENS, BRUXELLES

---

- FERNAND SÉVERIN. *Un chant dans l'ombre*, in-32 raisin. . . fr. 3.00  
PAUL ARDEN. *Par les chemins*, petit in-12 . . . . . 2.50  
MAURICE MAETERLINCK. *Les Disciples à Saïts de Novalis* . . . 4.00  
ALBERT GIRAUD. *Hors du Siècle. Sous la couronne*. . . . . 3.00



# DU REN DAL

Revue Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 9

FIN DE CHEVALERIE

LE SENS DU PAYS

PAR

H. CARTON DE WIART

J. Fontassan  
Editeur  
BRUXELLES

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50  
Prix du numéro : fr. 0.60

---

### Comité de rédaction de « Durendal »

MM. POL DEMADE, HENRY CARTON DE WIART, l'Abbé HENRY MØLLER.

### Collaborateurs :

MM. FIRMIN VANDENBOSCH.  
HENRY BORDEAUX.  
THOMAS BRAUN.  
L'abbé H. HOORNAERT.  
JOSÉ HENNEBICQ.  
EDMOND JOLY.  
L'abbé L. GRUEL.  
LÉON LOUVEAUX.  
ED. CARTON DE WIART.  
ÉDOUARD BEERNAERT.  
ADOLPHE HARDY.

MM. J.-K. HUYSMANS.  
WILLIAM RITTER.  
MAURICE RANWEZ.  
GEORGES VIRRÈS.  
MAURICE DULLAERT.  
MAURICE CLAEYS.  
JOSEPH SERRE.  
PAUL HAREL.  
ERNEST PÉRIER.  
CHARLES BUET.  
VICTOR DENYN.

*« DURENDAL » ne publie que de l'inédit  
Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles*

---

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**



## FIN DE CHEVALERIE

## LE SENS DU PAYS

*Contritionem precedit Superbia.*  
Prov. xvi, 18.



ENCHASSÉ dans ses collines, Liège achève de dormir. Ses rues sont pleines encore de silence, et son large fleuve, d'une poussée lente, pousse entre les rives noires ses petits remous moirés qui se poursuivent et s'entrelacent.

Mais déjà l'aube mystérieuse affleure parmi les ténèbres. Sur les hauteurs de la Vesdre, un lointain reflet d'aurore se pose, comme une crête d'un blanc nacré qui les dentèle. Des demi-clartés naissantes filtrent par les déchirures du brouillard. Les étoiles clignent. Peu à peu, les sommets se dégagent de l'ombre. Leur voile de gaze s'amincit et se fond. La couleur leur vient. Un à un, ils renaissent à la lumière et à la vie. C'est la haute flèche octogone de Saint-Lambert, gardienne de la cité, dont la carapace de plomb doré s'éveille radieuse, la première. Puis voici, parmi les envols fulgurants des colombes, les clochers de Saint-Denis, de Saint-Pierre, de Sainte-Croix et de Saint-Paul, la Violette, la tour de l'abbaye Saint-Jacques, le dôme colossal des Dominicains, la Commanderie des Templiers, la Chartreuse, tous les édifices religieux et civils qui s'allument au soleil, subitement jailli d'une échancrure d'horizon.

Depuis le Val-Benoît jusqu'au Publémont, toute cette plaisante vallée où s'allonge et s'étage la ville opulente, s'emplit d'une lumière

douce, encore tamisée de vapeur. Les cent rivelettes par où se perdent les eaux confluentes scintillent, argentines et rieuses. Les coteaux de Saint-Maur, de Cointe, de Bois-l'Évêque, de Saint-Gilles luisent sous la verdure. Tout au Nord, les vastes prairies basses de Doixhe brillent de toute la rosée qui les emperle. Ainsi nourrie par la fraîcheur des eaux et la tiédeur des collines tutélaires, cette nature liégeoise a toute la beauté d'une parure de déesse.

\* \* \*

A ce réveil des choses, d'une éternelle sérénité, répond celui des êtres. Ces eaux, ce ciel, ces montagnes, ces éléments achevés et toujours jeunes, dont la puissante uniformité domine nos passions et nos inquiétudes, ont des matins calmes et majestueux comme l'harmonie des sphères. Voici qu'en contraste avec cette activité divine, la sève humaine, après le repos d'une nuit, retrouve sa fébrile agitation.

Tout le long du fleuve, les quais s'animent tout d'abord, — les quais de la Goffe, de la Ferraille, de la Batte, de Fragnée et d'Avroy, — et les ponts et les rues qui y mènent frémissent au passage des lourds chariots ruraux s'empressant aux marchés et s'enchevêtrant aux carrefours. De toutes les venelles débouchent, au trot vaillant des chiens et des ânes, des carrioles chargées de viandes, de légumes et de fruits, et, parmi les protestations des piétons, s'acheminent des théories de chevaux aux crins tressés de paille et de vaches mugissantes autour desquelles se multiplient — très brutaux — maints maquignons et maints bouviers.

C'est dans l'air un conflit de bruits assourdissants — appels gouailleurs, jurons, injures, — dominé par la chanson des Angelus qui s'égrènent du haut de cent clochers.

\* \* \*

Au quartier d'Outre-Meuse, dans le vinâve des Prez qui s'étend du pont des Arches au pont d'Amercœur, plus vive qu'ailleurs déborde l'animation populaire, plus bruyante éclate la cacophonie. La foule s'y presse comme le sang afflue au cœur.

Une ruelle surtout, une de ces ruelles étranglées, tortueuses, — où les maisons noires, ignorantes des lois de la symétrie, s'épaulent maladroitement comme des ivrognes ayant peur de choir, — regorge de tout un monde tapageur : bourgeois, paysans, forains, chalands, ribaudaille, attirés par l'attente d'un spectacle solennel.

A l'angle de la ruelle, — dominant l'humilité des toits voisins, — s'érige une hautaine construction de pierre ayant comme des allures de reine du quartier. Reine à l'aspect farouche et insoucieuse des élégances. Point de fines ogives, de grâciles clochetons, de bretèques amenues. Les rudes ouvriers qui dressèrent ce donjon ignoraient cette fantasmagorie : le bâtiment est lourd et la façade massive flanquée de deux tours obèses. Sur cette façade, lézardée par endroits, le soleil se joue capricieusement, mettant çà et là des plaques d'ombre frissonnante. Au faite, sous les créneaux, se profilent des masques de bêtes mauvaises, allongées en gargouilles et attaquées de lichen, lesquelles ricanent sinistrement aux piétons en attendant les jours de pluie où elles pourront, de toute leur hauteur, leur cracher sur le chef.

Ce vieux steen pourtant n'a plus de féodal que l'allure. Tandis que ses pairs du plat-pays restent souverains des campagnes, lui, plus moderne, a pactisé depuis longtemps avec les gens de commune, ces « gentilshommes à cloche ». La démocratie a pénétré au travers de ses épaisses murailles, et Messire Raes de la Rivière, seigneur de Heers, de Lintre et d'Aerschot, qui occupe ce fier logis, n'est rien moins que le premier serviteur — ou le premier chef — du parti populaire. Et si le vieux manoir a pris ce jour-là, premier dimanche de juin de l'an de l'Incarnation de N.-S. 1465, un air de fête et d'hospitalité, s'il arbore au-dessus de la poterne, la bannière du vinave portant à dextre du perron liégeois l'image du patron Saint-Nicolas, s'il a tendu, jusque dans la rue, en signe de bon accueil, ses riches tapisseries des Flandres, c'est que l'honneur lui est échu de servir de lieu de réunion aux principaux de Liège, de Looz et de Franchimont qui ont décidé de venir y délibérer aujourd'hui sur les affaires communes. Et c'est pour assister à l'arrivée du « *Sens du Pays* »,

suisant le nom qu'il donne aux membres des Ordres, que le populaire, avide de nouvelles et de décor, se presse aux alentours.

\* \* \*

Pour le populaire, le plaisir est de se coudoyer, gens du dedans et de la banlieue, paysans arrachés à la glèbe par le jour du Seigneur, rivageois venus du faubourg Saint-Léonard, montagnards en hou-seaux, vilains en surcottes de bure, compagnons des XXXII métiers, bourgeois des bonnes villes, routiers, hommes d'armes cassés aux gages, ardente plèbe wallonne, d'une bonne humeur inaltérable en sa vie de travail, de plaisir, de factions politiques, de batailles. Les embarras causés par l'exiguïté des passages trop étroits, les pieds écrasés, les visages meurtris, les atours chiffonnés, jusqu'à l'impatience de l'attente et aux discussions politiques, tout est prétexte à gouail-leries. Ce peuple ne connaît pas l'enthousiasme. Il est tout « en dehors ». Et de s'apostropher et de rire, si vient à passer quelque cavalier dont le cheval les couvre de crotte. Et d'acclamer et d'inter-peller, si vient à passer quelque notable cher à leurs cœurs. Tout cela les réchauffe, les divertit, les réjouit. Les causes des querelles civiles peuvent les laisser indifférents, mais ils ne le sont point aux individus. Ils prennent leurs chefs en affection ou en haine, moins à cause de l'intérêt qu'ils leur supposent ou leur dénie pour le bien-être de leur classe, mais tout simplement parce qu'ils leur plaisent ou déplaisent.

Cette foule est comme les femmes. Elle aime un homme parce qu'il lui plaît. Il lui plaît parce qu'il lui plaît. Ses adorations comme ses aversions trouvent en elles-mêmes leur raison dernière.

Sur le coup de huit heures, arrivent en cortège les magistrats du pays condrusien, ceux de la Hesbaye, de la Famenne, des Ardennes, de la Campine, de la Thiérarchie. Beaucoup ont voyagé de nuit dans leurs pesants chariots revêtus de cuir fauve. Leurs gestes somnolents et leurs yeux ternes disent les fatigues d'une longue route.

Viennent de graves docteurs, drapés dans leurs ganaches de couleur sombre, le capuchon rejeté sur l'épaule. Viennent des maîtres des

chefs-villes, parés de vair ou de petit-gris, signe de noblesse civile, des seigneurs vêtus à la mode de la Cour de Bourgogne, coiffés du chapel à bec, serrés en leurs brefs surcots, épaules élargies par les amples mahoîtres, jambes moulées en leurs maillots bicolores, leurs vastes manches traînantes et les queues de lézards de leurs souliers à la poulaine « inventés en dérision du Créateur » menaçant la foule goguenarde, puis des prêtres du tréfoncier chapitre, des échevins et des membres du tribunal des XXII jugeant cas de force et de violence, des doyens des métiers, tanneurs, febvres, naïveurs, charliers, corbesiers, mangons, enveloppés dans leurs housses d'apparat.

Aux cahots d'un gros destrier enjuponné de fer, s'empresse le fameux sire de Malempré-Bueren, un des plus gros gentilshommes de la chrétienté et le plus endetté qui soit, glorieux d'ailleurs des belles emprises et des rudes trépignées par lesquelles il témoigna en toute occasion sa vaillance.

— Largesse! largesse! crient, à son passage, les plaisantins en tendant leur paume par moquerie.

Le sire leur octroie plaisamment sa bénédiction et pénètre dans l'huis.

— Place! place à M<sup>sr</sup> Robert de Morialmé!

Et une litière fend la foule, escortée de valets et traînée par deux haquenées dont les harnais s'ennoblissent d'armoiries cléricales. Derrière les courtines relevées par des torsades d'or apparaissent la figure replète et le triple étage de mentons du sire de Morialmé, chanoine du chapitre tréfoncier, docteur *in utroque* et chantre de Sainte-Claire. La fatigue de ces traits, hantés par la pensée et assagis par l'étude, se détendant en nuances de sourires, disent, tour à tour, astuces de diplomate, finesse de théologien retors aussi bien que complaisances envers la foule. Devant le perron à montoirs, dans la cohue grandissante, il descend péniblement, aidé par un secrétaire, et chacun de s'extasier sur le luxe de ses bottes noires garnies de dentelles à l'évasement.

— Ardez, ardez ce galant accoustrement! fait un clerc minable.

C'est pour telles bedaines qu'est vrai le dicton : Liège, le paradis des prêtres! Non pour nous, pauvres moines ou moinillons dont les hardes font se gausser les mauvais garçons. Sauf charité chrétienne, compère, ce trépotent chanoine eût pu laisser le goupillon à de plus dignes. Je gage que s'il dit d'aventure son bréviaire, c'est celui de Fécamp : trois psaumes ou trois leçons, ou, si on veut, rien du tout.

— Voire! voire! don Kyrieleison, lui répond son voisin. Vous ignorez, je cuide, que le sire chanoine est sans doute aucun ni contredit l'homme de Liège le plus entendu ès choses de temporalité et de justice. Il cache sous son petit bonnet plus de cervelle que n'en renferment maints vastes capuchons...

Mais le pauvre clerc se désole que les prébendes n'aillent point aux plus dévotieux. Ses jérémiades se perdent dans une confuse rumeur, tout-à-coup soulevée par l'apparition d'un vieux seigneur devant qui la foule s'écarte respectueuse. C'est le vieux comte de Bernalmont, patriarche de la cité, dont le renom de doctrine a dépassé les frontières du Liégeois, — car, souventes fois, il a aplani les mécontentements, éteint les haines entre voisins. Ce hautbers porte l'énergie ancestrale inscrite sur son visage noble et austère, où les années ont glissé comme l'eau du ciel sur les statues des cathédrales. Sa taille haute et carrée, sa chevelure blanche, sa prunelle fauve proclament la souveraineté.

Il passe, et avec lui marche une rumeur d'admiration. La foule se conte les exploits de l'aïeul : comment à Othée, il y a soixante ans déjà, — simple écuyer alors, — il ramena les milices liégeoises dispersées, les poussa derechef au plus fort des Bourguignons, tenant lui-même jusqu'au bout sans cesser de sévir, étant laissé pour mort sur le champ de bataille; comment il aida Liège à se débarrasser de la tyrannie des Dathin; comment il mit sa vaillante épée au service de toutes les bonnes causes, en Allemagne, en France et jusqu'en Italie. Il passe et pénètre dans la maison du conseil.

Et d'autres seigneurs passent encore : le sire de Berlo, avoué de Hesbaye, gonfalonnier de Saint-Lambert, Baré de Surlet, tribun populaire, George de Ville, Jean Lonchin d'Awans, le doyen de Saint-

Pierre, Evrard de la Marck venu du fond du Luxembourg, et d'autres, accourus de plus loin encore, car Liège commande à un territoire très étendu qui va depuis Maestricht jusqu'à Thuin, de Bouillon à Fontaine-l'Évêque.

Le plus souvent, des quolibets les accueillent :

— Vois-tu ce hautbers doré comme un calice. Je le connais beaucoup.

— Oyez! oyez! Maheu qui connaît beaucoup ce seigneur!

— Pourquoi non! il me doit quarante florins du Rhin, mais il garnit d'or ses harnais au lieu d'en garnir ma bourse.

Cependant, parmi ceux qui se fraient un chemin, quelques-uns recueillent des acclamations.

Tel, le jeune sire Josse de Strailhe, auquel un nom aimé et une vie tumultueuse assurent un grand ascendant sur le populaire. Tout un cortège triomphal d'ouvriers, d'enfants, de femmes en délire, dont la joie grandit et se propage de rang en rang, lui ouvre la voie parmi les remous de la foule curieuse. Très à l'aise sur son cheval andalou, qui se cabre d'impatience, le jeune seigneur, à la taille élancée et souple, à la physionomie bienveillante, avance lentement, saluant à l'ovation. Son visage s'éclaire du sourire un peu humide d'un regard presque féminin et de ses lèvres, où la passion tressaille.

Liège a vu grandir en lui le fils de ce bourgmestre Eustache qui mourut pour le pays. Elle s'est enorgueillie de ses premiers exploits de gentilhomme, et presque autant des aventures d'amour où il gaspilla les loisirs de la paix, sans y perdre jamais son énergie et son humeur. Les guerres étrangères et les émeutes, les querelles privées, les duels et les orgies lui ont fait une auréole quasi légendaire, dont les conversations s'alimentent.

Les vieillards lui sourient, et les femmes l'admirent. Les bourgeois lui glissent des recommandations : A bas le faux élu! A bas l'évêque mendiant! N'accepte point de pactiser avec lui!

D'autres notables défilent encore, — laissant la foule plus indifférente, — et quand les derniers sont entrés et que la poterne s'est

refermée sur eux, la cohue s'éclaircit, se coagule en petits groupes, où pérorent les gens bien informés.

\* \* \*

Le manoir du sire de Heers n'offre point aux comices liégeoises un cadre aussi majestueux que la grande nef de la cathédrale Saint-Lambert, où se réunit d'ordinaire, sous la présidence du Prince-Évêque, le *Sens du Pays*, c'est-à-dire l'assemblée des délégations des États qui forment la représentation officielle de la république. Cependant, la grande salle de ce manoir où quelques notables ont convoqué ce jourd'hui leurs collègues, — en l'absence du souverain méconnu par son peuple, — n'est point indigne de la solennité de cette réunion.

Plus moderne que le reste de l'édifice, elle dresse d'un seul jet superbe les fusées de ses vingt colonnes qui vont recevoir à la voûte les arceaux blasonnés.

Entre ces colonnes, les panoplies de heaumes, d'épées et de targes ont, dans le demi-jour des verrières allumées de soleil, des reflets de pierreries et de métaux. Ces verrières, enfoncées dans les murs épais, laissent entrevoir la vie du paysage urbain, le fouillis des toits gris, le sommet des pylônes, les clochers qui signent le ciel de hautes croix en fer. En face, Saint-Lambert, lourde masse qui porta la ville dans ses flancs. Plus loin, comme une reine nuptiale, la Violette, fière de sa tour laurée et diadémée. L'entablement des palais et des monastères. La ceinture des remparts. Au dernier plan, des cimes aux ondulations molles et comme affaissées. Tout près, la Meuse remuant les nielles argentées de ses flots. La vie religieuse, la vie civile et la vie militaire. Toute l'histoire de ce peuple ardent et libre qui, toujours révolté et presque toujours vaincu, ne connut point le repos ni le calme.

Le manteau de la vaste cheminée s'orne de salamandres et d'écussons chargés des fleurs de lys que Raes de Heers s'est octroyées. Reculée sous ce manteau, trône la dame du logis, l'épouse de Raes et le principal artisan de sa gloire.

Une robe incarnadine aux formes hardies, serrée au gorgerin par une ceinture d'orfèvrerie et que diapre le long voile blanc tombant de son hennin, enveloppe son corps félin et souple, faisant valoir le teint d'une transparence immatérielle et la pâleur de ses lourds cheveux nattés. On ne distingue d'abord, dans ses yeux pers, qu'une expression de fierté douce; mais quand se relève le voile de ses cils longs, déliés comme ces fils d'or que les miniaturistes font rayonner autour de la tête des anges, quand sa pupille grandit et se dilate, ses regards deviennent de feu, et leur éclat perce les âmes. Ces yeux, clairs comme des lacs, cachent comme eux les mauvaises tempêtes.

Mystérieuse et troublante, pleine de contradictions et de surprises.

Bien qu'elle soit noble entre les plus nobles, petite-nièce de ce Jean d'Arckel qui fut en son temps archevêque d'Utrecht, puis prince de Liège, cette dame Pentecôte, que par dérision, mais à voix basse, avec la crainte de son pouvoir magique, ceux qui échappent à son charme, appellent Sainte Pentecôte, on a pu croire, à voir l'étal de sa volupté et le besoin du crime qui la hanta toujours du cœur au cerveau, qu'une semence vile a pollué sa lignée. Pourtant, avec l'orgueil de la vie, une soif inextinguible de plaisirs et de richesses, de luxe et de domination, elle est reconnue de grand sens politique, de sage doctrine par les conseillers et les hommes de guerre.

Son mari est chétif, d'une ambition vulgaire, rusée à peine. Les expédients dont il fit œuvre envers un père vénéré, qu'il assiégea dans son château, après l'avoir volé, laissent planer sur lui une ombre persistante de mésestime. Mais elle prétend le faire triompher quand même, attelée à ce rôle avec une volonté absolue de triompher des obstacles, hommes ou choses, qui lui barrent le chemin.

Pour se ruer, plus libre encore, vers les apothéoses, vers les persécutions, vers les amours et les supplices, elle se veut, par son époux, l'absolue souveraine de ces âmes que la chevalerie déchuë, la diplomatie naissante, les guerres sans pitié et les inimitiés mortelles laissent en un profond désarroi. Raes est, grâce à elle, puissant sur les bonnes villes et les artisans. Un signe d'elle a suffi récemment

pour décider à la grève le métier-roi des febvres, afin de forcer les échevins à se saisir d'un procès du sire de Heers. Chaque jour, elle fait son époux plus puissant sur les deux autres États, matant les patriciens par l'appât des faveurs, enveloppant les prêtres du laçis de ses intrigues. On la sait préoccupée du Grand Art, instruite des chrysopopées majeures et des principes des astrologues mèdes. Cependant les hommes d'armes l'idolâtrent, parce qu'ils l'ont vue au milieu d'eux, dispensatrice de la gloire et du butin. Comme elle siège au Conseil, — nullement déplacée parmi les sages, — elle se bat en première ligne des milices, — nullement déplacée parmi les braves.

Maintenant, elle trône sous le manteau de la cheminée, frêle et presque languissante, accueillant les hommages du geste gracieux d'un bras nu que cercle un lézard d'or constellé de turquoises.

\* \* \*

Les notables ont pris place.

La préséance est aux membres de l'État Primaire, c'est-à-dire aux chanoines tréfonciers de Saint-Lambert. Ces sénateurs ecclésiastiques siègent au premier rang, graves comme aux stalles du chapitre. Plus d'un ne porte cependant la croix qu'à son glaive, dont elle est la poignée.

Le second rang est occupé par les possesseurs de fiefs et de mouvances, chefs des familles nobles. Barons et chevaliers, cultivateurs et soudards, ils expriment la souveraineté par leurs visages et s'appuient sur leurs épées comme sur leur droit.

Autre souveraineté dont ils sont fiers, l'autorité des bourgeois est là, toute vivante avec eux. Magistrats des bonnes villes, tribuns des métiers, personnifient en un triple rang, derrière les puissances religieuse et féodale les négociés, l'activité des ateliers et des milices, la preudhomie sentencieuse et satisfaite par les règlements qui dénoncent les supercheries et dols, détruisent marchandises décriées, taxent à de justes prix le bon aloi des œuvres. L'âme exhaussée par la foi simple, ils travaillent sans hâte, sûrs de vivre, affinés en leurs états.

Le docte chanoine de Morialmé invoque le Saint-Esprit. Il préside avec la gravité qui représente son homme de bon lieu, élevé aux grandes affaires.

— Adonc, Messires des États, dit-il, vous êtes mandés aux fins d'aviser à ce qu'il sied de faire parmi les difficultés où se débat le pays. Sans faire droit à nos griefs, Louis de Bourbon, nommé contre le gré du chapitre, s'obstine à vouloir nous régir. De Maestricht où il s'est réfugié avec ses complices bourguignons, il menace d'appeler sur nous une sentence d'interdit.

Par sa faute, l'inquiétude est partout et l'autorité nulle part. Cependant il recrute des forces, sème des intrigues, amasse des trésors, arme des partisans pour marcher contre son peuple, comme le fit en son temps Jean de Bavière. Si l'occasion de nous assaillir lui manque, il la provoquera lui-même.

Les gens de bien redoutent un nouvel Othée. Ils voient l'indépendance du pays, sa gloire, sa richesse et sa puissance compromises, nos métiers supprimés, les notables occis si nous n'agissons pas.

En vain avons-nous désigné comme évêque le prince Marc de Bade cousin de notre empereur. Attendrons-nous pour faire valoir nos volontés ce moment de désarroi où les âmes émues sont des sources d'orage, où les esprits enfantent les désastres qu'ils redoutent? L'occasion est bonne pour arrêter ce duc de Bourgogne qui veut notre or et notre terre pour assurer sa royauté.

Seuls nous pourrions lutter, mais non vaincre peut-être. Le courage ne tient point toujours lieu du nombre. Mais Louis de Valois nous offre aide et protection. Voici, en effet, Maistre Jehan du Vergier, præsès à son Parlement de Toulouse que ledit roi de France nous a dépêché avec pleins pouvoirs pour régler au mieux toutes conditions d'alliance.

Le sire de Morialmé se tait, et rentre ses mains grasses dans le manchon de son aumusse. Puis, d'un signe de tête, et sans laisser aux notables le temps de se remettre de la surprise provoquée par la nouvelle qu'il vient de leur annoncer, il invite à la parole un seigneur de mine assez piteuse qui se trouve placé à sa dextre.

C'est un petit homme au museau de fouine : front fuyant, nez pointu et dont l'œil gris s'éclaire d'une paillette oblique disant la méfiance et la ruse. A le voir, plusieurs font la grimace. Ils ont gardé male souvenance des envoyés français. Mais celui-ci apparaît, dès l'exorde de sa harangue, comme persuasif et retors. Les compliments détournés et les évocations historiques dont s'encadrent ses propositions rendent manifestes à tous son érudition et son bon vouloir. Il a, au surplus, des recherches de mots qui le rendent peu compréhensible, et pour ce, lui concilient la respectueuse admiration des doctes chanoines et des frustes campagnards auxquels la diplomatie en impose. A l'État-tiers, il plaît, en présentant comme un honneur sa bourgeoisie.

— Or sus, Messires, conclut Jehan du Vergier, vous savez d'une part la haine et l'envie que vous porte le duc de Bourgogne, votre ennemi (si est-il le nôtre), d'autre part l'amitié de mon maître le Roi Louis onzième.

Voici ce que le Roi propose :

L'alliance sera conclue, jurée et scellée entre le Roi, représenté par maître Jehan du Vergier et Jacques de la Royère, son secrétaire, et le Liégeois, représenté par les membres des trois ordres en la déchéance du premier élu.

Le Roi usera de son crédit auprès du Pape pour faire confirmer le prince Marc de Bade en sa qualité d'évêque de Liège.

Le Roi s'engage à aider le Liégeois et le Liégeois à aider le Roi dans la lutte contre le duc de Bourgogne. A cette fin, le Roi fournira et soldera trois cents lances à trois hommes et trois chevaux chacune, plus deux maîtres bombardiers pour diriger l'artillerie et telle quantité de poudre suffisante pour faire la guerre. Aucune des parties ne signera quelque accord avec le duc de Bourgogne sans y comprendre son allié.

Enfin rétablissant le traité de 1460 entre Liège et le feu Roi Charles VI, le Roi offre, si le Liégeois concède à ses bien aimés sujets même faveur en retour, d'exempter du droit d'aubaine et de toute

taxe pour le commerce les gens et marchands des pays de Liège, Looz et Franchimont et de laisser entrer en franchise tant par voie de Meuse que par autre voie, charbons et toutes marchandises.

Ayant achevé la lecture des propositions, l'ambassadeur salue très bas, épiant l'effet de son discours sur l'assemblée visiblement émue, puis quitte la salle avec son secrétaire, abandonnant les États à leur délibération.

Un grand silence est tombé derrière ses paroles. Chacun réfléchit avant d'assumer la responsabilité d'un avis.

Les premiers, opinent les magistrats de Dinant qui, conseillant de temporiser, témoignent de leur pondération et bon sens. Ils disent qu'il serait bon, puisqu'il s'agit de chose aussi grave, de rentrer chacun chez soi pour mûrir un conseil. Ils se déclarent cependant favorables à la franchise du commerce, dont les fameux artisans chaudronniers de leur bonne ville s'accommoderont fort. Quelques vieux barons approuvent, par des annuements de leurs têtes chauves, l'idée d'ajourner une décision. Les membres du tréfoncier chapitre, — encore que le droit leur échoit d'opiner les premiers, — restent cois.

Le sire de Malempré-Bueren, qui ne rêve que de plaies et bosses et oublie en temps de guerre la maladie faute d'argent dont il souffre en autre temps, insiste bruyamment sur les conditions du traité, qui sont, dit-il, pur profit pour le Liégeois. Il propose déjà des plans de campagne : le Roi attaquera le Hainaut avec ses forces; les milices et les chevaliers de Liège entreront en même temps dans le Brabant. La nécessité de commencer la campagne sans plus de retard — dès cet été — lui paraît démontrée. Si nous ne mangeons pas Bourgogne, Bourgogne nous mangera.

Cet avis belliqueux, auquel la solide assurance du sire de Bueren donne quelque séduction, est approuvé par les plus jeunes membres de l'État noble. Nourris dans la haine de ce duc Jean sans pitié qui fit occire, lors de la sanglante journée d'Othée, leurs aïeux et leurs pères, et qui obéra leurs patrimoines, ils brûlent de venger ces anciens attentats, quelques-uns de restituer à Liège sa puissance compromise.

— Une circonstance grave veut un conseil grave, déclare le chanoine de Morialmé. Que pense de tout ceci le doyen des États?

Ces paroles s'adressent au vieux comte de Bernalmont, impassible dans sa cuirasse blanche.

— Ce que j'en pense, fait le vieillard se levant de toute sa hauteur, c'est qu'il n'y faut point consentir. Je ne veux parler ni aux rancunes, si nobles qu'elles soient, ni aux factions qui fondent aujourd'hui des camps ennemis sur une terre commune. Je parle à ceux qui veulent conserver ce qui nous reste d'honneur et de franchises, et leur demande si le temps est venu d'aller nous précipiter sur le glaive de Bourgogne comme l'animal aveugle se rue de lui-même sur l'épieu qu'on lui présente?

Allez aux campagnes. Vous n'y verrez que pasteurs sans brebis et granges sans fourrages. Des routiers, partroubleurs de paix venus de partout, rançonnent les pauvres villages et comme si c'était leur droit, mettent à mort de bons et simples gens qui ne pensent à nul mal.

Allez aux bonnes villes. Les métiers sont ruinés par les taxes de guerre et cette contribution de 220,000 écus qu'imposa la sentence de Lille. Nous n'avons pour tous murs que des palissades qu'un bœuf abattrait de ses cornes.

C'est à cette heure que vous voulez vous mesurer à nouveau avec le plus fort qui soit, contre ce puissant duc d'Occident appuyé de ses bandes expérimentées, alors qu'il siérait de nouer avec lui une paix loyale.

Croyez-moi, prêtres, nobles et bourgeois. Au nom du Christ que nous avons souvent offensé, profitez des leçons dont vos pères furent les victimes. Déposez avec votre ardeur de bataille les haines privées qui nous divisent. Prudence n'a jamais, que je sache, fait de mal à personne, surtout aux faibles. Écoutez la prudence et non la rage qui déraisonne. Restez hors de ces dangers et raffermissez le pays au lieu de le mener à la mort.

Le rang du vieillard, le souvenir de ses exploits dont le témoignage persiste en plus d'une cicatrice, l'ardeur de ce regard d'aigle qui a vu

le conflit de tant de passions, se joignant à la sincérité religieuse de son accent, ébranlent plus d'une âme hésitante.

Mais Raes de Heers interrompt : Faut-il donc nous rendre au bon plaisir du traître de Bourgogne et nous coucher à terre devant lui comme la caille qui entend les sonnettes du faucon ?

Bueren proteste que : « Guerre est remède à misère. »

Georges de Ville, chef des milices liégeoises, assure que celles-ci sont prêtes à férir.

— Honni soit celui qui douterait de leur valeur !

Toutes ces voix guerrières s'échauffent. La perspective de nouveaux combats exalte les jeunes nobles. L'atmosphère leur semble hennir aux oreilles.

Cependant de plus sagaces commentent, entre eux, à mi-voix, en les louant, les dires du vieux comte de Bernalmont.

Alors dame Pentecôte intervient. De ses nerfs subtils de femme, elle a senti l'impression produite par le vétéran des guerres liégeoises. Elle qui veut Marc de Bade prince-évêque et Raes de Heers mambour, surgit de l'orfroi des coussins. Une haute dignité s'impose de sa taille à la fois fière et gracile. Sa voix ample et douce est semblable sur ces cris de passion à la noblesse d'un cygne sur des vagues orageuses.

Elle évoque l'âme héroïque des ancêtres. Elle gémit sur l'impitoyable cruauté des vainqueurs d'Othée, sur le massacre des Perwez et des otages liégeois, sur le sac des églises et des villes, sur la destruction des franchises. Elle dit toute cette génération d'enfants nobles et bourgeois que Bourgogne a fait orphelins et que les veuves élevèrent pour la vengeance. Elle dit aussi les longues veillées d'hiver où les artisans ont fourbi leurs fauchards, leurs tranchets et leurs piques dans l'espoir des revanches prochaines, tandis que leurs courageuses compagnes brodaient de nouveaux étendards pour remplacer tous ceux capturés par le Bourguignon, et dont s'enorgueillissent à cette heure les cathédrales de Brabant et des Flandres.

— Morts que nous avons juré de venger, nous permettez-vous d'oublier vos offenses ? Consentez-vous à ce que nous délaissions l'héritage

de haine que vous nous avez légué... Tant que cette dette ne sera point payée, tant que les morts ne seront pas satisfaits, ne nous conseillez pas, Messire, sous peine de parjure, ni la paix, ni le pardon, ni la pitié.

Cet hymne échauffe tous les civismes. Et plus d'un homme sage palpite de cette beauté de déesse comme de l'apparition de la Patrie vivante, rappelant ses fils à la foi jurée.

A se savoir maîtresse et dominatrice sur tant d'âmes, Pentecôte s'exalte peu à peu. Elle accroît la puissance de son regard et la force de ses raisons de toutes ces volontés mâles tendues à l'unisson.

— S'il s'agissait de choisir aujourd'hui entre la paix et la guerre, poursuit-elle, le vénérable avoué de Hesbaye rallierait à sa prudence tout le Liégeois, qui souffre assurément et avant toutes choses demande à vivre. Mais c'est entre la mort et la guerre qu'il faut opter. Si nous ne le prévenons, le duc sera, dans un mois, sur les hauteurs de Sainte-Walburge. Qui l'empêchera, si nous sommes seuls et à sa merci, de nous tuer comme une ventrée de chiens? Et voilà que la Providence, propice à notre infortune, nous donne l'appui du grand Roi de la chrétienté... C'est le salut, et nous le refuserions, plus inexorables envers nous-mêmes que nos ennemis les plus acharnés!

— Mieux vaut compter sur soi qu'espérer en de chimériques alliances, répartit le vieillard. Si votre roi (et il appuya dédaigneusement sur ce mot *votre*) est si puissant, qu'a-t-il besoin contre Bourgogne de l'alliance d'un peuple de marchands et de petits gentilshommes? Qu'il se batte seul, si c'est son bon plaisir, et nous laisse en repos! Mais ceci n'est point à craindre, car ce qu'il veut, c'est inquiéter Bourgogne du côté du Liégeois, et tandis que son ennemi se divertira à nous meurtrir, tramer ailleurs d'autres complots.

— Ne croyez-vous donc point, dit Raes, à la sincérité du Roi qui promet de vous envoyer ses meilleurs hommes d'armes et des munitions?

— Je crois surtout à sa scélératesse. Rien n'est sincère en lui, que sa crainte de Bourgogne. En guise d'hommes d'armes, savez-vous qui

il nous enverra? D'autres faiseurs de discours chargés de nous exciter à la guerre et qui disparaîtront le matin de la bataille. Rien de plus!

Proférées d'une voix d'acier, dont résonnent les voûtes, ces imprécations soulèvent des ripostes de clameurs.

Le chanoine de Morialmé pense que l'ardeur de sa croyance fait oublier au vieux comte le respect qu'il doit à un grand souverain, et même aux organisateurs de cette assemblée, en les accusant, l'un de scélératresse, les autres de lèse-patriotisme. De sa chaire, il le déclare en termes circonspects.

Le comte a, pour la remarque du chanoine, un haussement d'épaules.

— Oui, dit-il, je pense que quelques-uns ne font point tant souci du bien de la ville que de leur propre fortune, épiant l'heure et le moyen de jouer leur jeu, empressés toujours à provoquer l'intervention étrangère. Ainsi voyons-nous ceux qui reprochent à l'Élu de n'être point reconnu par le pays, substituer à un prince en paix avec Bourgogne, un Bade qui les soudoie, en attendant sans doute qu'ils immolent notre indépendance — moyennant quelque nouveau profit — au souverain le plus avide.

A cette injure presque directe, Raes pâlit affreusement, tandis qu'à côté de lui, Pentecôte d'Arkel semble aussi sereine que si elle présidait à quelque cour d'amour.

Ripostes, invectives, provocations se déchainent, vives et sanglantes, tandis que le vieux comte, plus convaincu par ses propres paroles, poursuit d'un ton presque suppliant :

— Je vous en conjure, soyez en garde contre ceux qui ne sèment parmi vous que divisions et batailles. Aujourd'hui, la prudence est devenue la vraie audace. Votre évêque consent à rentrer parmi vous; il accepte la paix de Fexhe et vos franchises. Son retour ici, c'est la paix avec Bourgogne, c'est le calme rendu à ce pays qui halète après tant de discordes. Par saint Lambert ne sacrifiez pas à l'espoir d'un profit ou au désir d'une revanche le bonheur de tant de bonnes gens!

Ces exhortations sont à peine écoutées.

— Pourquoi ne pas plutôt s'offrir au duc? s'écrie Baré de Surllet.

Donnez-lui plutôt la clef des coffres où sont les dernières franchises et les dernières bannières. Dites-lui : Monseigneur, nous sommes taillables et corvéables à merci, bons à jeter ès-culs de basse fosse, si tel est votre bon plaisir. Battez-nous, pilliez-nous, vendez-nous : nous serons bien battus, bien pillés, bien vendus.

— Baré dit vrai, soulignent cent voix.

Mais cette tempête générale, maintenant à son paroxysme, soulève tout à coup un orage particulier qui éclatera terrible.

Séparés l'un de l'autre par plusieurs rangs de notables, le vieux comte de Bernalmont et le jeune sire de Strailhe s'interpellent depuis quelques instants au milieu des clameurs.

— Pensez-vous donc, seigneur comte, a dit Josse de Strailhe de sa voix ardente, que la race des forts est épuisée, et que les enfants ne sont plus de taille à venger leurs pères?

— Je pense, riposte le vieillard, que la fougue des jeunes prévaut aujourd'hui sur la prudence des vieux, et j'en maudis le sort.

— Oui, dit Josse, inconscient de ses paroles et l'œil flamboyant. Oui, la prudence est la vertu des vieillards. Mais elle croit tant, qu'à la fin, ce n'est plus...

— Eh bien! achevez?...

— Que de la peur! puisqu'aussi bien vous tenez à l'entendre...

Mais le jeune homme n'a pas plutôt proféré cette parole qu'il en a un remords comme d'un blasphème horrible, et malgré lui, il frissonne.

La dilatation extraordinaire et subite des prunelles du vieux guerrier dit la révolte provoquée au fond de son âme fière. Un flot de sang lui monte à la face, et c'est effrayant de voir ce vieillard à la barbe blanche, à l'armure blanche, au visage soudain empourpré.

— De la peur! de la peur! tu l'as dit, — toi le fils de mon ancien frère d'armes... tu l'as dit à un soldat qui cent fois avait vaincu quand tes yeux n'avaient pas encore aperçu une bannière... tu l'as dit... à moi... qui ai combattu toutes les guerres de mon temps avec Saint-Pol, avec Jean de Luxembourg, avec les plus vaillants. De la peur! Eh bien! je te défie, toi, chevalier félon! Je te défie, entends-tu!

Mais Josse resta silencieux, atterré. Toute clameur s'est tue. Une angoisse serre toutes les gorges, oppresse tous les cœurs. Tous les yeux sont fixés sur le comte, gestes arrêtés, haleines suspendues.

— Je te défie! Je te ferai avaler le mot jusqu'à ce qu'il t'étouffe. Oh! oh! mais j'oublie! on ne se bat pas avec un vieillard... De la peur!!

Le comte, agité d'un tremblement convulsif, cherche un appui au dossier de sa cathèdre. Un sentiment l'écrase. Le dernier acte de sa vie militaire et civile est accompli. Il sent enfin l'inépuisable insouciance des jeunes, l'égoïsme tranquille des fauteurs de troubles, l'éternel inaperçu des vides éternellement rouverts, éternellement comblés, toujours, par le flot de la vie qui passe. Et devant ce flot inarrêté, il se voit resté seul sur le bord, pareil à une épave rejetée par la mort.

— Liège, Liège, malheur à toi, ô peuple aveugle. Malheur aux haïdroits! Malheur aux chevaliers dégénérés! Malheur à ces prêtres pleins de fallaces et de sophismes! L'ennemi retournera tes membres dans ton sang comme de la laine dans la cuve d'un teinturier. Il répandra sur tes montagnes les lambeaux de ta chair.

Réjouissez-vous, nobles sans noblesse qui avez oublié vos devoirs envers les humbles, qui avez cessé de les servir pour vous servir d'eux.

Réjouis-toi, femme impudique, qui as pris le cœur des jeunes gens avec le craquement de ta chaussure. Tu as dressé ta couche devant l'ennemi pour satisfaire les males œuvres de tes sacrifices. Le Seigneur t'arrachera les artifices de ta magie et les cailloux manqueront pour lapider l'adultère!

Sous les voûtes pleines d'horreur, cette voix grossit, se développe, roule avec les déchirements du tonnerre et foudroie de ses éclats divins cette foule avilie et dégénérée.

Les bras rament à l'air, menaçants et prophétiques, agités d'un tremblement convulsif. Les prunelles nagent dans leurs orbites, puis s'arrêtent dans une fixité effrayante. Il ouvre la bouche pour maudire encore. La bouche reste ouverte. Il n'en sort qu'un sifflement de râle.

Terrassé par l'apoplexie, le vieillard s'affaisse, et dans une ultime pensée de prière, il croise en tombant ses deux mains décharnées sur son armure blanche. Plus grand encore couché que debout, il semble, envahi presque aussitôt par la lividité de la mort, une de ces statues de marbre qui commémorent à l'ombre des cathédrales la prouesse des chevaliers.

\* \* \*

Liège, insoucieuse de cette voix d'outre-tombe, suivit le parti de la guerre. Les sanglantes défaites de Montenaeken et de Brusthem, et le sac de Dinant furent un simple prélude de l'horrible boucherie qui — l'automne de 1468 — transforma, par le caprice du Bourguignon vainqueur, la principauté de Liège en un désert semé d'oasis de sang, de ruines et de deuil.

H. CARTON DE WIART.



## CHOSSES ET AUTRES

*N. B.* — Nous ne tenons aucun compte des manuscrits ou des lettres dont les auteurs ne se font pas connaître.

---

Nous recommandons à nos lecteurs la *Démocratie sociale*, revue sociale catholique paraissant le 8 de chaque mois. Abonnement : 7 francs par an. Administration : rue Nicolas Leblanc, 25, à Lille.

---

Nous prions nos amis de nous excuser, en raison des vacances, des retards apportés à nos comptes rendus bibliographiques.

---

Notre numéro d'octobre — lequel est sous presse et sera envoyé dans huit jours à tous nos abonnés — contiendra :

POL DEMADE. — *Coucher de soleil sur la mer.*

ED. HENVAUX. — *Mélancolie d'automne.*

ED. JOLY. — *La Procession de Furnes.*

G. HORGNIÉS. — *Li Leup et l' Tchée.* Fable en patois de Ham-sur-Sambre.

F. PASSELECQ. — *Ballade du vent d'automne.*

---

Les annonces littéraires de notre couverture n'engagent en rien la Rédaction.

# SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, TREURENBERG, BRUXELLES

---

- Annuaire complet du Clergé belge et Répertoire des Établissements religieux*, 1895, un beau volume cartonné . . . . . fr. 3.00  
N. DEJUSSÉ. *La Dame noire* (roman). . . . . 3.00

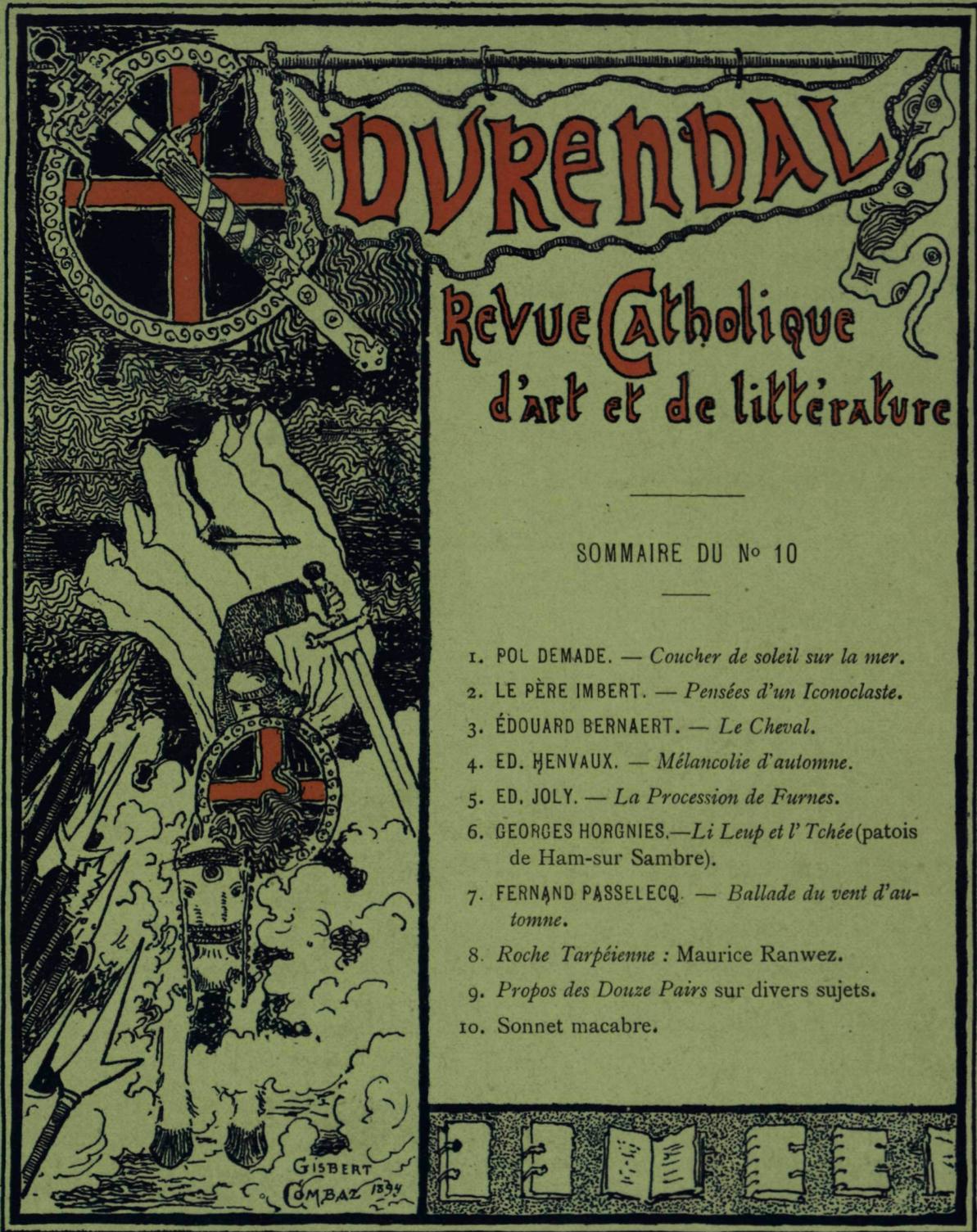


PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR

31, RUE DES PAROISSIENS, BRUXELLES

---

- FERNAND SÉVERIN. *Un chant dans l'ombre*, in-32 raisin. . . . fr. 3.00  
PAUL ARDEN. *Par les chemins*, petit in-12 . . . . . 2.50  
MAURICE MAETERLINCK. *Les Disciples à Saïs de Novalis* . . . . 4.00  
ALBERT GIRAUD. *Hors du Siècle. Sous la couronne*. . . . . 3.00



# DU REN DAL

## REVUE CATHOLIQUE d'ART et de LITTÉRATURE

### SOMMAIRE DU N° 10

1. POL DEMADE. — *Coucher de soleil sur la mer.*
2. LE PÈRE IMBERT. — *Pensées d'un Iconoclaste.*
3. ÉDOUARD BERNAERT. — *Le Cheval.*
4. ED. HENVAUX. — *Mélancolie d'automne.*
5. ED. JOLY. — *La Procession de Furnes.*
6. GEORGES HORGNIÉS. — *Li Leup et l' Tchée* (patois de Ham-sur Sambre).
7. FERNAND PASSELECQ. — *Ballade du vent d'automne.*
8. *Roche Tarpéienne* : Maurice Ranwez.
9. *Propos des Douze Pairs* sur divers sujets.
10. Sonnet macabre.

J. Van Caessen  
ÉDITEUR  
BRUXELLES

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : fr. 0.60

---

### Comité de rédaction de « Durendal »

MM. POL DEMADE, HENRY CARTON DE WIART, l'Abbé HENRY MCELLER.

### Collaborateurs :

MM. FIRMIN VANDENBOSCH.  
HENRY BORDEAUX.  
THOMAS BRAUN.  
L'abbé H. HOORNAERT.  
JOSÉ HENNEBICQ.  
EDMOND JOLY.  
L'abbé L. GRUEL.  
LÉON LOUVEAUX.  
ED. CARTON DE WIART.  
ÉDOUARD BEERNAERT.  
ADOLPHE HARDY.

MM. J.-K. HUYSMANS.  
WILLIAM RITTER.  
MAURICE RANWEZ.  
GEORGES VIRRÈS.  
MAURICE DULLAERT.  
MAURICE CLAEYS.  
JOSEPH SERRE.  
PAUL HAREL.  
ERNEST PÉRIER.  
CHARLES BUET,  
VICTOR DENYN.

*« DURENDAL » ne publie que de l'inédit  
Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles*

---

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**

## Coucher de Soleil sur la Mer

*Vidit Deus quia bonum mare.*

(GENÈSE.)

A MONSIEUR L'ABBÉ AL.-AD. DIERICK.

SIX heures du soir.

On l'a vue cent fois, la mer ; on la revoit, une cent-et-unième fois, sans lassitude. « Ce spectacle est la seule chose physique qui n'ennuie pas et dont l'homme ne puisse se blaser (1). »

Nous nous abritons du vent froid, qui se lève à la tombée du jour, contre une de ces hautes barques de pêche, dont la carène rousse sent bon le goudron frais, et qui sommeillent sur la grève, en attendant la marée prochaine.

Sur le vaste tapis de sable mouillé courent, poussées par la bise mordante, de légères trainées fumeuses de sable sec et très blanc.

Non loin s'allonge vers le flot écumeux le brise-lames d'un vert profond tapissé des algues émeraudes.

Et tout là-bas, en pleine vague déjà, les valves noires des mollusques accumulées constituent comme des amoncellements de diamants sombres qui émergent ou disparaissent parmi l'eau mousseuse.

\* \* \*

Au-dessus, dans une atmosphère de lumière dorée, triomphe, avant de disparaître, le soleil, l'astre royal et somptueux.

Lorsqu'on promène les yeux du sable mouillé jusqu'au bout de

---

N. D. L. R. — Ce morceau a paru dans le *Patriote*. Nous le reproduisons ici parce qu'il nous semble mériter de durer un peu plus qu'un éphémère article quotidien.

(1) Jules Barbey d'Aureville. *Memoranda*, p. 248.

l'horizon, on aperçoit, tracée largement sur les grisailles de la mer, une route immense, fastueuse et solennelle, dallée de pavés d'or et revêtue de lumière.

La voie s'étend et se prolonge à mesure que le soleil descend vers la mer. Il se produit un moment où la voie triomphale est parfaite, entière, sans discontinuité. L'effet est incomparable.

Il semble alors qu'on ait jeté sur les flots un gigantesque tapis d'or d'une seule venue, frangée d'or aussi, un tapis de rêve et de féerie, et que le soleil s'en va par là, comme, dans une entrée de ville idéale, un roi fantastique et triomphateur.

La scène, malheureusement, ne dure que quelques minutes. Le soleil est à peine au fond de l'allée merveilleuse, qu'il se dépouille peu à peu de son éblouissante auréole de rayons. Déjà on peut le regarder sans se sentir aveuglé de clarté et presque aussitôt d'indivisibles mains enlèvent, de dessus la mer, le lumineux tapis doré du couchant triomphal.

Le soleil apparaît maintenant tout seul, à l'Occident, sans rayons d'apparat, vif encore mais découronné de sa fauve auréole de tout à l'heure. C'est un beau globe d'or à contours précis. Et voici que cette pureté s'assombrit, le jaune passe à l'orange profond. Des nuages intérieurs semblent voiler le front de l'astre et l'attrister.

La mer, tantôt fondue avec le ciel, se délimite très nettement par une ligne précise. A nos pieds, vers la carène goudronnée, des coquilles brisées reflètent une dernière fois, à la façon de petits miroirs, les dernières parcelles de la lumière qui s'en va. Les vagues qui tantôt grommelaient tout au bout du brise-lames viennent s'ébattre plus près en cohortes pressantes et audacieuses.

Les mouettes, si blanches qu'on les croirait nées de l'écume des vagues, et dont les ailes semblent lamées d'argent, volètent par bandes sur la mer olivâtre, tantôt planant, tantôt se laissant tomber à fleur d'eau, puis repartant à grands coups de leurs ailes lourdes.

A présent, d'assombrissement en assombrissement, le soleil orange, en touchant là-bas, tout au fond, la mer, s'est mis à saigner ou à se

vêtir de pourpre sombre. Sang ou pourpre! Cette teinte rouge, sinistre, va bien à cette gloire finissante, en cette tombée de jour.

\* \* \*

Et puis plus rien. L'astre rouge a disparu dans les flots, à l'Occident, et les seules tracées de son passage, ce sont ces lambeaux roses qui traînent çà et là à l'horizon marin. Rien, au ciel, qui nous indique la place du soleil fini!

Au-dessus de la mer, tout redevient morne et comme triste de cette fuite de la lumière.

En arrière, vis-à-vis de la grève que le froid et l'ombre nous font désert, comme nous nous retournons, la lune ironiquement montre son pâle visage de noctambule fatiguée.

Sept heures du soir.

POL DEMADE.

Heyst-sur-Mer, 4 septembre 1895.



## LE P. IMBERT

### PENSÉES D'UN ICONOCLASTE

En avril 1894, mourait, des suites d'une douloureuse opération, un religieux de la Société de Marie, à peine âgé de quarante-six ans. Il se nommait le P. Imbert, et partout où il avait passé, en particulier à Riom où il fut supérieur du collège que dirige sa Compagnie, il avait laissé des amitiés chaudes, le souvenir d'une âme délicate, qu'aucune des questions de littérature ne laissaient inattentif.

Des mains pieuses ont rassemblé ses *pensées*, ses *fragments*, ses *lettres*, en un volume intitulé : *Un artiste*, publié par la librairie Plon.

On y sent bien la personnalité aimable et franche, qui n'a rien tant en horreur que le banal, l'insipide, l'insignifiant et le convenu.

C'est de ce livre que nous extrayons les pensées qu'on lira ci-dessous.

Enfin notons encore ce trait, qui vaudra à son auteur la sympathie des amis de *Durendal* autant que le dédain de certains esprits étroits : Le P. Imbert, au début de chaque année scolaire, faisait jeter par la fenêtre les *manuels* et autres livres scolaires qui prétendent donner aux écoliers la littérature toute faite, les dispensent de prendre le contact direct des œuvres et sollicitent la paresse à dormir, confiante en la mémoire, sans aucun effort pour penser.

On ne fait fi de l'idéal qu'après l'avoir profané.

—

A Paris on décore une église comme un appartement. On facilite la transition du salon et du boudoir.

—

L'éducation chrétienne demande que l'on aime naturellement ce que l'on enseigne et divinement ceux qui sont enseignés.

—

Dames et jeunes filles ne demandent jamais d'un orateur : « Comment parle-t-il ? » mais : « Comment est-il ? »

—

Les petits livres dévotieux sont fabriqués avec les raclures avariées de la doctrine solide des bons auteurs. Il faut, dans un encadrement rouge ou bleu, des exclamations quintessenciées des pamoisons de mots et de sentiments, et surtout pas une raison au bout, parce qu'au bout ce serait une chute sans merci.

—

Le travail de la pensée ne demande-t-il pas une concentration toute à l'intérieur ? Les grands penseurs ne pensent pas dans la rue ou les salons.

—

Une femme du monde peut être admirablement une femme chrétienne.

—

J'ai lu je ne sais combien de discours de M. de Mun. Quelle désillusion ! La rhétorique là est bonne, mais c'est de la rhétorique.

—

Les Académies sont des réunions où l'étiquette, les manières de salons, jouent les jeunes premiers, et la littérature les duègnes.

On comprend le beau non tel qu'il est, mais tel qu'on est.

Il y a, dans toute intelligence cultivée, en dehors des études techniques que réclament les arts, un goût naturel que la contemplation des belles œuvres épure sans cesse et qui parfois dépasse le goût des artistes de profession.

Style normalien. Comme le tambour et le clairon de la caserne, il redit à des recrues les mêmes airs et aux mêmes heures.



## Le Cheval

Scandit fatalis, machina muros,  
fetu armis... (Énéide.)

*Te croyant enfin sauve après dix ans de siège,  
Sur de perfides pleurs, ton génie, Iliou,  
A laissé s'attendrir son âme de lion;  
Et misérablement tu croules dans le piège.*

*Et ton peuple, que guette un trépas sans renom,  
Malgré l'oracle sombre, est pris au sortilège,  
Et marche, inconscient, au dessein sacrilège  
Où sourdement l'induit la ruse de Sinon.*

*Car parmi les débris d'une porte abattue,  
Traîné de mille bras qu'une ardeur évertue,  
Dans Pergame, qu'aveugle une fatalité,*

*Entre le monstre informe aux côtes large arquées  
Dont, à chaque cahot, l'immense cavité  
Rend des sons menaçants d'armes entrechoquées.*

ÉDOUARD BERNAERT.

---

## MÉLANCOLIE D'AUTOMNE

---

*Le froid grandit : l'Automne pleure,  
L'Automne pleure tous ses pleurs,  
Et dans les bocages sans fleurs,  
Il faut que tout s'exile ou meure!*

*La nuit descend déjà, c'est l'heure  
Où la lande perd ses couleurs,  
Où l'arbre gémit ses douleurs  
Au vent d'octobre qui l'effleure.*

*Hélas! on n'entend plus la voix,  
La voix joyeuse d'autrefois,  
La voix des oiseaux tant jolie!*

*Et dans ce désenchantement,  
Le cœur des amants lentement  
S'envahit de mélancolie.*

EDM. HENVAUX.





POUR LE SYMBOLE

—

## LA PROCESSION DE FURNES

—

Tous les véhicules d'alentour, d'anciennes diligences qui rappellent un précieux cortège des moyens de transport, joignent leurs voyageurs à la cohue que déversent les chemins de fer. C'est, chaque fois, une curieuse appropriation dans un remous.

Un coup d'œil à l'étalage du vieil homme qui vend des programmes contre l'ancienne boucherie gothique. Voletant sur les moulures de la façade, d'antiques chansons flamandes sont mêlées, horrifiquement, à la plainte d'une récente cause célèbre. L'impression fruste, que relèvent des bois usés, en fait acheter deux ou trois, bien vite. Il faut, non sans peine, gagner l'hôtel où une fenêtre a été retenue. Sitôt qu'on a pris place à celle-ci, commence le spectacle de la foule dominée. On la voit couler en vagues lentes, clapotant, pourrait-on dire, aux portes des cabarets. Les voyageurs mondains s'aperçoivent seulement aux fenêtres. La rue appartient, presque uniquement, au peuple, un peuple calme et joyeux. Au milieu du *Groot Markt*, une kermesse avec « moulinet à vapeur », toutes les aggravations modernes s'essaient à la conquête du vulgaire. Un beffroi, de graves et légers pignons, une abside démesurément haute dans un rayonnement de contreforts et de pinacles forment, à la ville, comme un étendard impérieux. Il semble bien que l'âme de Furnes lui est encore soumise. Quelle belle étude à faire, l'influence d'un édifice sur l'âme d'une ville!

Pendant l'attente, tous les lieux communs vous bourdonnent aux oreilles, à cause de trop obligeants ciceroni. Leurs curieuses contra-

dictions préparent à un spectacle un peu « fermé », dont l'attrait, possible, est, en tous cas, changeant selon les yeux : exquis, alors?

Voici la grande cloche qui gronde. La procession s'avance dans un particulier mouvement de foule. Rien qui tire l'œil ; à peine quelques figurants au costume pauvre et neuf, qui sonnent dans des buccins où se remarque l'amour populaire des notes longues et riches. La bannière de la Confrérie porte un crucifiement dans son harmonie tendre, vert et lilas. Puis, aussitôt, c'est le défilé, un par un, des plus grands souvenirs, des plus hautes magnificences psychiques, dans une évocation enfantine, grave et pauvre. L'horripilation vulgaire qu'on attendait, à laquelle on s'était résigné déjà, n'apparaîtra nulle part. Devant chaque personnage, chaque « numéro » du cortège, marche une petite fille, un « ange » qui explique. Malgré le costume trop frais, trop « néo-gothique », ces enfants représentent bien l'« enfantillage » particulier, excuse et attrait du cortège figuratif.

Faire « jouer » le rôle de Moïse, celui de David, quelle misère ! Même si Dieu rallumait des yeux semblables à ceux qui pleurèrent les psaumes ; même si l'on pouvait retrouver la parure symbolique qu'a su peindre Gustave Moreau, la reproduction serait toujours caricaturale ou « monstrueuse ». Dans la nature il n'y a point de copies. Il est manifeste, maintenant, trop pour ceux qui rêvaient de « cavalcades » luxueuses, que la « reproduction » n'est pas même tentée. C'est, peut-être, la principale supériorité de Furnes sur Oberammergau, où l'on s'y efforce trop. Ici, par la pauvreté matérielle, le charme de vétusté, une évocation, seulement, passe. Nous n'avons, devant nous, qu'un reflet biblique dans l'âme des trois derniers siècles flamands. Cette âme resplendit seule dans les personnages à peine figurants et acteurs, bien plutôt participants « communiants » à la solennisation d'une spéciale vie psychique.

Il n'est pas étonnant que le symbole, naguère, se soit spécialement développé chez nous. Le cortège, le grand plaisir flamand, est, avant tout, un symbole. Il colore d'allégories, d'images, de somptuosité ou de pittoresque, le symbole primitif de la « procession » : la route de

toute vie offerte en la réduction d'une marche solennelle. Ici, ces images, ces allégories, toute la matérialité représentative, est atténuée par la grâce puissante de la vieillesse. Une vieille femme ne peut plus être laide. Un objet ridicule devient exquis en sa vieillesse de bibelot. Toute puissante est la grâce de l'usure, cette ride des choses. C'est ainsi que l'idée de « reproduction » est écartée; que s'affirme, très nettement, la reproduction seulement « virtuelle » asservie à un rite ancien, et qui évoque une perpétuelle réalité. Celle-ci fait curieusement entendre sa voix dans les récitations qui accompagnent le défilé. En ceci, surtout, a défailli le précieux anachronisme de la procession. Les anges-enfants qui interpellent les pêcheurs pour leur montrer Celui qui souffre par leurs crimes plus que par les bourreaux, rappellent les petits acteurs des distributions de prix. Mais David a une belle conviction en brandissant un sceptre de bois doré. Les prophètes, en tenant de vieux bouquins et de longues plumes d'oiseaux, échangent encore leurs vers prophétiques. Hérode expose bien à sa cour l'injustice de ses soupçons. Puis, ce qui demeure d'« appris », rend bien ce mouvement particulier des mots qui doivent porter *plus loin* et que le théâtre symboliste a trop recherché, peut-être. Du reste, les têtes sont admirables; ce sont, semble-t-il, celles-là mêmes qui nous regardent encore dans les portraits de Van Eyck et de Memling.

Une ravissante « Fuite en Égypte » est presque toute la grâce du cortège. L'âne porte une enfant dont la figure a une gravité de jeune reine et, aussi, de fillette jouant à la poupée. Ici, pour poupée, elle a un *Santo bambino*, et semble vraiment adorante du nouveau-né divin qu'enveloppe un long manteau rouge, merveilleusement drapé sur l'âne gris.

Un chœur d'enfants, insuffisamment archaïque, précède l'« Entrée à Jérusalem » et porte les rameaux. L'homme qui représente le Christ mériterait la célébrité du figurant d'*Oberammergau*. Rien n'est plus extraordinaire que la simplicité avec laquelle il demeure figé en sa pose pendant les trois ou quatre heures de la procession. Cette sorte d'héroïsme de fakir évoque, encore, le symbole du geste; met en

vedette cette idée de pénitence qui fait que l'acteur communique à la souffrance qu'il représente. Elle est la plus grande émotion du spectacle de Furnes. La théorie symboliste y trouve, également, l'application de ses plus hautes analogies philosophiques. N'est-ce pas la communion de deux idées en une évocation qui fait la puissance du symbole ?

C'est aussi le symbole qui fait le dramatique sublime de ce cortège de paysans.

Les chars, évidemment provenus des groupes sculptés qu'on porte en Espagne dans les processions de la Semaine sainte, n'offrent qu'un intérêt de curiosité. Ce sont des sculptures peintes, pleines de l'emphase du temps, affreuses d'ignorance et délicieusement naïves.

Les essais de rajeunissement : quelques draperies, quelques nouveaux personnages, montrent, aussitôt, par la vulgarité du neuf, du « correct », le charme inimitable de la désuétude, de la patine du temps, de l'âme populaire reflétée. Celle-ci, seule, peut encore s'accorder à l'âme ancienne qui doit régner seule.

Les chars représentent, ainsi, la Noël, la Cène, la Passion. Mais ils sont traînés par des pénitents en cagoule brune, les pieds nus, et qui peinent manifestement. Les symboles d'attitudes, rehaussés par la note d'exception, émeuvent délicieusement.

Un mot, ici, des instruments de pénitences.

Avant le cortège, chacun les peut manier dans l'église Saint-Walburge. Ils sont différents de poids, mais selon leurs dimensions ; aucun n'est creux. Il est inexplicable qu'un de nos plus artistes écrivains leur ait dénié un « sérieux » nécessaire à l'intérêt esthétique.

Des accessoires étranges, cocasses, relèvent, de vulgarité matérielle, la souveraineté de l'évocation ; le gantelet d'armes : des soufflets à la face divine ; le glaive de Pierre : un sabre très banal, peut-être de pompier.

C'est, ensuite, le grand intérêt du cortège : Des femmes nu-pieds, entièrement voilées de noir, soutiennent, de leurs bras étendus, de lourdes planches à inscriptions pieuses. Leurs voiles souples, sur les

bras en croix, produisent d'inimaginables beautés sculpturales. L'admirable *Credo*, le croisé qui restera, sans doute, le chef-d'œuvre de Frémiet, est dépassé de beaucoup à cause de la richesse des plis. D'autre part, le geste crucifère efface de sa sublimité les fameux « pleureurs » du Louvre, dont les moulages ont banalisé l'admiration. L'enthousiasme d'un de nos plus « expressifs » sculpteurs contemporains fut, paraît-il, extraordinaire devant ce spectacle. On le conçoit facilement. C'est ici que l'on peut constater la supériorité de la draperie, qui est une évocation, sur le nu qui est une reproduction ; de la draperie, par laquelle l'âme peut envelopper ce corps qu'elle anime, alors que le nu n'exprime, d'abord, que le mécanisme de celui-ci.

Parfois, la double haie de foule, la route de vie, n'enferme que le défilé, l'un après l'autre, de ces noirs fantômes crucifères. Cette année ; les pieds nus trébuchaient dans des flaques d'eau suggestives de larmes ; et un ciel gris, profond et doux, de Flandre, y reflétait ses transparences d'au delà. C'étaient, vraiment, des âmes, semblait-il, qui glissaient. Après tout, l'âme n'est qu'une existence qui passe ici-bas avec la souffrance et sa promesse, le mystère de son crucifiement. Le spectacle seul vaudrait l'ennui du voyage. Un désir unique en émane : ne plus voir le reste du cortège ; suivre ce symbole de soi.

Il allège d'un souverain allègement, comme toute expression de notre mal ; comme les cris, les pleurs, comme tout ce qui nous livre notre douleur, nous donne prise sur elle, en nous la faisant comprendre, en nous permettant de la crier. C'est le cri de notre douleur, un cri silencieux et plastique, qu'expriment ces formes de deuil aux plis merveilleux.

Magnifiquement, surgit alors le remède quand apparaît le Christ portant la croix. Cette personnalisation divine de notre douleur est bien le secret, le seul possible, de notre rachat. Le groupe est admirable. Le costume du Christ, d'étoffe pauvre, a reçu tous les plis qu'il fallait ; tous les plis de la croix et tous ceux de la torture qu'elle cause. Une perruque fait un voile presque complet de boucles longues à la face d'une physionomie simple, où s'exprime la piété. Un chapelet,

obstinément tenu, montre, non le rôle, le « jeu », mais l'« association », l'évocation symbolique. Ce n'est pas Jésus « imité » ; c'est Jésus invoqué et rappelé par l'immolation qui nous sauvera avec Lui. Le corps ploie entièrement ; le dos misérable, le dos merveilleusement expressif, émeut sous la croix, comme une chair sacrifiée. La silhouette, réduite par le long raidissement du bois, aperçue dans l'enveloppement des soldats aux robustesses de Flamands, émeut de l'éternelle pitié, sur l'éternelle misère. Elle manifeste la souveraineté de celle-ci qui, un jour, devait être divine. Le Cyrénéen, extraordinairement « vécu », ne joue plus, lui aussi, un rôle ; il « mérite », comme tout chrétien admis à la participation de la croix rédemptrice.

Les deux rangs de soldats romains, aux costumes dix-huitième siècle, ingénument pompeux et barbares, tiennent les cordes du divin captif pendant qu'ils rythment leur marche d'un bruit de lances sur les pavés durs. Les grandes crécelles du Vendredi-Saint mêlent leurs frémissements à des plaintes de cornes. C'est le seul endroit où le cortège a une véritable expression musicale, et elle est exquise.

Les bourreaux, ensuite, portent la bêche, la pioche pour planter la croix, l'arbre terrible et adorable. Et les instruments de travail sont véritables, avec la marque d'usure, afin que participant du mal qui est en toute notre nature, ils participent également à la rédemption qui doit tout transformer. Parfois, il semble qu'il y ait entre les spectateurs, les porteurs de ces instruments et le fer même, brillant du travail, brillant comme un regard, une sorte de complicité sainte, une sorte d'immense espoir de renouvellement qui sommeille tout au fond des physionomies placides.

De nouveau, ce sont des pénitents, mais portant, à la suite du Maître, des croix semblables à la sienne. Cela émeut délicieusement comme une « transposition » de ce motif : la Croix souveraine. Celle-ci semble s'être multipliée pour les victimes multiples. Toute la largeur du chemin est couverte de pénitents qui, chacun, plient sous une croix pareille, énorme, dont les bras projetés et dressés de façons diverses, règnent en torture sur les divers accablements.

La beauté des lignes est égale à la sublimité du symbole. La foule est là; cette foule où, invisiblement, sévissent ces croix dont le cortège figure, explique, conjure, aussi, l'éternel mystère.

Plus loin, les croix se transforment, s'enjolivent d'allégories, se surchargent de sentences, aussi des initiales de ceux qui les portèrent, parfois bien longtemps, et qui sont passés, tandis que la croix reste.

Un mot, poignant, sur un cartel : *De Nood Goods*; la détresse divine. En flamand, l'expression a une généralité, une « popularité » qui la rend merveilleusement expressive par la communion au « malheur » divin évoqué, réalisé.

Tout à coup, c'est un fourmillement de croix, une forêt de croix noires qui s'avancent sur un glissement d'ombre. Il semble d'un cimetière qui marche par la procession de tous les morts vêtus de nuit et portant les croix des tombes. Le « symbole de multiplication », le nombre indéfini exprimant l'infinité, surgit avec une irrésistible force. L'émotion du coup-d'œil est poignante. C'est tout le fourmillement humain de la vie revenu là avec les croix de sa douleur pour marcher à la suite de l'unique croix victorieuse, de l'unique espérance!

De vulgaires chars de cavalcade représentent, ensuite, la Résurrection et l'Ascension. Autrefois, un véritable corbillard avec des pleureuses sacrées, la Mère divine, les saintes femmes, achevait l'identification rédemptrice de notre douleur et de la « Passion ». Une banale procession moderne achève, en de nécessaires mesquineries luxueuses, la plus haute manifestation dramatique chrétienne qui existe encore parmi nous. Nous en soutiendrions volontiers la supériorité relative sur les représentations d'Oberammergau. La préférence s'expliquerait par une plus grande somme d'évocation en moins de facticités, toujours banales. Le haut argument qu'y trouve la théorie du symbole; des rapprochements naturels avec le drame liturgique, ce premier drame « symboliste » suffisent, en tous cas, pour faire de la procession de Furnes un des plus précieux documents d'art chrétien. *Durendal* voudrait contribuer à le sauver de l'indifférence moderne et de la « reconstitution » archéologique, plus redoutable, peut-être, encore.

EDMOND JOLY.

# LI LEUP ET L' TCHÉE

*Patois de Ham-sur-Sambre (Namur)*

*Gn'avève on coup on leup sètch comme one alumette.  
 Les ouchas et puis l' pia, c'est tot ci qu'avait l' biesse.  
 I rotait d'pus troes tjoûs sins plu rimpli s' malette,  
 Quand il aviss' on tchée, crau d'pus l' queue d'jusqu'a l' tiesse  
 Et qui s'avait pierdu dins l'boès où qu'il èstait.  
 Noss leup po l'attaquer dlé l' tchée s'avançhait,  
 Mins l'au' mostrait des dints a fer sauver bée lon  
 Tos les vix gernadiers do timps d' Napoleon.  
 Li leup rinonce à ça et va po li causer :*

« *Quées nouvelles on cousée, disti en v'nant dlé l' tchée,*  
 » *On voet bée qu' vos mougni todis vost' appetit. »*  
 « *I n' tée qu'a vos, dit l' tchée, di yesse ossi crau qu' mi ;*  
 » *Quittez voss' boès, mi fi, et v'noz è noss' maugeonne,*  
 » *Ci n'est née avarci qu'on a c' qu'on vout, y m' chonne,*  
 » *Suivoz-m' et vos aroz des tjous n' miette pus tranquilles,*  
 » *Vos aroz tous les tjous voss' dèner assureé,*  
 » *Sins compter les caresses di nos djins, des bons drilles. »*

*Li leup, tot rimué, breyant d' bounheur sît l' tchée,  
 Quand tot rotant y voet su l' cou del biesse one tatche.*

« *Qu' wèss' qui c'est d' ça, disti, su voss cou tot pèlé ? »*  
 « *Oh! ré, ci n'est qui l' place do collé qu'on m'attatche. »*  
 « *Qu'on vos attatche, dit l' leup, est-c' qui vos n' couroz née*  
 » *Quand vos avoz l'idée ? » Li tchée dit : « Née todis,*  
 » *Mais ça c' n'est rée endon. » « C'est télmint rée, disti*  
 » *Noss leup, spitant evouye, qui d' vos r'pas, dj'n'ès voux pus,*  
 » *Ni d' vos Djéan, ni d' vos Djènne, ni d' voss' crausse vie non plus.*

GEORGES HORGNIÉS.

## BALLADE DU VENT D'AUTOMNE

—  
POUR TOI.

*Le petit vent d'automne  
Court dans le chemin creux :  
Comme il a l'air heureux  
Le petit vent d'automne!...*

*Il dit aux genêts d'or,  
Aux bruyères rosées :  
« Le papillon s'endort  
» Glacé, dans les rosées...  
» Que m'importent vos pleurs!  
» Égrenez donc vos fleurs  
» Au petit vent d'automne! »*

*Le petit vent d'automne  
Souffle dans les ormeaux :  
Comme il tord les rameaux,  
Le petit vent d'automne!...*

*Une rumeur d'adieux  
Sort des cîmes rouillées,  
Et par vols silencieux  
Essaiment les feuillées.  
Il leur dit : « Chapeaux bas! »  
Et rit de leurs ébats,  
Le petit vent d'automne...*

*Le petit vent d'automne  
M'entre soudain au cœur :  
Comme il a l'air moqueur,  
Le petit vent d'automne!...*

*Mes souvenirs d'été  
Voici qu'il les effeuille,  
Et mon cœur dévasté  
Comme l'ormeau s'endeuille...  
... Hélas! où va l'espoir  
Qu'emporte dans le soir  
Le petit vent d'automne?*

*Le petit vent fredonne  
Partout un chant vainqueur :  
N'a-t-il donc pas de cœur,  
Le petit vent d'automne?...*

FERNAND PASSELECQ.

30 septembre 1894.



## Roche Tarpéienne et Capitoie

**Demain**, par Arthur VERHAEGEN (Gand, Eylenbosch), 1 franc.

Diagonalement, sur l'azur d'une couverture joliette, jaillit ce mot évocateur d'énigmatiques questions : Demain.

Tel est le titre d'une substantielle brochure due à la plume alerte et féconde du notoire démocrate gantois : Arthur Verhaegen.

Tous ceux qui s'intéressent au mouvement démocratique voudront lire ces pages sincères au cours desquelles l'auteur s'efforce de répondre à cette grave question : A qui sera demain? M. Verhaegen le déclare dès le début; demain sera ce que nous l'aurons fait nous-mêmes; demain sera la suite logique d'aujourd'hui! Cette déclaration synthétique étant faite, l'auteur se demande ce qu'ont fait les catholiques pour la préparation d'un lendemain qui apporte au monde la paix sociale. Et il

répond avec la plus entière franchise, sans nul souci de gazer la vérité, se souvenant du proverbe latin : *Amicus Plato sed magis amica veritas*.

Cela nous plaît, cette poignée de vérités étalées comme cela, froidement, d'une main calme, sous des yeux ahuris. Lisez donc cela!

Maurice RANWEZ.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

L'ARTICLE de notre collaborateur, M. l'abbé Henry Møeller, sur l'*Art religieux* (*Durendal*, n° d'août, page 176), a été fort remarqué. La *Justice sociale*, la *Revue coopérative*, le journal *Le Soir* ont cité fort élogieusement notre ami. M. José Hennebicq, dans la *Justice sociale*, se pose, à ce propos, cette question : « Tandis que des esthètes s'intéressent à l'esthétique des rues, les catholiques ne songeront-ils pas à l'esthétique des églises? » Il faut espérer que la réponse à cette question ne se fera pas trop attendre. *Durendal* y aidera de tout son pouvoir.

\* \* \*

NOTRE numéro du mois d'août contenait un violent réquisitoire contre l'*Éducation actuelle*. Nous signalons, à ceux qui seraient tentés de nous taxer d'excessifs, les lignes suivantes de M. Godefroid Kurth (*Patriote* du 22 septembre) qui confirme les paroles de M. Pol Demade :

« L'âpreté et la persistance des reproches adressés à nos méthodes et à nos programmes attestent l'existence d'un *sérieux désaccord entre l'enseignement traditionnel des humanités et les aspirations d'une notable partie de la société actuelle...* Jamais l'écart entre l'école et la vie n'a pas été plus *formidable* que de nos jours .. Nous devons tous savoir constater et reconnaître que la vie n'est plus le prolongement du collège, ou, si vous l'aimez mieux, que le *collège n'est plus la préparation à la vie.* »

\* \* \*

LE gai paré des plumes du paon. M. Jean de Bonnefon, du *Journal*, plagie J Barbey d'Aurevilly avec un sans-gêne tout à fait étonnant. Qu'on en juge!

**Barbey d'Aurevilly.**

Quand on s'avise de les écrire (les histoires réelles de ce temps de progrès), il semble toujours que ce soit le diable qui ait dicté! (Page 3.)

Cette femme faisait penser à la grande Isis noire du Musée égyptien, par l'ampleur de ses formes, la fierté mystérieuse et la force. (Page 145.)

Le profil est l'écueil de la beauté ou son attestation la plus éclatante.

(Page 145.)

La panthère était de cette espèce particulière à l'Ile de Java, le pays du monde où la Nature est le plus intense et semble elle-même quelque grande tigresse.

(Page 142.)

La panthère rentra lentement, sous les coulisses tirées de ses paupières, les deux étoiles vertes de ses regards. (Page 146.)

*Les Diaboliques*, Paris, Lemerre, 1882.

Dieu, pour montrer mieux nos néants, sans doute, a parfois de ces ironies qui attachent le bruit aux choses petites et l'obscurité aux choses grandes. (P. 5.)

*L'Ensorcelée*, Paris, Lemerre, 1889.

« Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre », disait Alfred de Musset. Le verre de Jean de Bonnefon est plus petit que celui de Musset; est-ce pour ce motif que de Bonnefon boit dans la coupe de Barbey d'Aurevilly?

**Jean de Bonnefon.**

Quand on raconte une histoire vraie, le lecteur pourrait croire que le diable l'a dictée.

Loëtitia Bonaparte fait penser à la grande Isis du Musée égyptien, par l'ampleur des formes, la fierté mystérieuse et la force.

Elle a un profil splendide, ce profil de médaille qui est l'écueil de la beauté ou son arc triomphal.

Étalée là-dedans (dans son carrosse), elle ressemble par la souplesse de son corps à un de ces fauves des tropiques, du pays où la Nature est ardente et ressemble, elle aussi, à quelque grande tigresse.

Ainsi faite, la veuve du duc d'Aoste s'enferma dans son deuil; elle rentra lentement sous les coulisses tirées de ses paupières les deux étoiles de son regard.

*Journal*, 8 juin 1895.

La Providence a parfois de ces ironies qui attachent le bruit aux choses petites et le silence aux choses grandes.

*Journal*, 26 juillet 1895.

Monsieur Sarcey, qu'un journal belge traitait naguère d'éminent écrivain, publie : *Grandeur et décadence de Minon-Minette!*... Ouvrons le petit livre à la première page : « Peu s'en fallut même que le jour qui lui avait donné l'être ne fût également témoin de sa mort : et c'eût été dommage, car les grands événements dont je vais être l'historien fidèle eussent été anéantis avec elle, qui devait en être l'héroïne, etc. »

\* \* \*

Nous sommes assassinés par les auteurs d'ouvrages dits de « spiritualité », qui nous adressent leurs productions, qui nous écrivent, qui viennent nous voir, qui nous recommandent leur « petit dernier » avec tout ce que l'amour paternel possède de plus persuasif. On leur promet et on se met en devoir de parcourir l'objet.

Mais, hélas! la première impression est le plus souvent désastreuse. D'abord les titres de ces ouvrages sont maintes fois ridicules et on se demande où les auteurs les ont péchés. Nos pères, les vieux maîtres du xvi<sup>e</sup> et du xvii<sup>e</sup> siècle, seraient joliment étonnés si, revenant, ils se trouvaient en présence de la bibliothèque pieuse — je ne parle pas de l'autre, hélas! — de certaines bibliothèques chrétiennes de nos jours et de ces gentils petits volumes avec ou sans fermoir, avec ou sans étui, reliés en maroquin ou en cuir plus ou moins de Russie. Là ils verraient : les *Élans mystiques du cœur*, par l'abbé X...; plus loin, les *Célestes envolées*, par le R. P. Y... A côté ils trouveraient : *Fleurs d'âmes* et *Ames-Fleurs*, par la vicomtesse de Z... Puis les dévotions spéciales : *Petit mois du Sacré-Cœur*, à l'usage des âmes désolées, par l'auteur des *Splendeurs virginales*. *Rubis et topazes*, ou *Trente lectures pour le mois de Marie*, par la sœur Saint-Placide du monastère de B... Que penseraient-ils, que diraient-ils? Eux qui appelaient tout bêtement leurs livres : le *Pré spirituel*, la *Perfection chrétienne*, le *Guide des pécheurs*, l'*Introduction à la vie dévote*, etc.

Et encore s'ils lisaient! (M. l'abbé NAUDET, *Monde*, 13 juillet.)

\* \* \*

UN de nos amis nous assure avoir rencontré, dans le catalogue d'une librairie pieuse, un petit volume, intitulé comme suit : *Petits clystères spirituels à l'usage des âmes constipées en dévotion*. Nous n'avons pu contrôler, malheureusement.

Nous avons rencontré, dans la bibliothèque des retraitants de Tronchiennes, un livre, celui-ci : *Les fonctions de l'amour divin*, dans lequel on traitait de : l'Amour divin, cocher; — l'Amour divin, cuisinier, etc., etc.

Ajoutons que le livre fut jeté au feu par le R. P. Petit, auquel nous avons signalé le fait.

Nous recevons, trop tard malheureusement pour l'insérer à son rang, ce sonnet macabre qui pourrait s'intituler aussi : « *Pour lire le 2 Novembre.* »

## MON ARISTARQUE

A ma tête de mort.

*Elle est là devant moi, blanche, presque polie  
Tant ma caresse errante a passé sur son front;  
Et ses clairs reflets m'ont causé, me causeront  
Encor, s'il plaît à Dieu, mainte mélancolie.*

*Dans l'immobilité de son repos profond,  
Je pressens, sous ce crâne obstinément tapie,  
Une âme dont l'œil mort me surveille, m'épie,  
Et, pénétrant mon cœur inquiet, le confond.*

*C'est sous ce froid regard que, la nuit, je travaille.  
Quand je crois avoir fait quelque riche trouvaille,  
Je lis tout haut mes vers, puis, je lève les yeux. .*

*Or, je revois toujours — ceci me déconcerte —  
Un rire improbateur, sceptique, dédaigneux,  
Poindre à l'angle évidé de sa mâchoire inerte.*

ÉDOUARD BERNAERT.



## CHOSSES ET AUTRES

*N. B.* — Nous ne tenons aucun compte des manuscrits ou des lettres dont les auteurs ne se font pas connaître.

---

Nous recommandons à nos lecteurs la *Démocratie sociale*, revue sociale catholique paraissant le 8 de chaque mois. Abonnement : 7 francs par an. Administration : rue Nicolas Leblanc, 25, à Lille.

---

Nous prions nos amis de nous excuser, en raison des vacances, des retards apportés à nos comptes rendus bibliographiques.

---

Prochainement :

G. D'ANGELIER. — *Le Journalisme et la Littérature*, à propos d'un livre récent de J. Barbey d'Aurevilly. (Journalistes et polémistes, chroniqueurs et pamphlétaires.)

POL DEMADE. — *Un Prêtre de ce temps*. L'abbé Félix Klein.

*Roche Tarpéienne et Capitole*. — Quelques-uns : Paul Arden : *Par les Chemins*. — Jean Deville : *Dialogue entre nous*. — Léon Paschal : *Paroles intimes*. — Comte de Bousies : *Deux Comédies*. — F. Vandenbosch : *J.-K. Huysmans*. — William Ritter : *Ad. de Pury; Arnold Böcklin*. — Émile Greyson : *Sous les Brumes et les Clartés des Flandres*. — Eugène de Solenière : *La Femme compositeur*. — Jean Van Malderghem : *Le Goedendag*. — Joséphin Péladan : *La Prométhéide*.

---

Les annonces littéraires de notre couverture n'engagent en rien la Rédaction.

# SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

16, TREURENBERG, BRUXELLES

---

- Annuaire complet du Clergé belge et Répertoire des Établissements religieux*, 1895, un beau volume cartonné . . . . . fr. 3.00  
N. DEJUSSÉ. *La Dame noire* (roman). . . . . 3.00

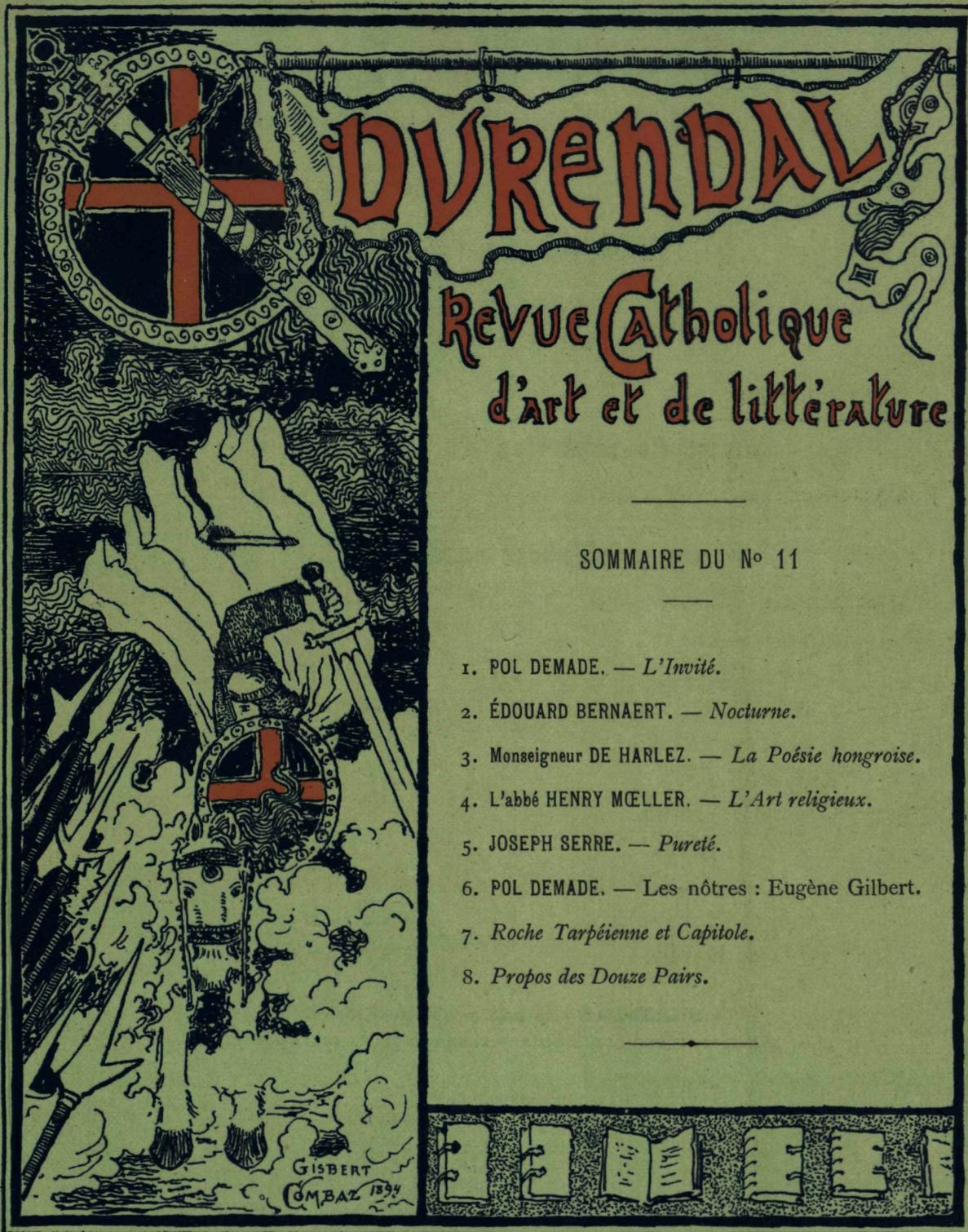


PAUL LACOMBLEZ, ÉDITEUR

31, RUE DES PAROISSIENS, BRUXELLES

---

- FERNAND SÉVERIN. *Un chant dans l'ombre*, in-32 raisin. . . . fr. 3.00  
PAUL ARDEN. *Par les chemins*, petit in-12 . . . . . 2.50  
MAURICE MAETERLINCK. *Les Disciples à Saïs de Novalis* . . . . 4.00  
ALBERT GIRAUD. *Hors du Siècle. Sous la couronne*. . . . . 3.00



# DU REN DAL

REVUE Catholique  
d'art et de littérature

SOMMAIRE DU N° 11

1. POL DEMADE. — *L'Invité.*
2. ÉDOUARD BERNAERT. — *Nocturne.*
3. Monseigneur DE HARLEZ. — *La Poésie hongroise.*
4. L'abbé HENRY MÖLLER. — *L'Art religieux.*
5. JOSEPH SERRE. — *Pureté.*
6. POL DEMADE. — *Les nôtres : Eugène Gilbert.*
7. *Roche Tarpéienne et Capitole.*
8. *Propos des Douze Pairs.*

J. VAN CASSEL  
ÉDITEUR  
BRUXELLES

# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50

Prix du numéro : fr. 0.60

---

### Comité de rédaction de « Durendal »

MM. POL DEMADE, HENRY CARTON DE WIART, l'Abbé HENRY MÖLLER.

### Collaborateurs :

MM. FIRMIN VANDENBOSCH.  
HENRY BORDEAUX.  
THOMAS BRAUN.  
L'abbé H. HOORNAERT.  
JOSÉ HENNEBICQ.  
EDMOND JOLY.  
L'abbé L. GRUEL.  
LÉON LOUVEAUX.  
ED. CARTON DE WIART.  
ÉDOUARD BERNAERT.  
ADOLPHE HARDY.

MM. J.-K. HUYSMANS.  
WILLIAM RITTER.  
MAURICE RANWEZ.  
GEORGES VIRRÈS.  
MAURICE DULLAERT.  
MAURICE CLAEYS.  
JOSEPH SERRE.  
PAUL HAREL.  
ERNEST PÉRIER.  
CHARLES BUET.  
VICTOR DENYN.

*« DURENDAL » ne publie que de l'inédit  
Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles .*

---

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*

**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**



# L'INVITÉ

A MADAME LA COMTESSE ED. DE LIEDEKERKE.



LA plus grande injure que la critique puisse faire à un écrivain, c'est de lui prédire que ses œuvres aboutiront, à bref délai, chez l'épicier, lequel confectionnera, à l'aide de ces pages, des sachets à café, à cassonnade ou à quelque autre denrée coloniale.

Mais que penser d'une œuvre sortie de chez l'épicier pour arriver au public, non plus par la voie du sac à café, mais par celle du livre !

L'an dernier, en voyageant, notre curiosité fut mise en éveil par un de ces vulgaires sachets traînant sur une table d'auberge de village. Quand on n'a rien à lire, et qu'on s'ennuie, on prendrait intérêt à une annonce de *Revalenta Arabica*. Le sac était d'un gros papier déjà ancien, jauni, couvert d'une forte écriture masculine très régulière ; l'encre avait passé, comme la teinte du papier, et était devenue roussâtre.

Nous lûmes, sur ce papier, un fragment d'histoire qui nous parut curieuse. Une heure après, sur les renseignements de l'aubergiste, nous étions en route vers la ville voisine, à la recherche de l'épicier auquel nous achetâmes tout son stock de vieux manuscrits. Malheureusement, la moitié des intéressants papiers étaient déjà convertis en sachets et un quart au moins était perdu à tout jamais. Ce n'est pas le moment d'en dire plus long. Qu'il vous suffise de savoir que ces pages oubliées renferment des histoires vécues absolument extraordinaires dont voici une, — en attendant les autres. J'ajouterai seulement que ces manuscrits me paraissent provenir de quelque chanoine attaché

à l'administration de son diocèse, et que plusieurs sont accompagnés de documents d'une irrécusable authenticité.

\* \* \*

L'abbé Vaucelles, curé de Perle-les-Eaux, un saint et vénérable vieillard, s'était, lors d'une retraite au chef-lieu du diocèse, lié de sympathie avec un religieux éminent, prédicateur célèbre et réveilleur de consciences endormies. Dans son zèle pour ses ouailles, l'abbé avait arraché au religieux la promesse d'un prochain sermon, promesse que l'apôtre missionnaire lui avait renouvelée par lettre.

On pense si le bon curé, le dimanche d'après, au prône, annonça l'arrivée du grand prédicateur. Le bon pasteur fit tant et si bien que huit jours plus tard, vers les huit heures du soir, tout Perle-les-Eaux se trouva à l'église du village. Pour l'occasion, on laissa la foule envahir le chœur lui-même. On s'entassa, du banc des marguilliers jusqu'au portail; on vit même, tout au bout de la nef, quelques figures qu'on n'avait pas coutume de rencontrer à l'église de Perle.

L'abbé Vaucelles, qui d'ordinaire entrait par la sacristie, se fit une secrète joie de traverser cette marée humaine qui s'ouvrit pour lui laisser passage. Par exemple, en pénétrant dans la sacristie, pour revêtir les ornements sacerdotaux, il éprouva une assez forte émotion en ne rencontrant pas, là du moins, le religieux qu'il attendait et qui devait prendre bientôt la parole. Aussi relut-il en hâte la lettre du missionnaire qu'il avait conservée, comme signet, entre deux pages de son bréviaire. La promesse était formelle et c'était bien pour la date et l'heure indiquées. Le saint homme s'agenouilla au pied de l'autel et le salut commença. La pieuse cérémonie touchait à sa fin quand un enfant de chœur vint annoncer au curé, dont la voix se nuançait d'inquiétude, que le prédicateur était là. L'abbé Vaucelles, en donnant la bénédiction au peuple, ne put s'empêcher de jeter un regard vers la chaire de vérité. Le grand religieux était au poste sacré.

Le sermon répondit à l'attente universelle. L'homme de Dieu prêcha sur les fins dernières. Ce fut émouvant, terrible, angoissant. On n'avait jamais entendu cela. Le saint curé lui-même, dans son

fauteuil usé, en pâliissait et, comme saint Jérôme, croyait ouïr la trompette du Jugement dernier dans sa formidable réalité. Des visages de vieux paysans qu'on aurait dit de bronze, montrèrent des larmes. Des âmes dures comme les rochers se laissèrent fendre.

Le prédicateur descendit de chaire au milieu d'un silence de stupeur et alla s'installer dans le premier confessionnal qui s'offrit à lui. L'effet de cette attitude fut tel qu'elle força des centaines de pécheurs à la pénitence immédiate. Le religieux et l'abbé Vaucelles confessèrent une partie de la nuit. Le confessionnal du religieux surtout fut assiégé.

Le curé de Perle rentra le premier au presbytère et se jeta pensif et tout fatigué sur une chaise, en attendant le missionnaire, lequel, d'après ses calculs, en avait bien encore pour une demi-heure.

· · · · ·  
 Mais — notez bien ceci, — l'abbé Vaucelles attendit en vain, *le Prédicateur ne rentra jamais.*

\* \* \*

Ici je résume succinctement les notes trouvées dans le manuscrit.

Il résulte de témoignages authentiques et nombreux qu'à l'heure précise où le Prédicateur prêchait à l'église de Perle-les-Eaux, — à la demande du saint curé Vaucelles, — le même Prédicateur prêchait, en même temps, dans l'église cathédrale de la résidence épiscopale. Le fait fut établi à surévidence. Détail étrange aussi : un manteau fut délaissé à Perle, manteau qui fut reconnu pour être celui du prédicateur de la cathédrale.

Une enquête fut faite ensuite de ce cas prodigieux d'ubiquité.

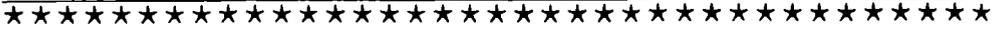
L'abbé Vaucelles, auquel un haut prélat demandait des explications, répondit en saint qu'il était :

« Il n'est rien d'impossible à Dieu, Monseigneur. »

En marge du manuscrit, on lit ces mots écrits d'une autre main que celle du récit principal :

« L'abbé Vaucelles mort le 1<sup>er</sup> nov. 18... On conservera ces pièces qui pourraient être utiles un jour. »

POL DEMADE.



# NOCTURNE

Pavor tenuit me, et tremor, et omnia  
ossa mea perterrita sunt. (Jon.)

*Je dormais. — Je rêvai ceci.  
N'en riez pas : j'en fus transi.*

*Tonnant, grondant, chantant, parlant,  
Les douze coups d'un minuit lent  
Tombaient d'un bronze surhumain,  
Fermant hier, ouvrant demain.*

*Je dormais. — Je rêvai ceci.  
N'en riez pas : j'en fus transi.*

*Et chaque fois que le battant,  
Fatal, se déclanchait, heurtant  
La cloche aux vibrantes parois,  
Je comptais tout bas : un! deux! trois!*

*Je dormais. — Je rêvai ceci.  
N'en riez pas : j'en fus transi.*

*Puis des formes blanches passaient,  
Spectrales, qui me traversaient;  
Et je croyais, d'effroi, sentir  
Mon être entier s'anéantir...*

*Je dormais. — Je rêvai ceci.  
N'en riez pas : j'en fus transi*

*Et je croyais sentir, d'effroi,  
Ma vie, en un frisson très froid,  
Avec ces fantômes de l'heure,  
S'éparpiller au vent qui pleure.*

*Je dormais. — Mais, rêvant ceci,  
Je me suis réveillé, transi.*

# LA POÉSIE HONGROISE

PAR

Monseigneur C. DE HARLEZ

PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE LOUVAIN



Vous voulez bien me demander, pour les lecteurs de *Durendal*, un aperçu de l'histoire de la littérature chinoise contemporaine. Vous n'êtes point de ceux auxquels on puisse refuser un bon accueil, et cependant il me serait très difficile de satisfaire votre légitime désir. La littérature chinoise moderne ne se compose guère que de romans ou contes licencieux dans lesquels le rôle de don Juan est consciencieusement attribué à quelque bonze bouddhique ou taoïste, de drames aussi bizarres qu'insignifiants et de petites pièces de poésie dont la principale valeur est dans les difficultés d'une versification auprès de laquelle les règles du sonnet ou du madrigal sont d'une véritable élasticité.

Rien ou presque rien de tout cela n'arrive en Europe; il faut habiter et même parcourir la Chine pour en connaître quelque chose. Jamais Européen ne s'est avisé de parler d'une manière générale de ces productions modernes; à peine rencontreriez-vous par-ci par-là quelque mention isolée et très restreinte qui puisse donner une idée quelque peu exacte de ce que font dans l'Empire du Milieu les *lettrés* porte-queue qui ne sont guère des *gens de lettres*.

Et puis, il ne faut pas vous imaginer qu'il existe en Chine des librairies qui puissent vous fournir successivement les nouveautés du jour. Aux commandes les plus pressantes, vous recevez invariablement

cette laconique réponse : *introuvable*. La mort d'un sinologue européen est-elle cause qu'il vous advienne un catalogue de vente à prix fixe et que vous y découvriez l'objet de vos désirs, si vous avez le malheur d'habiter la Belgique et que vous écriviez ou télégraphiez en toute hâte pour devancer de fâcheux concurrents, vous obtenez, trois fois sur quatre, pour tout résultat de votre démarche fiévreuse, une réponse conçue en ces deux mots : *déjà vendu*. C'est à désespérer les plus résolus.

Donc, en attendant que je puisse satisfaire à votre demande, comme je ne veux pas la décourager, je vous propose d'entretenir vos lecteurs d'une autre littérature dont, je suis certain, nul d'entre eux n'a la moindre notion, bien qu'elle l'emporte autant sur la littérature chinoise que les bataillons franco-prussiens sur ces guerriers ridicules qui n'ont su recueillir d'autres lauriers que ceux de la course en arrière.

Je veux parler de la littérature ou plutôt de la poésie hongroise entièrement inconnue dans nos régions et bien digne cependant d'attirer l'attention des amis du bien-dire et des belles pensées :

La poésie hongroise se réclame d'une haute antiquité ; les Magyars se disent les descendants des guerriers huns et revendiquent comme leur bien national, les épopées qui se chantaient à la table d'Attila, d'après le récit de Procope. Malheureusement il n'est rien resté de ces antiques poèmes, tout a péri pour jamais. Les aèdes du moyen âge n'ont pas été plus heureux et jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle on ne connaît de la littérature hongroise que ce que les chroniques en rapportent.

La perte n'est peut-être pas très grande, au point de vue de la littérature, car les productions de la muse hongroise, pendant cette longue période ne vont pas au delà des chroniques rimées, des légendes de saints et des prières liturgiques. Ce n'est pas que tout y soit sans mérite, loin de là ; mais nous ne pouvons nous arrêter à ces détails. Le manque de temps ne me permet pas de tracer un tableau de l'histoire de la poésie hongroise ; on le trouvera dans un petit recueil que je publierai très prochainement (1). Bornons-nous à dire que la

---

(1) *Poésies hongroises*, avec une introduction historique. Bruxelles, O. Schepens, 1896.

poésie moderne a pris son essor à la fin du siècle dernier et que cet essor a été un vol d'aigle. En ce peu de temps la Hongrie a vu naître et florir une pléiade de poètes de premier ordre qui suffirait à illustrer plusieurs siècles. Tous les genres ont été cultivés avec talent, souvent avec génie, en passant de l'imitation du classique et de l'école française de Voltaire, Rousseau, etc., à la formation du génie national qui triompha depuis la seconde moitié de notre siècle!

C'est seulement quand il est lui-même, quand il a brisé les liens de l'influence étrangère, que le génie d'un peuple arrive à son apogée.

Je ne m'étendrai pas davantage, cette fois, sur ces considérations générales, je les terminerai pour donner à vos lecteurs la traduction de quelques poésies dont ils auront la primeur, puisqu'elles n'ont jamais été traduites. Je les prends à des genres divers pour mieux faire connaître les diverses faces du génie hongrois.

Voici d'abord un chant patriotique qui retentit partout, en 1797, dans les cités magyares, lors du soulèvement des nobles hongrois volant au secours de l'Empire menacé par les Français. Son auteur est le poète Berzienyss, le régénérateur de la poésie hongroise, qui vécut de 1776 à 1836 :

### A LA NOBLESSE SOULEVÉE

---

Il vit le Dieu de notre nation !  
Mes larmes brûlantes, une sainte joie les pénètre.  
Tu te lèves, tu es debout, ô ma bien aimée patrie !  
Ta noble tête ne s'incline plus, abaissée vers la poussière.  
Jusqu'ici j'étais plongé dans la douleur ;  
Car tu t'étais écartée de tes voies héroïques.  
Ils auraient pu te frapper, ces dangers redoutés  
Qui te rendaient insensible et dégénérée.  
Mais quoi, là voilà régénérée notre vaillante armée!  
Campée sur ses chevaux, à la manière antique du Magyar.  
Jamais sous les murs de Troie ne bondit  
Une semblable troupe de preux guerriers.  
Jamais sur les remparts abattus de Vienne

Une armée plus redoutable ne tint levé le drapeau de Hünnyade.  
 Les aigles n'engendrent que des aigles;  
 Le léopard de la Nubie ne donne pas le jour au lièvre timide.  
 Le sang d'Arpad ne saurait se refroidir,  
 Bien que tu sois attiédie dans la mollesse.  
 Voyez ces preux ! ils ceignent leurs armes;  
 Sur les casques se dresse la plume brillante.  
 Ranimant leur courage ils prennent l'habit du soldat.  
 La noble flamme du cœur s'en échappe ardente.  
 Déjà ils le jurent sur leur glaive,  
 Il abattra toute résistance.  
 Comme le tigre irrité de la brûlante Afrique,  
 Inquiet pour ses petits, les griffes prêtes au combat,  
 Déjà les voilà debout devant toi,  
 O prince ! les héros de ton illustre mère,  
 Sacrifiant avec joie leur vie;  
 Ils tranchent de leur glaive pour défendre les champs de la patrie.  
 A leur tête est le glorieux héros ;  
 L'épée victorieuse de ses ancêtres retentit sur sa hanche.  
 Oui, le Magyar sera vainqueur  
 Et les jours glorieux d'André lui ront encore pour lui.

Je regrette infiniment de devoir donner cette belle prière dans une version prosaïque qui la décolore. La langue magyare est belle, énergique, ses mots ont une sonorité bien mesurée. Tout cela, avec la coupe du vers, la rime et tout le charme de la versification, disparaît dans cette version. Mais pour traduire en vers il faut un talent particulier que je ne me reconnais pas et puis il faut le plus souvent dénaturer l'original. Résignons-nous et passons outre.

(*A suivre.*)

C. DE HARLEZ.



## L'ART RELIGIEUX

**L**E modeste article que nous avons publié dans le numéro d'août de *Durendal*, sur l'art religieux, a produit une certaine sensation. On lui a fait un honneur auquel je ne m'attendais pas. Divers périodiques, artistiques ou autres, l'ont cité avec éloge et en ont reproduit des passages. D'autres ont bien voulu le discuter. Parmi ces derniers, je citerai la *Fédération artistique*. M. Edgar Baes y a publié deux articles, remarquables à tous les points de vue, sur l'*Art monacal*. Il y fait plusieurs fois allusion à mon article et discute mes idées, avec la plus exquise courtoisie et dans les termes les plus bienveillants. Je le remercie de l'honneur qu'il a bien voulu me faire.

En plusieurs points, en la plupart des points même, nous sommes tout à fait d'accord, me semble-t-il, et nous défendons la même thèse. Ce n'est peut-être qu'une question de nuance, d'appréciation, de goût personnel qui nous sépare.

M. Edgar Baes craint « qu'on ne l'accuse d'irréligion ou d'obstructionisme ». Ce ne sera certes pas moi qui lui lancerai une aussi sottise accusation. Les deux articles de M. Baes et le ton dans lequel ils sont écrits ne permettent à personne de lui faire un reproche d'aussi mauvais goût et d'une aussi intolérable impertinence.

M. Edgar Baes nous dit lui-même « qu'il s'associe de tout cœur à nos revendications et que son désir est seulement de les maintenir sous leur véritable jour et dans leurs limites réelles ». Tous ceux qui ont à cœur l'esthétique des églises, liront et méditeront avec le plus grand profit et le plus vif intérêt, comme nous l'avons fait nous-même, les idées de M. E. Baes sur l'art monacal.

Dans bien des points, ses idées sont les nôtres, et, dans les autres, je suis sûr que nous finirions par nous entendre absolument.

M. Edgar Baes écrit : « S'il ne s'agit que d'esthétique, oh alors ! nous applaudissons des deux mains. » Mais précisément, il ne s'agit que d'esthétique. C'est uniquement au point de vue esthétique que je me suis placé et que j'ai défendu ma thèse. Si on peut me prouver qu'au point de vue esthétique elle est fautive, je l'abandonne immédiatement. C'est avec le plus grand étonnement que j'ai lu dans l'article de M. Baes la phrase suivante : « Cette thèse, qui est celle de tout artiste, vient d'être reprise par M. J. Hennebicq, ainsi que par M. l'abbé Moëller, *plus orthodoxe* naturellement. » Je me demande ce que l'orthodoxie vient faire ici. Je le répète, c'est au point de vue de l'esthétique uniquement que je me suis placé. Du reste, mon ami M. Hennebicq est absolument orthodoxe dans toutes ses revendications artistiques et je suis tout à fait d'accord avec lui.

Non, je ne veux pas, je ne veux à aucun prix « commettre envers l'art le crime d'une tyrannie implacable », ni « gêner l'artiste dans son inspiration ». Je ne prétends pas non plus que « l'art religieux est tout et que l'art est son esclave ». Je soutiens avec M. Baes « qu'il est impossible d'admettre qu'une œuvre soit préférée pour être exposée aux regards de la foule inconsciente, pour l'unique motif qu'elle ne s'écarte pas des données théologiques ou d'un mysticisme hiératique qui tient lieu parfois de valeur artistique ». C'est précisément le reproche que je fais aux écoles de Saint-Luc, dont les produits n'ont trop souvent qu'une valeur purement théologique et archéologique, et manquent absolument de valeur esthétique, suite inévitable du vice d'éducation artistique qui paralyse ces écoles. Tant que les écoles de Saint-Luc s'attarderont à reproduire éternellement les types du XIII<sup>e</sup> siècle, sans se soucier de leur valeur esthétique, sans s'inquiéter de leurs défauts, sans chercher à s'élever plus haut, sans viser à la personnalité, elles seront absolument stériles. Jusqu'ici toutes les productions de ces écoles, en fait de tableaux ou de statues, sont absolument odieuses. Elles ont formé des ouvriers habiles dans le domaine

de l'architecture religieuse et du mobilier des églises. C'est quelque chose, sans doute, nous le reconnaissons bien volontiers. Mais l'école de Saint-Luc ne méritera vraiment le nom d'école d'art religieux que quand elle produira, à côté de cela, de vrais artistes peintres et statuaires. Elle n'en a pas formé un seul jusqu'ici. La raison en est dans un défaut essentiel d'éducation artistique.

« Le poncif, le type symbolique, le calque, c'est la mort de l'art moderne », comme le dit très bien M. Edgar Baes et je l'abomine autant que lui. Je ne repousse absolument pas « le progrès moderne ». Bien au contraire. Seulement je constate avec douleur et avec regret l'absence quasi totale d'art moderne religieux. Je cherche en vain des artistes religieux parmi nos artistes actuels. Et quand je m'interroge et que je me demande les raisons essentielles de ce triste état de choses, je n'en trouve que deux, comme je l'ai dit dans mon article précédent : l'absence de Foi chez les uns, un défaut d'éducation esthétique chez les autres. En fait d'art religieux, l'idéal est, pour moi : le croyant artiste. Il ne suffit pas d'être croyant pour être artiste. Les « données théologiques, comme M. Baes le dit si bien, ne tiennent pas lieu de valeur artistique ». Absolument pas. Il ne suffit pas, pour que j'admets une œuvre dans une église et que je la préfère à une autre, qu'elle soit conforme à l'enseignement théologique. J'irai plus loin et je dirai même que, si j'avais à faire le choix entre une œuvre parfaitement correcte au point de vue théologique, mais inepte au point de vue esthétique, et une œuvre artistique, mais émanant d'un artiste profane, je n'hésiterais pas un seul instant à me prononcer pour celle-ci.

L'idéal, pourtant, je le répète — et un artiste doit toujours viser à l'idéal, n'est-ce pas, M. E. Baes? — l'idéal, en fait d'*art religieux*, sera toujours : un artiste croyant. Et ici je répète ce que j'ai dit dans mon article précédent : un très grand artiste profane peut être absolument nul en fait d'art religieux. Même au point de vue purement esthétique, son œuvre sera lourde, s'il n'a pas la Foi. De même que je ne comprends pas la possibilité d'un artiste sans idéal, je ne comprends

pas qu'il soit possible à un artiste athée de produire une œuvre religieuse vraiment esthétique. Au point de vue religieux il n'a pas d'idéal. Comment, dès lors, pourrait-il être artiste à ce point de vue-là?

« Je voudrais, comme vous le dites si bien, M. Baes, en revenir à cette époque — bien loin de nous, hélas! — où les commettants religieux, les docteurs en théologie, qui traçaient à nos artistes le canevas de leurs œuvres, étaient unis aux artistes par un lien moral d'éducation, de mœurs communes, d'idées prédominantes, et où l'instruction religieuse du clergé permettait aux ouvriers de peinture de s'absorber plus entièrement dans la pratique de leur art. » Oui, je le sais, je l'admets, et le regrette amèrement avec vous, il n'en est plus de même aujourd'hui.

M. Baes défend absolument ma thèse quand il écrit ces mots que j'enregistre avec enthousiasme et qu'on ne saurait assez répéter : « Si l'on pouvait voir disparaître de l'intérieur de ces basiliques incomparables — enfantées par ce qu'on nomme les siècles de Foi, à cette époque où l'art, confondu avec la Piété, était l'idée fixe de ces humbles et acharnés ouvriers — les sottises couronnes en papier peint, les statuettes polychromées et ridicules, les dais et les guirlandes d'un goût faux et criard, les idoles tirées de la boutique du marchand d'ornements d'églises, oh combien nous aurions de charme à franchir le seuil de ces asiles du silence et du retour en soi-même qui peuvent tant de bien sur les masses! »

Le seul point sur lequel je ne suis pas d'accord avec M. Baes, c'est lorsqu'il ne trouve pas déplacées, dans une église, « un étalage de chairs et de sensualités », tel que certains, très grands artistes du reste, se le permettaient même dans le domaine religieux. Je ne m'effraye pas précisément, comme il le dit, des « distractions esthétiques qu'un art sensuel tel que celui des Rubens et des Jordaens pourrait provoquer au milieu des contemplations pieuses, » parce que je ne me place ici, encore une fois, qu'au point de vue purement esthétique. Mais précisément, en me mettant à ce point de vue-là, je

déclare en toute franchise qu'une œuvre de ce genre, si belle soit-elle en elle-même, n'est pas une œuvre d'art religieux. Elle sera à sa place dans un musée, elle ne sera pas à sa place dans une église. Elle sera belle dans un musée, elle choquera dans une église. Vous-même, M. Baes, vous applaudissez aux éloges donnés par un de mes confrères, l'abbé Vanden Gheyn, aux créations des imagiers du moyen âge, d'une si grande conception artistique. Or, il loue précisément ces artistes et met leur supériorité artistique en ce que « leurs œuvres étaient toujours en harmonie avec le style des édifices qu'elles devaient orner ». « Le sentiment de l'art, dit très justement l'abbé Vanden Gheyn — et vous citez vous-même ses paroles — veut qu'une statue s'identifie avec le monument auquel elle doit servir d'ornement. »

Eh bien, ce principe admis, ne trouvez-vous pas que le sentiment de l'art exclut absolument du temple d'une religion qui, comme l'Église catholique, considère la chasteté comme une vertu essentielle et primordiale, la présence d'œuvres sensuelles et d'un art tout matériel. Pour moi, c'est comme un blasphème esthétique. De quelle façon, je me le demande, des statues et des peintures sensuelles s'identifieront-elles avec un monument qui, vous le dites très bien, doit être « un lieu de recueillement et de prière? » Et vous le comprenez si bien vous-même, que vous ajoutez : « qu'à ce titre, une fresque ou une mosaïque de T. Gaddi ou de Giotto, est certes *mieux à sa place* dans une chapelle catholique que, par exemple, un certain Saint-Antoine de David Teniers ». Il est aussi antiesthétique de placer une œuvre d'art sensuelle dans un temple chrétien, que de décorer un théâtre avec des chefs-d'œuvre d'art religieux. De plus, les saints ont pratiqué la vertu de pureté en un degré héroïque, ils étaient chastes comme des anges et vous trouveriez esthétique l'œuvre qui leur donnerait une physionomie sensuelle ! Un ange est un être essentiellement immatériel, ne vivant que d'une vie intellectuelle. C'est un pur esprit. Il faut cependant que l'artiste incarne cet être tout de pensée dans une enveloppe corporelle. Donner à la physionomie de cet ange des traits sensuels, l'incarner dans un corps exubérant de vie matérielle, serait tout à fait

antiesthétique. Je ne pourrais jamais considérer une œuvre pareille comme une œuvre d'art religieux. C'est ici que le grand artiste doit montrer son savoir-faire. Il doit spiritualiser, en quelque sorte, la matière. Sous son pinceau, le corps même de l'ange doit s'immatérialiser, se transfigurer et prendre un aspect tellement idéal que le spectateur oublie, en quelque sorte, le corps, pour ne penser qu'à l'esprit qui l'anime et le pénètre tout entier.

Je répète ici ce que j'ai dit dans mon premier article : des personnages peints ou sculptés dans un style profane seront peut-être des hommes magnifiques, des femmes splendides, ce ne seront pas des anges, ce ne seront pas des saints et l'œuvre qui les représentera tels sera tout, excepté un chef-d'œuvre d'art religieux.

J'ai cité Fra Angelico dans mon article, et M. Baes semble me reprocher d'exalter trop le talent de cet artiste religieux. Sans doute j'admets avec lui que ses œuvres ne sont pas irréprochables, qu'au point de vue plastique elles laissent à désirer, qu'elles ne sont pas assez savantes. Aussi, je ne le cite pas comme l'unique et absolu idéal en fait d'art religieux. Pas plus que M. Baes, je ne voudrais qu'une école d'artistes s'inspire uniquement des œuvres de Fra Angelico. Mais, comme il le dit lui-même, on est « ému devant les naïfs et patients efforts de ce visionnaire couvert de bure, devant ces œuvres *si personnelles que jamais aucun, parmi les plus habiles, n'a mis sa contemplation et son âme dans des créations plus chastes et plus pures* ».

Les œuvres d'Angelico sont peut-être gauches en ce qui concerne la plastique corporelle, mais aucun artiste ne l'a surpassé, ni peut-être égalé, dans l'art de donner aux physionomies admirables et ravissantes de ses vierges, de ses saints et de ses anges, ces traits sereins et candides, cette auréole virginale, cet air séraphique, cette expression supraterrrestre qui expriment si idéalement le ravissement extatique de l'âme qui voit Dieu, et qui est comme un reflet de la Face de Dieu, dont la contemplation éternelle est la vie des élus.

L'aspirant artiste, profane ou religieux, ne doit imiter servilement aucun maître ni aucun siècle. Il doit étudier tous les âges, interroger

tous les chefs-d'œuvre, savoir faire la part des défauts et des qualités de chaque artiste, n'admirer que les traits de génie et s'efforcer de devenir lui-même un véritable artiste, c'est-à-dire un être personnel, original, ne dépendant dans ses conceptions, dans son inspiration et dans ses œuvres d'aucun artiste, ni d'aucune école.

L'abbé HENRY MÖLLER.

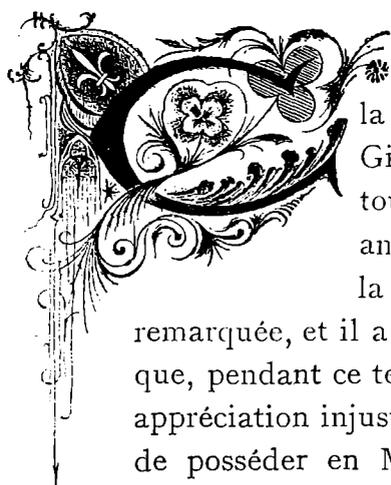


## PURETÉ

*O poétique sœur de la neige et des vierges,  
Toi dont les yeux charmants ont la lueur des cierges  
Ou de l'étoile d'or au fond des cieux rêvant,  
Je ne sais pas pourquoi l'artiste si souvent  
Te chasse de sa vie infidèle au baptême,  
Céleste inspiratrice à qui l'Art dit : Je t'aime!  
N'es-tu pas, chaste rose aux ardentés pâleurs,  
Et la fleur des vertus et la vertu des fleurs?  
Et n'habitais-tu pas dans la splendeur première  
Avec l'astre et l'azur, le lis et la lumière?  
Et maintenant encor, quand vous levez les yeux,  
O poètes divins, que vous disent les cieux?  
La pureté du ciel fait sa magnificence,  
Et la gloire est, au fond, peut-être l'innocence.*

JOSEPH SERRE.

## LES NOTRES

EUGÈNE GILBERT <sup>(1)</sup>

E m'est une vraie bonne fortune littéraire que la publication de cette première œuvre d'Eugène Gilbert et je voudrais en faire partager la joie à tous les lecteurs de *Durendal*. Voici cinq ou six ans que l'auteur publie, tous les trois mois, dans la *Revue générale*, une critique littéraire fort remarquée, et il a pu, sans témérité, se rendre ce fier témoignage que, pendant ce temps, il n'avait pas eu à se reprocher une seule appréciation injuste ou mesquine. Nous avons l'heureuse chance de posséder en M. Eugène Gilbert un critique impartial et pourtant vibrant, indépendant de toute école, mais sans fausse neutralité, catholique compréhensif sans exclusivisme, éclectique plutôt; bref, un critique comme nous souhaiterions les voir tous, un de ces hommes trop rares, hélas! dans nos milieux de lettrés, un de ceux qui rendent la justice littéraire comme il faut qu'on la rende, avec quelque chose là, sous la mamelle gauche. Toutes ces nobles qualités littéraires — je passe les autres, à regret, — je les ai rencontrées dans ce livre pour lequel je réclame une place dans la bibliothèque de tous ceux qui s'intéressent aux lettres et particulièrement au roman, c'est-à-dire de tout le monde.

Et d'abord ce n'était pas chose aisée de faire tenir, fût-ce en un demi-millier de pages, l'histoire de tout un siècle de roman. E. Gilbert

(1) EUGÈNE GILBERT. *Le Roman en France pendant le XIX<sup>e</sup> siècle*. Un vol. Paris, Plon, 1896.

a pourtant réussi, et il nous a donné une œuvre capable d'honorer les lettres catholiques. Mes lecteurs n'attendent pas que j'analyse ce formidable volume, — 450 pages, — le *Roman en France*. Je veux cependant leur donner la tentation de le lire tout entier. Je citerai, comme particulièrement intéressants, ces chapitres : « Les origines immédiates du roman français au XIX<sup>e</sup> siècle », dans lequel on lira de fort judicieuses observations sur la littérature *grise* du XVIII<sup>e</sup> siècle. — « L'influence du romantisme sur le roman. » L'auteur rend au romantisme la nécessaire justice que tant d'autres lui refusent. — « Le réalisme avant, pendant et après Balzac. » Ces pages sont très belles et surtout fort exactes. M. E. Gilbert a bien vu et bien jugé Balzac, « ce génie, lourd et nuageux par essence, mais auquel sa force, sa volonté et un travail intense surent communiquer une singulière grandeur et d'invincibles élans. Nature riche, copieuse, opulente, etc. ». Comme c'est bien cela. — Les chapitres sur l'Impressionnisme et les de Goncourt ; Zola et le Naturalisme ; le Roman psychologique et Paul Bourget ; le Roman historique. — Enfin le chapitre sur le Roman chrétien, honnête et familier, chapitre trop court, c'est vrai, mais non par la faute de l'auteur ! Je ne peux pas oublier de citer encore de nobles pages tantôt d'admiration, tantôt de sévère justice, mais toujours de vraie critique, sur Th. Gautier, Flaubert, J. Barbey d'Aurevilly, Hugo, Anatole France, Huysmans, Villiers de l'Isle Adam, Maupassant, Mendès et Georges Ohnet. Le livre est d'ailleurs une sorte de gigantesque revue des romanciers de ce siècle ; pas un nom n'a été omis, même parmi les plus infimes, et ceci rendra, je crois, le volume précieux à plusieurs de nos amis.

Ai-je besoin d'ajouter que le livre est écrit dans ce beau style net, clair, précis, souvent pittoresque auquel le critique de la *Revue générale* nous a accoutumé ?

Le *Roman en France* est, je le dis en finissant, une belle œuvre que je suis heureux d'acclamer ici, à *Durendal*. M. Gilbert est des nôtres de toute manière. Pour ma part, je souscrirais volontiers à toutes les idées du livre et entre autres à cette dernière qui sert de conclusion

à cette histoire du roman : « Le roman de l'avenir sera celui où le souci de la réalité observée avec probité s'unira à la vigueur de la psychologie, à l'intensité de l'analyse, à la perfection de la forme. »

POL DEMADE.



## Roche Tarpéienne et Capitole

**Idées en fleurs.** (Ém. Vitte, à Lyon, France). Sous ce titre enchanteur, M. Joseph Serre publie un volume de vers qui sont d'un poète philosophe. « J'ai souvent rêvé, nous dit l'auteur, en sa préface, d'un vrai poète qui, s'appropriant les richesses accumulées de la forme, dans le rythme et la couleur, par les modernes ouvriers du vers; mariant la frissonnante fluidité verlainienne à l'éclatant relief parnassien, et la musique du son à la peinture du mot; unissant en bouquet parfumé tous les charmes de toutes les écoles, pénétrerait cette forme exquise, à la fois très savante et très simple, d'une grande idée et d'un grand souffle

*Et verserait le ciel dans cette coupe d'or. »*

En attendant la réalisation de ce beau rêve, le poète demande de pouvoir, en passereau, « égrener, pour quelques âmes, sur l'épine en fleur, ses petits chants ». Accordez-lui cette permission, vous ne vous en repentirez pas.

*Le vers, toujours oiseau, n'est pas aigle toujours.  
Après avoir donné là-haut de grands coups d'aile,  
Il rase quelquefois la terre en hirondelle,  
Ou sautille en moineau de ses petits pieds courts.*

Malgré ces restrictions du poète lui-même, du poète trop humble, ces chansons ou ces fleurs sont charmantes, toujours. Lisez : *Le Nid de l'oiseau*; *Musa ales*; *Pureté* (que nous publions ci-dessus); *Misère et grandeur*; *La Poésie de la Prose*; *Le Vautour de Prométhée*; *Ce que j'aime...* Lisez et vous demeurerez convaincu que le poète, pas plus que le critique, n'abuse en définissant cette poésie : des idées en fleurs.

\* \* \*

J'ai écouté attentivement les *Paroles intimes*, de LÉON PASCHAL (Deman, Bruxelles), mais j'avoue n'avoir retenu de ces intimités que le souvenir de l'exquise et rare musique de style qui les accompagnait. Pourtant je me suis aperçu que cette

musique était écrite sur des pensées douloureuses qui ne m'étaient point inconnues ni antipathiques.

\* \* \*

M. JEAN DELVILLE a publié sous ce titre : *Dialogue entre nous*, des pages curieuses. Encore que je ne partage pas toutes les vues de l'auteur, dont quelques-unes me semblent plus qu'audacieuses, j'ai lu avec attention son livre qui est d'un esprit très particulier et, ce dont je le loue davantage encore, d'un idéaliste intransigeant.



## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

J'AI reçu, de divers côtés, ensuite de mon article sur l'*Éducation* (Durendal, août), de nombreuses lettres d'approbation. Mes correspondants sont trop nombreux pour que je puisse leur répondre individuellement. Qu'ils veuillent bien trouver ici des remerciements pour tant de bienveillance et de sympathie. Je poursuivrai l'Étude commencée en publiant successivement, dans cette Revue, l'Éducation physique, l'Éducation morale, l'Éducation intellectuelle. Je réunis à cet effet des notes prises depuis plusieurs années. Cela ne se fait pas en un jour. On lira, dans notre prochain numéro : l'Éducation physique. POL DEMADE.

Des débats ont eu lieu, à la dernière *Réunion d'Études sociales de Saint-Quentin* (du 9 au 14 septembre 1895), sur l'*Éducation*. Nous en extrayons les lignes suivantes. (*La Démocratie chrétienne*, octobre 1895, p. 427.)

« M. L'ABBÉ NAUDET. — On pourrait nous demander ce que nous faisons dans nos collèges et nos séminaires. Celui qui sait *obéir* y est considéré comme parfait ; or, l'obéissance est loin d'être la principale vertu du chrétien et du citoyen. On peut *plier* la volonté au lieu de la *développer* ; aussi, souvent, on la brise et on forme des *moules*. On a trop dit : « Il faut détruire la nature » ; c'est faux. On a trop répété : « Il faut tuer le *vieil* homme », et ceux qui ont voulu le faire se sont trompés d'homme ; ils ont tué le *jeune* homme au lieu du *vieux*. Notre système d'éducation est apte à former, non des hommes, mais des *moutons*. »

PARCOUREZ la liste des membres de l'Académie (classe des lettres); vous y verrez figurer *deux* écrivains de carrière (j'entends écrivains créateurs, poètes, dramaturges), et un seul orateur politique, l'un des plus grands de notre temps.

Tous les autres y sont en des qualités diverses : des archivistes, hommes de science et de recherches; des professeurs d'universités qui ont publié force livres d'érudition; des polémistes, des historiographes, des conseillers de la cour de cassation, juristes éminents et distingués qui ont beaucoup écrit sur le droit, puis c'est tout.

(*La Chronique*, 25 septembre 1895.)

\* \* \*

INSCRIPTION trouvée en Normandie, sous un crucifix, au bord d'un chemin :

*Vous qui pleurez, venez à ce Dieu, car Il pleure;  
 Vous qui souffrez, venez à Lui, car Il guérit;  
 Vous qui tremblez, venez à Lui, car Il sourit;  
 Vous qui passez, venez à Lui, car Il demeure.*

(H. Hugo)

Le crucifix était banal; l'inscription n'avait pas été faite pour la statue. Mais n'y a-t-il pas là une idée pour un artiste, sculpteur ou peintre : un Christ pour cette inscription.

G. G.

\* \* \*

NOUS signalons à nos amis, désireux de posséder un crucifix digne à la fois de la Religion et de l'Art, les magnifiques reproductions de la *Crucifixion de Mathaeus Grünewald*, le célèbre tableau de l'église de Tauberbischofsheim (Bavière). Jamais, croyons-nous, un artiste n'atteignait à une aussi formidable et aussi religieuse puissance d'expression dans la douleur et la désolation divine. Nos lecteurs trouveront ces belles et relativement peu coûteuses reproductions (photographies intérieures), chez M. BECKER-HOLEMANS, 7, rue de Namur, à Bruxelles, maison que nous sommes heureux de pouvoir leur recommander.

\* \* \*

UN de nos lecteurs nous demande les noms des douze pairs. Les voici, sauf erreur involontaire : Gézer, Gérin, Bérenger, Othon, Sanche, Anséis, Gérard, Ogier, Thibaut, Olivier, Turpin, Roland.



*Tout lecteur de « Durendal », qui aura procuré à la revue trois abonnements nouveaux, aura droit à un abonnement gratuit d'un an.*

---

## CHOSSES ET AUTRES

*N. B.* — Nous ne tenons aucun compte des manuscrits ou des lettres dont les auteurs ne se font pas connaître.

Nous recommandons à nos lecteurs la *Démocratie sociale*, revue sociale catholique paraissant le 8 de chaque mois. Abonnement : 7 francs par an. Administration : rue Nicolas Leblanc, 25, à Lille.

---

*Tout lecteur de « Durendal », qui aura procuré à la revue trois abonnements nouveaux, aura droit à un abonnement gratuit d'un an.*

---

Au prochain numéro :

POL DEMADE. — *L'Éducation physique.*

M<sup>SR</sup> DE HARLEZ. — *La Littérature hongroise* (suite).

GEORGES RAMAËKERS. — *Labeur matinal.*

Prochainement :

G. D'ANGELIER. — *Le Journalisme et la Littérature*, à propos d'un livre récent de J. Barbey d'Aurevilly. (Journalistes et polémistes, chroniqueurs et pamphlétaires.)

POL DEMADE. — *Un Prêtre de ce temps.* L'abbé Félix Klein.

*Roche Tarpéienne et Capitole.* — Paul Arden : *Par les Chemins.* — Comte de Bousies : *Deux Comédies.* — F. Vandenbosch : *J.-K. Huysmans.* — William Ritter : *Ad. de Pury; Arnold Böcklin.* — Émile Greyson : *Sous les Brumes et les Clartés des Flandres.* — Jean Van Malderghem : *Le Goedendag.* — Joséphin Péladan : *La Prométhéïde.*

---

*Tout lecteur de « Durendal », qui aura procuré à la revue trois abonnements nouveaux, aura droit à un abonnement gratuit d'un an.*

(Page à louer)

MAISON RECOMMANDÉE

---

GRAVURES, PHOTOGRAPHIES  
PUBLICATIONS D'ART

**Becker-Hoemans**

7, RUE DE NAMUR, 7  
BRUXELLES

---



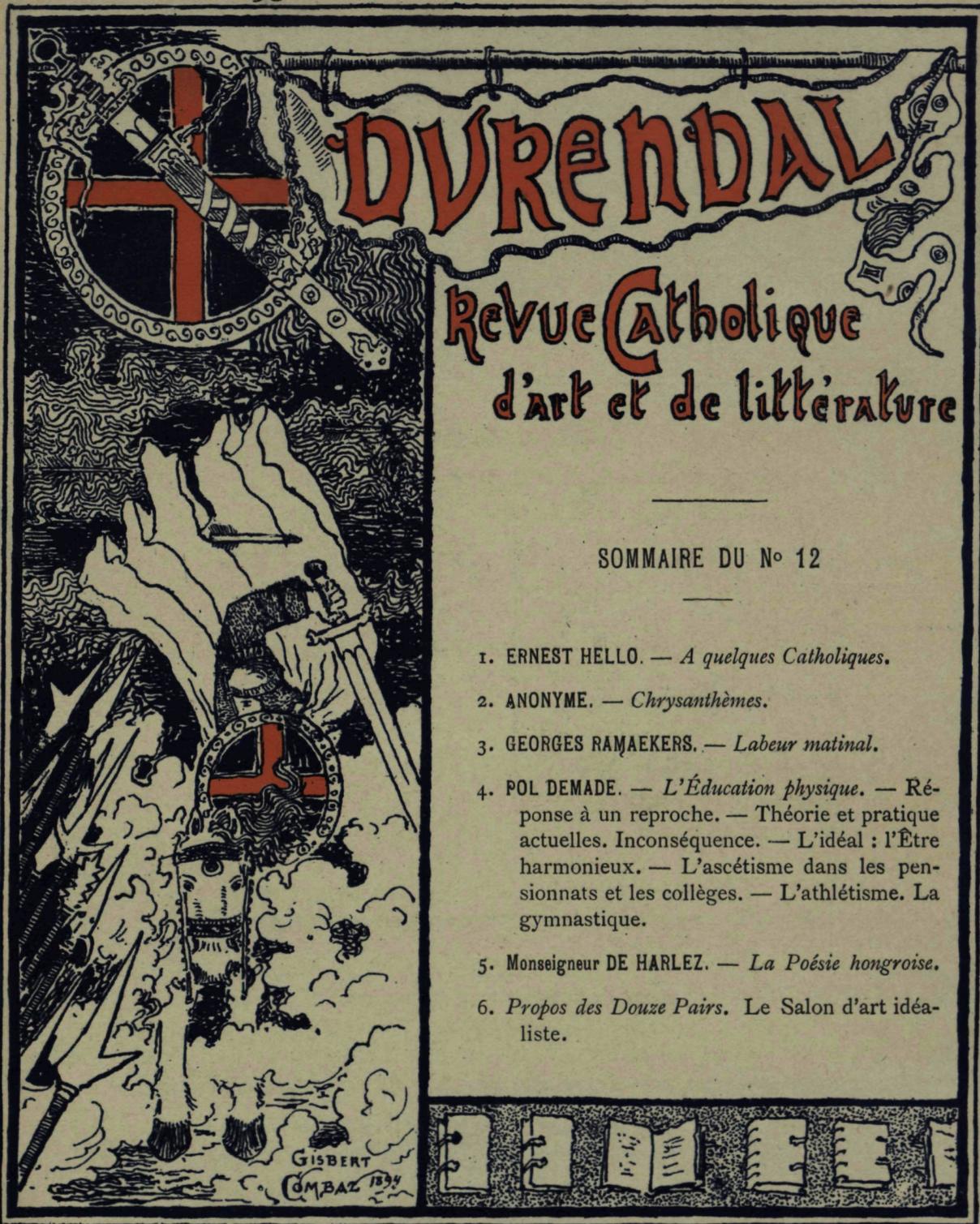
DE L'ÉDUCATION  
A L'ANARCHIE

par POL DEMADE

Brochure. — Prix : UN FRANC.

BUREAUX DE LA REVUE :  
14, Rue Albert-de-la-Tour, 14

---



# DU REN DAL

## Revue Catholique d'art et de littérature

### SOMMAIRE DU N° 12

1. ERNEST HELLO. — *A quelques Catholiques.*
2. ANONYME. — *Chrysanthèmes.*
3. GEORGES RAMAEKERS. — *Labeur matinal.*
4. POL DEMADE. — *L'Éducation physique.* — Réponse à un reproche. — Théorie et pratique actuelles. Inconséquence. — L'idéal : l'Être harmonieux. — L'ascétisme dans les pensionnats et les collèges. — L'athlétisme. La gymnastique.
5. Monseigneur DE HARLEZ. — *La Poésie hongroise.*
6. *Propos des Douze Pairs.* Le Salon d'art idéaliste.



# DURENDAL

REVUE CATHOLIQUE D'ART ET DE LITTÉRATURE

---

## ABONNEMENTS

Belgique : un an. . . . . fr. 5.00 | Étranger : un an. . . . . fr. 6.50  
Prix du numéro : fr. 0.60

---

### Comité de rédaction de « Durendal »

MM. POL DEMADE, HENRY CARTON DE WIART, l'Abbé HENRY MCELLER.

### Collaborateurs :

MM. FIRMIN VANDENBOSCH.  
HENRY BORDEAUX.  
THOMAS BRAUN.  
L'abbé H. HOORNAERT.  
JOSÉ HENNEBICQ.  
EDMOND JOLY.  
L'abbé L. GRUEL.  
LÉON LOUVEAUX.  
ED. CARTON DE WIART.  
ÉDOUARD BERNAERT.  
ADOLPHE HARDY.

MM. J.-K. HUYSMANS.  
WILLIAM RITTER.  
MAURICE RANWEZ.  
GEORGES VIRRÈS.  
MAURICE DULLAERT.  
MAURICE CLAEYS.  
JOSEPH SERRE.  
PAUL HAREL.  
ERNEST PÉRIER.  
CHARLES BUET.  
VICTOR DENYN.

*« DURENDAL » ne publie que de l'inédit  
Les collaborateurs sont seuls responsables de leurs articles*

---

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RENDUS

---

*Toutes correspondances doivent être adressées à la Rédaction et Administration :*  
**Rue Albert-de-la-Tour, 14, à Bruxelles**



## A quelques Catholiques

Un livre vient de paraître : *Le Siècle* (1), qui contient, entre autres pages magnifiques, celle-ci :

**V**os Écrivains consacrent leur vie à la plus rude des tâches. Ils naviguent contre le vent et la marée. Ils travaillent épuisés, sans encouragement et sans victoire. Ils n'ont pas toutes leurs forces, puisqu'ils n'ont pas tout leur succès...

Vos ennemis font autour de vos Écrivains, autour de vos défenseurs, la conspiration du silence, et vous dont le plus sacré devoir est de faire retentir partout la parole du salut, vous l'étouffez par votre indifférence, comme vos ennemis par leur silence calculé...

Regardez les ennemis de l'Église! Quels triomphes leur sont ménagés!...

Je suis convaincu que la plupart des hommes supérieurs, dans l'ordre du mal, ont donné tout ce qu'ils pouvaient donner, soutenus, encouragés, vivifiés par leurs amis.

Je suis convaincu que la plupart des hommes supérieurs, dans l'ordre du bien, sont morts de chagrin, assassinés par l'indifférence de leurs amis.

\* \* \*

Une revue, sobre et sévère par sa nature, s'interdit les éléments honteux, qui sont tous, de nos jours, des éléments de succès...

Il ne lui reste que les esprits élevés qui aiment le vrai, le bien; il ne lui reste que ceux qui ont conservé le goût des belles choses, et

(1) *Le Siècle*, par ERNEST HELLO. Un volume avec une lettre-préface d'Henri Lasserre. Prix : 3.50.

souvent les belles choses sont des choses un peu secrètes, qui ont besoin d'attention pour être savourées.

Il faut donc que le public intelligent comprenne et sente qu'il est chargé d'*aimer*, de *soutenir*, de *favoriser*, d'*encourager* la revue saine, forte et sévère...

L'indifférence n'est pas permise.

Le lecteur doit donner signe de vie à l'écrivain. Il doit, en multipliant les auditeurs, multiplier les fruits de la parole...

\* \* \*

L'écrivain militant qui se sent victorieux devient invincible. Le sentiment de la victoire donne l'attitude de la victoire, et l'attitude de la victoire, c'est la victoire elle-même.

Or, cette attitude, c'est le public qui la donne à l'écrivain, et le public, c'est chacun de vous. *Il ne faut pas abandonner aux autres ce devoir sacré d'encourager l'écrivain qui dit la vérité.*

ERNEST HELLO.

Grâce à Dieu, nous n'avons pas à adresser aux lecteurs de *Durendal* ce reproche d'indifférence dont parle Ernest Hello. Nos amis nous soutiennent de toute leur sympathie. Nous sommes heureux de leur rendre ce témoignage, en leur présentant nos souhaits de bonne année pour 1896. Ils nous continueront certainement ces encouragements. Que chacun d'eux demeure fidèle à la revue, fasse de la propagande dans son entourage, nous aide de ses conseils, de ses remontrances au besoin, de sa collaboration si possible — et nous finirons bien par réaliser *tout notre désir*, qui est de faire un jour, de cette revue, une œuvre digne en tous points de l'art et de la littérature catholiques.

LA RÉDACTION.



---

## CHRYSANTHÈMES <sup>(1)</sup>

---



ONSTRUEUSES, déchiquetées, les unes comme armées d'ongles, recroquevillant sur elles-mêmes des pétales aiguisés comme des dards, extravagantes, chimériques, fantasmagoriques, fantastiques et folles, les unes en houppes neigeuses, les autres en crêtes érupées et fringantes, couleur d'or vert ou sang de dragon, celles-ci pareilles à d'immenses collerettes de pierrots, comme ajourées, tout en dentelles, celles-là épanouies avec des raideurs de grandes dames, de véritables fraises godronnées de la cour des Valois, ce sont, somptueuses de nuances et de formes, les fleurs chères à M. de Goncourt et aux pâles impératrices au teint de porcelaine : ce sont les chrysanthèmes.

Si délicates et si bizarres qu'elles en sont devenues littéraires, Pierre Loti les a chantées dans ses *Japonaiseries d'automne*, symboles adorés de l'année finissante, telles elles poussent là-bas, dans les jardins sablés de poudre de verre de l'Extrême-Orient; Judith Gautier, autre japonisante, en a coiffé ses héroïnes et, si le comte Robert de Montesquiou leur a préféré le paradoxe bleu du fol hortensia, croyez bien qu'il s'est fait violence et que la seule crainte de ne pas paraître assez original en avouant un goût partagé, l'a retenu dans son choix.

Neigent-elles assez suggestivement, ces floconneuses fleurs de soufre et d'ambre rose dans le bleu de nuit ombré des robes japonaises, ce bleu de rêve de poète.

Ici, comme envolées avec je ne sais quelle grâce malade de fleurs qui s'éteignent, ce sont moins des plantes que des âmes, et toute la corruption des nuances atténuées défaille en leurs jaunes crépusculaires

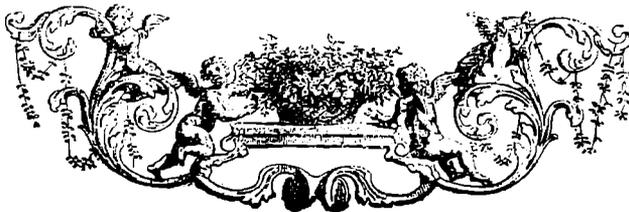
---

(1) Nos remerciements à l'auteur anonyme de cette page délicieuse trouvée le mois dernier dans la boîte de la rédaction. N. D. L. R.

et leurs roses morts ; plus loin, crispées comme des sourires de poitrinaires, elles ont des gouttes de sang au bout de leurs pétales, on dirait des fleurs blessées et tandis que leurs cœurs se dilatent, cœurs de rubis chez celles-ci royalement écarlates, cœurs d'aurore chez celles-là, roses comme l'aile d'un flamant, cœurs de soleil enfin chez d'autres d'un jaune d'or, on sent qu'elles sont quand même fragiles et dolentes, filles de l'automne par l'automne atteintes et déjà condamnées, car, si leur milieu flamboie, la suprême couronne de leurs derniers pétales a le ton des feuilles mortes, et la rouille les mord.

D'autres enfin, hostiles et griffues, s'éruptent, se dressent et dardent des menaces avec des airs de reines méchantes, des reines d'Orient et surtout de songe, demi-mérovingiennes et demi-japonaises, avides à la fois d'or et de sang ; mais celles que je préfère, ce ne sont ni les morbides aux tons décomposés comme des âmes d'automne, ni les fringantes, ni les arrogantes, ni celles en marottes de bouffon, ni les orangées, ni les écarlates, mais les somptueusement éplorées et candides, tout en neige et tout en dentelles et en même temps tout en larmes, touchantes et belles comme une douleur de jeune fille avec quelque chose d'irréparable et d'opulent comme la prise de voile d'une infante d'Espagne ou les fiançailles d'une jeune archiduchesse d'Autriche, de celles que guettent le temple et l'échafaud ; et devant ces pâleurs de luxe et d'agonie, ces neiges immaculées et pourtant douloureuses, ce sont les sensitives et délicates jeunes filles de Bourget qui s'évoquent et s'exhalent, aristocratiques et blancs fantômes de femmes apparus entre les pétales de cire de pâles fleurs.....

\*\*\*



# LABEUR MATINAL

A POL DEMADE.

*Les oiseaux du ciel chantent dans les branches  
L'oiselle aimée et le grand soleil ;  
Nazareth s'éveille et ses maisons blanches  
Déclosent leurs yeux, tout noirs de sommeil.*

*Vers l'océan pur de l'azur sans bornes  
Monte glorieux l'astre fécondant,  
Et dans les loins clairs les grands chameaux mornes  
Hument à longs traits ses rayons ardents.*

*Dès que l'aube au ciel allumait sa joie,  
Elle s'est mêlée aux jeunes glaneuses,  
Pour aussi gerber de ses mains heureuses  
Les épis tombés le long de la voie.*

*Tendre fleur de chair, tout près d'Elle joue,  
Innocemment nu, parmi les blés d'or,  
Son petit Jésus, son Fils, son Trésor,  
Dont ses fols baisers ont pourpré la joue.*

*Les papillons bleus aux ailes de soie,  
Voletant sans peur jusqu'en ses mains roses,  
Lui parlent du ciel et des fleurs écloses  
Entre les blés mûrs où son corps se ploie.*

*Qu'elle est belle ainsi, la Vierge glaneuse !  
Gerbant les épis qu'aux bords de leurs champs  
Ont abandonnés les riches faneuses,  
Pour les passereaux et les pauvres gens.*

*Les oiseaux du ciel chantent dans les branches  
L'oiselle amourée et le grand soleil ;  
Nazareth s'éveille et ses maisons blanches  
Déclosent leurs yeux tout noirs de sommeil.*

GEORGES RAMAEKERS.



# L'ÉDUCATION PHYSIQUE <sup>(1)</sup>

La première condition pour réussir en ce monde  
c'est d'être un bon animal : et la première condition  
de la prospérité nationale est que la nation soit com-  
posée de bons animaux. HERBERT SPENCER.

Si le corps mettait l'âme en procès et l'appelait en  
justice en matière de réparations de dommages,  
jamais elle ne se sauverait qu'elle ne fût condamnée  
à l'amende. PLUTARQUE.

SOMMAIRE. — 1. Réponse à un reproche. — 2. Théorie et pratique actuelles. Inconséquence. —  
3. L'idéal : l'Être harmonieux. — 4. L'ascétisme dans les pensionnats et les collèges. — 5. L'athlé-  
tisme. La gymnastique.

1. — Le lecteur catholique sera peut-être scandalisé de me voir consacrer le premier chapitre de cette étude à l'Éducation physique. Il lui semblera que

*« Je devais par la royauté  
Avoir commencé mon ouvrage »,*

et que l'occasion était belle d'affirmer une fois de plus la prééminence de l'esprit sur la matière, de l'âme sur le corps. Ces considérations

(1) La préface à cette étude a paru ici même, au mois d'août, sous ce titre : *Vous venez en aide à l'anarchie*. Nous en rappelons le sommaire :

## I. — D'UN CATHOLIQUE A DES CATHOLIQUES

1. — Déclaration de l'auteur. — 2. L'Éducation auxiliaire de l'anarchie. — 3. L'impuissance des meilleurs. — 4. Preuve historique. — 5. Attitude vis-à-vis du progrès. — Conservatisme. — 7. Le recrutement socialiste. — 8. Esclaves et Révoltés. — 9. Ce n'est pas la faute du catholicisme. — 10. Division de cette étude : Éducation physique ; Éducation morale ; Éducation intellectuelle. — 11. Trois faits : force et inertie des catholiques ; les Défenseurs de l'Église pris hors de l'Église ; l'Intoxication éducatrice.

Cette préface a été publiée isolément en une plaquette. Prix : 1 franc. Bureaux de la Revue.

sentimentales ne m'ont point arrêté. L'être physique s'éveille le premier, je n'ai donc fait, en adoptant le présent ordre, que suivre la nature et la physiologie. D'ailleurs, je serais désolé d'avoir perdu l'occasion d'un scandale utile, en ne prenant pas résolument, par manière de réaction, le parti de l'Éducation physique, vis-à-vis de pédagogues arriérés qui s'imaginent être en règle avec les principes de l'Éducation rationnelle pour avoir inscrit, dans les prospectus de leurs établissements, cette phrase digne du vaudeville : « La nourriture est abondante, saine et variée. »

C'est, en effet, en cet article un et unique que se condense, dans la plupart de nos maisons d'éducation, tant masculines que féminines, le programme d'Éducation physique. C'est trop peu, on en conviendra.

2. — Ce grave manquement aux lois de l'équilibre humain s'aggrave, en plus, d'une bien rare inconséquence. Ces pauvres éducateurs, qui tiennent en un tel dédain une bonne moitié du soin de l'homme, ont leurs heures de philosophie, voire même de théologie, qu'ils utilisent, paraît-il, en des contemplations aussi vastes que profondes sur notre nature. De ces loisirs sublimes ils nous ont rapporté des pensées, lentement cristallisées et désormais conservées en ces phrases lapidaires : l'homme est une intelligence servie par des organes, — *mens sana in corpore sano*, etc. Malheureusement, en vertu d'un phénomène qui nous attriste plutôt qu'il nous étonne, autant la théorie est juste et irréfutable, autant la pratique est folle et contradictoire. Il semble que ces belles définitions sont de simples jeux de mots philosophiques bons tout au plus à servir de sujets à amplifications scolaires ou de thèmes à des discours de distributions de prix.

Vous affirmez que l'homme est une intelligence servie par des organes. Je n'y contredis pas. Mais pourquoi vous préoccuper de l'intelligence à l'exclusion des organes ? Pourquoi vous soucier du maître et jamais, ou presque jamais, des serviteurs ? Vous vous piquez de former une belle intelligence, certes ; mais à supposer que vous réussissiez, si vous n'avez pas pris soin de constituer le corps bon serviteur

de cette intelligence, vous n'avez tenté qu'une demi-éducation, ce qui revient à dire que vous n'avez pas été éducateurs du tout.

« Une grave erreur de notre action catholique, écrit M. Naudet, a été trop souvent de nous préoccuper tellement de sauver des *âmes* que nous nous exposions à oublier tout le reste, et, notamment, à oublier les *corps*, ce qui, remarquons-le en passant, nous a fait parfois atteindre un but diamétralement opposé à celui que nous poursuivons. Laisant trop en oubli cette vérité naturelle que l'homme, n'étant pas un pur esprit, doit s'inquiéter de la partie matérielle de son être et veiller à ce que cette partie matérielle ne devienne pas l'ennemie de l'autre, nous n'avons pas su prévoir les inconvénients qui, pour la personne, devaient résulter de ce conflit (1). »

Quand j'ai inscrit, en tête de la préface mise à cette étude, ces mots : *Vous venez en aide à l'anarchie*, ce n'était point une phrase en l'air, mais des paroles de juste reproche. L'anarchie ! Vous vous étonnez de la voir partout dans la société ; eh ! il y a longtemps que les éducateurs s'évertuent à l'installer au cœur même de l'individualité. Soyez bien convaincus de ceci : le désordre dans la société a dû, fatalement, être précédé du désordre dans l'homme, car l'anarchie sociale n'est, en somme, que la résultante d'une infinité de petites anarchies individuelles. Nous devons ce beau résultat à l'éducation ! Mais trêve de plaintes et de sarcasmes. Tournons-nous plutôt du côté de l'idéal et de l'espérance.

3. — Ce que l'éducation doit s'efforcer de réaliser, ce que je lui impute à crime social d'avoir contrarié, c'est l'harmonie dans l'homme.

Quand la famille, déléguant ses pouvoirs à l'éducateur, lui confie son enfant, petit être qui commence, chaos de tant de choses emmêlées et diverses, elle entend qu'on aide cette créature nouvelle à développer et à coordonner ses forces, forces morales, intellectuelles, physiques, selon la loi d'harmonie, hiérarchiquement, en vue d'un idéal de vertu, de bonté, de beauté ; — et l'éducateur, qui s'est senti assez fort pour

(1) Extrait du journal *Le Monde*, 14 novembre 1895.

accepter cette mission sublime, doit pouvoir se rendre à soi-même et rendre à la famille, à la société, ce nécessaire témoignage qu'il a aidé un homme à se faire, qu'il a mené un enfant de l'enfance vers la vie (*e-ducere*), que, grâce à lui, le monde compte en plus une créature harmonieuse.

L'éducation est la suprême fonction sociale, elle entraîne une formidable responsabilité. Ne nous étonnons donc pas, nous autres catholiques, si nos livres saints contiennent, en face d'une présumable malédiction inexprimée, une magnifique promesse de récompense.

Ce ne sera pas descendre autant qu'on pense de ces hauteurs, de parler éducation physique. Les forces physiques sont un des éléments de cette harmonie humaine dont nous parlions tout à l'heure.

Les vices de l'esprit retentissent sur le corps; les passions désordonnées marquent la chair de leur sceau fatal. Il n'est donc pas téméraire de s'imaginer, en vertu de l'ordinaire loi de réaction, que le corps à son tour agit de quelque manière sur l'âme. Nous ne pensons pas être excessif en disant que les organes, réputés serviteurs de l'intelligence, et contrariés dans l'observance de leurs propres lois physiques, rompent violemment l'harmonie désirable entre la matière et l'esprit et que leur rébellion retentit sur l'âme, fatalement. Et ne sait-on pas d'expérience que le corps, selon sa faiblesse ou son omnipotence, se refuse à servir l'âme ou la traite en esclave!

Enfin, pourquoi, s'il vous plaît, les éducateurs dédaigneraient-ils, comme indignes d'eux, le soin d'éduquer le corps? Le premier livre d'éducation, — je veux dire la Bible, — est tout préoccupé du souci physique; Moïse l'inspiré, le sage parmi les sages, a tracé tant et de si minutieux (1), et de si admirables préceptes d'éducation corporelle

(1) Afin de donner un exemple de cette minutie nous citerons, en latin et en français, ces deux versets du Deutéronome :

12. *Habebis locum extra castra, ad quem egrediaris ad requisita naturæ*, — Tu auras un lieu hors du camp, où tu iras pour les besoins de la nature.

13. *Gerens paxillum in balteo. Cumque sederis, fodies per circuitum, et egestâ humo operies*. — Portant un pieu à la ceinture. Et lorsque tu voudras t'asseoir, tu feras un trou en rond, et tu couvriras de terre ce qui est sorti de toi. (DEUTÉ, chap. XXIII. Traduction Glaire.)

qu'on a pu écrire une hygiène selon la Bible. Il serait beau, vraiment, après une telle leçon, de voir les pédagogues hausser les épaules ou faire la moue devant nos légitimes revendications.

4. — L'éducation physique compte deux systèmes scolaires adverses et tous deux éloignés, à la façon des antipodes, de cette normale éducative : l'être harmonieux. Ce sont, pour les désigner d'un terme peut-être inattendu, mais qui rend assez exactement ma pensée :

L'Ascétisme et l'Athlétisme.

De ces deux hérésies éducatives, la première : l'*Ascétisme*, pèche par défaut ; elle tient un compte insuffisant de la place importante et légitime occupée par le corps dans le composé humain ; la seconde : l'*Athlétisme*, au contraire, donne dans l'excès opposé, elle sacrifie l'âme aux intérêts du corps.

J'ai à peine besoin d'ajouter, par manière de remarque préliminaire, qu'en notre pays, et malgré certaines craintes ridicules, on pèche beaucoup plus par défaut que par excès.

Parlons d'abord de l'Ascétisme. Il est bien entendu, je pense, qu'en me servant de ce mot dans la présente étude, j'entends le détourner tout à fait de l'acception qu'il prend d'ordinaire dans certaine littérature de piété. C'est plutôt un pseudo-ascétisme et je dirais bien une sorte de jansénisme éducatif. On me comprendra mieux par ce qui va suivre.

L'ascétisme sévit principalement dans les établissements d'éducation féminine. Il infeste les pensionnats de demoiselles et opère ses ravages sous les regards attendris de nos bonnes sœurs de tout ordre.

Je scandaliserais fort ces saintes, mais très ignorantes éducatrices, si je paraphrasais devant elles la phrase de Spencer mise en épigraphe de ce chapitre : « La première condition pour réussir en ce monde *c'est d'être un bon animal* : et la première condition de la prospérité nationale est que la nation soit composée de *bons animaux*. »

On se fait un autre idéal, dans les pensionnats !

Herbert Spencer a marqué très nettement ce point, il y a quelque

trente-cinq ou trente-six ans (avril 1859) et sa constatation est toujours d'actualité :

« Nous soupçonnons vaguement, disait en ce temps Spencer, que les personnes chargées de l'éducation du sexe plus doux sont sous l'empire de cette idée, qu'il n'est point désirable de produire chez les filles un robuste développement physique; qu'une rude santé et une grande vigueur sont des qualités plébéiennes; qu'une certaine délicatesse, une force calculée sur des promenades d'un mille ou deux; qu'un petit appétit délicat et facilement satisfait, joints à cette timidité qui accompagne la faiblesse, sont jugés choses plus convenables à des femmes du monde (1). »

« Nous ne nous attendons pas à ce qu'on en fasse l'aveu, concluait malicieusement l'observateur anglais; mais nous nous imaginons que l'esprit de l'éducatrice est hanté par un idéal de demoiselle fort ressemblant avec celui-là (2). »

Eh non, nous n'avons pas besoin de cet aveu. Nous irons plus loin que Spencer; nous ajouterons ce détail issu d'une observation puisée dans notre milieu catholique. Nos éducatrices religieuses nous ont toujours paru s'efforcer de diminuer autant que possible les droits du corps au profit des droits de l'âme. Elles oublient, hélas! que chacun d'eux a les siens et que l'ordre ne réside point en dehors d'un juste et nécessaire équilibre.

Du reste nous demandons, selon le conseil de l'Écriture, qu'on juge l'arbre par ses fruits, qu'on examine le résultat de semblable idéal d'éducation physique.

Dans notre préface, d'apparence violente, parlant des pensionnats, à ce point de vue matériel nous avons prononcé le mot de baigne physique, voire même d'enfer. Qu'on veuille bien étudier avec nous l'éducation physique des pensionnats, en ce qui concerne par exemple la toilette, les études, les repas, la récréation, et jusqu'au sommeil (3)

(1) (2) SPENCER. *L'Éducation*, p. 289.

(3) Nous devons à la vérité de déclarer que quelques grands pensionnats de ce pays, que nous ne nommerons pas pour ne pas leur faire de la réclame, ne méritent pas ces anathèmes. Mais c'est l'infime exception. Les pensionnats de 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> rangs, ceux de la moyenne et petite bourgeoisie sont tout simplement déplorable. Nous avons fait une enquête et nous pourrions citer des faits, mais à quoi bon. Ce serait d'ailleurs hors de saison dans cette étude générale.

et l'on verra que, sous couleur de modestie, d'obéissance, de bonne tenue, de haute convenance, que sais-je encore, l'éducatrice impose à la jeune fille un révoltant système de torture corporelle.

Que nos lectrices, désireuses de preuves immédiates, interrogent les maîtresses de pension de leurs filles, ou qu'elles-mêmes se rappellent leurs souvenirs de pensionnaires, et elles seront édifiées sur certains points d'éducation physique auxquels je ne peux faire, en langue française, que de discrètes et très lointaines allusions. Michelet a écrit, sur mille ans de moyen âge, ces trois mots auxquels il prêtait l'âpreté du fer rouge : *Pas un bain!* Le mot de Michelet n'était qu'un mensonge historique (1). Mais serais-je bien éloigné de la vérité si j'appliquais le mot de Michelet à nos pensionnats modernes, où l'on me semble vivre dans une crainte de l'eau absolument outrageante pour la Bible? Et qu'advierait-il, s'il vous plaît, si nos Révérendes Sœurs, accoutumées à lire leur office en une langue dont elles ignorent jusqu'au premier mot, allaient se mettre tout à coup à entendre le latin et à comprendre par exemple la signification de certains chapitres de nos livres saints (2)? Ce serait, il faut l'espérer, une sainte révolution (3). Nous n'en sommes pas là.

En ce moment je demande, — et ma qualité de médecin me donne bien ce droit, je pense — je demande quel sort est fait, dans nos innombrables pensionnats, si justement jaloux de la chasteté des âmes, à la propreté, cette intégrité corporelle, j'oserai dire : cette chasteté des corps? Que devient-elle? Dites? Nos éducatrices ne se doutent pas des affinités mystérieuses et cependant indéniables qui s'établissent entre la vertu de l'âme et la vertu du corps. Peut-être ne faut-il pas leur en vouloir autant qu'il serait juste : elles ne savent pas. Et où auraient-elles puisé ces notions. J'estime d'ailleurs que

(1) Le docteur Ed. Dupouy a réfuté cette erreur dans son curieux livre : *Le Moyen Age médical*. Paris, Société d'éditions scientifiques, 1895. Jamais le bain n'a été autant en faveur que pendant le moyen âge.

(2) Lévitique. Chap. XV. Versets 19 et suivants.

(3) Dans certains pensionnats, le dédain de la propreté est poussé jusqu'à une sorte de haine. Il faut voir dans cette haine un reste d'esprit janséniste demeuré indéracinable, encore aujourd'hui, dans certaines communautés religieuses.

c'est à nous, médecins, c'est-à-dire confesseurs du corps, de protester vigoureusement et faire le possible et l'impossible pour sortir l'éducation physique des jeunes filles de cet abominable cercle vicieux où les confine l'ignorance de leurs éducatrices. Il me paraît urgent que le médecin s'introduise dans les pensionnats religieux et que, tout à côté du prêtre, docteur ès sciences des âmes, qui enseigne et prêche la morale, le docteur ès sciences corporelles donne aux maîtresses et aux élèves de sérieuses et pratiques leçons d'hygiène. L'harmonie humaine réclame les bons offices de l'un et de l'autre.

L'Ascétisme, dont nous venons de noter brièvement et d'une façon générale les ravages chez les jeunes filles, n'épargne guère les jeunes gens. Pourtant, je dois le dire en toute vérité, l'ascétisme revêt, dans nos collèges, des formes un peu différentes, un peu adoucies même. J'ai dit plus haut que nos éducateurs d'hommes ne répugnaient pas, en théorie, à une certaine éducation physique. A cette différence, à cet adoucissement près, nous pourrions répéter ici les mêmes critiques générales. N'insistons pas, nous y reviendrons du reste plus à loisir en un autre endroit.

5. — Il nous reste à signaler le second ennemi de l'éducation harmonique : l'*Athlétisme*. On pense bien, après tout ce que nous venons de dire de l'Ascétisme, que l'éducation physique n'a pas beaucoup à craindre de ce nouvel ennemi. Que par suite d'une réaction violente, comme sont fatalement toutes les réactions, les éducateurs actuels tombent de l'Ascétisme dans l'Athlétisme, la chose ne nous étonnerait pas. Nous en savons des exemples chez nos voisins de France. Mais n'ayons crainte. Si donc nous mentionnons ici l'Athlétisme, c'est plutôt pour répondre à une objection que font, aux partisans de l'éducation physique rationnelle, quelques pédagogues rétrogrades en brouille éternelle avec le progrès.

On nous reproche de vouloir faire de nos jeunes gens, voire même de nos jeunes filles, des athlètes ! La réponse la plus adéquate à pareil reproche se rencontrerait dans un haussement d'épaules. Nous ne

voulons en aucune manière de l'athlétisme. Annihiler l'âme au profit du corps nous paraît tout aussi monstrueux qu'annihiler le corps au profit de l'âme. Les athlètes, tels que la Grèce et Rome les réalisent, ne répondent pas du tout au type que nous rêvons. Pour peu qu'on ait consulté, à ce propos, les monuments artistiques : la statue d'athlète en bronze du musée des Thermes, la mosaïque de Caracalla du musée de Lutran, ou les documents littéraires de l'époque romaine, Perse, Pétrone, on demeure convaincu que les athlètes ne peuvent être notre idéal, ni au physique, ni au moral. Ce n'étaient certes pas des hommes harmonieux ! Bref, nous repoussons toute gymnastique athlétique. Galien disait déjà, il y a seize siècles : *Gymnastica ad sanitatem periculosa est*. La gymnastique est périlleuse pour la santé.

C'est assez dire que nous ne tiendrons pas les éducateurs pour quitte envers la physiologie parce qu'ils nous auront concédé une heure d'un certain exercice appelé gymnastique.

Cette apparente concession est un leurre, ou, comme dit fort spirituellement Léopardi : Une perfidie de la vieillesse à l'encontre de la jeunesse (1). Ce n'est pas de l'éducation physique cela, c'est une heure de surmenage en plus. Nous ne sommes pas seul de notre avis.

« L'heure de gymnastique, écrit Léo Burgerstein, dans son livre sur l'hygiène scolaire, est la plus fastidieuse des heures de l'école. L'exercice pratiqué dans ces conditions n'est ni un délassement ni un exercice corporel, c'est une heure d'école perdue en grande partie, et la moins intéressante (2). »

Spencer la qualifie de système d'exercice factice. Le docteur Jules Rochard est plus dur encore, il dit : « Ce n'est qu'une leçon ajoutée à tant d'autres, qu'une fatigue, qu'un ennui d'une autre espèce, et voilà tout (3). »

« La gymnastique, conclut Mosso, a causé un grave préjudice à l'éducation physique en faisant disparaître tous les jeux où l'on court

(1) Mosso. *L'Éducation physique*.

(2) L. BURGERSTEIN. *Die Gesundheitspflege in der Mittelschule*. Vienne 1887.

(3) JULES ROCHARD. *L'Éducation de nos fils*. Paris 1890.

et qui requièrent la hardiesse, la dextérité et un mouvement naturel rapide.

» Les marches au soleil, le patinage, les bains, la natation, la course et tout ce qui a pour effet de nous fatiguer et de consumer lentement notre organisme, de le reconstituer dans des conditions atmosphériques plus favorables, dans un milieu qui stimule l'activité de la vie : telles sont les bases de la vraie et bonne gymnastique (1). »

Ceci dit, nous espérons que ces bons pédagogues voudront bien ne pas nous accuser de travailler pour le compte de l'athlétisme; — en revanche nous leur déclarons sans détour que leur fameuse « heure de gymnastique » ne signifie absolument rien en regard de l'éducation physique.

Il nous reste maintenant, sachant notre idéal — *l'Être harmonieux* — et l'opposition que cet idéal rencontre — et de la part de *l'Ascétisme* et de la part de *l'Athlétisme* — il nous reste, dis-je, à exposer, à côté des *vices du système actuel*, des *réformes possibles et immédiatement réalisables*.

POL DEMADE,  
Docteur en médecine.

(A suivre.)



(1) Mosso. Pages 21 et 121.

# LA POÉSIE HONGROISE

(SUITE. — Voir notre précédent numéro, page 229.)

POUR former contraste à ce chant superbe : *A la noblesse soulevée*, donnons aujourd'hui deux morceaux du genre simple et épigrammatique, que nous emprunterons au poète A. Greguss, célèbre aussi comme esthète (1815-1882).

## LE PAPILLON

Devant un château, une touffe épaisse de fleurs  
 Flottait dans les ondes lumineuses, gonflées de miel ;  
 Un papillon les suçait avec jouissance  
 Et se balançait sur les pétales empourprées.  
 Tout à coup s'élevant, il dit plein de superbe :  
 « Je suis vraiment un être merveilleux, moi !  
 Que je sais ainsi, sans entrave, élever mon gîte,  
 Vraiment je suis l'ornement du jardin. »  
 Le jour déclinait, les lampes s'allumèrent au castel.  
 Le papillon amoureux de la flamme s'en approcha hardiment ;  
 Comme sur les fleurs, il se précipite dans le feu.  
 Brûlé il tombe sous la lampe, le pauvre !  
 « O fin terrible ! » soupire le malheureux livré à la mort ;  
 « Pourquoi la fortune m'est-elle donc une telle marâtre ? »  
 Si tes projets réussissent, tu vantes ton intelligence  
 S'ils ont une fatale issue, c'est le destin que tu accuses.

## LE SAVANT

Je demandais un jour à un savant illustre  
 Comment est la face de la lune opposée à la terre ?  
 — Noble dame ! je n'en sais rien (fut sa réponse).

— Dans l'espace céleste qu'elle parcourt, derrière elle  
Des millions d'étoiles fourmillent,  
Demeures semblables à nos régions ;  
Y a-t-il là des êtres humains ?  
— Je ne puis les sonder et répondre.  
— Soit ! mais quand avec le corps qui l'enveloppe,  
Nous disparaissions dans le sein de la tombe,  
Notre âme reste libre, n'est-ce pas ?  
Et va d'étoile en étoile  
Comprenant parfaitement toute chose,  
Jusqu'au dernier molécule de l'immensité ?  
— Hélas ! je ne puis rien répondre à cette question.  
— Mais, du moins dites-moi, dans l'œuvre du Créateur  
Quel est le monde supérieur à tous par sa beauté ?  
N'y a-t-il que ce que je vois de mes yeux ?  
— Ma douleur est qu'il n'y a rien de certain à ce sujet.  
— Plaisantez-vous, Seigneur ? Cependant la renommée  
Rend hommage à votre génie, et de vos écrits  
Elle admire l'extérieur comme une œuvre de haute sagesse.  
A quoi donc sert la science ?  
— A ce que je puisse vous dire ceci :

JE NE SAIS PAS.

Le même auteur nous fournira le modèle suivant du genre gracieux :

## LES DEUX MÈRES

O ma mère ! pour moi tu t'es sacrifiée ;  
Avec joie, en ton sein, tu as souffert tant de douleurs  
Et les larmes de la reconnaissance avec lesquelles tu bénissais Dieu  
Quand tu devenais mère — ô bonheur ! ma mère à moi ! —  
Éteignaient à l'instant la flamme brûlante de tes chagrins,  
Tu parsemais de tes baisers les lèvres de ton fils.  
Aussi longtemps que ton enfant grandissait,  
Combien ton cœur n'a-t-il pas souffert pour moi !  
Que de fois tu restas veillant sur le petit berceau,  
Tandis qu'une maladie frappait le frêle enfant !

Jusqu'à ce que l'espérance commençât à renaître,  
 Comme tu comptais les minutes de ma vie!  
 Avec quelle fièvre le sentiment agitait ton cœur!  
 Hors de toi, tendrement anxieuse,  
 Avec quel transport d'amour tu te jetais sur ton enfant!  
 Ma mère, ton fils a crû, il est grand,  
 Mais il n'a pas oublié ton amour si tendre,  
 Il n'a pas oublié les nuits privées de sommeil;  
 Il aspire à combler tes hautes espérances.

En moi tu nourris l'amour de la patrie  
 Pour qué je la chérisses comme une seconde mère.  
 Tu sus amoindrir en moi la possession du cœur maternel,  
 Pour que je le cédasse tout entier à mon pays.  
 Fidèlement tu m'appris que jusqu'à ce qu'elles faiblissent  
 Je devais consacrer mes forces au bien de la patrie.  
 Tu croyais atteindre ainsi pour toi la félicité suprême,  
 Si tu pouvais donner à ton fils un nom glorieux.  
 La gloire ne répandit point sur moi ses rayons,  
 Mais c'est une gloire pour moi d'être ton fils.  
 Oh! alors j'aurai conquis le suprême bonheur  
 Quand, pour toi, je pourrai illustrer le nom de la Hongrie.

Je finirai, cette fois, par une *chanson à boire*. Je la choisis à dessein parce qu'elle me permettra une comparaison avec un modèle vanté de l'antiquité classique.

Parmi les petites odes d'Anacréon, il en est une qui est conçue en ces termes (1) :

La terre noire boit.  
 Mais la mer boit la terre;  
 Le soleil boit la mer  
 Et la lune, le soleil.  
 Pourquoi me gourmandez-vous, camarades,  
 Parce que, moi aussi, je veux boire?

---

(1) Je traduis le texte de mémoire, mais je pense que mes souvenirs sont fidèles.

Le chantre populaire hongrois (1) s'exprime de la façon suivante :

J'aime le vin nouveau ;  
Mais j'aime aussi le vieux.  
Pourquoi pas? Il les aimait certes  
Mon grand père, tout comme moi.  
Nombreuses sont ici les preuves  
Que la pomme ne tomba  
Jamais, en aucun lieu,  
Loin de son pommier.  
Il chérissait, mon bon père,  
Tout ce qu'aimait mon aïeul ;  
Le vin surtout; aussi moi de même,  
Je sais boire vaillamment.

Voilà les pièces du procès, et n'en déplaise aux adorateurs de l'antiquité, la chanson hongroise me paraît plus naturelle en ses pensées, de meilleur goût, d'un style plus vif, plus imagé, en un mot, supérieure sous tous les rapports. L'une est le langage apologisant d'un vieux buveur attablé; l'autre est la parole vibrante du jeune homme qui, le verre levé, nargue ses critiques.

M<sup>re</sup> C. DE HARLEZ,  
*Professeur à l'Université catholique de Louvain.*



---

(1) Ou plutôt *Szekely*. Les Szekelys sont les montagnards hongrois de l'Est.

## MIROIR D'ART ET DE LITTÉRATURE

### *Quelques propos des Douze Pairs autour de la Table ronde.*

**M**ODERNISME RELIGIEUX. Sous ce titre, M. Edgar Baes a publié, dans la *Fédération artistique*, une réponse très courtoise et très intéressante à l'article de notre dévoué collaborateur l'abbé Henry Mœller sur l'*Art religieux*.

\* \* \*

**P**LUS une parole ressemble à une pensée, une pensée à une âme, une âme à Dieu, plus tout cela est beau. JOURBERT.

\* \* \*

**M**ONSIEUR Jean Delville nous annonce la création d'un Salon idéaliste, en ces termes :

« Les Salons d'Art idéaliste ont pour but de provoquer en Belgique une Renaissance esthétique. Ils rassemblent, en un groupement annuel, tous les éléments épars d'idéalisme artistique, c'est-à-dire les œuvres de même tendance vers la Beauté. Voulant par là réagir contre la décadence, contre la confusion des écoles dites réalistes, impressionnistes ou libristes, formes dégénérantes de l'Art, les Salons d'Art idéaliste arborent comme principes éternels de la perfection dans l'œuvre : la Pensée, le Style, la Technique.

» Ils ne reconnaissent de libre, en esthétique, que la personnalité créatrice de l'artiste et affirment, au nom de l'harmonie, que nulle œuvre n'est susceptible d'art véritable que si elle se compose des trois termes absolus, à savoir : la Beauté spirituelle, la Beauté plastique, la Beauté technique.

» Analogues, si pas identiques, aux Salons de la Rose Croix créés à Paris par le Sar Joséphin Péladan et au Mouvement Préraphaélite de Londres, les Salons d'Art idéaliste prétendent vouloir continuer, à travers les évolutions modernes, la grande tradition de l'Art idéaliste, depuis les Maîtres anciens jusqu'aux Maîtres contemporains. »

Nos meilleurs souhaits de succès à M. Jean Delville dont nous estimons beaucoup le fier talent.



*2<sup>me</sup> année*

ANNÉE 1895

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
ANONYME. Chrysanthèmes . . . . .	247
ANSEL, FRANZ. Rondel floriantesque . . . . .	106
BERNAERT, ÉDOUARD. L'Ombre du cercueil . . . . .	125
Adam . . . . .	128
Summa Dies . . . . .	175
Le Cheval . . . . .	209
Mon Aristarque . . . . .	224
Nocturne . . . . .	228
BORDEAUX, HENRY. Le Sonneur de cloches . . . . .	116
BRAUN, THOMAS. Les Mois . . . . .	53, 96, 125
CARTON DE WIART, HENRY. Les Inondations . . . . .	55
Le Sens du pays (fin de chevalerie) . . . . .	185
D'ANGELIER, GEORGES. En Béotie . . . . .	152
DE HARLEZ (Monseigneur). La Poésie hongroise . . . . .	229, 260
DEMADE, POL. Une Femme de tête . . . . .	2
Léon Bloy, le misérable . . . . .	55
En Route. J.-K. Huysmans . . . . .	69
Faut-il louer le mérite littéraire des écrivains mauvais? . . . . .	106
L'Inversion sentimentale . . . . .	137
De l'Éducation à l'anarchie . . . . .	161
Coucher de soleil sur la mer . . . . .	205
L'Invité . . . . .	225
Eugène Gilbert . . . . .	240
L'Éducation physique . . . . .	250
DUPÉQUEUX, ARCHANGE. Petits mémoires politiques . . . . .	61
<i>Durendal.</i> A nos lecteurs . . . . .	1
GRUEL (l'abbé L.) La Musique des Hébreux . . . . .	154
HARDY, ADOLPHE. Retraite . . . . .	116

DURENDAL

HELLO, ERNEST. Fragments inédits . . . . .	97
A quelques catholiques . . . . .	245
HENNEBICQ, JOSÉ. Le Bonheur dans le rêve . . . . .	78
HENRIET (l'abbé). Projet d'institut de Clercs minorés . . . . .	45
HENVAUX, EDMOND. Éveil . . . . .	140
Mélancolie d'automne . . . . .	210
HORAPOLLE. La Taupe rechignarde . . . . .	17
HORGNIÉS, GEORGES. Li Leup et l' Tchée . . . . .	218
IMBERT (le R. P.). Pensées d'un Iconoclaste . . . . .	207
JOLY, EDMOND. Notes d'art . . . . .	20
Mur de grange . . . . .	21
Un Sermon . . . . .	99
La Procession de Furnes . . . . .	211
LOUVEAUX, LÉON. Chapelle . . . . .	127
Mélancolie . . . . .	181
MERCIER (Monseigneur). L'Art pour l'Art . . . . .	102
MÛLLER (l'abbé HENRY). Huysmans et la critique . . . . .	93
L'Art religieux . . . . .	176
L'Art religieux . . . . .	233
NICOLAS, JOSEPH. A bas le divorce (comédie) . . . . .	25
PASSELECQ, FERNAND. Sonnatino . . . . .	11
Chanson d'avril . . . . .	76
Ballade du vent d'automne . . . . .	219
PÉLADAN, JOSEPHIN. L'Art pour l'Art . . . . .	105
<i>Propos des Douze Pairs</i> . . . . .	22, 66, 89, 111, 132, 158, 221, 243, 264
RAMAËKERS, GEORGES. Labeur matinal . . . . .	249
RITTER, WILLIAM. Les grands néo-idéalistes allemands . . . . .	17
Sir Edward Burne-Jones . . . . .	141
<i>Roche Tarpéienne et Capitole</i> . . . . .	65, 129, 157, 182, 220, 242
SERRE, JOSEPH. Pureté . . . . .	239
VANDENBOSCH, FIRMIN. Imogène . . . . .	12
Lettre ouverte à Pol Demade . . . . .	113



1896 s'annonce comme devant être une *bonne année littéraire* pour les lecteurs de *Durendal*. Nous avons adressé, le mois dernier, un chaleureux appel à tous nos collaborateurs. Les réponses dépassent toutes nos espérances. Déjà nous avons reçu de nombreux manuscrits. Dès aujourd'hui nous pouvons annoncer à nos abonnés :

*Rêve de Justice et de Beauté*, prose de Firmin Vandenberg.

*Pour Allah!* nouvelle orientale d'Édouard Bernaert.

*Cariatides*, sonnet en prose par Pol Demade.

*La Musique religieuse*, par l'abbé Henry Moëller.

*En pleine terre*, prose de Georges Virrès.

*Magdeleine*, poème d'Ernest Perier.

*L'Éducation intellectuelle et morale*, par Pol Demade.

*Nuit de symbole*, prose d'E. Carton de Wiart.

*Les Mots jeunes et vieux*, par l'abbé Henry Moëller.

*La Colère des Douze*, conte par Pol Demade, etc., etc.

---

Nous publierons, dans notre numéro de janvier :

## POUR ALLAH!

*par ÉDOUARD BERNAERT*

récit oriental vrai, d'une intensité dramatique réellement formidable; ensuite, un conte de la plus échevelée fantaisie :

## PHALACROPHOBE

*par MAURICE DULLAERT*

Cette histoire tragi-comique, écrite d'une plume acerbe, aura certainement le plus grand succès auprès de nos lecteurs.

---

Nos abonnés trouveront la table des matières jointe à notre numéro de janvier.

# BIBLIOTHÈQUE CATHOLIQUE

ERNEST HELLO. <i>L'Homme</i> . . . . .	fr. 3 50
HOORNAERT (l'abbé HECTOR). <i>Les Ballades russes</i> . . . . .	3 00
CARTON DE WIART. <i>Contes hétéroclites</i> . . . . .	3 00
EUGÈNE GILBERT. <i>Le Roman pendant le XIX<sup>e</sup> siècle</i> . . . . .	3 50
POL DEMADE. <i>Une Ame-Princesse</i> (roman). . . . .	3 00
JOSEPH SERRE. <i>Ernest Hello</i> . . . . .	3 50

En vente aux Bureaux de la Revue.

MAISON RECOMMANDÉE

GRAVURES, PHOTOGRAPHIES  
PUBLICATIONS D'ART

**Becker-Hoilemans**

7, RUE DE NAMUR, 7  
BRUXELLES



## DE L'ÉDUCATION A L'ANARCHIE

par POL DEMADE

Brochure. — Prix : UN FRANC.

BUREAUX DE LA REVUE :  
14, Rue Albert-de-la-Tour, 14

**A NOS ABONNÉS.** — A partir du 1<sup>er</sup> janvier 1896, nous organiserons un service de librairie à l'usage de nos abonnés de province. L'Administration de « Durendal » se chargera de toutes commandes de livres accompagnées de mandats-poste de paiement.

## **Règles d'utilisation de copies numériques d'œuvres littéraires mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'ULB**

L'usage des copies numériques d'œuvres littéraires, ci-après dénommées « copies numériques », mises à disposition par les Archives & Bibliothèques de l'Université libre de Bruxelles, ci-après A&B, implique un certain nombre de règles de bonne conduite, précisées ici. Celles-ci sont reproduites sur la dernière page de chaque copie numérique mise en ligne par les A&B. Elles s'articulent selon les trois axes : protection, utilisation et reproduction.

### **Protection**

#### **1. Droits d'auteur**

La première page de chaque copie numérique indique les droits d'auteur d'application sur l'œuvre littéraire.

#### **2. Responsabilité**

Malgré les efforts consentis pour garantir les meilleures qualité et accessibilité des copies numériques, certaines déficiences peuvent y subsister – telles, mais non limitées à, des incomplétudes, des erreurs dans les fichiers, un défaut empêchant l'accès au document, etc. -. Les A&B déclinent toute responsabilité concernant les dommages, coûts et dépenses, y compris des honoraires légaux, entraînés par l'accès et/ou l'utilisation des copies numériques. De plus, les A&B ne pourront être mises en cause dans l'exploitation subséquente des copies numériques ; et la dénomination des 'Archives & Bibliothèques de l'ULB' et de l'ULB, ne pourra être ni utilisée, ni ternie, au prétexte d'utiliser des copies numériques mises à disposition par eux.

#### **3. Localisation**

Chaque copie numérique dispose d'un URL (uniform resource locator) stable de la forme <http://digistore.bib.ulb.ac.be/annee/nom\_du\_fichier.pdf> qui permet d'accéder au document ; l'adresse physique ou logique des fichiers étant elle sujette à modifications sans préavis. Les A&B encouragent les utilisateurs à utiliser cet URL lorsqu'ils souhaitent faire référence à une copie numérique.

### **Utilisation**

#### **4. Gratuité**

Les A&B mettent gratuitement à la disposition du public les copies numériques d'œuvres littéraires numérisées par elles : aucune rémunération ne peut être réclamée par des tiers ni pour leur consultation, ni au prétexte du droit d'auteur.

#### **5. Buts poursuivis**

Les copies numériques peuvent être utilisées à des fins de recherche, d'enseignement ou à usage privé. Quiconque souhaitant utiliser les copies numériques à d'autres fins et/ou les distribuer contre rémunération est tenu d'en demander l'autorisation aux Archives & Bibliothèques de l'ULB, en joignant à sa requête, l'auteur, le titre, et l'éditeur du (ou des) document(s) concerné(s).  
Demande à adresser au Directeur de la Bibliothèque électronique et Collections Spéciales, Archives & Bibliothèques CP 180, Université Libre de Bruxelles, Avenue Franklin Roosevelt 50, B-1050 Bruxelles.  
Courriel : bibdir@ulb.ac.be.

#### **6. Citation**

Pour toutes les utilisations autorisées, l'utilisateur s'engage à citer dans son travail, les documents utilisés, par la mention « Université Libre de Bruxelles – Archives & Bibliothèques » accompagnée des précisions indispensables à l'identification des documents (auteur, titre, date et lieu d'édition).

#### **7. Liens profonds**

Les liens profonds, donnant directement accès à une copie numérique particulière, sont autorisés si les conditions suivantes sont respectées :

- a) les sites pointant vers ces documents doivent clairement informer leurs utilisateurs qu'ils y ont accès via le site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB ;
- b) l'utilisateur, cliquant un de ces liens profonds, devra voir le document s'ouvrir dans une nouvelle fenêtre ; cette action pourra être accompagnée de l'avertissement 'Vous accédez à un document du site web des Archives & Bibliothèques de l'ULB'.

### **Reproduction**

#### **8. Sous format électronique**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement le téléchargement, la copie et le stockage des copies numériques sont permis ; à l'exception du dépôt dans une autre *base de données*, qui est interdit.

#### **9. Sur support papier**

Pour toutes les utilisations autorisées mentionnées dans ce règlement les fac-similés exacts, les impressions et les photocopies, ainsi que le copié/collé (lorsque le document est au format texte) sont permis.

#### **10. Références**

Quel que soit le support de reproduction, la suppression des références à l'ULB et aux Archives & Bibliothèques de l'ULB dans les copies numériques est interdite.